This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

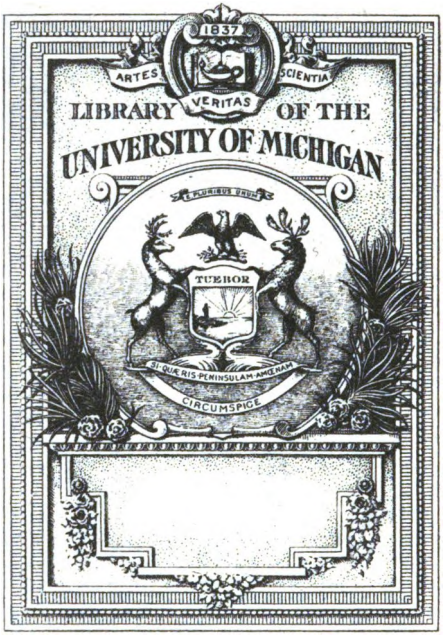
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



THE GIFT OF
Prof. Hugo P. Thieme

Digitized by Google

848
P821sn

HUGO P. THIEME
ANN ARBOR MICH.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

A. DE PONTMARTIN

SOUVENIRS D'UN VIEUX CRITIQUE

DEUXIÈME SÉRIE

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1882

Digitized by Google

Digitized by Google

P. AZELINE

SOUVENIRS
D'UN
VIEUX CRITIQUE

II

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE

SOUVENIRS
D'UN
VIEUX CRITIQUE

II

, ÉDITEUR
.HEL LÉVY FRÈRES
UBER, 3

882
n et de traduction réservés.

Digitized by Google

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

OUVRAGES

DE

A. DE PONTMARTIN

Format grand in-18

Causeries littéraires, nouvelle édition	1 vol.
Nouvelles Causeries littéraires, 2e édition, revue et augmentée d'une préface	1 —
Dernières Causeries littéraires, 2e édition	1 —
Causeries du samedi, 2e série des Causeries littéraires, nouvelle édition	1 —
Nouvelles Causeries du Samedi, 2e édition	1 —
Dernières Causeries du Samedi, 2e édition	1 —
Les Semaines littéraires, nouvelle édition	1 —
Nouvelles Semaines littéraires, 2e édition	1 —
Dernières Semaines littéraires, 2e édition	1 —
Nouveaux Samedis	20 —
Le Fond de la coupe	1 —
Les Jeudis de madame Charbonneau, nouvelle édition	1 —
Entre Chien et Loup, 2e édition	1 —
Contes d'un Planteur de choux, nouvelle édition	1 —
Mémoires d'un Notaire, nouvelle édition	1 —
Contes et Nouvelles, nouvelle édition	1 —
La Fin d'un Procès, nouvelle édition	1 —
Or et Clinquant, nouvelle édition	1 —
Pourquoi je reste a la campagne, nouvelle édition	1 —
Les Corbeaux du Gévaudan, 2e édition	1 —
Le Filleul de Beaumarchais, 3e édition	1 —
La Mandarine, 2e édition	1 —
Le Radeau de la Méduse, 2e édition	1 —
Souvenirs d'un Vieux Critique, 2e édition	2 —
Souvenirs d'un Vieux Mélomane, 2e édition	1 —
Lettres d'un Intercepté, nouvelle édition	1 —

Corbeil. — Imprimerie B. RENAUD ET

Digitized by Google

SOUVENIRS

D'UN

VIEUX CRITIQUE

PAR

A. DE PONTMARTIN

DEUXIÈME SÉRIE

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1882

Droits de reproduction et de traduction réservés.

Digitized by Google

Digitized by Google

Prof. Hugo P. Thieme
gt.
12-29-1905

SOUVENIRS

D'UN

VIEUX CRITIQUE

PAUL DE SAINT-VICTOR

Si, dans les temps mauvais où nous sommes, il était permis de n'aimer que la littérature et de la dégager de toute idée militante, ma tâche, à propos de Paul de Saint-Victor, serait aussi facile que triste ; je n'aurais qu'à copier les phrases admiratives que Voltaire voulait écrire au bas de chaque page de Racine. L'éminent écrivain que nous venons de perdre était pour moi un enchanteur, — je dirai presque un fascinateur. A peine avais-je commencé la lecture d'un de ses articles, — et je crois en avoir manqué bien peu, — j'étais sous le charme. Il me semblait qu'un magicien s'emparait de mon imagination, et la faisait voyager avec lui dans le pays du bleu, ou mieux encore dans une sorte d'Éden où les fleurs avaient plus d'éclat,

Digitized by Google

où le ciel avait plus d'étoiles, où les fruits avaient plus de saveur, où les végétations étaient plus exubérantes et les oiseaux plus mélodieux que dans nos froides et grises contrées. On a appelé Paul de Saint-Victor le Ruggieri de la critique. On a dit de lui que, tous les lundis, il allumait des fusées et faisait étinceler des soleils. C'était lui rendre une justice bien incomplète. Rien de plus éphémère et, selon moi, de moins séduisant que les feux d'artifice, les fusées et les soleils. On les dirait chargés de représenter à la fois tout ce qu'il y a de fugitif dans les joies de la vie, et surtout de précaire dans les fêtes nationales. Paul de Saint-Victor, on le sait, fut un merveilleux coloriste. Titien, Paul Véronèse et Eugène Delacroix auraient pu lui emprunter sa palette ; mais, à travers ce luxe qui ne le ruinait pas, l'idée ne perdait rien à être convertie en image. La finesse des lignes rivalisait avec la richesse des tons. Telle était la justesse des analogies, qu'elle sauvait leur hardiesse. On a pu s'en convaincre, lorsqu'il a publié *Hommes et Dieux*, et, tout récemment, *les Deux Masques*. Le feuilleton avait passé dans le livre, sans que la fleur eût pris la sécheresse de l'herbier, sans qu'elle eût exhalé et évaporé son parfum dans ce dangereux passage. Le rayon de miel s'était fait de chacune de ces gouttes. Je me croyais, en lisant ces belles pages, plus près du Parthénon et de l'Acropole que du boulevard Montmartre, et peu s'en fallait que ces morceaux exquis, ces purs fragments, réunis dans un volume, ne devinssent à leur tour un monument.

Digitized by Google

Aujourd'hui, tout en ramenant mes regards sur l'œuvre, je voudrais les arrêter un moment sur cette figure intéressante, originale — et un peu énigmatique. On ne saurait étudier et admirer l'écrivain en laissant l'homme trop à l'écart. J'ai entendu parfois quelques-uns de nos confrères dire que l'homme n'était pas aimable. Je dirai plutôt qu'il était peu pénétrable, parce que ses origines, sa naissance, son éducation, sa physionomie, son attitude, sa littérature, ses goûts, ses antipathies, son for intérieur , se composaient d'éléments très divers et même un peu compliqués. Si cet ensemble déjouait les observateurs superficiels et décourageait les camaraderies banales, il n'en est que plus tentant pour l'analyse pyschologique, une de mes innocentes manies.

C'est seulement en apprenant sa mort que j'ai appris que Paul de Saint-Victor était comte. Si je l'avais su plus tôt, je l'aurais plaint comme un compagnon d'infortune. Un titre nobiliaire n'a rien de gênant, même en littérature, pour un gentilhomme érudit et lettré, qui publie, une fois en quinze ans, un volume monumental sur *l'influence du panslavisme dans la poésie européenne*, ou sur *la culture de la betterave considérée comme trait d'union entre la rave et la bête*. Mais, en pleine mêlée littéraire, c'est aussi incommode que la grande échelle de madame Cardinal. Généralement, quand surgissait une polémique, et quand vos adversaires avaient épuisé toutes les variantes du mot *imbécile*, ils ne vous appelaient pas Kroumir, — le mot et la chose n'étaient pas encore imaginés ; — mais ils

Digitized by Google

écrivaient en lettres majuscules : « MONSIEUR LE COMTE », et vous n'aviez plus qu'à courber le front. Il était prouvé que vous datiez, en politique, de l'abbé Terray, en religion, de Torquemada, en littérature, de M. de Marchangy, en art, du baron Gérard ; il il était clair que, si vous n'étiez pas coiffé à l'oiseau royal, c'est que notre immortelle Révolution avait mis l'oiseau à la broche ; que, si vous n'aviez pas d'ailes de pigeon, c'était faute de tourterelles ; que, si vous n'aviez pas de poudre, c'était faute de l'avoir inventée, et que, si vous renonciez à la culotte courte, c'était par égard pour vos mollets absents.

Paul de Saint-Victor garda donc en poche son titre de comte, et il s'en trouva bien ; mais il en conserva une sorte de fierté mélancolique, quelque chose comme une nostalgie d'aristocratie et d'élégance dans une société et dans une République des lettres qui se faisaient, chaque jour, plus démocratiques et souvent plus grossières. De là, cet abord un peu froid, cette raideur d'aspect, de tenue et de manières, qu'on lui a quelquefois reprochés. De là aussi, cette susceptibilité de sensitive, où se confondaient le gentilhomme volontairement déclassé et l'écrivain d'une grande valeur, d'autant plus jaloux de sa dignité — et de la nôtre — qu'il consentait à n'être qu'un écrivain. Je n'en citerai qu'un exemple, qui me semble caractéristique. La dernière fois que j'ai eu l'honneur de dîner avec lui, c'était en 1877, dans une maison hospitalière et charmante, peu de jours après le néfaste 16 mai dont les conséquences fatales pouvaient

Digitized by Google

déjà se prévoir. Nous représentions assez bien l'éclectisme parisien. La maîtresse de la maison était bonapartiste, ainsi que la majorité de ses convives. Nous étions deux légitimistes, et nous avions à nos côtés deux républicains : le docteur D... et Paul de Saint-Victor, républicain plus passionné que convaincu ; je dirai pourquoi tout à l'heure. On se met à parler politique ; naturellement, la discussion s'envenime ; au bout de cinq minutes, on crie comme si nous allions tous nous égorger. Tout à coup, Paul de Saint-Victor, si contenu d'ordinaire, fait une violente profession de foi républicaine, presque radicale. Moment de silence. M..., un de nos peintres les plus éminents, plein d'esprit pourtant et de tact, a un *lapsus linguæ* et dit à Saint-Victor : « Mais, mon cher, avec de pareilles idées, comment vous arrangez-vous avec votre *supérieur?* (Il voulait dire directeur, l'excellent et très conservateur M. Dalloz, directeur du *Moniteur universel.*)

Nous vîmes Saint-Victor pâlir, et notre aimable hôtesse me dit tout bas : « Vite un calembour, ou nous sommes perdus ! » Je lançai au hasard je ne sais quelle calembredaine de mon énorme répertoire, et l'incident n'eut pas de suite. Qu'on dise encore que le calembour n'est pas bon à quelque chose !

Mauvaise condition pour être toujours aimable et *liant*, que d'être toujours sur la défensive ! Mais je vais trop vite ; je n'en ai pas fini avec les origines et l'éducation. Le père de Paul de Saint-Victor n'était pas seulement gentilhomme de la vieille roche ; il

Digitized by Google

était ardent royaliste, royaliste *ultra*, poète et rédacteur du *Drapeau blanc*, c'est tout dire ! J'ajoute, sans croire manquer de respect à sa mémoire, que ses vers étaient très médiocres, et que, fort probablement, dans sa prose, la violence remplaçait le talent. Il fallait qu'il fût bien *intransigeant*, puisqu'il fit élever son fils à Fribourg, chez les PP. Jésuites, pour le préserver des miasmes universitaires. Or ce fils, qui devait le distancer de si loin et peut-être, hélas ! le juger de si haut, n'était déjà plus de cette première génération royaliste, qui acceptait et continuait, comme une relique ou un devoir de famille, les fougueuses passions de 1815 et la belle renaissance monarchique. Né en 1826, sa vive et précoce intelligence s'ouvrit aux idées de son temps, pendant les dernières années du règne de Louis-Philippe, quand finissait la période des enthousiasmes chevaleresques, quand les royalistes triomphateurs n'étaient plus que des légitimistes vaincus, quand la fleur des illusions avait perdu son velouté et sa fraîcheur. En outre, à cette date approximative de 1843 ou 1844, Paul de Saint-Victor, de seize ans plus jeune que les plus jeunes poètes, artistes ou écrivains de la *Pléiade*, destiné pourtant à relever et à soutenir, comme le plus glorieux des tard-venus, le drapeau de notre cher romantisme, ne pouvait plus connaître que bien vaguement et par ouï-dire le lien fragile qui avait uni, au début, le romantisme primitif à tout un mouvement de réconciliation avec les croyances, les grandeurs, les poésies, les traditions et le culte du passé. Il ressemblait à ces enfants d'une ro-

Digitized by Google

buste vieillesse, qui sont orphelins avant d'avoir bien connu leurs parents.

Est-ce tout ? Pas encore. M de Saint-Victor le père, mort en 1858, à quatre-vingt-six ans, n'était pas, si je suis bien renseigné, d'une humeur très facile. Nous avons tous connu, dans notre jeunesse, ces vieux *grognards* de la cocarde blanche, presque aussi hérissés et *crêtés* que les brigands de la Loire. Forcés de faire bon ménage avec leur noble pauvreté comme avec une épouse vertueuse, mais acariâtre, devinant confusément que le siècle leur échappait, ils se demandaient peut-être s'ils n'avaient pas fait un métier de dupes ; ils se montraient d'autant plus ombrageux, qu'ils étaient plus désenchantés. Au fond de toute intolérance, il y a un doute ou un regret. Le comte Bins de Saint-Victor avait eu son moment. Un très joli opéra comique, *l'Habit du chevalier de Grammont*, s'était longtemps maintenu sur l'affiche où rayonnait le beau nom d'Elleviou. Son poème de *l'Espérance*, — et non pas *l'Imagination*, qui est de l'abbé Delille, — avait réussi à côté des poèmes descriptifs ou didactiques d'Esménard, de Fontanes, de Michaud, de Boisjolin, de Dorion, de Tréneuil et de Campenon. Mais un demi-siècle avait passé sur cette ombre de succès. Quel abîme entre ce disciple de Delille et le brillant émule de Théophile Gautier ! De ce contraste résultaient, me dit-on, des scènes adoucies et tempérées par le respect filial, mais dont l'effet immédiat était de rejeter le réfractaire à cent lieues de ces mornes solitudes que l'obstiné vieillard

Digitized by Google

peuplait encore de créatures vivantes, de palais et de temples, et où son fils ne voyait plus que des tombeaux, des décombres et des fantômes. Ainsi, antagonisme de famille, dissidences intérieures, première éducation fertile en secrètes révoltes, études finales à Rome où le jeune Saint-Victor ne chercha que des émotions artistiques, adhésion tardive au romantisme depuis longtemps libéré de sa factice alliance avec la royauté et l'Église, tout concourut à faire de notre éclatant confrère un sceptique respectueux et poli ; oh ! très poli et très respectueux ; car Théophile Gautier, à qui on reprochait un jour ses tendances matérialistes, répondit : « Moi ! j'ai pour ami intime Paul de Saint-Victor, qui est dévot. » Dévot, c'était beaucoup dire. Disons plutôt un esprit délicat, du grain le plus fin et le plus rare, le contraire d'un commis-voyageur, ennemi juré de toute impiété grossière, amoureux de l'idéal et du beau, un Athénien de la grande époque, un Renan coloriste, plus enclin à contempler l'Olympe qu'à chicaner le Calvaire.

La première fois que j'aperçus Paul de Saint-Victor, ce fut en janvier 1852, au théâtre de la Porte-Saint-Martin. Il écrivait alors le feuilleton dramatique du *Pays*, le plus passionné des journaux bonapartistes. Il avait vingt-six ans à peine. Je fus frappé de la vivacité de ses yeux, qui me rappelèrent ceux de Frédéric Soulié. Ses moustaches et sa tenue correcte faisaient songer à un officier en bourgeois. On donnait, ce soir-là, la première représentation d'un gros mélodrame. intitulé *la Poissarde*, dont je n'ai gardé qu'un très

Digitized by Google

vague souvenir. Je n'avais pas encore lu une ligne de Paul de Saint-Victor, et je le croyais tout bêtement une *lune* de Théophile Gautier. Le lundi suivant, je voulus savoir ce qu'il disait de la pièce nouvelle ; dès lors, il me fut facile de pressentir tout ce qu'il promettait. Avec ces lourds moellons mélodramatiques, le jeune architecte avait improvisé un petit chef-d'œuvre d'éloquence et de fantaisie aérienne. Le critique était resté artiste et poète à côté et au-dessus des vulgarités dont il rendait compte. Seulement, — et c'était à mes yeux un mérite de plus, — ces jolies pages dissimulaient à peine une note qui revient souvent dans les feuilletons dramatiques de Paul de Saint-Victor, et qui leur a fait préférer par quelques bons juges ses *Salons* et ses articles d'art : la note du dédain. Sauf quelques rares exceptions, on le sent trop supérieur à ce dont il parle, et le sentiment de cette supériorité a pu lui faire tort dans ce monde théâtral dont les annexes, les tenants et les aboutissants occupent et passionnent la moitié de Paris. Ceci me suggère une remarque et une comparaison. Le feuilleton des *Débats* n'existe plus, depuis qu'il est tombé des mains de Jules Janin dans celles d'un M. Carraguel ou Cantagrel. Les deux *lundistes* les plus en vue étaient Paul de Saint-Victor et Francisque Sarcey. Je ne considère, bien entendu, en M. Sarcey, que le feuilletoniste du *Temps*. S'il lui plaît de manger ailleurs du prêtre tous les matins, je ne suis pas tenu d'assister à ses déjeuners. Dans son feuilleton du *Temps*, M. Sarcey parle souvent la langue de la *Cuisinière bourgeoise*.

Digitized by Google

Il se met en manches de chemise et pose ses coudes sur la table. Il prodigue, pour animer son dicours, les locutions les plus triviales, les tours de phrase les plus roturiers. Mais comme il est bien à son affaire ! comme ses besicles sont exactement au niveau de ses sujets ! Pour lui, quelle question capitale de savoir si mademoiselle Bartet est préférable à madame Broisat, ou si M. Prudhon ne fait pas regretter M. Got dans le rôle de Bellac ! Il cause avec Montrouge, il discute avec Montbars, il pèse avec Koning le pour et le contre. Rien ne lui semble indifférent de ce qui intéresse ces messieurs et ces dames. Il est leur égal, leur confident et leur compère, et, quand il se fâche, c'est pour leur bien. Entre son fauteuil d'orchestre et la scène, il n'y a pas de rampe ; les coulisses n'ont pas de mystères, les loges d'actrices n'ont pas de secrets. Il sait ce que coûtent les robes de mademoiselle Croizette ou les fourrures de mademoiselle Pierson, et, pour un peu, il irait demander un rabais au couturier, dans l'intérêt de la morale et de l'art. Il est de la maison, il accompagne dans les voyages, et, un de ces matins, Célimène ou Dorine, en déballant, le trouvera au fond de sa malle. Ne lui parlez pas des événements politiques et des hontes de la France ! Ces événements ne sont rien, comparés aux rigueurs de M. Perrin pour les *jeunes*, et la France se relèvera de toute sa hauteur, le jour où madame Sarah Bernhardt consentira à prononcer MÉ au lieu de MÈ. Vous croyez peut-être que tout ceci est une ironie ? Nullement ; c'est un hommage. L'essentiel, en ce monde, est d'aimer ce qu'on fait, et M. Sarcey

Digitized by Google

aime passionnément sa besogne. Il adore sa *popote* théâtrale. Que de gré doit lui savoir tout cet immense personnel de comédiens, de comédiennes, de figurants, de costumiers, de machinistes, heureux et fiers de voir un homme de talent s'identifier avec leurs petites affaires, ne rien regarder au delà de leur horizon, et penser, comme Sganarelle, que *tout soit perdu* si le lever de rideau se joue dans le désert, ou si M. Sylvain *rate* le *Qu'il mourût !* du vieil Horace ! Aussi le feuilleton de M. Sarcey est-il une très grande autorité, quelque chose comme un ministère. Celui de Paul de Saint-Victor était une fée. Tous les lundis, cette fée changeait des noisettes et des nèfles en perles et en diamants. Seulement, elle laissait trop deviner que diamants et perles redeviendraient nèfles et noisettes, sitôt qu'elle cesserait d'y toucher.

Je n'ai pas à répéter ce que j'ai écrit ailleurs (*Nouveaux Samedis* et *Souvenirs d'un vieux critique*) sur les deux principaux ouvrages de Paul de Saint-Victor, *Hommes et Dieux* (1867) et *les Deux Masques* (1881). Il y a là des pages qui vivront autant que la langue française, si toutefois la France et la langue ont encore longtemps à vivre. Mais on comprendra mes prédilections pour *Barbares et Bandits* (1871). Là, le charmeur se fait athlète; la baguette magique se transforme en épée de combat et en sceptre de justice. Ce livre a l'immense mérite de nous rendre, en un style admirable, sous une plume d'artiste sans engagement et sans passion politique, l'impression vraie,

Digitized by Google

exacte, authentique, prise dans le vif et sur le fait, de ce que furent la Commune et ses héros, non seulement pour tel ou tel parti monarchique, mais pour la nation tout entière. — *L'Orgie rouge*, tel est le titre. — « Comment les peuples périssent. » — « C'est une honte de penser que cette insurrection exécrable va entrer et se vautrer dans l'histoire. » — « Des SCÉLÉRATS ont changé Paris en ville infernale... La voie SCÉLÉRATE était frayée du haut de Montmartre redevenu le mont des Martyrs... Le personnel de la Commune tenait le milieu entre la bohème et le bagne... Parcourez l'histoire, vous n'y trouverez pas une révolution d'un niveau si bas et d'un caractère si pervers... Ses matamores à panache filaient doux devant l'étranger... » Il faudrait citer en entier ces merveilleuses pages. Jamais l'indignation, le mépris et le dégoût ne parlèrent un plus mâle langage. Jamais les voix vengeresses de la société, de la civilisation, de la religion, de l'honneur et de la patrie ne rencontrèrent un plus énergique interprète. L'humanité outragée, la France blessée à mort, Paris traîné dans le sang, dans la boue et dans l'ordure, prennent tout à coup des attitudes d'Euménides pour châtier ces infâmes, ces misérables, parodistes de 93, complices et complaisants de nos vainqueurs, et achevant l'œuvre allemande sous le regard charmé des Allemands. On croit entendre siffler le fer rouge, marquant à l'épaule ces abominables scélérats, Raoul Rigault, Delescluze, Felix Pyat, le cordonnier Gaillard et consorts ; féroces comme des tigres, et lâches comme des hyènes.

Digitized by Google

Mais quoi ! me voici, au dernier moment, obsédé d'une pensée importune. Dix ans se sont écoulés depuis lors. M. Hugo préside le comité de secours et d'encouragement aux amnistiés. A en juger par ses derniers ouvrages, depuis *l'Année terrible* jusqu'aux *Quatre Vents de l'Esprit*, il est évident que le grand poète, s'il avait à choisir, préférerait Delescluze à Mgr Darboy, Raoul Rigault à l'abbé Deguerry, Félix Pyat au P. Olivaint, le cordonnier Gaillard à M. Bonjean ; ainsi de suite. Or, on sait que Paul de Saint-Victor s'était fait, surtout dans ces derniers temps, l'admirateur fanatique, l'ardent panégyriste, l'adorateur *quand même* de M. Hugo, qui s'est acquitté par délégation, sur sa tombe, à l'aide de ce pur galimatias, vocabulaire de sa prodigieuse vieillesse. Comment concilier *ceci et cela*, l'indignation de 1871 et l'enthousiasme de 1881 ? Hélas ! c'est ici que l'analyse aurait tort d'être trop pénétrante. Une note, écrite sans doute par quelque employé ou quelque envieux subalterne, avait été trouvée parmi les papiers échappés au sac des Tuileries, et indiscrètement publiée. Aussi injuste que blessante, aussi absurde qu'injuste, cette note, sorte de mémoire à consulter pour les invitations de Compiègne, représentait comme *mal élevé* ce *gentleman* exquis dont nous avons tous éprouvé les manières si correctes et la politesse si parfaite. Dès lors, il y eut, entre le poète des *Châtiments* et l'auteur de *Barbares et Bandits*, un lien plus puissant que l'admiration d'un immense talent pour un immense génie : — LA HAINE. Aux yeux de

Digitized by Google

cet homme de cœur, si odieusement offensé, M. Hugo ne fut pas seulement l'Homère, le Dante ou le Shakspeare du dix-neuvième siècle ; il fut surtout l'homme qui avait le plus détesté Napoléon III. Mais détournons-nous bien vite de ces sombres images ! J'ai découvert dans la lettre de deuil qui nous faisait part de cette perte irréparable, un nom, le plus humble de tous selon le monde ; madame Alix de Saint-Victor, religieuse du Sacré-Cœur à Poitiers. *Hommes et Dieux*, *les Deux Masques*, *Barbares et Bandits*, d'innombrables merveilles d'élégance, de grâce, de couleur et de style, plaideront pour Paul de Saint-Victor. Sœur Alix priera pour lui.

Digitized by Google

LETTRES DE MADAME DE RÉMUSAT

(1804-1814)

Quelques-uns de mes rares lecteurs — rares dans le sens d'exquis — m'avaient trouvé trop sévère pour les *Mémoires* de madame de Rémusat. A propos de certaines dates du premier Empire, de certains traits de la physionomie du maître, elle disait ce qu'ils en pensent, ce qu'en dit l'impartiale histoire, mais ce que ne devait pas dire une dame du palais impérial, femme d'un chambellan de l'Empereur, arrachée par le tyran aux privations et aux détresses des victimes de la Révolution et des revenants de l'émigration. Aujourd'hui, les *Lettres* de madame de Rémusat m'offrent l'occasion d'une agréable revanche. Elle y soutient, sans trop de monotonie et dans un style presque toujours excellent, le rôle difficile d'une femme d'esprit, sincèrement et sérieusement éprise de son mari, réussissant à varier avec grâce les expressions d'une tendresse, d'une fidélité conjugale, qui devait bien étonner la bonne impératrice Joséphine et la reine Hortense.

Peut-être les sceptiques, les indifférents, les rail-

Digitized by Google

leurs, les mécréants, — une bien vilaine race! — seront-ils tentés de sourire de ce luxe d'amour légitime, non pas, grand Dieu! au point de vue d'un sentiment si recommandable et si digne d'encouragement, mais dans un ordre d'idées plus littéraire, et parce qu'il est d'usage, en littérature, de terminer le roman au moment où le mariage commence. A cette prévention inexcusable s'en ajoute une autre, qui ne vaut pas mieux. Ces prodigieuses années qui vont des fêtes du couronnement à la campagne de France, en traversant, comme un sillon de feu, Austerlitz, Ulm, Iéna, Friedland, Eylau, Wagram, Tilsitt, etc., etc., — appartiennent si absolument à la gloire militaire, mettent un si vif rayon de soleil sur la lame des épées et l'affût des canons, placent si *carrément* le moindre des lieutenants au-dessus du plus sémillant des *pékins*, qu'on a peine à se figurer une femme d'intelligence supérieure, dépensant neuf cents pages à aimer un époux chambellan, d'un âge déjà mûr, avec une clef dans le dos. Cette affection, si édifiante d'ailleurs, pourrait paraître d'autant plus uniforme, que son objet n'en porte pas. Pourtant, qui ne serait désarmé et attendri par des lignes telles que celles-ci : « Hier, madame de Lameth me disait : « Vous avez laissé votre mari au milieu de toutes ces actrices, et vous n'êtes point inquiète? — Non, lui ai-je répondu. — Comment, point jalouse? — Non! — Et pourquoi? — Ah! pourquoi? Ah! pourquoi? Je n'en sais rien; mais... mais le fait est que je ne suis point inquiète. » — Et toi, mon bon ami, dis-moi donc le pourquoi? »

Digitized by Google

Voilà le ton général de ces aimables *Lettres*, et l'on n'en saurait imaginer de plus juste. Ailleurs : « Adieu donc, je t'embrasse ou je vous embrasse ; car je remarque que mes lettres sont un vrai salmis de *tu* et de *vous*. Quand je cause tout simplement, une certaine convenance me fait dire *vous;* mais, quand le cœur s'en mêle, alors le *tu* arrive sans que j'y pense. » — On peut croire que, quand les deux époux se retrouvaient ensemble dans la maison, ils ne supprimaient pas le *toi*.

Je pourrais citer, comme cela, bien des pages d'une émotion persuasive, communicative et touchante. Beaucoup plus jeune que son mari, madame de Rémusat avait trop d'esprit et de tact pour ne pas deviner la nuance entre la passion et la tendresse. Ce sont les soleils trop ardents qui amènent les plus violents orages. Je conseillerai toujours aux âmes délicates — les autres ne comptent pas — de mettre dans le mariage plus de recueillement que d'éclat, plus de sécurité que d'entraînement, plus d'intimité que de fougue, plus de charme que d'ivresse. En dehors de son caractère religieux, que toutes les *civilités* du monde ne lui ôteront pas, le mariage est la solution la plus naturelle et la plus légitime du difficile problème que le roman a tant de fois essayé de soulever, et tant de fois laissé retomber. Il unit les âmes, il contente la partie la plus immatérielle de notre être, sans exiger de notre conscience aucune lutte, de notre faiblesse aucun sacrifice. Il consacre ce que profane l'amour coupable. Il est, à propre-

Digitized by Google

ment parler, le platonisme mis à la portée de notre débile nature. Mais, pour qu'il reste au niveau de cette mission conciliatrice, il faut qu'il se respecte, qu'il ne s'égare jamais dans les zones torrides, qu'il se prépare d'avance à rendre presque insensibles les gradations qui le feront passer, avec la fuite des années, aux mélancoliques douceurs des pures amitiés, des souvenirs ineffaçables et des espérances immortelles. C'est ce que madame de Rémusat paraît avoir admirablement compris. « Je te dois tout, écrit-elle à son mari, *même ma vertu;* » mot bien significatif sous la plume d'une jeune femme, mariée à seize ans, à une époque où, la religion ne tenant qu'une place secondaire dans l'éducation et l'existence des femmes, leur fragile vertu dépendait souvent d'une influence, d'une sympathie, d'un *imprévu*, parfois d'un de ces hasards qui leur font dire dans leur vieillesse, en relisant le conte de Marmontel : « Moi aussi, j'ai eu un *Heureusement.* »

Un autre mérite de ces *Lettres*, c'est que l'on n'y retrouve pas trace de cet esprit de dénigrement, de ces malices féminines contre Bonaparte *en pantoufles*, qui déparaient et aigrissaient les *Mémoires*. L'auteur, craignant peut-être les regards indiscrets de la police impériale, n'y connaît plus d'autres pantoufles que celles de son mari. Certes, nul ne nous accusera d'exagérer le chauvinisme; nous savons tout ce que, en d'autres temps, il nous a coûté. Néanmoins, au milieu de nos humiliations présentes, devant les courbettes épistolaires de M. B... St-H..., on ne pourrait se

Digitized by Google

défendre d'un sentiment pénible et d'une sourde révolte, si l'on rencontrait au *recto* de ces pages les dates radieuses, éblouissantes de victoires, de prodiges, de merveilles et de fêtes, et, au *verso*, des épigrammes, des commérages, des détails réalistes, des remarques désobligeantes sur tel ou tel travers du grand homme. Être constamment d'humeur égale, enchanter les grandes et belles dames par les manières de l'ancienne cour, avoir pour chacune d'elles un mot aimable, un gracieux sourire, un *à-propos* exquis, une délicate friandise, c'est parfait; mais gagner la bataille d'Austerlitz, c'est peut-être plus difficile et plus glorieux. Madame de Rémusat n'est pas insensible à cette surabondance de gloire. Il y a de l'enthousiasme, presque de l'enivrement, dans sa lettre du 11 décembre 1805 (20 frimaire). Frimaire ne la refroidit pas. « J'arrive chez la princesse; je la trouve tout émue, pleurant et riant à la fois. IL a commandé en personne, me dit-elle; IL a battu complètement les deux Empereurs! » Dans toute cette lettre, qui est d'ailleurs très belle, on sent vibrer une âme vraiment française. Si, plus tard, les fautes se multiplient, si l'étoile pâlit, si les périls s'aggravent avec la furie de conquête, si l'Empereur cesse d'être grand pour devenir excessif, s'il violente sa fortune, s'il tente la Providence à force de vouloir la remplacer; si, moins heureux, moins sûr de lui-même, il devient plus brusque, plus bourru, plus fantasque; si les aspérités de son caractère et les vices de sa première éducation se découpent plus crument sur le ciel sombre que sur le ciel

Digitized by Google

bleu, n'importe ! Il y aura eu un moment où tout aura palpité à l'unisson, l'âme de la France, le génie du conquérant, les ailes de nos aigles et le cœur de cette femme d'élite, bien plus sympathique dans ses *Lettres* que dans ses *Mémoires*.

Maintenant, descendons un peu de cet Olympe, où l'on dirait que les héros d'Homère se croisent avec les guerriers d'Ossian. De l'épopée à la tragédie, il n'y a pas loin, et, si je parlais marseillais à un Provençal, je pourrais lui dire : « La tragédie *té ramène* au Théâtre-Français. » Le Théâtre-Français occupe bien des pages — et non pas les moins curieuses — de cette correspondance conjugale ; pages que je recommande aux critiques du lundi, notamment à M. Francisque Sarcey, toujours si plein de son sujet. Voici comment elles se rencontrent sous la plume de madame de Rémusat. Une veuve inconsolable nous disait un jour qu'elle n'avait pas ou presque pas de lettres de son mari ; et cela, par une bonne raison : c'est qu'ils ne s'étaient jamais quittés. Cette raison touchante et charmante manquait à madame de Rémusat. Quand son mari était à Paris, son service ou sa santé l'appelait ou la retenait à Aix-la-Chapelle. Lorsqu'elle redevenait Parisienne, M. de Rémusat, à la suite de l'Empereur, courait les champs, que Napoléon transformait en champs de bataille. Alors sa femme le remplaçait en qualité de *surintendante* des spectacles. Quel sujet de réflexions piquantes et de rapprochements entre la prospérité du Théâtre-Francais en 1881 et sa détresse en 1805 ! Ce théâtre pos-

Digitized by Google

sédait, à cette date, Talma, Lafon (et non pas Lafond), Saint-Prix, Damas, Fleury, Dugazon, Dazincourt, les deux Baptiste, madame Raucourt, mesdames Georges, Duchesnois, Contat, Mars, Bourgoin, Volnais, etc., et ces artistes célèbres jouaient souvent dans le désert! Les *Lettres* de la spirituelle surintendante par intérim retentissent de leurs gémissements, de leurs plaintes, de leurs suppliques, de leurs cris de misère. On voit fréquemment reparaître, dans cette partie de la correspondance, le nom de M. Maherault, dont M. Ernest Legouvé nous a récemment parlé dans ses intéressants *Souvenirs*, et qui partageait avec madame de Rémusat le soin de diriger ces sujets rebelles, d'accueillir ou d'éluder les réclamations, d'apaiser les querelles d'intérieur, d'assourdir les rumeurs de coulisses, d'expédier à l'Empereur l'élite de ses comédiens *ordinaires*, et de faire jouer les autres devant les banquettes.

Le *tripot*, comme l'appelle, à l'exemple de Voltaire, madame de Rémusat, — probablement parce qu'elle s'y heurtait à beaucoup de tripotages, — lui donne bien du souci. Madame Raucourt boude ses jeunes rivales, Georges et Duchesnois, et se retire sous sa tente, c'est-à-dire à la campagne. Dazincourt se plaint qu'on donne ses rôles à Dugazon. Mesdemoiselles Duchesnois, Volnais et Bourgoin viennent se jeter aux pieds de l'impératrice. La première demande un congé, la seconde une part entière, la troisième « je ne sais quoi ». — Mademoiselle Georges exécute sa célèbre *fugue*, plus mystérieuse que celle de made-

Digitized by Google

moiselle Sarah Bernhardt. On ne peut pas jouer le *Cid*, faute de *père noble*. Je le crois bien! c'est que Saint-Prix, malade, est allé à Montpellier, consulter trois princes de la science. Ici je place une de mes anecdoctes. Parmi ces trois princes, se trouvait un original, fort riche, nommé La Fabry, qui faisait du dilettantisme médical plus encore que de la médecine. Il y eut une consultation très savante, très longue et très compliquée. Lorsque Saint-Prix aborda la question des honoraires, le docteur La Fabry se hâta de prendre la parole, et dit au tragédien : « Oh! monsieur, entre confrères on ne se doit rien! » Grimace des deux autres. Tableau.

Mais ce qu'il y a de plus imprévu, de plus étonnant dans ces chapitres de surintendance théâtrale, c'est ce qui concerne Talma. Talma! je m'étais toujours figuré que ces splendides années de victoires et de conquêtes, entre la fin du Consulat et le congrès d'Erfürth, avaient marqué l'apogée de cette glorieuse carrière; que l'ami, le confident, le camarade, peut-être le créancier du *petit lieutenant d'artillerie*, était devenu, à mesure que ce petit lieutenant montait en grade, quelque chose comme le Coquelin du vainqueur d'Austerlitz. Volontiers j'aurais dit, en style de l'époque, que Talma tressait ses lauriers avec les brins tombés de la couronne impériale. Songez qu'il n'avait alors guère plus de quarante ans, et qu'il avait encore à *créer* — dans la plus exacte acception du mot — Hector, Sylla, Germanicus, Leicester, Danville, Régulus, Léonidas, Charles VI, etc. — Eh bien! lisez

Digitized by Google

cette page : « ... C'est ce pauvre diable de Talma, qui m'est venu voir (octobre 1805), et qui est dans un tel état, que j'en ai été attendrie jusqu'aux larmes. Depuis quelques jours, tous ses maux de nerfs l'avaient repris avec une telle violence, qu'il a fallu qu'il renonçât à jouer sous peine de graves accidents..... Tout à l'heure, madame Talma arrive en larmes chez moi. Elle se jette à mes pieds, me dit qu'elle va perdre son mari, qu'il devient fou, que c'est le chagrin qui lui tourne la tête, que tous ses meubles sont saisis, et qu'enfin *il est sans ressources*... Je le fais venir ; il arrive comme un vrai spectre tragique, pâle, maigre. En entrant chez moi, il s'évanouit, il pleure, il crie et m'effraye véritablement... Je lui ai demandé de me donner un compte bien exact, bien franc, *de ses dettes*..... Si vous aviez vu, cher ami, avec quels regards ce *pauvre homme* m'écoutait ! Il est bien faible, et je crains pour sa tête, s'il n'est *secouru*. En vérité, je n'ai pas pu m'empêcher de pleurer. J'ai envoyé chercher une vingtaine de bouteilles de vin de Bordeaux, que j'ai fait porter chez lui..... »

Convenons-en, il y a loin de ce récit lamentable à la légende superbe qui nous montre les deux grands tragédiens face à face ; le maître se faisant élève, et le tragédien de théâtre enseignant à l'autre comment il faut porter le manteau et le diadème pour ne pas avoir l'air d'un César parvenu.

En somme, ces *Lettres* sont très intéressantes, d'un style naturel et facile qui s'élève parfois à l'éloquence du cœur, — la meilleure ; — aussi honorables pour celle

Digitized by Google

qui les a écrites que pour celui qui les a reçues, et d'un excellent exemple; car elles prouvent qu'une femme peut aimer passionnément son mari sans en perdre l'esprit. Il y a même mieux que cela dans ces deux volumes. Ils révèlent, à chaque page, une mère poursuivant sérieusement sa tâche maternelle, achevant, avec son fils, dont elle est justement fière, sa propre éducation, apprenant le latin et même, Dieu me pardonne! le *Gradus ad Parnassum*, lisant les bons livres, Bossuet, Montesquieu, La Bruyère, et, sans ombre de pédantisme, nous offrant le modèle de la femme qui sait lire et écrire.

N'ayant rien à critiquer dans ces *Lettres*, je me rabattrai sur les notes. Elles fourmillent d'inexactitudes. Comment M. Paul de Rémusat, de lignée académique, a-t-il pu faire mourir M. Villemain en 1867? La date de cette mort est assez mémorable : 8 mai 1870, jour du plébiscite! Je lis dans Tocqueville, à moins que ce ne soit dans Joubert : « La Providence lui réservait un dédommagement funèbre. Il a cessé de vivre et de souffrir, le 8 mai, quelques heures avant la parade démocratique des cruches plébiscitaires, le lendemain du jour où les échos de Marathon, si souvent réveillés par l'auteur de *Lascaris*, n'avaient plus à nous parler que de brigandages, et donnaient raison à M. About, auteur de *la Grèce contemporaine*. » — Comment M. Paul de Rémusat peut-il écrire Lacuée de Cesson au lieu de Lacuée de Cessac? Où a-t-il vu que le maréchal Davout, prince d'Eckmühl, s'était marié deux fois ? Il n'a donc pas lu le

Digitized by Google

beau livre de la marquise de Blocqueville[1] ? Ce n'est pas Préville, c'est Dugazon qui disait de son camarade Dazincourt : « Bon comique, plaisanterie à part. » — A un autre point de vue, est-ce rendre justice à madame de Souza que d'écrire : « Madame de Souza, ci-devant madame de Flahaut, est connue par des romans qui ont eu *quelque succès.* » Quelque succès ! *Adèle de Sénanges* et *Eugène de Rochelin* sont deux chefs-d'œuvre, et, s'ils sont démodés, tant pis pour la mode ! A propos de mode, est-ce faire assez bonne mesure à l'*adorable* comte d'Orsay, que de nous dire : « Le comte d'Orsay, célèbre par l'élégance *de ses vêtements?* » Soyez donc le *dandy* le plus accompli, le charmeur le plus irrésistible, le dilettante le plus merveilleux de toute une époque; soyez l'idole et l'oracle de toute l'aristocratie britannique, pour être réduit à l'état de modèle de tailleur ! Ceux qui, comme moi, ont particulièrement connu M. Hochet et sa belle famille, le trouveront-ils suffisamment caractérisé par ces mots : « M. Hochet, homme de lettres, très aimable. » Aimable, oui; mais aussi peu que possible homme de lettres. Sa meilleure littérature fut d'épouser mademoiselle Boigue, sœur de madame Jaubert (ne pas confondre) et du richissime M. Boigue, propriétaire de forges, lequel avait épousé la veuve d'Aignan, l'académicien.

M. Paul de Rémusat n'observe pas toujours l'orthographe des noms. J'ai dit qu'il ne fallait pas de *d* au

1. Ici c'est moi qui me trompe; pas un mot de plus !

Digitized by Google

nom de Lafon, l'Orosmane et l'Achille de ce temps-là. D'ailleurs, le rival malheureux de Talma n'a jamais tenu le *d* au Théâtre-Francais. La supériorité du grand tragédien l'exaspérait tellement, qu'il ne l'appelait jamais que l'*autre*. — « Tâchez donc d'être quelquefois l'*autre!* » lui disait Carrion-Nisas.

Je remarque aussi chez M. Paul de Rémusat une tendance singulière à supprimer la particule. Est-ce encore une concession du Sénat à la Chambre basse, du centre gauche — et très gauche — à la démocratie jacobine? Il écrit, par exemple, Ducayla au lieu de du Cayla. Madame la comtesse du Cayla, née Zoé Talon, favorite honoraire, était d'ancienne noblesse. A tout péché miséricorde, surtout quand il y a eu si peu de péché! Son fils Ugolin, qui ne paraissait pas destiné à mourir de faim, était mon camarade au collège Saint-Louis; ce qui me valut deux ou trois fois l'honneur d'apercevoir la grande dame, blonde aux cheveux d'or, d'un embonpoint fort appétissant. En dehors de ses attributions ou plutôt de sa sinécure, la comtesse du Cayla joua un rôle qui lui donne droit aux circonstances atténuantes. Elle réconcilia Louis XVIII avec son frère. Elle avait presque décidé le vieux roi à consentir au mariage du duc de Chartres avec la délicieuse Louise de France, sœur du duc de Bordeaux; mariage qui aurait peut-être conjuré bien des périls et prévenu bien des malheurs. Et, puisque l'occasion s'en présente, M. Maxime Du Camp me permettra de protester contre un passage des *Souvenirs littéraires*, qu'il publie dans la *Revue des*

Digitized by Google

Deux Mondes. J'avais déjà lu, je ne sais où, que le prince de Polignac avait hâté les fatales ordonnances, parce que la sainte Vierge lui était apparue en songe et lui avait dit : « Va, ton œuvre est bonne, accomplis-la ! » — C'est de la légende, et non de l'histoire.

L'histoire, la voici : M. de Polignac, un peu plus illuminé qu'éclairé, mais plus spirituel et même plus libéral qu'on ne l'a cru, alla, vers le 15 juillet, trouver Charles X, et lui tint à peu près ce langage : « Sire, j'aurai beau faire et beau dire, je suis obstinément impopulaire, et mon impopularité toujours croissante compromet Votre Majesté ; je la supplie d'accepter ma démission. » Alors Charles X, d'un geste irrésistible, posant sa main sur la tête de son ministre, lui dit : « Jules, si je te demandais ta tête, me la refuserais-tu ? » Ce n'était peut-être pas beaucoup plus raisonnable ; il me semble que c'est moins bête.

J'aurais encore quelques vétilles à relever dans les *notes* de M. Paul de Rémusat. J'indique celles-là pour une des prochaines éditions. J'espère bien qu'elles seront nombreuses. Les catalogues annoncent la dix-huitième édition des *Mémoires.* Si les *Lettres* en avaient moins, il faudrait en conclure — ce qui n'est hélas ! que trop probable — qu'aujourd'hui les ouvrages de l'esprit réussissent, non pas par leur mérite, mais par la curiosité, la malignité ou la sottise du public, par les pires penchants de la nature humaine.

Digitized by Google

SOUVENIRS DE MADAME C. JAUBERT

Lettres et Correspondances.

Je serais ingrat, si je chicanais le livre de madame Jaubert ; car je lui dois deux heures de la plus agréable lecture. Pourtant, je me demande s'il est bon de trop encourager ce genre d'ouvrage, qui taille des statuettes dans le marbre des statues et sacrifie à la curiosité l'auréole des hommes célèbres. Il offre un double inconvénient. S'il s'agit d'une renommée sérieuse, historique, politique, étroitement associée à de nobles causes, à des convictions inséparables d'une grande idée morale, d'une grande tradition religieuse, nationale et monarchique, il rapetisse en ayant l'air de glorifier ; il compromet sous une apparence d'hommages. S'il s'agit d'un de ces êtres que Platon qualifie de *légers*, d'*aériens*, et auxquels il prête des ailes pour les faire sortir plus lestement de la République, ces souvenirs personnels ne nous en donnent pas, ne peuvent pas nous en donner l'exacte ressemblance. Exemple : Berryer et Alfred de Musset.

Berryer n'a pas été seulement une *puissance*, un

Digitized by Google

admirable orateur, un merveilleux avocat, doublant l'effet de sa parole par la beauté de son organe, de son attitude et de son geste. Il a été le chef d'un parti; du parti le plus haut placé dans l'estime publique, d'autant plus respectable et respecté qu'il était moins populaire, qu'il imposait à ses fidèles une série d'austérités et de privations, et que, ne flattant ni les ambitions des grands ni les convoitises des petits, il avait sans cesse besoin de consoler et d'indemniser les consciences par un luxe d'autorité morale et de vertu. Chef de ce parti, il en avait l'honneur et aussi la responsabilité. D'autre part, douze ans se sont écoulés, — et quelles années de leçons, d'expiations et de pénitence! — depuis sa mort, si pathétique et si belle, précédée d'un sincère retour à cette religion qui est égale pour tous, et qui ne saurait tolérer chez les hommes supérieurs ce qu'elle ne pardonne pas à notre médiocrité. Maintenant, que cette riche organisation, que cette nature heureuse, expansive, magnifiquement douée, ait ajouté le dilettantisme à l'éloquence; que ce grand orateur ait été un grand artiste; que ce chef politique ait préféré une heure de causerie avec Rossini, Eugène Delacroix, le prince de Belgiojoso, Alfred de Musset ou Lablache, à une heure de corvée avec un légitimiste de province, venu à Paris tout exprès pour le contempler et le consulter; que ce défenseur du trône et de l'autel ait aimé à réunir, à sa table ou dans son salon d'Augerville, les plus belles épaules du noble faubourg, royalement décolletées, soit! ne

Digitized by Google

soyons pas trop rigoristes. Toutefois, lorsqu'on insiste tellement sur la splendide et cordiale hospitalité d'Augerville, sur ces élégants plaisirs, sur les hôtes mélodieux, poétiques, spirituels ou charmants qu'on y attend ou qu'on y reçoit, sur ces coquetteries féminines, ces fugitives amours, ces délices musicales, savez-vous à quoi ou à qui vous me faites songer? A un général qui se nourrirait de suprêmes de volaille, de filets de sole normande et de faisans truffés, pendant que ses soldats se casseraient les dents sur un vieux morceau de pain de munition.

C'est en 1840 que madame Jaubert va passer trois semaines à Augerville. Berryer a cinquante ans; je voudrais bien ne pas en avoir davantage; mais, enfin, c'est déjà un peu plus que la parfaite maturité. Or, j'ouvre au hasard le premier chapitre des *Souvenirs* de madame Jaubert, et j'y fais tout d'abord cette mauvaise rencontre : — c'est madame Berryer qui parle : — « Hier, il est arrivé une lettre dont le timbre seul indiquait le contenu. C'était un RENDEZ-VOUS, et je m'ingéniais à deviner comment *on* s'y prendrait pour vous quitter, mesdames. Ce matin, au réveil, mon époux m'a annoncé qu'une affaire au Palais (l'affaire Chaumontel) l'obligeait à passer vingt-quatre heures à Paris. Cela me contrarie fort, a-t-il ajouté d'un ton sincère... etc. » Ne vous semble-t-il pas que nous sommes en plein répertoire Labiche? Eh bien! décidément, si c'est là ce que l'on appelle les grands hommes en robe de chambre, en pantoufles et en bonnet de coton, j'aime mieux

Digitized by Google

l'habit bleu légendaire et les souliers vernis; je préfère le bonnet qu'on ne jette pas par-dessus les moulins. Notez que ce rendez-vous amoureux est donné à Berryer par une madame de Rupert, et que, dans la même semaine, le château d'Augerville loge une comtesse de T..., dont Berryer est passionnément épris.

Voici qui est plus grave. C'est Berryer qui raconte : « C'était en juillet 1835 (il avait quarante-cinq ans), j'avais obtenu un rendez-vous amoureux. Il fallait pouvoir aller et venir *incognito*, sur la frontière, entre France et Savoie. De là nécessité absolue de posséder un passeport sous un faux nom. Thiers alors était ministre; je m'adressai à lui; et, sur ma parole d'honneur de ne pas en faire un autre usage, le passeport me fut délivré. Je déroutai si bien mon monde, que mon cher abbé de Lamennais (défroqué depuis 1834), écrivait à cette date, 22 juillet, au baron de Vitrolles :

« Berryer quitte Paris, en quête de quelque mouvement généreux chez les rois ! »

Franchement, les rois auraient assez mal placé leurs générosités; et, d'ailleurs, que dire de ce prêtre, devenu l'ami de Béranger et de George Sand, qui aurait trouvé bon que les empereurs d'Autriche et de Russie, persuadés par Berryer, rétablissent Henri V sur le trône de ses pères?

Berryer continue : « Au lieu de cela, je passai toute une semaine dans l'ivresse amoureuse; entre autres, nous demeurâmes enfermés trois jours pleins, sans

Digitized by Google

sortir, sans demander l'heure, sans vouloir la connaître... (c'est, presque mot pour mot, la phrase de *madame Bovary*, poursuivie par M. Pinard).

» Le glas de la séparation sonne enfin ! — Je gagne Chambéry, et, là, voici le premier mot que j'entends, adressé au postillon qui attelle : « Vous savez la nouvelle? Le roi est mort! » — (attentat Fieschi). — Je m'écrie : « Comment? Louis-Philippe? — Oui, monsieur, il a été tué hier dans l'après-midi. » — Avec cette rapidité que le danger prête au calcul, tout de suite j'envisage le péril de ma situation. J'accourais à Paris au moment où *mon parti* réclamait ma présence. S'il était en suspicion, si la police mettait sa griffe sur moi, elle me saisissait muni d'un faux passeport. On m'intentait un procès; impossible de rendre compte de l'emploi de mon temps durant cette dernière semaine... »

Et ce récit quelque peu risqué finit par un trait de vaudeville. La comtesse de T..., la dame qui occupe dans ce moment-là le cœur ou l'imagination de Berryer, s'écrie naïvement : « Quelle sottise de s'exposer ainsi! qu'alliez-vous donc faire là-bas? » — A peu près comme Géronte : « Qu'allait-il faire dans cette maudite galère? »

Ce qu'il y a de curieux, c'est que je crois connaître cette histoire avec quelques légères variantes. C'est M. Thiers lui-même qui la rappelait à Berryer, vers 1837, devant un de mes oncles, alors député : « Mon cher, disait M. Thiers, je me fiais bien à votre parole, et, comme dit Bilboquet dans les *Saltimbanques*, je

Digitized by Google

pensais bien que la politique était étrangère à l'événement. Cependant, pour l'acquit de ma conscience, je vous fis suivre par ma police. Elle ne vous lâcha qu'à la porte de l'héroïne de votre roman. Là, il fut reconnu que, si quelqu'un avait le droit de vous faire arrêter, ce n'était pas un ministre, mais un mari. »

On dira ce qu'on voudra; on se moquera des rigoristes; on évoquera les ombres illustres de Henri IV, de Maurice de Saxe, de César et autres héros habitués à cueillir les lauriers de leur main droite et les myrtes de leur main gauche. Jamais on ne me prouvera que de pareilles aventures soient d'un bon exemple et ajoutent un fleuron à la couronne d'immortelles. Songez que, au même moment, il y avait en province des milliers de légitimistes, pauvres ou appauvris, que leur fidélité condamnait à végéter obscurément dans un chef-lieu de canton ou de sous-préfecture, sans emploi, sans argent, sans avenir, sans autre consolation que le sentiment du devoir accompli, sans autre espérance que celle qu'ils associaient à leur foi royaliste, et que ravivait, tous les six mois, un éloquent discours de Berryer. Ils avaient, volontaires de l'honneur, démissionnaires de la première heure, arrêté, dès le début, une carrière qui pouvait les conduire aux plus hauts grades dans la marine et dans l'armée, aux plus hautes fonctions dans la magistrature; ils voyaient leurs enfants grandir, leurs charges s'aggraver, leurs ressources s'amoindrir. Quelques-uns,

Digitized by Google

pour échapper au désœuvrement ou grossir leur maigre budget, se lançaient dans les affaires, essayaient de l'industrie ou de l'agriculture; ils y apportaient leur inexpérience et y achevaient leur ruine. De braves ouvriers, rognant sur leur morceau de pain, achetaient, avec le portrait de leur *Roy*, celui du célèbre orateur dont la grande voix avait des échos jusque dans leurs ateliers et leurs mansardes. Dans le Midi, sur la route de Marseille, aujourd'hui livrée au radicalisme le plus violent, nous organisions d'immenses ovations populaires où la blouse coudoyait l'habit, où se combinaient, dans une même langue et un même enthousiasme, le provençal et le français, où Berryer, passant dans sa calèche découverte comme sur un char de triomphe, prenait les proportions d'un demi-dieu. « Il n'a qu'une pensée, disions-nous dans notre ingénuité provinciale : nous ramener Henri V! » Et, pendant ce temps, il songeait à la comtesse de T..., à la belle Savoisienne, à la marquise de *trois étoiles* et à une foule d'autres étoiles qu'il nous faisait voir en plein midi!

Mais laissons là les générations disparues. Avec elles sont morts bien des souvenirs, bien des mensonges, bien des regrets, bien des espérances, bien des rêves. Avec elles se sont fanées bien des fleurs, évanouis bien des fantômes, repliés bien des linceuls. L'honneur n'est pas toujours du même avis que la vanité; il est désagréable, mais il peut être glorieux d'avoir été dupe. Pensons à cette jeunesse qui nous

Digitized by Google

remplace, qui ne nous compte plus que pour mémoire, et pour laquelle nous ne sommes que des invalides à jambes de bois et à menton d'argent. Croyez-vous qu'elle pèche par excès d'enthousiasme, par un culte exagéré pour l'idéal, par des convictions trop fortes, par la résolution d'être crédule de peur de ne pas être assez croyante, par un aveuglement héroïque sur tout ce qui peut la dispenser de l'esprit d'abnégation et de sacrifice? Croyez-vous que son vœu le plus cher soit de réaliser ce que Montalembert appelait l'effort de l'homme vers quelque chose de plus grand que lui? — Non! n'est-ce pas? Eh bien, alors, sans faire de belles phrases de Prudhomme effarouché, permettez-moi de dire : « Il y a, dans les *Souvenirs* de Madame Jaubert, des pages qui m'ont affligé, parce qu'elles m'ont trop amusé! »

Voici maintenant, d'après madame Jaubert, la religion de Berryer : « Berryer était religieux par *tempérament*, et par *goût* il était catholique. Cette *forme* du christianisme s'imposait du reste à sa politique légitimiste. Loi d'ensemble dont il fallait préserver l'harmonie. En théorie, il admettait sans effort que la manière de prier dépendit de l'esprit particulier d'un peuple ou de la diversité des époques. La croyance en une justice divine et l'espoir d'une vie future pouvaient exister, selon lui, dans un esprit indécis et ne pouvant parvenir à fixer l'expression de sa religion. Cela accordé, il se distinguait fort de ce qu'on nomme un *dévot*... » — Je le crois bien! c'est du pur déisme, du catholicisme artistique

Digitized by Google

et musical, ou je n'y entends rien. Je suis un bien pauvre casuiste ; mais il me semble que cette façon de faire dépendre une religion d'une latitude, d'une époque, d'une température ou d'un tour d'esprit national rappelle un peu trop la théologie de Fresnoy, ancien père noble de l'Ambigu, qui disait d'un ton solennel : « Quelle que soit la forme de votre culte (*tremolo* à l'orchestre), si vous avez l'âme pure et le cœur sensible, l'encens de votre prière montera *d'un pas égal* jusqu'au trône de l'Éternel. » — « Berryer, nous dit madame Jaubert, amoureux de la pompe catholique, ressentait une véritable antipathie contre la forme sèche et austère du culte protestant ! » Toujours l'artiste, et rien que l'artiste ! D'accord ; mais Prosper Mérimée, lui aussi, m'a dit souvent, parlant à ma personne, qu'il préférait cent fois une dévote catholique à une dévote protestante ; ce qui ne l'a pas empêché d'émailler de grosses impiétés ses lettres à Panizzi. Heureusement, nous sommes mieux renseignés sur la religion de Berryer. S'il y avait doute, il suffirait de se souvenir de la dernière phase de sa vie, de son cri de confiance en son Dieu et d'espérance en son Roi, de son agonie consolante et consolée, qui réalisa si complètement le proverbe : « Tout est bien qui finit bien. » — Berryer eut, dès sa première jeunesse, et conserva, toute sa vie, la foi du charbonnier ; d'un charbonnier qui resterait blanc en s'exposant à se noircir.

Ceci m'amène à dire quelques mots de madame Jaubert, auteur de ces piquants *Souvenirs*. Je n'ai pas

Digitized by Google

l'honneur de la connaître ; mais si elle est, comme on me l'assure, la sœur du comte d'Alton-Shée, il ne faudrait pas trop s'étonner de rencontrer çà et là, dans son livre, quelques bouffées voltairiennes. Le comte d'Alton-Shée, après avoir été compagnon de plaisirs (j'atténue poliment le mot) du prince de Belgiojoso, d'Alfred de Musset, d'Alfred Tastet et de quelques autres viveurs à outrance (ici il faudrait compléter les *Souvenirs* de madame Jaubert par les *Mémoires* de Jules, premier garçon du Café de la Régence), eut un jour, à la fin du règne de Louis-Philippe, l'ébouriffante idée, en pleine Chambre des pairs, non seulement de se déclarer athée, mais de prétendre avec un sang-froid digne d'une meilleure cause, que tous ses collègues (il exceptait M. de Montalembert) n'étaient, au fond, pas moins athées que lui, et ne croyaient en Dieu qu'officiellement. Là-dessus, grand scandale, protestation sur tous les bancs. Le chancelier, duc Pasquier, vieux galantin ramené à la religion par les rhumatismes, foudroie de son courroux présidentiel le jeune blasphémateur. Les sciatiques récitent leur *credo*. Les sourds s'écrient qu'ils n'entendent pas de cette oreille-là. Les catarrhes s'insurgent ; les podagres affirment que le malheureux fou n'y voit goutte. Bref, devenu l'objet de l'anathème universel, le comte d'Alton-Shée ne s'arrêta plus sur cette pente, et nous le retrouvons, en 1869, candidat socialiste, suscité, disait-on, par le gouvernement pour aider M. Devinck à triompher de M. Thiers.

Mais restons littéraires, et ne cherchons pas a

Digitized by Google

religion là où elle se trouverait en trop joyeuse compagnie. Dans ses *Souvenirs*, d'ailleurs si intéressants, madame Jaubert se pose moins en sœur du comte d'Alton-Shée qu'en marraine d'Alfred de Musset. Entendons-nous ! marraine pour rire, en se baptisant elle-même en même temps que son filleul ; un joli petit nom d'amitié, destiné à indiquer l'absence de toute autre prétention moins baptismale. Ces innocentes plaisanteries de convention et de société sont presque toujours, comme les jeux du même genre, amusantes pour ceux qui en jouent, et glaciales pour ceux qui n'en sont pas. En sa qualité de marraine de comédie, — je dirais plutôt, quand il s'agit de Rachel, de confidente de tragédie, — l'aimable femme reçoit, de son *fieux*, beaucoup de confidences et beaucoup de lettres. Les lettres sont bien tournées. Le poète s'y montre sous un jour favorable ; simple, naturel, bon enfant, avec une pointe de gaminerie parisienne qui ne messied pas et qui ne dépasse jamais la mesure ; le Musset de *Frédéric et Bernerette* et du *Fils du Titien*, plutôt que de *Rolla* et des *Nuits*. Il y échappe et nous y dérobe, Dieu merci ! aux deux sempiternelles légendes qui nous le représentent tantôt cuvant son vin ou son absinthe, tantôt martyr d'une passion unique, fatale, dévorante, implacable ; le Stenio d'une terrible Lélia, le Prométhée d'un vautour dont chaque plume a écrit un roman. Dans ce cadre gracieux qui fait songer au *Décaméron* de Boccace ou aux *Fêtes galantes* de Watteau, nous voyons l'*enfant du siècle* passer de la brune à la blonde, de la tragédienne à la

Digitized by Google

cantatrice, de la princesse à la comtesse, sans que ses fantaisies, ses amourettes, ses brouilles, ses caprices, ses crises, ses déboires, soient de nature à troubler sa vie, à effrayer sa Muse ou à exiger des remèdes violents. Sachant mieux qu'un autre qu'*on ne badine avec l'amour*, il fait de ces passions éphémères, tempérées, toutes en surface, et, semble-t-il, constamment traitées par l'homéopathie, le texte de badinages rassurants, où le désespoir prend des allures comiques, où le roman tourne au vaudeville, où les bourrasques et les tempêtes tiennent à l'aise dans un verre d'eau sucrée, où le coup de foudre se résout en migraine, où le poignard damasquiné de don Paëz se change en couteau d'ivoire. Ce Musset mitigé, apaisé et dégrisé a son charme. Les rares demeurants de son époque le trouveront-ils suffisamment vrai ? Je ne le crois pas. Ce qui me semble plus probable, c'est que, dans ces réunions d'élite, sous le regard bienveillant de Berryer, entre Eugène Delacroix et Chenavard, près de ce piano où Chopin alternait avec Rossini, où l'adorable comtesse de Vergennes chantait avec le prince de Belgiojoso les *duos* de *la Sonnanbula* et du *Comte Ory*, Alfred de Musset, à l'aide d'un très léger effort, se mettait à l'unisson, et se faisait un maintien, une physionomie, une attitude, un langage, comme les bons acteurs se font une tête.

Quant aux confidences, elles ne nous apprennent pas grand'chose, sinon que ce monde brillant était bien frivole, que le sérieux de la vie publique et privée y était supprimé, que la politique y était sa-

Digitized by Google

crifiée à une cavatine, qu'on est fâché de voir la grande et éloquente figure de Berryer mêlée à ce *chassé-croisé* de futiles intrigues, et que le bon Dieu eût été, en effet, bien bon de faire sortir de tout cet ensemble une restauration légitimiste. Les confidences amoureuses, livrées, trente ans plus tard, à la curiosité des lecteurs, ont, en outre, un je ne sais quoi qui attriste. Elles ressemblent à une indiscrétion, si les personnes sont vivantes ; à une ironie, si elles sont vieilles ; à une profanation, si elles sont mortes.

Il faut un correctif à mes maussaderies. Le voici : « Mon cher Alfred, dit Berryer à Musset, quel cachet de jeunesse scelle toutes vos œuvres ! C'est un don précieux et unique. » — « A tout jamais, madame, me dit Chenavard, Alfred de Musset sera la personnification de la jeunesse et de l'amour. » — « Est-il une façon de se survivre plus enviable ? » ajoute madame Jaubert.

Non ! et c'est grâce à cette qualité souveraine, à cette fleur de poésie embaumée par cette fleur de jeunesse, à ce talent si vrai et si peu cherché de faire vibrer en nous les cordes les plus délicates de la passion et de l'amour, à cet heureux mélange de volupté juvénile et d'aspirations idéales, que Musset, malgré les lacunes de son génie et de son œuvre, malgré les vers trop négligés et les rimes trop pauvres, est resté et restera le poète favori des jeunes gens, des jeunes femmes, des amoureux, des rêveurs, c'est-à-dire du vrai public des poètes. Pauvre Musset ! Il n'a jamais flatté les instincts populaires. Il ne s'est jamais

Digitized by Google

fait le courtisan des multitudes. Il n'a jamais exploité, au profit de son orgueil, nos catastrophes politiques. Nulle ovation sur son passage ; nulle manifestation en son honneur. Point de députations d'ouvriers avinés, d'amnistiés impénitents, de petits journalistes en quête d'abonnés et de *réclames*, de provinciaux imbéciles, de communistes impitoyables, de législateurs acharnés contre le crucifix, la religion et l'Église, pour le remercier et le féliciter d'avoir brûlé ce qu'il adora, d'avoir adoré ce qu'il brûla, d'avoir, suivant les époques, célébré et insulté la même royauté, prié et blasphémé le même Dieu, vénéré et outragé le même pape, encensé et brisé les mêmes idoles, professé et renié la même foi, fait de sa maturité la contradiction de sa jeunesse, de sa vieillesse le démenti de sa maturité, voté contre le Christ, applaudi aux crochetages, donné ses hémistiches séniles pour escorte à Rochefort et à Garibaldi, et essayé d'ébranler des ruades de son *Ane* le portail de cette cathédrale qui l'inspira si magnifiquement. Pauvre Musset ! Il n'y avait pas cinquante personnes à son enterrement ; — il y en avait hier huit cent mille aux obsèques anticipées, aux funérailles préventives d'un génie plus robuste, plus grandiose, plus complexe, plus monumental, plus énorme, mais moins tendre, moins sincère, moins naturel, moins français, moins sympathique et moins aimable que le sien. Patience ! nous qui mourons, nous ne verrons pas ; mais qui vivra verra. Des journées comme celle du 27 février préparent des déchets effroyables. Dans les opérations de change, on peut,

Digitized by Google

à la rigueur, se figurer un gigantesque lingot d'or *vierge* monnayé en gros sous. Les gros sous redevenant le lingot d'or, jamais!

Le joyau, la perle, le *clou*, le *great attraction* des *Souvenirs* de madame Jaubert, ce n'est ni Berryer, que j'aimais mieux voir entre les mains délicates de madame la vicomtesse de Janzé, ni Alfred de Musset, dont la figure indécise se dessine mieux dans ses charmants *Proverbes*, dans ses jolies *Nouvelles* et dans ses beaux vers que dans ces perpétuels commentaires, ni Lanfrey, dont on abuse un peu depuis quelque temps, et pour qui je m'en tiens à son indélébile *Dictature de l'incapacité*, ni Henri Heine, dont l'esprit merveilleux, mais sinistre, attriste et effraye comme un sourire d'agonie : c'est un récit rattaché à la date 1847-1848, un petit roman, digne des premières *Scènes de la vie privée*, de Balzac, et qui traverse ces années orageuses, ces brusques variations de l'atmosphère politique, ce groupe si séduisant, si amoureux de dilettantisme et d'art, si imprévoyant du lendemain, en y laissant comme un sillon de feu, une trace de vraie passion et de vraies larmes. Dalila de Rutières! Dalila, une pâle et pathétique victime, prédestinée à expier les méfaits de sa terrible homonyme! Vous vous souvenez de la *Vendetta* de Balzac, de cet atelier de peinture où un artiste médiocre, mais de mœurs irréprochables, pour mériter la confiance des *mamans*, réunit un certain nombre de jeunes personnes d'origines et d'opinions diverses, riches, pauvres, élégantes, belles, disgraciées, nobles, plébéiennes, royalistes,

Digitized by Google

bonapartistes, frappées du contre-coup des événements de 1815, agitées des passions, des colères, des haines, des représailles, des revanches, des fièvres de cette fatale époque! C'est ainsi que débute le roman tragique de Dalila de Rutières, dans l'atelier de M. Sanders, au milieu de compagnes jalouses, malicieuses, moqueuses, hostiles, dont une seule, la bonne Marianne Doucet, vouée aux rôles secondaires, lui est franchement dévouée. Il y a déjà un secret dans la maladive jeunesse de Dalila la créole, et ce secret, nous le devinons, lorsque nous la voyons atteinte en plein cœur par l'annonce du mariage de la belle et fière Alix du Portal, sa rivale, son ennemie, avec le beau capitaine de Montclar; un fat! comme nous disions en 1840. Il y a là des épisodes curieux, émouvants, parfaitement racontés, où figurent tour à tour madame Jaubert, Berryer, Alfred de Musset, Paul de Molènes, le major Frazer, un magnétiseur, une somnambule et l'énigmatique comtesse Kalergis, dont les implacables blancheurs (il ne fallait pas, disait-on, trop s'y fier) inspirèrent à Théophile Gautier son originale *Symphonie en blanc mineur*. (Voir, dans les *Souvenirs d'un mélomane, la Bisque d'écrevisses*.)

Grâce à d'actives amitiés, Dalila est placée chez une princesse allemande, qui la traite en amie. Elle revient à la santé; elle recommence son printemps; son idéale beauté refleurit comme une rose remontante. Le comte de Rosheim, ami de la princesse, ambassadeur d'une principauté ou d'une souveraineté allemande que l'auteur ne nomme pas, s'éprend de cette poétique

Digitized by Google

beauté qui offre le vague attrait du mystère. Il est veuf, il a conservé, de ses succès dans le monde, un air de seconde ou de de troisième jeunesse; le voilà décidé à épouser Dalila; mais il a un rival, et ce rival, c'est son fils Charles, paré de toutes les séductions de la vingtième année, beau d'enthousiasme, d'illusion, de confiance, d'exaltation romanesque; timide devant celle qu'il adore; intrépide devant le capitaine de Montclar, qu'il provoque, qu'il blesse, mais que, malheureusement, il ne tue pas. Je dis *malheureusement*, bien qu'on ne doive pas désirer la mort du pécheur. C'est que le temps marche, que les catastrophes s'accumulent, que nous passons des absurdes journées de février aux sanglantes journées de juin, que Montclar est guéri, qu'il commande l'attaque d'une barricade, que Dalila, prise de pitié pour les blessés et les mourants, ouvre imprudemment sa fenêtre, et que.., mais je vous laisse la curiosité et l'émotion du dénoûment. Tout cela, sans doute, est un peu arrangé, peut-être un peu imaginé; pourquoi pas, si c'est imaginé et arrangé à merveille? Ce roman de Dalila est un petit chef-d'œuvre. Quand madame Jaubert me montre Berryer en bonne fortune, oubliant ses devoirs et ses responsabilités de chef de parti, je proteste mélancoliquement contre ses *Souvenirs;* lorsqu'elle peint cette Dalila si charmante, si intéressante et si malheureuse, ce Charles de Rosheim si enthousiaste, si loyal, si confiant et si passionné, je préfère son imagination à sa mémoire.

Digitized by Google

PROSPER MÉRIMÉE

Lettres à M. Panizzi (1850-1870)

« — Pourquoi vous acharner, Prosper, contre le pape ?
— Au doute qui m'étouffe il faut une soupape.
— Vous allez chez Pleyel? — Je le préfère à Pape.
Quand j'aperçois un prêtre, avec chasuble et chape,
Au lieu de saluer, je siffle et je m'échappe.
De vos dogmes vieillis l'air suranné me frappe.
— Mais l'Écriture sainte ? — Est une immense attrape.
— Mais les lois de l'Église? — Une scie, une râpe.
— La crainte de l'enfer ? — Est un roquet qui jappe,
Épouvantail grotesque, et dont je ris sous cape.
L'homme et les animaux sont sortis d'une trappe.
Du progrès absolu l'athéisme est l'étape.
Le Pape m'exaspère, il faut que je le drape.
Quant à l'Antonelli, qui vit comme un satrape,
Heilbuth, si plein d'esprit, le peint, et moi, je tape.
Chaque vendredi saint, je commande une agape
Où l'on sert du jambon et du veau sur la nappe.
— Fort bien! mais un pays que l'impiété sape
Devient vite une proie... et la Prusse le happe... »

Ces vers d'un de nos grands poètes — (ce n'est pas Victor Hugo) — pourraient servir d'épigraphe aux deux gros volumes de *Lettres de Mérimée à Panizzi*. Ils me mettent bien à mon aise ; car, parvenue à ce degré d'intensité chronique, la prêtrophobie n'est

Digitized by Google

plus une impiété, mais une maladie, comme l'asthme de l'auteur de ces *Lettres*, comme la varice de Victor Cousin, comme la goutte d'Offenbach, comme la gravelle de Sainte-Beuve. C'est une monomanie, un cas pathologique qui relève de la médecine plutôt que de la théologie ou de la morale. Comment expliquer autrement qu'un homme d'infiniment d'esprit, de talent et même de bon sens (ce cas excepté), descende au niveau de Rabagas, de M. Homais et de M. Cardinal, chaque fois qu'il voit ou fait reparaître à l'horizon une figure pontificale ou sacerdotale ? Comment expliquer qu'un *gentleman* transformé en homme de cour, vivant dans l'intimité des princes, des princesses, des impératrices et des têtes couronnées, commensal d'Auguste et de Livie, habitué de Compiègne, de Saint-Cloud et des Tuileries, ne voyageant qu'avec des culottes courtes et des bas de soie dans sa malle, parle de Pie IX, d'Antonelli, du cardinal de Bonnechose, de Mgr l'évêque d'Orléans, etc., comme en parlerait le plus grossier des tribuns d'estaminet ou des disciples de M. Margue ? — « Le pape est dans un très mauvais état. On ne lui donne pas six mois de vie. En trouverait-on un pire ? Je ne le crois pas. » (Juin 1864.)... « L'Italie laissera le pape faire des bêtises. » — « Voilà le pape en train de faire des bêtises. C'était à prévoir ; comme un prunier pousse des prunes, tout de même, un niais fait des niaiseries. » — « Si le pape avait dans sa tiare un grain de cervelle, tout s'arrangerait au mieux ; le malheur est qu'il est une honnête bête, et un bon chrétien (?) ; si

Digitized by Google

les Romains s'entendent bien, je pense qu'ils mettront le Saint-Père à la porte. » — « Le pape mourra bientôt ; j'espère alors que ce sera une affaire finie, et qu'on inventera autre chose. » — C'est par milliers qu'il faudrait multiplier ces citations écœurantes. On ne sait si l'on doit s'indigner ou sourire, quand on se souvient que Pie IX a été un des hommes les plus spirituels de son temps, que les mots fins surabondaient sur ses lèvres bénies, et que, d'après les juges les plus indifférents, il avait reçu de Dieu trois dons : la sainteté, la bonté et l'esprit.

Ailleurs, c'est l'Empereur qui est un peu enrhumé, « parce que *cet animal* de Bonnechose (*sic*) l'a retenu dix minutes devant le portail de sa cathédrale, sous une pluie battante, pour lui *débiter* sa harangue. » Et la mort de M. Cousin ! Le récit de Mérimée serre le cœur et fait froid dans le dos. M. Cousin m'avait dit souvent, il avait souvent répété à notre illustre Montalembert, qu'il espérait bien mourir réconcilié avec le bon Dieu et avec l'Église. Il suivait assidument les conférences du R. P. Félix. L'attrait particulier qui le ramenait sans cesse aux années les plus sérieusement chrétiennes du grand siècle, au milieu d'imposantes et austères figures, consacrées par la vertu ou par le repentir, par la foi et par la prière, prouve avec quelle sensation de bien-être il s'était acclimaté à cette saine et pieuse atmosphère. Même en faisant la part de ses merveilleuses qualités de comédien, de sa prodigieuse faculté d'exprimer avec éclat plus qu'il ne pensait et d'avoir l'air de

Digitized by Google

croire ce dont il n'était pas sûr, resterait encore place pour ce doute que l'Église, dans sa maternelle bonté, interprète toujours au sens le plus favorable. Quel sujet de tristesse en présence des lignes suivantes ! — « Barthélemy Saint-Hilaire et moi, nous n'avons pas voulu faire venir le curé, encore moins Mgr Dupanloup, qui était à Nice, et qu'on nous proposait de mander par le télégraphe. Nous avons craint que, si les prêtres arrivaient, ils ne fissent quelque tour de *leur métier*, LE DUPANLOUP surtout, qui en aurait fait une relation à sa manière... »

Vous le voyez, deux tueurs d'âmes, dont un, le survivant, est aujourd'hui le ministre des affaires étrangères de la République française, en relations quotidiennes avec Mgr le nonce. Et je suis sûr que le remords ne lui pèse pas plus d'*une once !* Je commets tout exprès cet abominable calembour, malgré ma ferme volonté de me corriger, parce qu'il y en a d'encore plus mauvais dans ces *Lettres à Panizzi*. Jugez-en ! « Une très jolie veuve, un peu coquette (on ne la nomme pas, malheureusement), va épouser le jeune duc de R... qui passe pour fort timide auprès des femmes. Elle aura besoin d'un architecte. Pourquoi ? parce qu'elle aura besoin de *violer le duc*. » Et entre parenthèses, pour aggraver encore le crime : « (de *Viollet-Leduc*) ».

Si M. Louis Fagan, éditeur de ces deux volumes très bien lancés, mais beaucoup trop vantés, avait relu les lettres à *une Inconnue* et à *une autre Inconnue*, il aurait effacé quelques redites qui reviennent à sa-

Digitized by Google

tiété. Ainsi, une des thèses favorites de Mérimée est celle-ci : « Le Sénat est peuplé de vieux généraux qui, après avoir usé et abusé de la vie, pillé des couvents, rançonné des moines, séduit des abbesses, ont maintenant une peur bleue du diable et de leurs femmes. » — L'assimilation n'est ni polie ni exacte. Je suppose que les femmes usent de leur balsamique influence pour arracher ces vieux *durs-à-cuire* aux griffes du démon. Ce dont je suis sûr, c'est qu'expliquer par la peur le retour de ces braves à la religion de paix, de pardon et d'espérance, c'est leur faire une absurde injure. Cent fois, ils virent de près la mort, et la regardèrent en face, sans reculer, sans pâlir. Sont-ils devenus pusillanimes ? Non ! A qui le ferez-vous croire ?

« Des héros à vingt ans, des poltrons à soixante ! »

Allons donc ! c'est toujours la même bravoure dans des conditions différentes. La mort leur apparaissait souriante et radieuse sur les champs de bataille, dans l'ivresse du combat, comme une sœur de la victoire, vêtue de deuil et couronnée de laurier, embellie par la certitude que le soldat mourant pour son pays est d'avance l'élu de Dieu. Maintenant, ils ne la défient plus ; ils l'attendent avec calme et confiance, pressant d'une main le crucifix, serrant de l'autre la main de leur pieuse compagne qui les a initiés aux secrets de la miséricorde divine. Franchement, s'il me fallait choisir entre ce courage et celui de l'épicurien athée,

Digitized by Google

partagé entre l'attrait d'un pâté de foie gras et la peur d'une indigestion, appelant à son aide, pour prolonger de quelques saisons son existence valétudinaire, toutes les drogues de M. Fleurant, sans compter celles que l'on a inventées depuis le *Malade imaginaire*, mon choix serait vite fait.

Mérimée est tellement enfiévré, imprégné, imbu, saturé, possédé, pourri, gangrené d'impiété, qu'il en devient *gobeur*, lui si content de n'être pas baptisé, si fier de n'avoir jamais été dupe ; *gobeur* comme ce bon M. Francisque Sarcey ! Il ne croit pas un mot de l'Évangile ; mais, en revanche, il croit ou il feint de croire le très spirituel Alfred Arago (ne pas confondre), lequel lui raconte, en sa qualité de mystificateur incomparable, une anecdote aussi malpropre qu'impossible, telle qu'il s'en fabrique tous les jours dans les ateliers entre modèles et rapins. Je ne salirai pas mes doigts pour l'*expurger ;* mais je cueillerai ailleurs quelques lignes qui donnent la mesure de cette haine contre le bon Dieu, « dont la seule excuse, avait dit Stendhal, maître et oracle de Mérimée, est qu'il n'existe pas. »

« L'auteur du *Vase étrusque* a fait — c'est là le *hic*, —
De cette haine impie un véritable *tic*. »

« *On* (l'Empereur et l'Impératrice), *on* est bien catholique. Le fils cependant *me donne des espérances*. Son précepteur lui a conté *un vieux roman* (oh ! pardon ! pardon !) dont le dénoûment a eu lieu sous Tibère, et lui a demandé si les Juifs n'étaient pas

Digitized by Google

d'abominables gredins d'avoir *fait ce tour* à Notre-Seigneur. Le petit a dit : « Mais pourquoi s'est-il laissé faire, puisqu'il était tout-puissant ? » — Je ne sais pas ce que le précepteur a dit. Tâchez de trouver une bonne réponse. » (1863.)

Pas n'est besoin, n'est-ce pas ? de constater que le plus humble des curés de village serait en mesure de répondre victorieusement à cette question d'un enfant de sept ans ! Au surplus, tu les a trompées, ces espérances sataniques, noble et héroïque jeune homme dont la mort tragique a fait taire toutes les dissidences, et rallié tous les gens de cœur dans une même émotion de douleur, d'admiration et de respect ! Pour les esprits les plus hostiles, tu cessais d'être un prétendant, d'éveiller de sombres souvenirs, de ranimer de vieilles ou récentes rancunes, de faire de ton grand nom un signe de discorde entre conservateurs monarchiques, pour personnifier un deuil public, pour devenir une de nos gloires nationales. Tu mourais vaillamment dans le voisinage de Sainte-Hélène et de Longwood, comme pour montrer de quelle façon un enfant de la France se vengeait, en héros chrétien, des bourreaux et des geôliers de celui dont tu portais le redoutable héritage. Le poème sanglant, texte de polémiques ardentes, se changeait en une pathétique élégie. Les larmes sacrées d'une mère effaçaient, sur le livre immortel, jadis mouillé d'autres pleurs, tout ce qui n'était pas la sympathie la plus absolue, l'attendrissement le plus profond, la plus respectueuse pitié. A nous, par une illusion qui nous reste chère,

Digitized by Google

il nous sembla que tu tombais enveloppé dans les plis d'un drapeau fleurdelisé. Nous savions que des âmes, chimériques peut-être, mais généreuses et sincèrement françaises, lasses des mensonges du parlementarisme et des perpétuels mécomptes du plus stérile des replâtrages, avaient, dans un beau rêve que nous ne pouvions partager, mais qui nous fit tressaillir, associé ton avenir voilé d'ombre à un passé dont les grandeurs auraient abrité les tiennes, dont les droits indélébiles auraient légitimé toutes tes ambitions, toutes tes espérances. Filleul d'un saint, fidèle aux promesses de ton baptême, tu aurais fait des vertus de ton parrain Pie IX le trait d'union entre la vérité divine et la vérité politique. Du moins, dans ta trop courte carrière, tu as eu le temps de te révéler franchement catholique, profondément ému des douleurs de l'Église, exact au devoir, prompt à la prière, répondant par un acte de foi aux épreuves de la vie et aux périls de la guerre, doué de ce sentiment religieux, inné, que rien n'altère et que rien ne remplace, tel enfin que tu devais être pour mépriser du haut de ta belle âme le hideux blasphème inspiré par un propos étourdi de ta septième année au plus endiablé des sceptiques, au plus ironique des athées, au plus sec des égoïstes !

J'ai dit que Mérimée, le raffiné Mérimée, dans ces *Lettres à Panizzi*, avait l'impiété grossière d'un pilier de café radical ou d'un commis voyageur de cinquième classe. Je lis à la même page (Ier volume, 43) : « Ni le général ni l'ambassadeur français ne sont capables de traiter avec un COQUIN tel que le cardinal

Digitized by Google

Antonelli. » — Et un peu plus loin : « M. Dupanloup... Les paysans de son diocèse disent et croient (30 juin 1859), qu'il s'est sauvé en Autriche, et qu'il a porté à l'empereur François-Joseph cent cinquante mille francs que l'Empereur Napoléon lui avait donnés pour le rétablissement de la flèche de sa cathédrale (!!!). » A présent, souvenez-vous des miracles de patriotisme accomplis par l'évêque d'Orléans pendant et après la guerre de 1870. Songez à Charette, à Sonis, à Bouillé, à Cazenove de Pradine, aux zouaves pontificaux devenus les héros de Coulmiers, les martyrs de Patay, à Coriolis, à Dulac, aux sublimes frères des Écoles chrétiennes qui arrachaient des cris d'enthousiasme aux médecins les moins cléricaux ; puis, placez en regard de ces magnifiques holocaustes de la religion à la patrie ce spirituel maniaque qui appelle Lamoricière *Lamoricierge*, se fait l'écho des cancans d'antichambre, s'absorbe dans la question de savoir à quelle sauce il faut manger les truffes blanches du Piémont, et ne manque pas une occasion d'écrire : « M. de Bismarck est mon héros... M. de Bismarck a fait ma conquête ! » Comparez et concluez.

Est-ce à dire qu'il n'y ait rien de piquant, d'agréable, d'intéressant et même de recommandable dans ces huit cent vingt pages ? Non, mais tout est gâté par ce *relan* de paganisme conservé dans du vinaigre, par cet arrière-goût de cuisine voltairienne, par cette ritournelle anticléricale qui revient sans cesse, que les prospérités présentes de l'impiété officielle rendent plus odieuse encore, et qui agace les nerfs les

Digitized by Google

moins susceptibles. La plupart des anecdotes, des plaisanteries inoffensives, sont médiocres, inférieures à une *nouvelle à la main* du *Figaro* ou à un joli trait de vaudeville. Lord Hertford est propriétaire du château de Bagatelle ; on joue à Compiègne un *impromptu* satirique. Mérimée et M. de Morny se cotisent pour accoucher de la plaisanterie suivante : « Est-il vrai que le seigneur anglais ne s'occupe que de bagatelles ? » — Rothschild, plus fort sur le chiffre que sur l'article, donne à l'Empereur une fête splendide. Napoléon III lui témoigne sa satisfaction. — « Sire, répond l'archi-millionnaire mi-parti d'hébraïque et de tudesque, ma famille et moi, nous n'oublierons jamais cette journée. LE mémoire nous en sera CHÈRE. » — Voyons! là, franchement, n'y a-t-il pas mieux dans la *Cagnotte* ou dans les *Jocrisses de l'Amour* ?

Cette partie du livre perd d'ailleurs beaucoup de son agrément pour ceux qui, comme moi, ont passé à Paris les années dont ces *Lettres* portent la date. Nous connaissions déjà ces épisodes minuscules, et, chose singulière ! Mérimée les amoindrit en les racontant. Exemple : le duc de Périgord est créé duc de Montmorency par l'Empereur. Grand émoi dans le faubourg Saint-Germain. Protestations, scandale et procès, qu'un homme d'esprit résume ainsi : « Pourquoi plaider ? Ils devraient convenir à l'amiable qu'ils s'appelleront Périgord pendant la saison des truffes, et Montmorency dans la saison des cerises. » — Mérimée écrit : « Il me semble que quiconque aime les cerises de Montmorency a droit à un duché éteint. » La pre-

Digitized by Google

mière version n'était pas d'une force herculéenne ; mais celle-ci !

Maintenant, lisez cette demi-page précisée par mes souvenirs : « Vous ai-je conté l'histoire du général X... (maréchal Canrobert) et de sa femme, qui est une puritaine renforcée ? Elle a fait arranger son hôtel à *** où il commande une division (Lyon)... Il a un peu perdu la tête de *vana gloria*, comme disent les Espagnols... Il disait à madame de Z... (madame de Contades), la fille du général (maréchal Castellane) qui commandait à *** (Lyon) avant lui : « Comment votre père pouvait-il habiter une baraque comme celle qu'il occupait ? Moi, je n'oserais pas loger ainsi mon aide de camp. — Oh ! maréchal, mon père était un vieux soldat, et il était trop grand seigneur pour faire attention à ces choses-là. »

Si l'on remplace, comme l'a fait Mérimée, les noms propres par des initiales, tout le sel s'évapore ; il n'y en avait pas énormément, il n'y en a plus.

Soyons juste pourtant, et ne laissons pas croire que le cléricalisme nous aveugle au point de méconnaître le trait original, caractéristique, d'un certain nombre de ces *Lettres ;* un homme admis, sans mandat officiel, dans la plus intime familiarité d'une Impératrice et d'un Empereur, faisant partie essentielle des *saisons* de Compiègne, de Biarritz, de Saint-Cloud, des soirées des Tuileries, sans être courtisan ; dévoué sans être obséquieux, respectueux sans être servile ; gardant son indépendance d'esprit, ses facultés de discernement, ses franchises de critique et d'analyse ;

Digitized by Google

pratiquant le dilettantisme plutôt qne le fanatisme des cours ; plus à l'aise avec la fumée des cigares qu'avec celle des encensoirs ; restant debout quand d'autres s'inclinent, s'inclinant quand d'autres s'agenouillent ; jugeant la politique de l'Empereur, et aussi, très probablement, sa littérature ; ayant le courage de dire la vérité à son auguste patron et à sa gracieuse *hôtesse*... mais ici j'arrête M. Louis Fagan. Dans sa préface, il a l'air de comparer ce qui n'était pas comparable. J'admets avec lui et avec M. Thiers qu'il fallait être intrépide pour dire la vérité à l'Empereur... Napoléon Ier. L'oncle et le neveu, si différents, hélas ! sur les champs de bataille, ne différaient pas moins dans la vie intime. L'oncle (voir les *Mémoires* de madame de Rémusat) était brusque, impérieux, dur, cassant, irascible, brutal, prompt aux coups de boutoir et à l'emporte-pièce ; il supportait rarement l'objection, jamais la contradiction. Le neveu, que sa mère appelait mon doux entêté, était débonnaire, affable, affectueux avec son entourage, adoré de ses serviteurs, d'autant plus résigné à tout entendre qu'il était intérieurement décidé à n'en faire qu'à sa tête. Bon, aimable et d'humeur facile, vivant et marchant dans son rêve, on eût dit parfois qu'il évitait de se fâcher de peur de se réveiller. La reine Hortense lui avait légué ce charme un peu indolent, qui venait de Joséphine, la douce et séduisante créole, bien plutôt que des Bonapartes.

Quant à l'Impératrice, Mérimée occupait auprès d'elle une situation particulière, unique, exception-

Digitized by Google

nelle, qui se rattachait au berceau de la belle Eugénie de Montijo, et qui lui permettait de parler avec une sincérité, — j'allais dire une autorité quasi paternelle. — Il avait donc moins de mérite qu'un autre à aimer, sans le flatter, le couple impérial. Ce qui est vrai, c'est que les *Lettres à Panizzi* sont illuminées, çà et là, de vives clartés, — plus comparables à des feux follets qu'à des lumières, — qui éclairent les abîmes sans apprendre à les éviter, et que ne tarde malheureusement pas à éteindre le souffle glacial de l'athéisme. Ainsi, Garibaldi est presque aussi odieux à Mérimée que Pie IX ; il leur prodigue les mêmes épithètes, et Dieu sait si elles sont polies ! Mais c'est qu'il craint que Garibaldi, par ses folies et ses fureurs, ne compromette la Révolution italienne. Mérimée déteste le prince Napoléon. C'est que ce triste personnage exècre l'Impératrice, qui le lui rend bien, et aussi parce que les discours violents du prince Napoléon au Sénat peuvent amener une réaction en faveur du Saint-Siège et du pouvoir temporel. Sur l'ensemble de la politique il a des pressentiments plutôt que des jugements. Il ne voit pas, il ne veut pas voir que l'unité italienne sera tôt ou tard fatale à l'unité française. Il admire M. de Bismarck comme une figure originale et puissante qui se détache en relief sur le fond lisse et plat des figures de cour. Rien ne lui dit que cette originalité et cette puissance se compléteront à nos dépens. Il devine que l'Empire se détraque et s'effondre. Cet ancien *libéral* de 1830 est autoritaire. Il ne lui déplairait pas que l'on revînt à la Constitution de 1852. Il refuse

Digitized by Google

de comprendre que le mal est sans remède, que le ver est dans la racine, que les expédients ou les spécifiques arriveraient trop tard, que l'essai de libéralisme *in extremis* n'a réussi qu'à prouver deux choses : l'insuffisance de l'autorité qui n'est que de la force ; l'impuissance de la liberté qui n'est que de la faiblesse. N'insistons pas. Souvenons-nous de *Colomba*, de *Matteo Falcone*, du *Vase étrusque*, de *Carmen* et d'autres petits chefs-d'œuvre. Ce sont des contes, je le sais ; mais, en évoquant les souvenirs de cette existence si peu enviable malgré de belles apparences, en relisant, sous le règne des Gambetta, des Ferry, des Cazot, des Farre et des Constans, ces *Lettres* si méchamment hostiles à tout ce que persécutent nos seigneurs et maîtres, je me dis que les contes de Mérimée valent mieux que son histoire.

Digitized by Google

LES COMPAGNONS DE ROYAL-CIBOT

(Épisode de 1815)

A MONSIEUR LE VICOMTE JULES DE SALVADOR

En 1852, mes longues jambes ne s'effrayaient pas d'une journée de chasse dans la montagne. J'acceptai donc, à la fin d'octobre, l'invitation du garde général, M. Jacques Monthélin, qui réunissait quelques Nemrods vauclusiens auxquels il promettait lièvres, perdrix, lapins, bécasses, et même, sans trop d'invraisemblance, quelques gélinottes. Il s'agissait seulement de chausser des souliers ferrés et d'arpenter, de six heures du matin à sept heures du soir, les garrigues, les ravins, les rochers, les bruyères, les combes, les gorges et les plateaux du Luberon.

Je n'étais pas bien persuadé de cette surabondance de gibier ; mais ce qui me décida, ce fut le *post-sriptum :* « Si les gélinottes vous manquent, — ou si vous les manquez, — m'écrivait M. Monthélin, vous pourrez vous rabattre sur Virgile et sur Lamartine. Nous avons ici, dans un coin de notre montagne où

Digitized by Google

une couche assez profonde de terre végetale permet de cultiver la vigne, le seigle et le sainfoin, un vrai phénomène, un simple fermier, Hilaire Mignot, qui, à force de patience, est devenu un latiniste et un lettré fort présentable. Il sait par cœur les *Méditations* et les *Géorgiques*. Vous serez d'autant plus content de le connaître que, tout en vous disant :

« *Impiaque æternam timuerunt sæcula noctem...* »

ou bien :

« La gloire ne peut être où la vertu n'est pas !... »

il est homme à *appuyer* discrètement et sûrement votre coup, dans le cas peu probable où un lièvre vous partirait entre les jambes, et où votre fusil ferait long feu. »

Le lendemain matin, j'étais présenté à Hilaire Mignot, qui fit aussitôt ma conquête. Au bout d'un quart d'heure, nous étions amis intimes. Peu à peu, comme par instinct, pendant que nous causions de nos chers poètes, que nous jetions aux échos de la montagne des lambeaux de *Jocelyn*, des *Harmonies* et de l'épisode d'*Aristée*, nous nous laissâmes distancer par le groupe des chasseurs qui prenaient leur mission au sérieux. Octobre avait, ce jour-là, de mélancoliques douceurs qui portaient à la rêverie et aux confidences. Le ciel était gris, mais d'un gris transparent qui faisait deviner le soleil à travers ce léger voile. Une brise tiède glissait des bouquets d'yeuses aux massifs de pins, et caressait les plantes

Digitized by Google

aromatiques emperlées par la rosée; elle ravivait cette végétation d'automne, moins riante, mais plus pittoresque peut-être que celle du printemps, et que l'on peut comparer à la seconde jeunesse de la vie, où les dernières fleurs se confondent avec les premiers adieux. Médor, le phénix des chiens d'arrêt, le fidèle compagnon d'Hilaire, dénonçait, par son air d'indifférence, sa tête basse et l'immobilité de sa queue, l'absence complète de gibier.

En ce moment, nous passions devant une maison en ruine, où tout révélait l'isolement et l'abandon. C'était, à vrai dire, le squelette d'une ferme, dont il ne restait guère que les quatre murailles, vêtues de lierre, festonnées de clématites. Au dehors comme au dedans, pas un être vivant, excepté un épervier que le bruit de nos pas fit partir de ce fouillis de buissons et de décombres. Tout cet ensemble avait un aspect sinistre. Je regardai Mignot dont le front s'était rembruni, et qui, depuis un instant, avait cessé de me réciter son Virgile.

— Ah! me dit-il, on aurait bien étonné, il y a trente-sept ans, des hommes que je sais et qui ont passé où nous passons, si on leur avait dit que le neveu de Napoléon serait un jour porté au trône par le suffrage universel et l'acclamation populaire!

— Alors, c'est une histoire? répliquai-je sans plus songer aux perdrix et aux bécasses que si nous avions paisiblement fumé notre cigare dans un café du Cavaillon.

— Oui; mais, avant que je vous la raconte, regar-

Digitized by Google

dez bien tous les détails du paysage. Ce point blanc que vous voyez là-bas — ou plutôt là-haut, — à l'extrémité de l'horizon, c'est la maison forestière où nous déjeunerons dans quelques heures. On y arrive par cette route plus ou moins praticable que vous apercevez à votre gauche, et qui contourne cet immense mamelon dont les plis et les replis se prolongent jusqu'au seuil de la maison blanche. Pour les gardes et les chasseurs qui trouvent le détour trop long, il y a un sentier à peine visible qui vous apparaît çà et là comme une mince écorchure entre les touffes de genévriers et de lentisques, monte en ligne perpendiculaire et va rejoindre la route par une descente à pic, dite *chemin des chèvres*. C'est, pour les gens pressés, une économie d'un kilomètre. A présent, toute cette vaste étendue que nous avons sous les yeux est nue comme un mur d'église ou le discours d'un académicien.

— Quoi! Alfred de Musset, lui aussi, figure dans votre répertoire?

— Au second rang... Eh bien! en 1814 et 1815, tous ces larges espaces étaient encore boisés au point de ressembler à une forêt. On marchait presque constamment à couvert en allant de la ferme que voici à la maison forestière, soit par la route, soit par le *sentier des chèvres*. Depuis lors, on a défriché tous les terrains qui offraient quelques chances à la culture ; on a remplacé les épaisses *pinèdes* par des vignes. Sous les gouvernements paternels — trop paternels — de la Restauration et de Louis-Philippe, les paysans, les

Digitized by Google

bergers, les maraudeurs, les *buscatiers* (bûcherons), ont fait à peu près ce qu'ils ont voulu. Enfin, en 1835, un incendie, allumé, dit-on, par des braconniers, acheva de détruire le bois du *Planet*, qui couvrait toute cette partie de la montagne.

A l'époque dont je vous parle, la ferme, dont nous ne voyons plus que les ruines, appartenait, avec toutes ses dépendances, au marquis de Lorris, un des chefs du parti royaliste dans le département de Vaucluse. Le marquis ne faisait que des apparitions très rares et très courtes dans ses propriétés du Luberon. On l'y connaissait à peine. Son fermier, Marius Peyroli, d'origine corse, était un fort honnête homme, mais dur, violent, emporté, irascible, vindicatif, d'une humeur farouche, qu'avaient encore assombrie des circonstances particulières. Soldat plus ou moins volontaire en 1792, il avait été blessé à la jambe, et si mal guéri qu'il souffrait à crier chaque fois que soufflait le vent d'est et que le temps tournait à l'orage. Rentré en France et marié pendant la Terreur à une jeune fille qu'il aimait, il était resté veuf, après trois ans de mariage, avec un fils au berceau et une fillette au maillot. Les dernières grandes guerres de l'Empire lui avaient pris son fils et ne le lui avaient pas rendu. En 1815, sa fille Miette, brune vaillante et charmante, était son unique consolation et le secondait activement dans tous les travaux de la ferme. Il l'aimait passionnément, mais à sa manière, qui n'était pas la plus commode; il la gardait, comme un avare son trésor, avec d'étranges alternatives de méfiance,

Digitized by Google

de tendresse, de colère, de rudesse, de jalousie, comparables aux plus furieuses bourrasques de notre mistral; ombrageux, susceptible, grincheux, morose, et, malgré ses antécédents militaires, beaucoup moins lion que bouledogue.

Miette supportait ses boutades avec une douceur d'autant plus méritoire qu'elle avait une âme ardente, un caractère énergique et un fond de vivacité méridionale. Deux fois par an, à la Saint-Jean et aux fêtes de Noël, elle *descendait* à Avignon, et portait au marquis de Lorris le semestre de sa rente avec des œufs, des poulets et des fruits de la saison.

Lors du départ de son fils Joseph — qui ne revint jamais, — Marius Peyroli, tout en maugréant, fut forcé de s'adjoindre un valet de ferme. Il choisit un jeune homme du voisinage, Antoine, qui, pauvre comme Job, s'était engagé à dix-sept ans, avait attrapé deux blessures au siège de Saragosse, s'y était complètement désenchanté de la guerre et surtout de l'Empereur, et avait repris le chemin de son village, perdu dans un pli du Luberon. Peyroli, qui ajoutait à ses qualités aimables une bonne dose d'avarice, fixa son choix sur Antoine, parce qu'il était excellent travailleur, parce qu'il se contenta de très petits gages, et aussi parce qu'ils avaient tous deux une passion commune : une rancune profonde, une haine implacable contre Napoléon Bonaparte.

Par malheur, cette passion, chez Antoine, ne tarda pas à s'absorber dans un sentiment plus tendre et plus doux. Il aima Miette Peyroli; il l'aima comme

Digitized by Google

un fou, et, tout en restant pure comme les neiges du Ventoux, elle partagea son amour. Elle avait vingt ans; lui, vingt-cinq. Ils ne surent rien cacher au terrible Marius. Sa colère fut effrayante. Il se fit une horrible violence pour ne pas battre sa fille. Mais il se rattrappa sur Antoine. Courant à son fusil placé sous le vaste manteau de la cheminée, il dit au jeune homme éperdu : « Vois-tu ce fusil? il n'a jamais manqué loup, renard ni blaireau. Si je t'aperçois rôdant autour de la ferme ou si tu fais mine d'y rentrer, je tire sur toi comme sur un blaireau, comme sur un renard, comme sur un loup. En attendant, je te chasse. Si tu tiens à ta peau, va-t'en! va-t'en! Et ne te rencontre jamais sur mon chemin! »

Cette colère foudroyante, les larmes de Miette, l'expulsion subite d'Antoine, donnèrent lieu, dans tout le Luberon, à de bruyants commentaires. Un homme s'en réjouit. Ce fut Dominique Arbel, individu aux allures suspectes, au regard faux, à la physionomie rusée et méchante, originaire de la Bastide-des-Jourdans, hameau situé sur le dernier versant de notre montagne. Il avait reparu, depuis peu, après de longues absences qu'il expliquait assez mal. Il était, lui aussi, disait-il, une victime de Bonaparte et de la guerre, réformé pour cause de blessure. On savait vaguement qu'il avait été cocher, valet de chambre ou jardinier à Avignon, dans une maison d'antique noblesse. Pourquoi en était-il sorti? On l'ignorait, et il se taisait sur ce point, ce qui contrastait avec ses hâbleries sur tous les autres. Parfois

Digitized by Google

il laissait entendre qu'il avait de l'argent, un *magot* qu'il avait caché, et qu'il retrouverait en temps utile. Aussi fut-on généralement surpris, lorsqu'il se proposa à Marius Peyroli pour remplacer Antoine. C'est qu'il aimait Miette, d'un amour ardent, sournois, capable de toutes les audaces et de toutes les hypocrisies. Seulement, il dissimulait beaucoup mieux que le pauvre Antoine. Il dit au fermier et réussit à lui faire croire qu'il avait, à la Bastide-des-Jourdans, une *promise*, Rose Briol, et qu'il devait encore gagner quelques écus avant de la demander officiellement à son père.

S'il réussit à dépister Marius, Dominique réussit encore mieux, dès la première minute, à se faire exécrer par Miette. Elle le détesta instinctivement, de tout l'amour qu'elle gardait au fond du cœur pour Antoine, mais avec un singulier mélange de perplexité et d'incertitude. — « Où donc ai-je vu cette figure? » se disait-elle. A Cavaillon? à Pertuis? à Grambois? à Manosque? à Avignon? Assurément, cet homme ne m'est pas inconnu. »

Son antipathie préventive devint de la haine, de l'horreur, lorsqu'elle s'aperçut que Dominique l'aimait, qu'il la regardait avec une expression inquiétante d'astuce et de convoitise, et qu'il cherchait une occasion de la rencontrer seule. Cette occasion ne pouvait lui manquer. Aux premiers mots qu'il risqua, Miette répondit avec la magnifique imprudence des âmes généreuses et sincères. Non seulement, elle l'écrasa de son aversion et de son mépris; mais elle

Digitized by Google

ne déguisa rien, et il put aisément deviner que, sous ce mépris et cette haine, il y avait son amour, plus profond et plus passionné que jamais, pour Antoine. Il se redressa sous l'injure et le dédain avec un sifflement de vipère et un rugissement d'hyène. « Ah! c'est comme cela! dit-il. Antoine n'était que mon rival; il devient mon ennemi. Je vous aimais; je vous hais! Peut-être saurez-vous bientôt comment je me venge! »

Le lendemain, il quitta la ferme, sous un prétexte qui parut fort plausible à Peyroli. Encore très loin de la trentaine, Dominique était bon à partir; formule préfectorale qui avait donné lieu, dans notre Midi, à cette assonance légendaire : « *Bonaparte, Bonapart'ir!* » — Il allait rejoindre la bande des compagnons de *Royal-Cibot*.

Depuis les premières rumeurs qui présagèrent ou annoncèrent le retour de l'île d'Elbe, un souffle de colère royaliste avait passé sur le Comtat, comme sur les deux rives du Rhône et de la Durance. Des conscrits réfractaires, des jeunes gens nécessaires à leur famille, des soldats revenus de la guerre et ne voulant pas y retourner, s'étaient réfugiés dans le Luberon où ils étaient à peu près sûrs de n'être pas poursuivis si la crise ne durait pas trop longtemps. Ils s'intitulaient compagnons de *Royal-Cibot*, nom provençal de la pomme de pin, parce que, pour se reconnaître et en guise de cocarde, ils portaient une de ces pommes à leur chapeau. Le jour, ils se cachaient dans les combes, dans les ravins, dans les grottes

Digitized by Google

d'Escanourgues, qui sont la curiosité de notre montagne. La nuit, ils trouvaient asile dans les granges, dans les bergeries, dans les étables. Chaque ménagère, chaque mère surtout, en haine du revenant de l'île d'Elbe, donnait cordialement l'hospitalité à ces *outlaws*, qui s'acquittaient en leur apportant lièvres et perdrix ; car ils avaient presque tous un bon fusil, et le gibier était plus abondant qu'aujourd'hui. Deux fois par semaine, ils se réunissaient, à la nuit tombante, dans la maison forestière, abandonnée par les gardes. Leurs messagers, descendus à la ville sous un déguisement, en revenaient avec des nouvelles plus ou moins graves que grossissaient, dénaturaient, exagéraient ou envenimaient le lointain, l'incertitude, l'irrégularité des courriers et l'exaspération populaire. Ils correspondaient, à Avignon, avec le baron de Lubilhac, royaliste éprouvé, ci-devant colonel dans l'armée des Princes, et cousin germain du marquis de Lorris, quoique beaucoup plus âgé.

Dans ces réunions parfois tumultueuses, dans les chasses sous bois, au seuil des granges, pendant les affûts au clair de lune, Antoine et Dominique ne pouvaient éviter de se rencontrer. Dans ces occasions, ils échangeaient des regards haineux et menaçants : Antoine, parce que sa chère Miette avait trouvé moyen de l'avertir; Dominique, parce qu'il aurait voulu tuer son rival en le regardant. Mais ils se contenaient. Antoine était trop loyal et trop brave pour songer à un guet-apens, et Dominique attendait son heure.

Digitized by Google

C'est le 22 juin seulement que les Parisiens apprirent, par le *Moniteur*, le désastre de Waterloo. La veille, à la suite de la bataille de Ligny, les journaux et les nouvellistes avaient annoncé une victoire décisive, et ce bulletin, propagé de ville en ville, était arrivé à Avignon, le 26. Aussi, lorsque le baron de Lubilhac et son jeune cousin, le marquis de Lorris, eurent leurs premiers renseignements sur les résultats définitifs de cette lutte de géants, ils se méfièrent d'abord ; ils attendirent deux ou trois jours. Puis, quand le doute ne fut plus possible, le baron dit à son cousin : « Louis, nous devons maintenant penser à nos compagnons de *Royal-Cibot*. L'Empereur part, le Roi revient ; la paix est certaine ; nos jeunes gens n'ont plus de raison pour tenir la montagne. Hier, ils n'étaient que des sujets fidèles refusant de servir un usurpateur, un fauteur de guerre civile et étrangère. Demain, ils seraient des rebelles, après-demain des factieux et peut-être des bandits ; car, dans ces agglomérations illégales, il y a toujours du mélange, et il est rare que les oranges pourries ne finissent pas par gâter les autres... Donc, il est urgent d'aller les informer de ces coups de foudre, et de leur recommander, au nom du Roi, de rentrer dans leurs foyers après avoir remplacé leurs pommes de pin par des cocardes blanches... Malheureusement, me voilà repris de ma maudite goutte, et, cette fois, l'accès est des plus violents. J'ai donc compté sur toi, comme sur mon plus fidèle lieutenant. Ai-je trop présumé de ton dévouement et de ton zèle ?... »

Digitized by Google

— Je partirai dans une heure, dit simplement le marquis.

Le lendemain, vers sept heures du soir, les compagnons de *Royal-Cibot* étaient réunis dans la grande salle de la maison forestière. Il y avait de l'orage dans le ciel et dans l'air. Il y en avait aussi dans ces âmes incultes, passionnées, enfiévrées par une longue attente, par un ferment de haine entremêlé de vagues terreurs, par trois mois de cette vie de hasard, presque sauvage, passée tantôt à la belle étoile, tantôt au grand soleil, entre un jeûne et une alerte. Ce jour-là, le bruit courait qu'un colporteur, traversant le Luberon pour aller de Ménerbes à Grambois, avait annoncé une grande victoire de Bonaparte avec toutes ses conséquences. De là un redoublement d'irritation et de défiance dans ces cerveaux échauffés, prêts à toutes les représailles et à tous les excès.

C'est en ce moment que le marquis de Lorris parut sur le seuil, un rameau d'olivier à la main : « Mes amis! dit-il, vos angoisses vont finir. Bonaparte s'en va, le Roi revient... vive le Roi! vous rentrez dans le droit commun et n'avez plus rien à craindre! Retournez chez vous... vos mères vous attendent!...

— Ne le croyez pas! il ment! cria, du fond de la salle, une voix qui fit tressaillir le marquis. C'est un espion bonapartiste, qui veut nous livrer aux gendarmes!

M. de Lorris, malgré sa bravoure, pâlit et se sentit perdu. Il venait de reconnaître son accusateur; c'était Dominique Arbel, Dominique, son valet de chambre,

Digitized by Google

qu'il avait chassé pour cause d'inconduite, de vol et d'abus de confiance, et qui était sorti en lui lançant un mauvais regard.

Quelques énergumènes, qui avaient subi, dès le premier jour, l'influence de Dominique, s'écrièrent à leur tour avec des gestes de menace : « Un espion! oui, un espion! un agent bonapartiste qui veut nous ramener dans la souricière... Il faut le fusiller! »

Le marquis avait repris son sang-froid : « Mes amis! dit-il d'une voix assurée; vous êtes fous! Pensez bien à ce que vous allez faire!... Je suis le marquis de Lorris, royaliste comme vous, et je vous suis envoyé par mon cousin, votre chef, votre meilleur ami, le baron de Lubilhac.

— Qui nous le prouve?...

— Mon fermier, Marius Peyroli, vous le prouverait s'il était ici... sa ferme n'est pas bien loin... N'y a-t-il pas parmi vous un brave homme qui, pour vous épargner une folie, un malheur et un crime, consentirait à aller le chercher?

— Moi! j'y vais, » répondit Antoine. Dominique voulait protester contre ce sursis, profiter de la surexcitation de ses affidés pour en finir et se venger de son ancien maître. Mais, à la voix d'Antoine, il parut se raviser, et laissa Vincent Farguet, le plus ancien de la bande, dire à M. de Lorris : « Eh bien, soit! jusqu'à minuit... mais pas une minute de plus! »

On enferma le marquis dans une chambre attenant à la grande salle. Après la sortie d'Antoine, le tumulte fut tel, la discussion si bruyante, la fumée

Digitized by Google

des pipes si épaisse, que nul ne s'aperçut de la disparition de Dominique. Il s'esquiva, alla chercher son fusil, qui le quittait rarement et qu'il avait caché dans une touffe d'*avaou* (chênes nains); puis il s'enfonça dans l'ombre. Il n'y avait pas de lune, et de gros nuages noirs ajoutaient à l'obscurité.

Cependant, Antoine se dirigeait, au pas de course, vers la ferme de Peyroli. Son cœur battait. Revoir Miette! mais aussi affronter la colère brutale de son père! Risquer d'être chassé sans pouvoir se faire entendre, sans accomplir sa mission!

L'accueil de Marius fut peu rassurant : « Vaurien! va-nu-pieds! vagabond! cria-t-il en regardant son fusil, toujours sous le manteau de la cheminée. Tu as donc oublié? tu veux donc faire connaissance avec mon plomb de quatre? »

Miette, quoique vaillante, tremblait comme la feuille. Le fermier reprit :

— Que viens-tu faire?

— Je viens, répliqua Antoine en retrouvant toute son énergie, je viens vous dire que l'on va assassiner votre maître, le marquis de Lorris, et que vous seul pouvez le sauver!

— Le marquis! où donc?

— Là-bas, à la maison forestière.. On m'envoie vous chercher pour reconnaître son identité ou convaincre de mensonge l'inconnu qui se couvre de son nom!

Et Antoine profita de cet instant de répit pour tout

Digitized by Google

raconter. Marius Peyroli avait beaucoup de défauts; mais il était honnête, et il n'était pas ingrat. Il se souvint que, pendant les terribles années 1812 et 1813, son propriétaire lui avait généreusement donné quittance de ses fermages. — « J'y vais! j'y cours! dit-il. Que n'ai-je de meilleures jambes! »

Pourtant il lançait encore à Antoine des regards de soupçon. Celui-ci devina que Marius craignait de le laisser seul avec Miette : — « En avant! dit-il résolument; en avant, monsieur Peyroli! Je vous accompagne! »

Ces mots achevèrent de décider le fermier, qui se radoucit.

Ils marchèrent côte à côte pendant un quart d'heure sans échanger une parole. Malgré sa bonne volonté, Marius, dont la vieille blessure se ressentait de cette chaleur lourde d'orage, n'allait pas vite. Arrivé à l'endroit où le sentier (en provençal *courche*) se sépare de la route pour filer droit sur la montagne, Antoine dit à son compagnon : « Permettez-moi de prendre les devants. Ce sentier des chèvres me fait gagner une demi-heure. L'essentiel est que je puisse vous annoncer et calmer les angoisses du marquis. Quant à retourner en arrière, je vous donne ma parole d'honneur, ma parole de soldat...

— Je te crois, dit Marius d'un ton presque cordial.

Une fois seul, Antoine doubla le pas. Les chèvres, marraines de ce chemin, auraient été distancées par cet intrépide marcheur. Et pourtant, si rapide que

Digitized by Google

fût sa course, il ne tarda pas à entendre, derrière lui, un pas plus leste et plus léger que le sien. C'était Miette. — « Moi aussi, dit-elle à demi-voix, je connais le marquis de Lorris; je veux contribuer à le sauver, en arrivant avant mon père ! »

Antoine lui serra la main, et ce fut tout. La situation était assez grave pour leur faire oublier qu'ils s'aimaient.

Ils entrèrent à la maison forestière bien avant minuit. Les esprits s'étaient un peu calmés. On fait comparaître le prisonnier : « Mais c'est lui! c'est notre maître! C'est le marquis de Lorris! dit-elle à l'instant. Je dois le connaître, moi qui vais deux fois par an, à Avignon, lui porter nos redevances ! »

La réaction fut immédiate. On se pressait autour du marquis, on lui demandait pardon.

— Monsieur le marquis, poursuivit Miette, mon père sera ici dans quelques minutes; il répétera ce que je dis.

En ce moment, un coup de fusil retentit dans le silence de minuit. Il n'y avait rien là que de très simple; ce pouvait être un chasseur à l'affût. Et cependant un pressentiment sinistre fit frissonner toute l'assistance; Antoine tressaillit; Miette devint horriblement pâle. On attendit. Dans cette assemblée, si bruyante tout à l'heure, pas un cri, pas un souffle.

On n'attendit pas longtemps.

Cinq minutes après, Dominique parut. Les deux premières figures que rencontra son regard, ce furent

Digitized by Google

Antoine et Miette. Livide, foudroyé, hideux, il trébucha contre la muraille.

— Misérable assassin ! dit Miette ; tu viens de tuer mon père ! — Et elle s'évanouit. C'était vrai. L'odieux calcul de Dominique Arbel l'avait trompé. Sachant que Peyroli haïssait Antoine et l'avait menacé de mort, il s'était dit : « Peyròli le chassera en refusant de l'entendre. Antoine reviendra seul. Personne pour prouver que notre prisonnier n'est pas un espion. J'attendrai mon ennemi au tournant de la route ; mon coup de fusil s'expliquera par un affût. Puis, pour me ménager un *alibi*, je rentrerai à la maison forestière. Marius aura refusé de venir. Son refus sera une preuve de plus contre le marquis, et me rendra toute mon influence sur Vincent et nos compagnons. Nous expédierons, à minuit, le sieur de Lorris ; après quoi, je filerai ; je jetterai dans la combe le cadavre d'Antoine ; à cinq heures du matin, je serai bien loin ; j'aurai passé la Durance, et je serai vengé de mes trois ennemis, le marquis, Antoine et Miette. »

La Providence avait déjoué son exécrable calcul. Trompé par l'obscurité croissante, aveuglé par les éclairs qui alternaient avec les ténèbres, jugeant mal les objets à travers le fourré de pins et de chênes, il avait vu passer un homme, et il avait tué Marius Peyroli.

Il y eut un moment de silence ; ce fut moi qui le rompis :

— Et cet abominable Dominique ? dis-je.

Digitized by Google

— Ses compagnons voulaient l'écharper sur place. Les instances et l'autorité du marquis obtinrent qu'on le réservât pour l'échafaud.

— Et Miette?

Elle porta trois ans le deuil de son père, me dit Hilaire Mignot avec une émotion profonde; puis elle épousa Antoine. Je suis leur fils.

Digitized by Google

M. OCTAVE FEUILLET

Histoire d'une Parisienne.

Un homme d'infiniment d'esprit, qui signe Gérôme, mais qui est le contraire d'un Père du désert quand on joue une de ses pièces, remarquait l'autre jour, dans *l'Univers illustré*, qu'Octave Feuillet en est encore à l'enfance de l'art. Son nouveau roman a paru dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er avril, date fertile en tentations; et pourtant, le 30 mars, vous auriez vainement cherché, à Paris et en province, sur les murs, dans les gares, dans les bureaux de tabac, sur le comptoir des marchands de vin, sur les colonnes Morris, à la vitrine des kiosques, à l'arrière-train des *omnibus*, des tapissières et des *tramways*, partout enfin où l'on peut annoncer ou afficher quelque chose, l'annonce, l'affiche ou le boniment de l'*Histoire d'une Parisienne*. Le succès en sera-t-il moindre? Je ne le crois pas. Déjà la bonne compagnie, l'élite du vrai monde, les salons où on ne s'ennuie pas, le faubourg Saint-Germain, le dilettantisme, la chronique et la critique sont revenus à leur romancier favori, comme

Digitized by Google

les maris distraits, mais presque fidèles, reviennent à leurs femmes après avoir soupé avec des filles.

Histoire d'une Parisienne ! notez bien ce titre. Il justifie le point de départ d'un récit où notre naïveté provinciale pourrait trouver un *hiatus* trop considérable entre la première page et la dernière. Jugez-en ! Il s'agit de changer un ange en monstre. Paris s'entend à merveille à ces métamorphoses, parce que Paris, le Paris moderne, le Paris des Parisiennes qu'Octave Feuillet excelle à peindre, a fait du veau d'or son idole, du démon de l'argent son dieu, de la richesse son culte, du billet de banque son évangile. Il lui faut des millions à dévorer tous les matins et à digérer tous les soirs. Prenant la vanité pour complice, préférant le magnifique à l'exquis, l'éclat au charme, l'étourdissement au plaisir, le plaisir au bonheur, chuchotant des paroles magiques à l'oreille de ses brillantes souveraines, de ses superbes esclaves, il leur persuade qu'il leur vaut mieux être parées que belles, adulées qu'honorées, riches qu'heureuses, enivrées que chéries, saluées dans la splendeur de leurs ovations mondaines que recueillies dans les chastes joies d'une immortelle tendresse.

Voilà ce qui explique — sans l'excuser — l'aveuglement maternel de la marquise de Latour-Mesnil. Mère parfaite, épouse irréprochable, veuve entourée de respect, la marquise est une blessée du mariage. « Son défunt mari aimait à s'amuser, et ne s'amusait pas avec elle. » — Elle ne vit plus que pour et par sa fille Jeanne (le doux nom !) que ses mains délicates

Digitized by Google

ont cultivée comme la plus rare et la plus exquise des fleurs, et qui, admirablement douée, a merveilleusement répondu à ses soins. Jeanne, délicieuse de beauté, d'élégance native, d'esprit naturel, de grâce virginale, mériterait d'être épousée sans dot par un prince Charmant, et elle a cinq cent mille francs ! Un demi-million; un festin pour des appétits raisonnables; une bouchée pour le formidable *rictus* du Minotaure parisien. Or, Jeanne de Latour-Mesnil est et sera Parisienne jusqu'au bout de ses ongles roses. C'est pourquoi la marquise, malgré sa douloureuse expérience, la finesse de son tact et son adoration pour sa fille, va tomber dans le même piège, que lui tend l'impitoyable rétiaire. Ces deux âmes d'élite, ces deux cœurs qui battent à l'unisson, ne se disent pas, n'ont pas l'air de savoir que le vrai luxe du mariage, c'est l'amour; l'amour, ce trésorier qui dépense toujours et n'épuise jamais; pur, profond, vaillant, sûr de lui-même, quasi divin; car il promet au plus fragile des sentiments l'éternité des espérances divines. Non. Six millions se présentent sous les traits du baron de Maurescamp; la mère se pâme, la fille obéit, Madame de Latour-Mesnil ne se renseigne que tout juste ce qu'il faut pour être trompée; Jeanne est éblouie par les féeries de la corbeille. L'une dit *oui;* l'autre ne dit pas *non.* La marquise avait fait son œuvre. Paris va faire la sienne.

Vous avez deviné — si vous ne le savez pas encore — que ce baron de Maurescamp, riche, beau, taillé en force, haut en couleur, héros des courses,

Digitized by Google

des grands cercles, des grands Seize et du foyer de la danse, armé en guerre contre l'idéal, coq de ce village peu rustique qui va de l'avenue de l'Opéra à l'Arc de triomphe, — est tout ce que peut désirer ou produire de mieux la bonne ville de Paris pour détruire en six semaines les illusions sentimentales et conjugales de Jeanne de Latour-Mesnil. C'en est fait ; elle sera une épouse au supplice et une femme à la mode. C'est sa seconde éducation qui commence.

Une amitié de femme d'abord ; ce ne sont pas les moins dangereuses. Il n'est pas rare de voir une *Traviata*, une femme qui mériterait d'être déclassée à force d'être déchue, s'accrocher traîtreusement à la crédule intimité d'une femme honnête, comme une naufragée à une planche de salut. En ce cas, ce n'est pas la naufragée qui surnage ; c'est la planche qui se noie. Ce n'est pas la vertu qui réhabilite le vice ; c'est le vice qui compromet la vertu. Louise d'Hermany, la *blonde tragique*, est une de ces figures à l'emporte-pièce, qui ne tiennent pas beaucoup de place, mais qu'on n'oublie plus. Il semble qu'on les ait rencontrées quelque part. J'ai lu, je ne sais où, que M. Octave Feuillet ne réussissait que les femmes inclinées au platonisme, et que c'est ainsi qu'il avait conquis la rive gauche. Je le trouve, au contraire, supérieur, lorsqu'il peint d'un trait, sans ménagements et sans périphrases, une de ces créatures diaboliques, fascinations vivantes, qui mêlent à toutes les ivresses toutes les audaces : la terrible Charlotte de Campvallon dans *M. de Camors*, Julia de Trécœur, Louise

Digitized by Google

d'Hermany. Je croirais plutôt que si, malgré de grossières concurrences, il conserve les bonnes grâces de la fine fleur de nos grandes dames, c'est qu'il explique la chute de ses belles pécheresses par cette raison majeure, que ce sont les maris qui *ont commencé*, qu'ils ont été leurs premiers corrupteurs, qu'ils n'ont su leur offrir, en échange des doux rêves de leur seizième année et des fleurs d'oranger de leur couronne, que les vulgarités de leurs habitudes ou de leur nature, l'art de déguiser une indifférence polie ou d'accommoder les restes; — ou bien que, pauvres, nobles, pures et fières, comme Charlotte de Luc d'Estrelles, elles se sont offertes franchement, chastement, *pour le bon motif*, au héros de leur roman invisible, et que, déclinant cet honnête bonheur, il a mieux aimé se les réserver *pour l'autre*.

Rien de plus saisissant que la scène nocturne qui arrache brutalement à Jeanne ses illusions sur la vertu de Louise d'Hermany. — « Ce beau Saville est un sot ! » lui a dit son amie; et, la nuit suivante, un éclair d'orage lui montre ce sot, ce bellâtre, en *criminelle conversation* avec Louise; et à sa première explosion de stupeur et de douleur Louise répond : « Est-ce que vous me prenez pour une sainte? » Ce chapitre est un chef-d'œuvre de netteté, de concision, de sagacité et de relief. On dirait une faucille d'or tranchant d'un coup une gerbe de lis, de myosotis et de bluets. Et puis, quel charme pénétrant, quelle magie dans ce style! Je ne suis plus, hélas! de ce monde. Il est possible que, depuis quatre ans, tout

Digitized by Google

soit changé, bouleversé, démocratisé, perverti, *naturalisé* et dénaturé dans les jolies têtes auxquelles les diamants et les perles vont si bien ; mais enfin, j'ai encore un peu de mémoire. Je vous évoque en idée, en souvenir, Éliante, Araminte, Cidalise, Sylvia, Célimène, Rosalinde, nobles fées des salons où l'on cause, patronnes des belles pensées et du beau langage, élégantes filles d'Ève et de Narcisse, heureuses de vous mirer dans les pages d'un roman comme dans une glace intelligente qui vous traduirait sans vous trahir et vous embellirait sans vous flatter... Non ! il ne se peut pas que vous préfériez à cette fine dentelle les toiles d'emballage, à cette langue délicate, sobre, exquise (je me répète, mais c'est la faute d'Octave Feuillet), sagement gouvernée par le *ne quid nimis* du poète latin, la grosse prose de la nouvelle école, verbeuse, bourbeuse, pâteuse, vaseuse, visqueuse, ses descriptions infinies, comparables à la grande route de Melun à Paris, avant les chemins de fer, après huit jours de pluies continuelles. Mais pourquoi insister ? Vous savez que le mot d'ordre de cette école est de ne pas avoir d'esprit ; c'est une consigne que vous n'accepterez jamais !

Voilà donc le premier degré de l'initiation parisienne ; une amitié féminine qui tourne mal, devient un mauvais exemple, se change en leçon de positivisme, de scepticisme et de méfiance, et, en forçant de mésestimer une personne que l'on croyait vertueuse, donne envie de douter de la vertu. « Les fausses idoles, dit excellemment Octave Feuil-

Digitized by Google

let, nous font suspecter la religion elle-même. »

Voici le second ; l'essai de séduction d'après les méthodes de la stratégie ordinaire ; le Lovelace attitré, émérite, chevronné, l'homme de quarante ans, — si dangereux ! ont dit Balzac et Charles de Bernard ; acceptant toutes les charges de sa spécialité pour dames ; ne fumant pas, ne jouant pas, fréquentant peu son cercle, ne chassant que le gibier prohibé, vicieux à plaisir avec un luxe d'hypocrisies chevaleresques ; M. de Monthélin ! Tout d'abord on devine que Jeanne, désenchantée, troublée, désillusionnée, mais encore fidèle au culte de l'idéal, est une trop noble proie pour ce *requin des salons*. Le salut provisoire et le véritable péril se présentent dans des conditions qui révèlent, chez l'éminent conteur, une rare sûreté d'observation et d'analyse. Qu'elle est vraie et finement enlevée, cette comtesse douairière de Lerne, très légère dans sa jeunesse, retraitée sans être convertie, justement fière des talents et des sérieuses qualités de son fils Jacques, déplorant ses habitudes et ses fantaisies demi-mondaines, rêvant pour lui une brillante rentrée dans la bonne compagnie, et demandant à Jeanne de l'aider à le marier ! Mission insidieuse qui ne trompe personne, et où l'ambassadrice risque d'escamoter à son profit — ou à ses dépens — le projet d'alliance ! Il y a là des détails charmants. On ne peut qu'admirer l'art prodigieux que l'auteur déploie pour préparer cette partie de son récit, pour faire agréer par ses belles lectrices ce Jacques de Lerne, qui va être son héros et sa victime. Jacques de Lerne, qui pourrait

Digitized by Google

être une hydre, n'est pas même un serpent. Mais il a traversé toutes les zones torrides ; il passe pour libertin et mauvais sujet. Il est très spirituel ; son éducation sentimentale s'est faite de deux manières : par les coulisses de l'Opéra, où il a rencontré fort peu de cruelles, et par un roman juvénile dont l'héroïne, — hermine ou sensitive — après s'être roulée à ses pieds en le suppliant de l'épargner, lui crie de sa fenêtre : « Adieu, imbécile ! » pour le récompenser d'avoir mieux obéi que deviné. Jacques est donc armé de toutes pièces ; il peut, sans ombre de ridicule, se résigner à n'obtenir de Jeanne qu'une amitié passionnée. Elle aussi, lui dit : « Cher imbécile ! » mais pas sur le même ton. Cet amour platonique, toujours sujet, dans le roman et dans le monde, à tant de secrètes objections et de sourires dubitatifs, est ici parfaitement à sa place et s'impose au lecteur avec une autorité magistrale. Ce n'est pas seulement son sacrifice payé par l'épithète d'imbécile qui a fait saigner et à demi fermé le cœur de Jacques. Il a reçu, dès son adolescence, une blessure bien autrement profonde. Il a eu à souffrir et à rougir des désordres de sa mère. Aussi, lorsque, dans une de ses premières visites, il trouve Jeanne assise, tenant son enfant sur son bras « comme les madones tiennent leur *bambino*, » — cette pieuse image et ce cruel souvenir se combinent de façon à lui rendre sacrée cette femme que Watteau cède à Raphaël. Allez donc chercher ces délicieuses nuances dans les chefs-d'œuvre de M. Céard ou de M. Huysmans ! J'ajouterais que

Digitized by Google

c'est du nectar après du vin bleu, si je connaissais ces deux boissons autrement que par ouï-dire !

Mais le monde ? mais le public ? Il refuse de croire à ce qu'il ne comprend pas ; il calomnie ce qui ne redoute pas la médisance. Les pourceaux d'Épicure aiment à écraser les abeilles de Platon. Il existe d'ailleurs, dans ce monde parisien des Maurescamp, des Monthélin, des d'Hermany, des Jacques de Lerne, une circonstance particulière qui aggrave les périls et envenime l'invraisemblance des amours idéales : c'est l'intervention permanente des galanteries en plein vent. Les amours trop faciles sont en guerre ouverte avec les amitiés trop difficiles. Pour ces époux greffés sur *sportsmen*, les points de contact surabondent entre le nouveau mari et le vieil homme. D'autre part, les reines et princesses de la haute *bicherie* n'ont pas de plus vif plaisir que de *déguillouter* le salon et le boudoir de leurs rivales armoriées, de grossir les commérages en scandales, de rire et de mordre à trente-deux dents si on leur parle de liaisons innocentes, et de saisir au vol l'occasion de répéter leur phrase favorite : « Elles ne diffèrent de nous que par le sacrement. » Faut-il s'étonner, si dans cette promiscuité essentiellement parisienne du profane et du *consacré*, un secret d'une nature aussi délicate que celui de Jacques de Lerne et de madame de Maurescamp ressemble à une tourterelle sous les griffes d'un épervier ? Un souper, un panier de vin de Champagne, une écuyère américaine habituée à traiter cavalièrement les questions sentimentales, une pointe d'ivresse au

Digitized by Google

dessert, et voilà le baron de Maurescamp, déjà inquiet, agacé, exaspéré de ce qu'on sait, le voilà informé de ce qu'on croit ! C'est ici que je placerai mon unique chicane.

Les préliminaires du duel sont parfaits. Quelle trouvaille, la scène du maître d'armes, et quel effet elle produirait au théâtre ! Jeanne sait que son mari et M. de Lerne vont se battre. Arrive un prévôt de salle, Lavarède, qui vient, comme d'habitude, donner au baron sa leçon d'escrime. Froid, impassible, raide, correct, le brave homme répond aux questions fiévreuses de madame de Maurescamp. Il ignore tout, ne comprend rien. Il ne peut pas se figurer que, si elle frissonne et tremble, ce ne soit pas pour son seigneur et maître. Il la rassure de son mieux, en lui parlant de l'infériorité de Jacques, qu'une blessure à l'épaule droite rend incapable de soutenir longtemps un assaut sérieux. Plus il la tranquillise, moins elle est rassurée, plus elle frémit d'épouvante. Pas un mot de trop ; deux pages où l'émotion se concentre et redouble d'intensité, comme une essence redoutable prête à faire éclater le flacon. Maintenant, la situation est bien nette. Ce n'est plus de l'antipathie ou du dégoût que Jeanne éprouve pour son mari, c'est de la haine. Elle sait qu'il ne ménagera pas son adversaire, et que, suivant toute apparence, Jacques est un homme mort. Le danger qu'il court doit effacer toutes les nuances, supprimer tous les scrupules. Elle a obéi à l'implacable logique de sa passion exacerbée en courant chez M. de Lerne. Toutes les audaces lui

Digitized by Google

sont permises; elle est arrivée à une de ces crises suprêmes où une femme n'a plus de conscience, plus de religion, plus de morale, où ses sens, son imagination et son cœur se confondent dans un effroyable pêle-mêle. Son amant va mourir, tué par son mari. Tout ou rien! Il faut qu'elle indemnise l'un et se venge de l'autre. Il faut que le Maurescamp exécrable et exécré soit... (le mot est dans Molière), avant d'être meurtrier. Au lieu de cela, lorsque Jacques, continuant son rôle platonicien, dit à celle qu'il aime : « Ma chère dame, ma pauvre enfant, remettez-vous, je vous en prie, et retournez chez vous bien vite... mon enfant chérie, retirez-vous, je vous en supplie... Oui, mon enfant, oui... » — Ce libertin blasé, ce viveur spirituel et intrépide, cet ancien amant de la danseuse Lucy Mary, nous semble vraiment trop converti, trop transfiguré, trop *bénisseur*. Quand Jeanne lui répond : « Baise mon front... afin que, si tu meurs, ce soit du moins pour quelque chose ! »

« Un baiser sur le front, presque un baiser de père ! »

on s'étonne, — j'allais dire on regrette que ce quelque chose soit si peu, et que le baron en soit quitte à si bon marché. Je sais bien que je me fais en ce moment l'avocat du diable; mais, en pareille circonstance, le diable n'a pas besoin d'avocat; il plaide lui-même sa cause, — et la gagne.

Les derniers chapitres sont terribles et vrais. M. de Maurescamp a tué le comte de Lerne. Une

Digitized by Google

phase nouvelle commence pour Jeanne. Désormais, son éducation est complète. Il ne lui reste plus qu'à *pousser au monstre*, comme le farouche Hippolyte. Point d'éclat, point de rupture avec son mari ; pas un signe de ces désespoirs qui ne transigent avec rien et avec personne. Elle se rejette dans les plaisirs et les fêtes, comme d'autres victimes de l'amour et de la mort dans la retraite et le cloître. On dirait que, à force de s'étourdir, elle n'a plus même besoin d'oublier. Elle fait bonne mine et patte de velours à son mari et à son monde. Elle étonne, elle scandalise ses amis et ses amies par la facilité et la promptitude de sa brillante métamorphose. Les plus légers, les plus frivoles s'indignent qu'elle trouve si vite tant de fleurs à cueillir sur la pierre tumulaire de l'homme qui est mort pour elle et par elle. Patience ! elle guette son heure, non pas avec la violence d'un Corse, mais avec la ruse d'un sauvage. L'extrême sauvagerie et la civilisation extrême, se touchant dans une *vendetta* parisienne !

C'est une invention très hardie et très heureuse que celle des séances d'escrime, dans le château de la Vénerie, propriété de M. de Maurescamp ; séances auxquelles Jeanne assiste avec une assiduité passionnée. L'énigme s'explique à l'apparition de M. Sontis, jeune capitaine de chasseurs de la garnison de Compiègne, presque un intrus, assez mal famé, fort mal élevé, laid, blême, chafoin, grêle, — « d'un libertinage insolent et de mœurs grossières », — « avec de rares cheveux d'un blond pâle et des yeux gris, d'une expression dure et cyniquement railleuse ». — Un portrait

Digitized by Google

achevé en trois lignes. Mais, cette fois, le fleuret à la main, M. de Maurescamp a trouvé son maître. C'est ce qu'attendait Jeanne, et voilà pourquoi cette femme si élégante, si délicate, si raffinée, encore si chaste dans son nouveau rôle, comble de prévenances ce libertin de caserne, l'étonne de ses coquetteries et de ses avances, descend à son niveau, faute de pouvoir l'élever jusqu'à elle, et finit, dans une scène d'une réalité saisissante, par s'afficher à un tel point qu'un duel est inévitable entre Maurescamp et Sontis. C'est ce qu'elle voulait. Ce seront ses représailles ; ce sera la revanche de la partie que Jacques a perdue. Ce n'est plus le trop célèbre : « Tue-la ! » — c'est : « Tue-le ! » ou peu s'en faut. Car Sontis, qui ne connaît pas le prologue du drame, écrit à Jeanne : « Soyez sans inquiétude. Pour l'amour de vous, je le ménagerai ; » — et elle lui répond : « Ne vous gênez donc pas, je vous en prie ! » — Dernier *avatar* de l'ange qui se fait monstre ! le pied fourchu qui se laisse apercevoir sous les plis de la robe de soie !

Pourtant, M. de Maurescamp n'est tué qu'à moitié ; il n'en vaut guère mieux. « Cet homme d'une énergie toute physique, » sensuel, matériel, ennemi de toute poésie et de tout idéal, orgueilleux de sa force, de sa richesse, de ses succès, de son luxe, se croyant sûr d'avoir *maté* sa femme, est un invalide à trente-cinq ans. Il sera un *gâteux* à cinquante. Jacques et Jeanne sont vengés. La conclusion, la voici : Dans l'ordre moral, il ne naît point de monstres : Dieu n'en fait

Digitized by Google

pas ; — mais les hommes en font beaucoup. — C'est ce que les mères ne doivent pas oublier.

C'est la conclusion du romancier ; celle du critique est qu'Octave Feuillet a écrit des œuvres plus puissantes, — comme *M. de Camors*, — plus sympathiques, — comme le *Roman d'un jeune homme pauvre*, — plus chrétiennes, — comme *Sibylle*, mais qu'il n'avait jamais renfermé dans un plus petit espace plus de vérité, de vie, d'observation, de nerf, de sève, de raccourci magistral, d'autorité, d'originalité, de passion, d'émotion et de talent.

Digitized by Google

LA LITTÉRATURE ET LE CRIME

Il y a quarante ans, lorsque les quatre grands maréchaux du feuilleton-roman, Balzac et Alexandre Dumas, Eugène Sue et Frédéric Soulié, publiaient en pleine vogue leurs gigantesques récits, dominaient et menaçaient d'absorber la littérature, tenaient en suspens des milliers de lecteurs, en échec la politique, et nous condamnaient à ne dormir que d'un sommeil fiévreux, tant que nous ne saurions pas *comment s'en tireraient* d'Artagnan et Lugarto, Vautrin et la *Goualeuse*, Edmond Dantès et Rodolphe de Gérolstein, ils répondaient aux pessimistes qui les accusaient de violenter le succès, de surmener la curiosité, d'alcooliser l'émotion, d'accumuler à plaisir immoralités sur énormités, monstruosités sur invraisemblances : « Regardez autour de vous ! Voyez ce qui se passe dans la vie réelle ; lisez les journaux judiciaires ; interrogez les magistrats et la police de sûreté ; faites-vous, pour une quinzaine, juges d'instruction. Vous reconnaîtrez que nos inventions, si hardies qu'elles soient, restent

Digitized by Google

encore au-dessous d'un simple *fait-Paris*, au-dessous de ce drame de famille qui vient de se dévoiler, de ce mystère dont la tragique horreur a fait frissonner le jury, de ce crime qui recule les bornes de la perversité humaine, de cet attentat pour lequel le huis clos devrait centupler ses clôtures; sans compter ce chapitre infini, ce gouffre sans fond, ce *sous-sol* plein d'épouvante et de ténèbres, ce cauchemar sans nom qui donne le vertige; les tragédies ignorées, les scélératesses restées dans l'ombre; l'inconnu dans le crime! »

L'excuse était spécieuse, mais illusoire. Nous répondions, nous qu'on appelait déjà les prophètes de malheur, les oiseaux de mauvais augure, les Cassandres de la critique : Prenez garde! ce que nous vous reprochons, ce n'est pas seulement d'entasser des fictions monstrueuses qui établissent un antagonisme permanent entre l'imagination et le bon sens, qui surexcitent la curiosité aux dépens du goût et de la raison, qui créent une morale factice, frelatée, faite de superflu et dépourvue du nécessaire, qui nous font vivre, au moins une heure par jour, dans une atmosphère artificielle où le devoir, le travail, l'étude, l'honnêteté, le sérieux de la vie, sont supplantés par toutes les dangereuses visions de la fantaisie, de l'impossible, du mensonge et du rêve; c'est encore et surtout d'habituer nos poumons à ce mauvais air, d'amoindrir ou de supprimer les distances entre vos héros et vos lecteurs, d'acclimater les végétations vénéneuses parmi les plantes inoffensives, de proposer

Digitized by Google

aux jeunes gens, aux jeunes femmes, des types, des modèles, un idéal qui les détourne du droit chemin, les dégoûte du pain quotidien des existences ordinaires, confond pour eux et pour elles les notions du bien et du mal, grise leur cerveau, déprave leur volonté, énerve leur conscience, envenime leurs ambitions, et finalement les fait croire à l'omnipotence de l'individu, aux prérogatives absolues de la passion, du génie, de la richesse, de la force, régnant sans contrôle et sans partage, à la fois souverains et irresponsables, supérieurs à toutes les lois divines et humaines. L'homme devenait son propre Dieu, et, en sa qualité de Dieu, remplaçait son pot-au-feu par le nectar et l'ambroisie, disposait des événements selon son caprice, rédigeait lui-même son code, et avait soin de s'y ménager des devoirs imperceptibles et des droits immenses; si bien que, lorsque éclatait un trop beau crime, quand un mari assassinait sa femme, quand une femme empoisonnait son mari, quand un adultère, un meurtre, un incendie, se compliquaient de circonstances aggravantes, il fallait une loupe ou des yeux de lynx pour distinguer ce qui, dans ce nouveau *feuilleton* des *Causes célèbres*, appartenait personnellement au héros ou à l'héroïne, ou ce qu'auraient pu réclamer Balzac ou George Sand, Frédéric Soulié ou Eugène Sue. Parfois même il arrivait, — comme dans le procès Prytel, — que le romancier, se reconnaissant dans son œuvre, se passionnait pour les prévenus, les suivait à la piste jusqu'à la cour d'assises, et affirmait leur innocence,

Digitized by Google

— probablement pour être plus sûr de la sienne.

Huit ou dix années s'écoulèrent, et la suite ne justifia que trop nos prévisions sinistres. La prophétie devint du *truism*, comme disent les Anglais. Le roman devint de l'histoire. Il entra violemment, comme un émeutier supplémentaire, dans cette société imprévoyante, aveugle, affolée, ahurie, qui l'avait laissé dire, et qui faillit le laisser faire. Considérez, en effet, sous leurs aspects les plus divers et, en apparence, les plus contraires, la révolution de Février et ses programmes, le coup d'État du 2 Décembre et ses revers de médaille impériale. On dirait que chaque création du feuilleton-roman a replié ses ailes d'hippogriffe, est descendue du pays des chimères et s'est incarnée dans un personnage ou un épisode de ces deux grandes exagérations de l'individualisme se préférant à l'intérêt social, dédaignant ses devoirs et amplifiant ses droits. C'était comme un flacon de liqueur capiteuse qui, après avoir fermenté, éclatait.

Ainsi, pour nous borner à quelques exemples, les maîtres du genre avaient remué, jusque dans les bas-fonds, les convoitises bourgeoises et populaires par le contraste de tous les raffinements d'un luxe équivoque, de toutes les voluptueuses jouissances de la richesse, avec la médiocrité ou la misère des classes laborieuses. Eh bien, la révolution de Février n'avait pas encore remis en place les pavés et les barricades que déjà vainqueurs et vaincus étaient frappés du même pressentiment : ou cette révolution n'aurait

Digitized by Google

ni sens, ni consistance ni durée, ou elle serait socialiste. Pendant que les orateurs déclamaient de belles phrases aussi creuses que sonores, le mot d'ordre des chefs de clubs et de rassemblements se formulait ainsi dans sa grossière franchise : « De bons dîners et des femmes propres. » — Plus tard, lorsqu'on fut un peu rassuré, on se montrait, dans les salons, d'adorables jeunes personnes, portant les plus beaux noms de France, qui ne s'étaient jamais doutées de leur péril et qui avaient été désignées aux appétits du Minotaure républicain. N'est-ce pas la littérature du *Meunier d'Angibaut*, du *Compagnon du tour de France*, des *Mystères de Paris?* C'est à cette époque que l'on vit poindre l'effroyable paradoxe d'après lequel un crime cesse d'être un crime et devient un acte de *civisme* du moment qu'il s'abrite sous un drapeau politique; paradoxe qui, croissant en force et en audace, nous a donné les journées de Juin, l'assassinat des généraux et des archevêques, le massacre des otages, le pillage des églises, l'incendie de Paris, le scandale de l'impunité et de l'amnistie, et qui n'a pas dit son dernier mot. Ouvrez certains livres de Balzac, d'Eugène Sue, de Georges Sand ; vous y verrez, en toutes lettres, que le criminel n'est qu'un *outlaw*, que le crime n'est qu'une lutte, une déclaration de guerre aux iniquités sociales; théorie qui réhabilite le scélérat en l'assimilant au factieux, et le factieux en l'assimilant à l'honnête homme. N'était-ce pas aussi cette littérature qui enseignait à la génération nouvelle, aux faméliques et aux *fruits secs* de la vingtième

Digitized by Google

année, aux avocats sans causes, aux médecins sans malades, aux piliers d'estaminet, aux stagiaires de la politique à outrance, qu'on les faisait trop attendre, que la France périssait d'ennui, de lassitude, de décrépitude, de routine, sous la férule des *vieux;* que les mansardes, les ateliers et les cafés du quartier latin étaient peuplés de jeunes hommes d'État, de héros de tribune, mille fois supérieurs aux Guizot, aux Molé, aux Thiers, aux Falloux, aux Berryer? On les a vus à l'œuvre, ces disciples de Z. Marcas; nous n'en dirons pas davantage.

Balzac et Eugène Sue avaient raillé, bafoué, vilipendé la bourgeoisie, laquelle, faute de mieux, personnifiée dans la monarchie de 1830, aurait dû gouverner jusqu'au bout notre malheureux siècle. Prise entre les rancunes de la noblesse et les griefs ou les revendications populaires, entraînée par le désastreux esprit de taquinerie frondeuse, par ce goût de *leçons au pouvoir* qui relève de la comédie avec dénouements tragiques, — la bourgeoisie abdiqua en uniforme de garde national et présenta les armes à la Révolution qui la détrônait. Franchissons quelques années. La scène change; nous avons l'air de passer d'un extrême à l'autre. Erreur! La démocratie, au lieu de travailler à la surface, opère dans la mine. Nous voici en présence des héros de Balzac, de Dumas et d'Eugène Sue, estampillés par un coup d'État, groupés autour de César, militant sur un autre terrain, jouant dans d'autres décors, mais, au fond, toujours les mêmes. Le grand duc de Gérolstein ôte

Digitized by Google

sa blouse pour reprendre ses plaques et son habit brodé; mais il ne renonce pas à ses utopies socialistes, qui, tôt ou tard, lui joueront un mauvais tour. Rastignac, Vandenesse, de Marsay, Lucien de Rubempré, ambassadeurs, ministres, présidents du Corps législatif, émargent largement au budget de quoi payer les dettes contractées lorsqu'ils n'étaient que héros de roman. D'Artagnan tranche de son grand sabre le nœud gordien des constitutions, tandis que Porthos entre dans les cent-gardes, et qu'Aramis glisse un billet doux dans la blanche main de la duchesse de Langeais. L'or ruisselle entre les doigts de Monte-Cristo, déborde le perron de la Bourse et coule à torrents à travers les villes transformées, sauf à engloutir ceux qui ne savent pas nager. La courtisane titrée, favorite du roman-feuilleton, se partage en deux personnes; mais toutes deux gardent quelque chose de leur commune origine. La courtisane devient une puissance mondaine ; la grande dame, ne voulant plus être l'original, s'amuse parfois à être la copie. Esther et la duchesse de Lucenay, Fleur-de-Marie et la vicomtesse de Beauséant, Fernande et la marquise d'Espard, ne se saluent plus, n'ont pas l'air de se reconnaître. Elles se rejoignent pourtant par des affinités de toilette, des rivalités de voitures et une autre rivalité dont on pourrait demander le secret aux maris des unes, aux amants des autres. Rien désormais ne semble impossible. C'est une féerie, un éblouissement, une magie, un rêve ; les mille et un jours remplaçant les *Mille et*

Digitized by Google

une Nuits. Là où il n'y avait que des broussailles et des sentiers, voici des lacs, des allées sablées, des arbres toujours verts, des arbustes rares et des fleurs. L'étroite et fangeuse ruelle de la veille devient le vaste et riant boulevard du lendemain. Les découvertes se multiplient, les conquêtes s'exaltent, les miracles se prodiguent. On perce des isthmes; on crée des mers; on marche, on parle, on dialogue sous les flots comme sur la terre. Les montagnes et les collines dansent et se déplacent comme dans le psaume. On joue avec le temps, avec le soleil, avec l'espace. Pour un peu, l'industrie et la science diraient à l'homme : « Il est l'heure qu'il plaira à Votre Majesté. » — Partout nous voyons régner le type dont je parlais tout à l'heure, amoureusement caressé par le roman-feuilleton : l'individu se plaçant au-dessus des lois sociales et morales, se substituant à la Providence, se préférant à l'humanité, ne relevant que de lui-même, personnifiant le *Deus ex machinâ* de la tragédie antique, faisant de ses millions, de son héroïsme, de son intelligence, de son prestige, de sa mystérieuse puissance, — parfois de ses crimes et de ses vices, — l'unique ressort des événements qu'il tyrannise. Seulement, tandis qu'il règne et gouverne avec des poses de grand premier rôle, les fauves aiguisent leurs griffes, s'agitent et se pourlèchent dans leurs cages; la sape souterraine se fait chaque jour plus profonde; les *nouvelles couches* tendent peu à peu à se superposer aux anciennes. La littérature et la société descendent, de compagnie, la spirale dantesque; Tortillard, ce pré-

Digitized by Google

eurseur de Gavroche, épie le promeneur noctambule qu'il égorgera, s'il le faut, pour le dévaliser. Le maître d'école guette l'heure prochaine où il remplacera, avec diplôme, patente et brevet du gouvernement, les frères *ignorantins* et les sœurs de Saint-Vincent de Paul. Rodin se démasque et fredonne la *Marseillaise*. La *Rabouilleuse* devient infirmière laïque de l'hôpital laïque, et *Couche-tout-nu* songe sérieusement à coucher dans un lit de plume.

C'étaient là des torts graves et de graves périls. Pourtant, n'exagérons rien. Cette société menacée pouvait encore se faire illusion sur cette littérature menaçante : si mince que fût le mur mitoyen entre le roman en fiction et le roman en action, il n'était que miné sans être détruit ; si légère que fût la distinction entre le monde où l'on transportait les lecteurs et celui où ils se retrouvaient au sortir de leurs lectures, elle existait encore. Les barreaux n'étaient pas brisés, la barrière n'était pas tombée ; cette barrière comparable à celle que l'on dresse, dans un théâtre forain, pour séparer le public d'un spectacle dangereux. Aujourd'hui, le pêle-mêle est complet ; l'assimilation, la *fusion* est absolue. Je défie le regard le plus clairvoyant de démêler ce qui, dans les romans à un sou le cahier, dédiés aux classes populaires, autorisés partout, colportés partout, patronnés par la même police qui sévirait, dans un sermon de carême, contre la moindre allusion à l'athéisme officiel, — ce qui, dis-je, appartient au romancier de ce que vous rencontrerez à dix heures du soir sur les bancs des bou-

Digitized by Google

levards extérieurs, à huit heures du matin dans les journaux judiciaires, ou à midi dans les voitures cellulaires.

Nous entendions tout à l'heure les conteurs à la mode, en 1840, répondre aux critiques : « Nous nous inspirons des mystères de la vie réelle, et elle en contient de bien plus extraordinaires, de bien plus effrayants, de bien plus monstrueux que nos récits. » — Maintenant, c'est l'inverse ; un jeune radical de quatorze à quinze ans, bourré de feuilletons à cinq centimes, au pétrole et au picrate, vole son patron ; il dépense l'argent dans les débauches les plus infâmes ; après quoi, il *voit rouge;* possédant mieux son code pénal que son catéchisme, se sachant d'âge trop tendre pour être guillotiné, — ce que ne souffrirait pas d'ailleurs la placide clémence de M. Grévy, — il rêve un voyage d'agrément à *la Nouvelle;* il se figure aisément de quel prestige va l'entourer, parmi les dilettantes de l'assassinat, un crime original, embelli par son adolescence, lui donnant droit au titre d'enfant prodige ou de scélérat précoce, et prouvant aux connaisseurs que le couteau n'attend pas le nombre des années dans les gaines dignes de lui. Quelle sera sa victime ? sur quel *sujet* s'exercera-t-il ?

Peu lui importe, puisque la chose ne doit avoir lieu que pour son plaisir. Il descend dans la rue, il cherche, il trouve, il emmène dans son *garni* un pauvre petit bambin de six à sept ans ; il le déshabille afin de frapper plus à son aise et de ne pas égarer ou émousser

Digitized by Google

son couteau dans les vêtements ; il le saigne, il le tue. Puis, au magistrat qui l'interroge, il répond avec un sang-froid imperturbable : « J'avais vu la scène dans un des romans que j'ai lus ; j'ai tenu à la reproduire exactement. » Ce n'est pas un assassin, c'est un virtuose.

Vous le voyez, les rôles sont parfaitement intervertis. Ce n'est plus le romancier qui écrit d'après ce qu'il a observé ; c'est le lecteur qui *agit* d'après ce qu'il a lu. La perversité d'une intelligence prématurément gangrénée s'est si bien identifiée avec sa perverse lecture, qu'elles sont devenues inséparables, que les deux infamies n'en ont plus fait qu'une, que l'élève s'est absorbé dans la leçon, qu'il n'a pu résister à l'envie de se jouer à lui-même le drame sinistre et sanglant dont il était imprégné *jusqu'aux moelles*. Je sais bien ce que vous allez me dire : « Ce Félix Lemaître est un monstre, et, de tout temps, il y a eu des monstres. » Vous allez me citer les vieilles célébrités du crime, Lacenaire, Papavoine, Tropmann, Dumolard, Eliçabide, — qui sait ? peut-être la Voisin et la Brinvilliers, peut-être les Borgia. Oui, mais ce qui n'a pas existé de tout temps, ce qui est particulier à notre débâcle démagogique, anarchique, pornographique et athée, c'est la connivence latente ou patente du pouvoir avec tout ce qui peut dépraver le peuple, le démoraliser, extirper de son âme l'idée de Dieu, faire de ses passions grossières les institutrices de ses grossières ignorances, faire de ses vices les complices de ses votes, le corrompre pour l'assouplir, le changer

Digitized by Google

en matière malléable entre les mains des tribuns, des charlatans et des sophistes, en attendant le dictateur. Ce qui n'a pas existé de tout temps, c'est le parfait accord, l'intime harmonie entre tous les éléments de dissolution sociale, depuis les sommets jusqu'aux bas-fonds, depuis le Pilate qui se lave trop les mains jusqu'au Barrabas qui ne se les lave pas assez, depuis le ministre qui se repent et se reprend, lorsqu'il a dit *Dieu*, pour imprimer la *nature*, depuis le préfet qui crochette les serrures jusqu'au gendarme qui ne salue plus le curé, depuis le kiosque où s'étale le dessin obscène et impie jusqu'au café-chantant où triomphe le refrain impie et obscène, depuis la page immonde et sanguinaire qui flatte les brutales convoitises ou les instincts féroces du prolétaire sans foi ni loi, jusqu'à ce prolétaire abruti qui découvre dans cette page son inspiration, son programme et son modèle. Sous la monarchie, les novices de l'amour (je ne dis pas les *Jocrisses*), quand ils se méfiaient de leur style, adressaient à leurs Dulcinées des copies de la prose incendiaire de George Sand ou de Balzac. Sous la troisième République, les apprentis-assassins, pour tenir le haut bout dans le nobiliaire du bagne, deviennent eux-mêmes les copies des romans qu'ils lisent. Tout est relatif; les fautes de ce temps-là sont aux turpitudes de ce temps-ci ce que la bataille d'Austerlitz est à l'expédition de Tunisie.

Sans doute, on ne verra pas souvent quelque chose de pareil à l'assassinat du pauvre petit Jules Schœnen. Mais ce qu'on voit, ce qui ne peut se contester, c'est

Digitized by Google

l'infiltration savamment graduée du vice dans les veines populaires. C'est l'installation permanente du crime dans cette foule à la fois inculte et pervertie où il a l'air d'être chez lui, où on l'aspire par tous les pores, où il endoctrine sa clientèle comme un maître ses écoliers, où tout favorise et propage la contagion et où, quand il passe de la théorie à la pratique, il n'a besoin de changer ni de théâtre ni de mise en scène, ni de machiniste ni de public. Ce qu'on voit, ce qui saute aux yeux, c'est l'invasion d'une littérature à bon marché, par cahiers, par livraisons, par liasses, par ballots, par masses, qui fait désormais partie de l'éducation nationale, laïque, gratuite et obligatoire, qui vise spécialement les gros bataillons du suffrage universel, qui s'affiche sur toutes les murailles, tapisse tous les kiosques, inonde tous les trottoirs, encombre toutes les gares, fait vis-à-vis à de hideuses caricatures, et dont les titres sont plus éloquents que toutes mes phrases. Je cite au hasard et au risque de nausées, en fouillant du bout de ma canne dans le tas : « *Romans anticléricaux, la Confession d'un Jésuite, le Jésuite et la Danseuse, les Mémoires de Basile, les Mystères des couvents, les Oubliettes de l'Archevêché, la Fille du curé, les Curés en goguette, les Mystères de Clamart,* avec une vignette qui représente un étudiant en médecine dépeçant le cadavre d'une jeune fille, *le Cardinal empoisonneur, la Ligue noire; Crimes des papes, des rois et des reines; les Mystères du Palais-Royal, les Galeries de bois; Crimes, débauches et orgies de grands seigneurs,* pour faire suite

Digitized by Google

aux *Mystères des Tuileries, débauches et crimes* (j'aime à croire que le dernier crime n'est pas de les avoir brûlées) ; *les Rois assassins, les Reines courtisanes*, etc., etc. »

La liste, n'est-ce pas, est suffisante, quoique bien incomplète. Voilà par quelle littérature la démocratie républicaine et radicale remplace *la Princesse de Clèves, Paul et Virginie, Corinne, René, Graziella, André, le Docteur Herbeau, Valentine, Eugénie Grandet, Colomba, Diane de Chivry, le Roman d'un jeune homme pauvre.* Voilà ce qu'on appelle, en haut lieu, faire profiter le peuple de l'extension de l'enseignement primaire, l'admettre ou l'inviter à prendre sa part des jouissances littéraires, le moraliser par la culture de son intelligence, le récompenser dignement d'avoir appris à lire, le rendre plus savant pour le rendre meilleur, l'élever de plusieurs échelons sur l'échelle sociale, et lui démontrer de quels bienfaits on l'a comblé en le délivrant de ses éteignoirs et de ses oppresseurs. Ne nous étonnons pas, si cette libre et quasi officielle circulation du poison et du blasphème, de la calomnie et de l'ordure, de l'obscénité et du mensonge, du vice en ébullition et du crime en germe, entre dans un système de gouvernement, tellement étrange que son autorité matérielle vit d'anarchie morale, qu'il ne peut maintenir l'ordre dans les rues qu'en mettant le désordre dans les âmes, que l'obéissance extérieure de ses *sujets* ne peut se composer que d'intimes révoltes; que, pour ne plus croire en lui, il suffirait à Jacques Bonhomme de

Digitized by Google

croire en Dieu, et que, pour être accepté, subi, préféré, pris au sérieux, ÉLU, acclamé par son peuple, il est préalablement forcé d'éteindre en ce peuple toutes les distinctions du mal et du bien. Seulement, prenez garde! dirai-je à nos maîtres, si avisés et si aveuglé tout ensemble. L'arme empoisonnée dont vous vous servez est à deux tranchants. Voilà, par la sagesse de vos conseils, Jacques Bonhomme délivré du bon Dieu, brouillé avec son curé, tournant le dos à son église, persuadé qu'il n'y a de diable que dans sa bourse, vivant familièrement avec le vice et le crime, se gorgeant de lectures assorties à son élévation intellectuelle et politique, pourri jusqu'aux os, sachant à quoi s'en tenir sur les forfaits des papes, des évêques, des jésuites, des princes, des princesses, des rois et des reines ; bref, en excellente condition, admirablement *entraîné* pour le scrutin de liste ou le scrutin d'arrondissement. C'est parfait, mais ce n'est que la première moitié de son éducation. Ne craignez-vous pas de faire les frais de la seconde ? Que répondrez-vous, le jour où il vous dira : « Vous m'avez débarrassé de Dieu, du pape, du prêtre, du roi, de la reine, de mes scrupules, de mes croyances. Merci bien ! mais, enfin, tout cela, c'est le passé ; si nous causions un peu du présent ? Dieu, le pape, le prêtre, le roi, la reine, ma foi, ma conscience, tout cela, grâce à vous, a cessé de me gêner ; tout cela est bien loin. Vous, vous êtes bien près, et vous me gênez beaucoup plus. Vous êtes millionnaires, et je reste pauvre. Vous jouissez, et je pâtis. Vous émargez, et je laboure. Vos leçons m'ont prouvé que

Digitized by Google

j'étais un imbécile ; mais elles me prouvent aussi que je suis une dupe. Débarrassé *par* vous, si je me débarrassais *de* vous ? Ce serait plus expéditif et plus nourrissant, plus égalitaire et plus commode, plus amusant et plus lucratif. »

Digitized by Google

L'ABBÉ GALIANI

Correspondance publiée avec une étude sur sa vie et ses œuvres, par MM. Lucien Perey et Gaston Maugras.

Hamilton et l'abbé Galiani ! voilà les deux noms qui se présentent tout d'abord, quand on veut parler de Français adoptifs, plus Français que beaucoup d'indigènes dans leurs causeries et dans leurs écrits. Pourtant, n'exagérons rien. Tous deux, le spirituel abbé et le beau-frère du chevalier de Gramont, gardent bien quelques traces de leur nationalité primitive. Ce qui fait le charme et l'originalité du conteur de *Fleur d'épine*, c'est le mélange heureux de l'esprit français avec l'*humour* britannique. Galiani reste Italien jusque dans le salon de madame Geoffrin ou de madame Necker. Ses deux qualités maîtresses, essentiellement italiennes, la vivacité et la finesse, aiguisées et comme piquées au jeu par l'incomparable conversation du dix-huitième siècle (si supérieure à sa littérature), se combinèrent et s'assouplirent de façon à offrir le type singulièrement aimable dont raffolèrent les belles dames et les beaux esprits de l'époque, et qui, même en s'effaçant quelque peu dans le lointain, conserve encore sa phy-

Digitized by Google

sionomie. Il y a de l'abeille chez l'abbé Galiani ; une abeille dépaysée, mais assez intelligente pour se faire une patrie là où elle rencontre le plus de fleurs et de plantes odoriférantes. Il en a le dard, moins acéré que celui de la guêpe. Il en a aussi le don d'assimilation, qui, d'un bouton de rose, fait une goutte de miel.

Au début d'une excellente notice sur *Galiani, ses amis et son temps*, les éditeurs, MM. Lucien Perey et Gaston Maugras, s'étonnent et se plaignent que nos contemporains, si empressés de recueillir toutes les *reliques* du dix-huitième siècle, aient négligé l'abbé Galiani. Cette négligence est d'autant plus bizarre que notre passion dominante est la curiosité, et que l'auteur des *Dialogues sur les blés* n'est pas moins curieux que spirituel. Peut-être faudrait-il attribuer cette apparence d'oubli à ce trait particulier que Galiani s'est si bien encadré et, pour ainsi dire incrusté dans le Paris de 1760 et dans la société d'alors, que, si on l'en détache, il fait l'effet d'un fragment plutôt que d'une figure. Ajoutons, au risque de nous répéter, que la démocratie moderne, — politique ou littéraire, — à la fois prétentieuse et grossière, est tout ce qu'on peut imaginer de plus complet pour perdre le sens de cet esprit naturel, léger, fin, primesautier, délicat, exquis, charmant, qui glisse sans appuyer, brille sans vouloir éblouir, et ne lance un mot qu'en le lestant d'une idée. Certes, j'apprécie, comme il convient, le talent, la patience, les prodigieux efforts de style de MM. de Goncourt, cités, à la

Digitized by Google

première page de cet intéressant volume, par les spirituels éditeurs. Mais, quand on a soumis notre pauvre langue française, — pour son bien, je veux le croire, — à de telles tortures, on n'a plus le droit de protester contre le semblant de disgrâce d'un Athénien qui, pour plaire, se contentait d'une simplicité piquante. Entre les *Dialogues sur les blés* et *Idées et sensations*, il y a un abîme que *les Frères Zenganno* eux-mêmes ne parviendraient pas à franchir.

La vie active de l'abbé Galiani peut se diviser en deux grandes phases; les dix ans qu'il passa à Paris, de 1759 à 1769, et les années d'exil *at home*, qui le ramenèrent à Naples, où il se consolait tant bien que mal en écrivant à ses amies et à ses amis.

A Paris, il débute mal, par un échec de vanité, dû au contraste de l'exiguïté de sa taille avec les magnificences d'un habit de gala. Mais bientôt il se relève, il se ravise, il reprend son aplomb; le voilà Parisien par droit de conquête, comme s'il l'était par droit de naissance, Parisien de ce Paris qu'il appelle « *le Café de l'Europe* ». — Sous la plume de l'aimable abbé, ce mot *Café* avait un sens plus large où l'esprit et la littérature primaient la demi-tasse. A cette époque, les cercles n'existaient pas. Dans les grandes villes d'Italie, il y avait des cafés qui ressemblaient fort à des académies et où se réunissaient, à heures fixes, les savants, les écrivains, les artistes, les nouvellistes et les causeurs. A Paris, le *Café Procope* — pour n'en citer qu'un seul — était le lieu de rendez-vous des philosophes, des encyclopédistes, des académiciens,

Digitized by Google

des journalistes, des poètes, des comédiens du Théâtre-Français, de toutes les célébrités du moment : Thomas, Ducis, la Harpe, Chamfort, Marmontel, Préville, Diderot, d'Alembert, Morellet, Grimm, Suard, Saint-Lambert, Duclos, en attendant Beaumarchais et Rivarol. Dans ce groupe, Galiani occupa, semble-t-il, une place à part. Il y apportait la note gaie. Remarquez, en effet, que la plupart des écrivains que je viens de nommer, si on les juge par leurs ouvrages, ne devaient pas être fort amusants. Je me figure Ducis bien tragique, Thomas bien emphatique, Marmontel bien lourd, la Harpe bien pédant, Morellet bien médiocre, Suard bien terne, Saint-Lambert bien guindé. Mais voyez les avantages de cette sociabilité que nous ne connaissons plus que par ouï-dire ! Nous voici en 1760. Franchissez un espace de quatre-vingts ans. A ce *Café Procope* du dix-huitième siècle opposez, en 1840, une pléiade idéale où apparaîtront Victor Hugo, Alfred de Vigny, Sainte-Beuve, Alfred de Musset, Auguste Barbier, Mérimée, Brizeux, Balzac, Charles de Bernard, Eugène Sue, Frédéric Soulié, Théophile Gautier, Alexandre Dumas, Philarète Chasles, etc., etc. Quelle supériorité écrasante ! Toute une vie nouvelle, tout un sang nouveau dans les veines d'une littérature épuisée. Mais le lien n'existe pas, ou ne tarde pas à se rompre. Sauf un premier mot d'ordre romanesque qui se perd bientôt dans une tour de Babel, ces divers talents ne s'entendent ni ne se recherchent. Nul faisceau pour les fortifier et es compléter les uns par les autres. La vie sociable

Digitized by Google

a disparu avec les traditions de l'ancien régime.

Pour Galiani, qui n'a écrit ni la *Pétréide*, ni les *Barmécides*, ni *Abufar*, ni les *Incas*, ni les *Saisons*, ni *Mustapha et Zéangir*, ni l'*Éloge de Marc-Aurèle*, il y a plus d'accord entre ses écrits, qui sont généralement d'heureux et très spirituels *à-propos*, et sa causerie pleine de traits piquants et de bonne humeur. — « L'abbé Galiani entra, et, avec le gentil abbé, nous dit Diderot, la gaieté, l'imagination, l'esprit, la folie, la plaisanterie, tout ce qui fait oublier les peines de la vie. Dieu sait les contes qu'il fit !... Si l'on faisait des abbés Galiani chez les tabletiers, tout le monde voudrait en avoir à la campagne. »

Marmontel est plus explicite encore. « L'abbé, écrit-il, était de sa personne le plus joli petit Arlequin qu'eût produit l'Italie ; mais sur les épaules de cet Arlequin était la tête de Machiavel. Épicurien dans sa philosophie, et, avec une âme mélancolique, ayant tout vu du côté ridicule, il n'y avait rien, ni en politique ni en morale, à propos de quoi il n'eût quelque bon conte à faire. Ces contes avaient toujours la justesse de l'*à-propos* et le sel d'une allusion imprévue et ingénieuse. Figurez-vous avec cela, dans sa manière de conter et dans sa gesticulation, la gentillesse la plus naïve, et voyez quel plaisir devait nous faire le contraste du sens profond que présentait le conte avec l'air badin du conteur. Je n'exagère point en disant qu'on oubliait tout pour l'écouter des heures entières. »

Il est facile, d'après cette demi-page, de refaire en

Digitized by Google

idée le portrait de Galiani et de comprendre le genre de séduction qu'il devait exercer sur cette société avide d'esprit et conjurée contre l'ennui. Les convives de madame du Deffand, de madame Geoffrin et de madame Necker étaient sans doute spirituels, brillants, ingénieux, profonds, diserts, savants, agréables ; mais, à la longue, ils se savaient par cœur, et, en se retrouvant chaque lendemain, ils devaient craindre de répéter leurs idées et leurs mots de la veille. En outre, sauf quelques très rares exceptions, telles que Diderot, il est probable que ces hommes distingués ou éminents, qui se revoyaient soir et matin, se ressemblaient presque constamment à eux-mêmes. Ils n'avaient qu'un certain nombre de cordes, et, quand ces cordes avaient résonné — ou raisonné, — ils ne pouvaient mutuellement se donner le plaisir de la nouveauté et de la surprise. Avec l'abbé Galiani, quelle différence ! Dans ce joli jardin d'acclimatation où il avait si aisément et si admirablement pris racine, il n'en gardait pas moins cette physionomie, ce parfum, cette saveur exotiques, qui ont tant de charme, qui font presque ressembler le fruit étranger au fruit défendu, et qui nous expliquent pourquoi, à mérite égal, les filles d'Ève préfèrent un Polonais à un Français, même de Paris. Il possédait — c'est Marmontel qui nous le dit — les qualités les plus contraires. Il faut se souvenir de son origine et de ses débuts, pour deviner comment les noms d'Arlequin et de Machiavel, les mots de mélancolie et de badinage, de légèreté et de profondeur, ont pu se rencontrer

Digitized by Google

dans la même phrase et s'appliquer au même personnage. Galiani était évidemment un comique de premier ordre, et les comiques ont presque toujours un fond de tristesse, témoin le plus grand de tous ! Observateurs pénétrants des laideurs et des petitesses humaines, organisés pour les ressentir plus finement et plus vivement que le commun des hommes, ils se hâtent d'en rire pour n'avoir pas à en pleurer, et de les sauver de l'odieux par le ridicule. D'autre part, nous sommes si peu faits pour la joie, qu'une gaieté à outrance, à jet continu, *sans rien au-dessous*, nous semble en désaccord avec notre nature, et nous choque comme une fausse note, comme une offense à notre perpétuelle misère. Pour que la gaieté ait tout son attrait, nous la voulons intermittente. Nous voulons surtout qu'elle laisse deviner ses contraires, qu'elle soit comparable à une broderie brillante sur une robe de deuil. En 1760, l'esprit français était plus roi que le roi de France. Eh bien, Galiani, pendant ses dix années de séjour à Paris et de succès, fut, j'imagine, quelque chose d'analogue au fou du roi avec des prérogatives plus considérables, à ce fou que le roman et le théâtre nous montrent souvent plus sensé que son entourage, profitant des immunités de sa charge pour mieux déguiser le moraliste et le politique. C'est ainsi que Galiani, tout en amusant, en éblouissant les salons parisiens, leur donnait l'idée d'un mélancolique dont l'enjouement n'en avait que plus de grâce, d'un penseur au masque de bouffon, d'une miniature de Machiavel en habit d'Arlequin.

Digitized by Google

Arlequin-Machiavel, aurait dit plus tard Rivarol.

J'ai nommé Rivarol. Si les parallèles n'étaient pas absolument démodés, on serait tenté d'essayer un rapprochement entre l'auteur des *Dialogues sur les blés* et l'auteur du *Discours sur l'universalité de la langue française*. Ils offrent ce trait de ressemblance, que leurs *mots* eurent plus de valeur que leurs écrits, et qu'ils ont laissé un nom plutôt qu'une œuvre. Les contrastes ne seraient pas moins nombreux que les analogies. En 1760, la Révolution était loin. Galiani l'a pressentie ou prédite par bouffées, par éclairs, mais sans permettre à cette lointaine ennemie de lui couper la parole dans ses contes ou l'appétit dans ses soupers. Rivarol se débat corps à corps avec le monstre. Chacune de ses épigrammes est forgée au feu de la terrible fournaise ou aiguisée au choc de la formidable meule. En outre, la position de Rivarol dans la société qu'il étonne et qu'il défend, a quelque chose d'équivoque qui tient à la fois de l'aristocrate et du parasite, et qui donne à son esprit un je ne sais quoi d'ombrageux, d'inquiet et d'agressif. La situation sociale de Galiani est parfaitement nette. Il est abbé sans être prêtre, il est secrétaire de l'ambassade de Naples à Paris. Son père était auditeur royal. Son oncle était archevêque. Il jouait cartes sur table, aussi loin des prétentions d'un grand seigneur que de celles d'un parvenu. Galiani est plus plaisant, Rivarol plus mordant; l'un plus amusant, l'autre plus incisif. Il y a de l'azur napolitain dans la verve de Galiani; il y a de l'orage révolutionnaire dans les saillies de

Digitized by Google

Rivarol. Celui-ci fait saigner ; celui-là fait rire. C'est que le Vésuve est en éruption, et que le *monsignor* napolitain, en dépit des géographies, est moins près du Vésuve que le bel esprit languedocien.

L'abbé Galiani passa dix ans dans son Paradis, qui ne ressemblait, hélas! ni à celui de la Bible ni à celui de l'Évangile, et où il aurait fallu bien des feuilles de figuier. Ce ne fut pas précisément un archange qui l'en fit sortir. Le marquis Tanucci, qui fut, avec Pombal, d'Aranda et Choiseul, un des plus implacables persécuteurs des Jésuites, — Constans et Cazot, saluez! — était ministre à Naples, pendant que Galiani était son secrétaire à Paris. A propos d'une lettre confidentielle où le sceptique abbé représentait le roi de Naples comme défavorable au pacte de famille, il advint ce qui arrive toujours en pareil cas. Tout aussi compromis que son subordonné, le ministre trouva commode de sacrifier le secrétaire, qui se résigna et se tut. Il se réservait sans doute de classer cet épisode dans son répertoire de morale pratique, parmi ceux qui lui permettaient d'instruire en amusant, d'être caustique en ayant l'air de n'être que drôle, de cacher son dard sous des fleurs et de divertir les hommes aux dépens de l'humanité.

Galiani fut donc rappelé à Naples. Cette disgrâce et cet exil nous ont valu la plupart des lettres qui composent le recueil publié par MM. Lucien Perey et Gaston Maugras. C'est comme une agréable causerie, commencée chez madame Necker, madame Geoffrin ou madame d'Épinay, et qui se continue à distance,

Digitized by Google

avec la nuance de mélancolie, dispensée désormais de se dissimuler. Nous y retrouvons les noms de cet odieux Tanucci, de Suard, de d'Alembert, de Grimm, de M. Pellerin, du baron d'Holbach, de madame Necker, de madame Geoffrin, de Morellet, d'Helvétius, de Diderot, de l'abbé Terray, de Palissot, etc. — Mais, en somme, c'est surtout la correspondance de l'abbé Galiani avec madame d'Épinay.

Madame d'Épinay, on le sait, fut une de ces blessées du mariage, que le dix-huitième siècle multipliait par centaines ; victimes intéressantes, pathétiques, romanesques, comiques, sentimentales, élégiaques ou joyeuses, qui trop souvent se vengeaient du sacrificateur en profanant l'autel. Elle fut l'amie — et rien que l'amie — de l'abbé Galiani. M. Lucien Perey parle excellemment de cette amitié de vingt ans, sans un seul nuage, dont la pureté est d'autant plus touchante que l'époque était peu platonique, que madame d'Épinay avait fort à se plaindre de son mari, et que Galiani paraît avoir été un type très réussi d'abbé galant. Placée entre deux abbés, ruinée par l'un, aimée par l'autre, madame d'Épinay appelait Terray son assassin et Galiani son consolateur. Leurs lettres sont charmantes ; un des principaux mérites de celles de Galiani est de traiter sous une forme légère, attrayante toujours, souvent plaisante, les questions les plus sérieuses, entremêlées parfois de saisissantes prophéties. Ce colibri a un œil d'aigle ; cet amuseur a des vues lointaines sur l'avenir de ceux qu'il amuse ; ce nain hisse sa marotte sur le trépied de la Sibylle ;

Digitized by Google

ce pygmée prend la mesure des grands hommes et des politiques de son temps. Ce qui nous frappe aussi dans cette correspondance, c'est l'ingéniosité ; un peu trop d'ingéniosité peut-être, dans un genre qui vit surtout de naturel. Lisez, par exemple, la jolie lettre du 31 août 1771 : « Voilà un terrible tour, belle dame, que vous me jouez de temps à autre. Je vois arriver un gros paquet de vous; je m'en réjouis d'avance; je m'attends à la plus longue lettre du monde, et, au lieu de trouver que vous m'écrivez, je trouve que vous m'avez fait transcrire un morceau de Voltaire pour me l'envoyer. Si je voulais me venger, je transcrirais un morceau de mon bréviaire, et je vous l'enverrais.

» J'avoue que le morceau *curiosité* de Voltaire est superbe, sublime, neuf et vrai. J'avoue qu'il a raison en tout, si ce n'est qu'il a oublié de sentir que la curiosité est une passion, ou, si vous voulez, une sensation qui ne s'excite en nous que lorsque nous nous sentons dans une parfaite sécurité de tout risque. Le moindre péril nous ôte toute curiosité, et nous ne nous occupons plus que de nous-mêmes et de notre individu. Voilà l'origine de tous les spectacles. Commencez par assurer des places sûres aux spectateurs ; ensuite exposez à leurs yeux un grand risque à voir. Tout le monde court et s'occupe. Cela conduit à une autre idée vraie : c'est que, plus le spectateur est sûr, plus le risque qu'il voit est grand, plus il s'intéresse au spectacle. Il faut présenter des gens dans la position la plus embarrassante à des spectateurs qui ne le sont pas. Il est si vrai qu'il faut commencer par

Digitized by Google

mettre les spectateurs à leur aise, que, s'il pleuvait dans les loges, si le soleil donnait sur l'amphithéâtre, le spectacle est abandonné... Tout mauvais vers, obscur, entortillé, est un vent coulis dans une loge. »

Cette page et les pages suivantes sont très spirituelles; elles ont même aujourd'hui un mérite d'*à-propos*, en un moment où la *curiosité* remplace le goût, et où les catastrophes récentes font craindre aux spectateurs d'être brûlés de plus de feux que Pyrrhus n'en alluma. Encore une citation :

« Je fis hier une grande promenade; je me trouvai las et fatigué au possible. Je me mis à réfléchir sur ce que c'est que la *lassitude;* je trouvai que c'est positivement l'évaporation de cette matière qu'on appelle âme. Je trouvai cette théorie neuve et profonde; que toute machine qui a une volonté est susceptible de lassitude, telle que l'homme et la bête; que celle qu'on appelle âme plastique n'est point susceptible de lassitude, soit dans les arbres ou dans les animaux. Ainsi le mouvement du cœur, etc., appartient à notre âme plastique, et n'est point sujet à la volonté ni à la lassitude. La volonté est donc une effusion de cette matière volatile qui va devers ce nerf qui exécute la volonté, qui s'évapore et produit la lassitude jusqu'à tant qu'elle soit reproduite. La mort est donc une lassitude universelle, produite par un excès de désirs. Je meurs d'envie de retourner à Paris ; voilà ma mort. Bonsoir. »

Encore une fois, c'est très ingénieux; n'est-ce pas un peu subtil? j'allais dire un peu alambiqué? je di-

Digitized by Google

rais presque un peu entaché de galimatias? M. Jourdain n'y trouverait-il pas trop de *brouillamini* et de *tintamare?* Comparez à cette *curiosité* et à cette *lassitude* la première page venue de ce diable de Voltaire ou de madame de Sévigné : — « Vous savez qu'on fait les foins; je n'avais pas d'ouvriers. J'envoie dans cette prairie, que les poètes ont célébrée, prendre tous ceux qui travaillaient, pour venir nettoyer ici, et, en leur place, j'envoie tous mes gens faner. Savez-vous ce que c'est que faner? Il faut que je vous l'explique. Faner, c'est la plus jolie chose du monde; c'est retourner du foin, en batifolant dans une prairie. Dès qu'on en sait tant, on sait faner. Tous mes gens y allaient gaiement, etc., etc. »

Galiani mourait d'envie de retourner à Paris. Moi, je meurs d'envie d'imiter Chrysale, de ne rien adresser de désobligeant, ni à l'aimable abbé, ni surtout à Lucien Perey, dont la préface, très remarquable et très spirituelle, est de l'excellent Galiani — (car, décidément il y en a un moins bon), — et que je soupçonne de cacher sous ce speudonyme le nom d'une personne extrêmement distinguée dont l'esprit n'aura jamais *l'air peint*[1], mais de répondre à cette phrase de MM. de Goncourt : « Si Galiani venait à être réédité, il y aurait, d'ici à peu, un remaniement dans l'ordre des épistolaires français, et peut-être changement de rang DANS LES PREMIERS RANGS. » — Non ! non ! pas du

1. Calambour abominable. Lucien Perey s'appelle, de son vrai nom, mademoiselle Luce Herpin.

Digitized by Google

moins dans les deux premiers. Ne touchez pas, ne touchez jamais ni à ce sacré Voltaire ni à cette marquise sacrée ! Après quoi, je vous abandonne tous les autres, à commencer par Sainte-Beuve et Mérimée.

Avant de finir, une remarque qui ne saurait échapper à un vieux clérical. Galiani mourut plus catholiquement que l'auteur de *Volupté* et que l'auteur de *Colomba*. — « Galiani demande un confesseur, et veut recevoir les derniers sacrements. Quoiqu'il soit d'une faiblesse extrême, il se lève, s'habille avec soin en grand costume de gala et se fait conduire dans sa galerie. Là, au milieu de toute sa famille et de tous ses amis accourus en foule, il prononce une courte allocution ; il déclare qu'il meurt dans les sentiments d'un catholique chrétien, qu'il espère du Seigneur le pardon de ses fautes publiquement avouées. Puis, au milieu de la vive émotion de tous les assistants, il reçoit le viatique, et, se faisant porter dans les bras de ses serviteurs, il accompagne le Saint-Sacrement jusqu'à la porte de son palais, disant qu'on peut bien se déranger pour le bon Dieu, quand on s'est dérangé tant de fois pour les hommes. »

Singulière inadvertance de ces beaux esprits qui passaient trente ans à offenser le bon Dieu et trois heures à se réconcilier avec lui ! Sublime miracle de la miséricorde divine qui pardonne les trente ans en faveur des trois heures !

Digitized by Google

ALBERT DELPIT

Les Dieux qu'on brise.

Mais d'abord, causons de nos petites affaires, c'est-à-dire des miennes; car il n'y a que celles-là qui comptent. Je suis un bonhomme tout uni, tout rond, quoique très carré, simple comme bonjour, modeste comme la violette, professant sur une grande échelle l'humilité chrétienne, indifférent au succès, haïssant le bruit, abhorrant la *réclame*. Pourtant j'ai lu mes classiques, et je n'oublie pas le vieux proverbe qui dit que la première charité commence par soi-même.

Vous savez — le fait est connu dans tout l'univers et dans mille autres lieux — que je m'appelle de mon vrai nom Fontanarose, et que j'ai publié, sous ce titre affriolant : *les Confessions d'un irrigateur*; un roman à sensation, qui en est à sa 978e édition. Je méprise profondément la question d'argent. Toutefois, je n'ai pu fermer ma porte à l'illustre Chaboulard, lorsqu'il m'a demandé une audience. Chaboulard, incompris au Théâtre-Français, méconnu à l'Odéon, refusé au Gymnase, est, en revanche, acclamé sur les grands

Digitized by Google

théâtres de Draguignan, de Castelnaudary, de Gap et de Montélimart.

— Maître, m'a-t-il dit, il y a une pièce dans votre roman.

— Soit! ai-je répondu ; mais vous savez! je suis très carré, quoique très rond ; inflexible sur les principes, ennemi mortel de toute concession. On est chef d'école ou on ne l'est pas! *sint ut sunt, aut non sint.* Périssent les formules plutôt que les recettes! — Non, je me trompe ; périssent les recettes plutôt que mes formules! Si le public routinier nous siffle, tant mieux! Beaumarchais, Rossini, Balzac, Hugo et Dumas ont été sifflés. Le sifflet est comme la solitude ; il affaiblit les faibles et fortifie les forts. Or je suis très fort, quoique très modeste. Pas un pouce du territoire que j'ai conquis sur les romantiques ; pas une pierre de la forteresse d'où je fusille les idéalistes ; pas un sacrifice à la convention, à la tradition, à la *ficelle*, à l'imagination, à l'invention, à l'ornière. MOI! MOI! MOI! dis-je, et c'est assez! Moyennant quoi, mon cher confrère, je vous autorise à faire une pièce avec mon roman. *Dixi.*

Un mois après, Chaboulard m'apportait son *scenario*, et me tenait à peu près ce langage :

— Maître! votre premier chapitre nous montre...

— Un chef-d'œuvre!...

— Oh! oui, un chef-d'œuvre!... nous montre, dis-je, un homme bien à plaindre... Le voilà dans son cabinet le plus particulier, se livrant à des efforts inouïs et ne pouvant réussir à...

Digitized by Google

— Allez ! allez ! c'est superbe !

— Oui, c'est superbe ; mais le public... la recette... le bureau de location...

— Le public ! la recette ! le bureau de location ! Fi, monsieur, fi ! Je croyais vous avoir dit... Voyons ! suis-je carré, oui ou non ?

— Oui, très carré, mais j'ai trouvé un biais... Au lieu de cet infortuné, je mets en scène un orphelin... attendez, c'est très original ; un enfant abandonné sous le porche de Saint-Eustache, sans autre indice, pour servir à le reconnaître, que ces deux initiales, A. B., brodées sur ses langes... C'est tout à fait neuf, et c'est presque aussi naturaliste ; car rien ne nous dit que ces langes...

— Mort et damnation ! Amère et sanglante ironie ! dirais-je, si ma mission n'était d'en finir avec le romantisme ! mais non, je me contiens ; allons jusqu'au bout... Continuez, avant que j'éclate !

— Votre second chapitre...

— Une merveille !

— Une merveille... nous fait assister à un grand concours d'irrigateurs dans le célèbre magasin de la rue Cadet. Le jury est assemblé. Le trait de génie, le *clou*, c'est que les jurés sont invités à essayer, séance tenante, ces instruments, bienfaiteurs de l'humanité, et que l'on décerne au président un irrigateur d'honneur. Pour le lecteur, c'est un charme, *great attraction*, de l'ambroisie, du nectar, le pur miel de l'Hymette... mais les spectateurs sont si singuliers, surtout quand ils sont pluriels ! si faciles à effaroucher ! un si

Digitized by Google

bizarre mélange de curiosité et de pruderie !... J'ai donc pensé...

— Qu'avez-vous pensé ?

— Qu'il serait sage de substituer à ce tableau enchanteur un tribunal secret, — nous pourrions, pour plus d'effet, transporter la scène à Venise, — un tribunal secret, ayant à juger un traître, nommé Donato Donatelli, accusé d'avoir dérobé l'enfant d'une riche patricienne, la princesse Francesca Franceschini, dont le mari avait des doutes sur sa paternité...

— Continuez... j'étouffe, mais je suis de bronze !...

— Votre troisième chapitre...

— Un bijou !

— Un bijou... nous conduit dans le salon de la petite marquise de Cucuron... Réunion très élégante, que vous dépeignez en homme habitué à vivre de plain pied avec la fine fleur du faubourg Saint-Germain. Un des jurés de tout à l'heure, — la séance d'essai, — a l'imprudence de s'aventurer dans cette société brillante. Il est en verve; il prend le dé de la conversation. Les anecdotes, les mots spirituels, abondent sur ses lèvres... C'est un feu roulant, un bouquet d'artifice... Tous les regards sont fixés sur lui... Soudain, il pâlit; son front se mouille d'une sueur froide; ses yeux hagards semblent chercher quelque chose... qu'on ne trouve pas dans un salon. Ses airs effarés étonnent, intriguent, épouvantent l'assemblée. A la fin, n'y tenant plus, il se lève brusquement, et... — La scène est palpitante; mais là encore je craindrais les susceptibilités du public, et voici ce

Digitized by Google

que j'ai imaginé. La princesse Francesca Franceschini est en visite chez la marquise. On amène un joli *bébé* blanc et rose, que la marquise de Cucuron, n'ayant pas d'enfant, a recueilli, et qu'elle élève avec une tendresse toute maternelle. — Je veux, dit-elle, en faire un joli abbé. — Un abbé ! Et pourquoi ? — Oh ! une idée folle, absurde, fantastique, qui est devenue pour moi une idée fixe. — Parlez ! dit la princesse avec un étrange pressentiment. — Eh bien ! quand on l'a recueilli, il y a quatre ans, sous le porche de Saint-Eustache, ses langes... — Achevez ! balbutie la princesse haletante. — Ses langes étaient marqués de deux lettres majuscules, A. B. — A. B !... Oh ! merci, mon Dieu ! s'écrie la princesse ; merci, mon Dieu ! tu n'as pas permis qu'une pauvre mère passât si près de son enfant, sans qu'un ange, habillé en marquise, lui dît : « Le voilà ! il est à toi ! je te le rends ! Jette-toi dans ses bras, et que six ans de douleurs et de larmes s'effacent dans un baiser ! »

Cette situation, ce dialogue, sans précédent et sans modèle, c'est le *maximum* pour plus de cent représentations.

— Avez-vous fini ?

— Oui, maître !

— Eh bien ! vous l'avez échappé belle... Pendant cinq minutes, je me suis demandé si je vous étranglerais, ou si je vous donnerais carte blanche... A la fin, je me décide pour la carte... mais, entendons-nous ! Je ne recule pas d'une semelle... un roc, un crin, comme toujours... Je ne serai pour rien dans votre

Digitized by Google

machine... Que diraient les mânes de Balzac, de Flaubert et de Claude Bernard? Je m'en lave les mains comme Pilate et M. Grévy. Les principes avant tout! N'espérez pas me voir aux répétitions... Je ne consacrerai pas par ma présence une profanation pareille... Tout au plus, chez Peragallo, à la fin du mois... A propos, monsieur Chaboulard, quel titre donnerez-vous à votre chef-d'œuvre?

— Oh! nous laisserons le titre primitif pour ne pas émousser la curiosité et l'appétit de scandale... seulement par excès de scrupule, nous mettrons un sous-titre : *Les Confessions d'un irrigateur* ou *les Capitulations du naturalisme...*

Pardonnez-moi, cher lecteur, cette folie carnavalesque, venue sous ma plume sans que je puisse m'expliquer comment. Je la rachète de mon mieux à l'aide de beaux vers, comme on brûle du bois de santal pour dissiper une mauvaise odeur :

LES DIEUX QU'ON BRISE

A mon ami Albert Delpit.

« Le combat vous attire, il vous est familier;
Vous avez droit de prendre une fière devise;
Vous les avez servis en brave chevalier,
Les dieux qu'on brise.

» Quand des actes virils précèdent les beaux vers,
On sait le vrai chemin, jamais on ne dévie;
Vous mettez les vertus de vos livres divers
Dans votre vie.

» En suivant le devoir, on arrive au bonheur,
Et la gloire est conquise...

Digitized by Google

Vous défendez le Christ, et la France, et l'honneur,
Ces dieux qu'on brise !

» D'un combat éternel vous n'aurez pas l'ennui ;
L'idole croulera, pour peu qu'on la secoue ;
Car tous ces dieux menteurs qu'on encense aujourd'hui
Sont faits de boue.

» Les nôtres sont de flamme ; ils prendront leur essor ;
Marchons à leurs clartés où l'espérance abonde.
Fussions-nous les vaincus, ils survivront encor
A ce bas monde.

» Donc livrez ce combat ; vous serez le plus fort.
Gardez dans votre ardeur la foi qui nous maîtrise,
Et d'un fidèle amour servez jusqu'à la mort
Les dieux qu'on brise. »

M. Albert Delpit a placé en tête de son volume ces vers de Victor de Laprade, notre éminent poète spiritualiste et chrétien. Il méritait, à tous les points de vue, ce précieux témoignage. Son recueil, *les Dieux qu'on brise*, réunit tous les genres d'à-propos. Il nous arrive au moment où nous avons besoin d'un certain courage pour ne pas nous voiler la face en murmurant : *Les Dieux s'en vont !* Il y a dix-neuf siècles, ce cri passait sur le vieux monde comme le souffle d'une vie nouvelle et d'une immortelle jeunesse. Aux bords du Tibre comme au pied du Calvaire, sous le règne de Tibère et de Claude, les dieux qui s'en allaient, c'étaient les idoles ; c'étaient les rêves de l'humanité cherchant à tâtons son chemin dans la nuit ; c'étaient les vices du monde païen, créant des divinités à leur image, prêtant à leurs fictions gracieuses ou tragiques un nom, une figure,

Digitized by Google

un corps, une mystérieuse puissance, afin que l'homme déchu pût y reconnaître ses passions et y appuyer sa faiblesse. Les dieux s'en allaient parce que Dieu était venu. Aujourd'hui ce sont les idoles qui reviennent, et quelles idoles ! Toute la poésie du bon Homère et du terrible Eschyle, tout l'art des Phidias et des Praxitèle, ne suffiraient pas à embellir les grossières héritières de Diane, de Junon, de Vénus et de Minerve, que l'on pouvait du moins se réprésenter sur les cimes lumineuses du Pinde et de l'Olympe, baignées dans une limpide atmosphère, offrant aux imaginations vives leurs poétiques mensonges, donnant à leurs adorateurs, sinon le gage d'une vérité révélée, du moins le type d'une beauté surnaturelle. Alors les idoles étaient de marbre, sculpté par des mains incomparables. A présent, Laprade a raison, elles sont de boue, comme les âmes de leurs pontifes, de leurs sacristains et de leurs thuriféraires. Ces nouveaux dieux sont aux dieux de la Fable ce que le général Farre est à Miltiade, ce que M. Cazot est à Solon, ce que M. Gambetta est à Périclès.

N'importe ! ils reviennent, et l'on brise les nôtres. Les nôtres, on nous les prend, on nous les arrache ; on s'efforce de les étouffer sous une avalanche de sacrilèges et de blasphèmes ; on les supprime dans les lois, on les retranche de nos écoles, on les déracine de l'âme de nos enfants, on les prohibe dans nos casernes ; on les frappe d'interdit, partout où il y a une misère à consoler, une blessure à guérir, un bienfait à distribuer, un malade à veiller, un mourant à as-

Digitized by Google

sister, un mort à ensevelir, un ignorant à instruire, un savant à convaincre. On *déboulonne* les crucifix ; on ne veut pas que le Christ qui nous a sauvés importune de son image ceux qui nous perdent. On espère que, une fois disparu de nos tribunaux, de nos hôpitaux, de nos collèges, de nos maisons de refuge, il disparaîtra peu à peu de nos cœurs, de nos mémoires et de nos prières. En même temps, comme pour mieux assurer le succès de cette guerre impie, de cette officielle rupture entre la terre et le ciel, d'autres dieux sont proscrits, persécutés, raillés, outragés, sacrifiés au culte du Veau d'or, de la jouissance et de la matière. La religion de l'idéal, cette sœur d'une religion plus haute encore et plus divine, est vilipendée, bafouée et traquée sous toutes les formes, par toutes les armes, dans tous ses sanctuaires, soit qu'elle se voile de poésie, soit qu'elle demande au roman et au théâtre de se contenter de nos faiblesses sans se vautrer dans nos turpitudes, soit qu'elle cherche à dégager la passion de ses impurs alliages, soit qu'elle essaye d'obtenir grâce pour le passé comme on adjure un fils de ne pas insulter son père, soit qu'elle tente de persuader aux œuvres d'art et d'imagination que ce n'est pas la peine de solliciter une audience pour nous montrer quelque chose de plus laid que nous. Vous le voyez, le champ est vaste. Un hymne aux dieux qu'on brise, publié en 1881, a déjà un incontestable à-propos ; mais j'en trouve un autre dans le nom même de M. Albert Delpit, dans le détail de sa vie littéraire, dans sa célébrité croissante, dans le

Digitized by Google

moment qu'il choisit pour revenir bravement à la poésie pure. C'est après l'éclatant succès du *Fils de Coralie*, du *Mariage d'Odette*, du *Père de Martial*, après ce court et saisissant récit du *Duel du Commandant*, qui a sa place marquée entre le *Mouchoir bleu* et la *Prise d'une Redoute*, que M. Albert Delpit réveille ses premières amours, et fait hommage de son laurier à la noble Muse de l'*Invasion* et du *Repentir*, poèmes couronnés par l'Académie française ; à peu près comme un fils reconnaissant apporte ses palmes à sa mère. Il est assez jeune pour qu'on ne l'accuse pas de faire, par calcul d'amour-propre, cause commune avec nous autres, les vieux. Il est assez *arrivé* pour que sa protestation poétique contre les vils fétiches des quêteurs de places et de gros sous ait tout son relief, toute sa valeur, et porte plus loin en tombant de plus haut. Enfin, comme pour rendre plus complète et plus frappante cette opportunité qui est le contraire de l'opportunisme, son nom, désormais cher à la bonne littérature, a retenti dans les poursuites dirigées contre les hommes de cœur qui ont flétri de leur indignation généreuse la brutale exécution des décrets. Les préfets, les policiers, les sbires, les serruriers et les crocheteurs de MM. Constans et Cazot pourraient sévir contre lui, en lui disant comme le loup de la fable, cet ancêtre des créatures du suffrage universel : « Si ce n'est toi, c'est donc ton frère ! »

Que choisir dans ce volume, et comment justifier le mot d'un de nos meilleurs critiques : « On n'analyse pas, on ne loue pas les beaux vers ; on les cite. » La-

Digitized by Google

prade, le vengeur des causes vaincues, n'est pas le seul patron de l'auteur et du livre. Albert Delpit, à sa première page, a voulu aussi saluer... Don Quichotte !

« Va ! laisse là ces gens qui ne t'ont pas compris...
Moi, pauvre grand héros, je t'admire et je t'aime !
De tout temps Don Quichotte est couvert de mépris !
Fais ton œuvre, brave homme, et garde le silence;
Ou bien viens avec moi ; prend ton casque et ta lance;
Et nous irons tous deux, — hélas ! raillés souvent, —
Combattre les félons... et les moulins à vent ! »

Pourquoi pas ? Don Quichotte, du temps de Cervantes, pouvait être une caricature, une parodie, la réaction du génie et du bon sens contre les exagérations chevaleresques. Aujourd'hui, Cervantes le comprendrait et le peindrait tout autrement. Ce redresseur de torts, ce défenseur des opprimés, des petits et des faibles, se relève de toute sa hauteur. Je préfère Rossinante aux superbes chevaux qui se disputent le *Derby*. C'est maintenant Sancho qui radote, et c'est Don Quichotte qui a raison. Dulcinée n'est plus la servante d'auberge ou de ferme qu'une folle illusion, métamorphose en héroïne. Je crois la voir agenouillée aux pieds des *Dieux qu'on brise*, ou se confondant avec eux pour mériter d'être adorée par les pures imaginations et les belles âmes. Dulcinée, c'est le patriotisme, c'est le dévouement, c'est l'honneur, c'est l'enthousiasme, c'est la foi, c'est la poésie, c'est l'idéal, c'est le battement de nos cœurs, c'est l'image de la patrie pleurant sur ses ruines et tendant ses mains tremblantes vers les provinces qu'elle a perdues. Tous, nous devons être amoureux

Digitized by Google

de Dulcinée, par cela même qu'elle est odieuse à nos vainqueurs, à nos seigneurs et maîtres, par cela même qu'ils répudient, maudissent, proscrivent, outragent, raillent, persiflent, blasphèment tout ce que personnifie Dulcinée. Ne riez plus de cette pauvre fille ! Vous l'auriez rencontrée aux côtés de la duchesse de Chevreuse, de la comtesse de Vogüé, de toutes les femmes chrétiennes et françaises, traitées de factieuses et *empoignées* par les gendarmes pour expier les anathèmes de la faiblesse contre la force. Vous l'auriez aperçue, ces jours-ci, se glissant à travers les guichets, les verrous et les geôles, mélancolique et souriante, visitant, comme une apparition céleste ou une consolation maternelle, Henry Cochin, Boishébert, Lassus, Gérard, de la Brière et leurs *complices*, enfermés dans la malsaine prison de la Santé, avec des voleurs, des *escarpes* et des galeux. Vous la verrez demain, pareille à la statue de la Douleur, entre deux sœurs de Saint-Vincent de Paul, au chevet d'un malade, dans une salle d'hôpital qu'on *laïcise* pour ajouter un barbarisme à une barbarie. Cherchez bien ! vous la découvrirez récitant tout bas son chapelet à l'oreille d'un pauvre conscrit breton, à qui, pour qu'il soit plus intrépide devant l'ennemi, on ne permet plus de prier Dieu. En revanche, si sa vue vous importune, je puis vous assurer que vous ne la rencontrerez ni au Palais-Bourbon ni au Palais de l'Élysée, ni à la Chambre des députés ni au Sénat, ni au conseil d'État ni au tribunal des conflits, ni dans les hôtels de préfectures ni au conseil municipal de Paris et de nos grandes

Digitized by Google

villes, ni dans les ministères ni dans les salons républicains, ni devant les caisses où l'on puise ni devant les registres où l'on émarge. Si bien que Dulcinée, la paysanne, est à présent une grande dame, la prêtresse du temple des *Dieux qu'on brise!*... Oui, relève-toi, héroïque visionnaire, mystique amant de Dulcinée ! Nous aimons mieux ta triste figure — où se reflètent nos tristesses — que les visages réjouis, rebondis, vermeils, gonflés de bien-être et saturés de bonne chère !

Don Quichotte a porté bonheur à son jeune et vaillant écuyer Albert Delpit. Quoi de plus émouvant que les strophes à la bannière de Belfort ? de plus énergique que la réponse à Richard Wagner ? de plus pathétique que les vers à Jules Sandeau après la mort de son fils unique ? de plus pittoresque que le *Coucher de soleil* ? de plus poignant que le *Souvenir* à Henri Regnault ? de plus terrible, j'allais dire de plus prophétique, que la *Lettre* à M. Émile Zola ? (Notez qu'elle est datée du 22 novembre 1876, et que nous n'en sommes encore qu'à l'*Assommoir*.)

« Je ne vous connais point, monsieur. Tant mieux pour moi!
Vous êtes parmi ceux qui s'imposent la loi
D'insulter chaque jour tout ce que l'on respecte.
Celui qui veut trouver une pensée abjecte
Prend un livre de vous, et le lit... au hasard.
Je tiens à fustiger vertement, pour ma part,
Tous ceux qui, comme vous, se font pourrisseurs d'âmes ;
Et cela, par pudeur pour les honnêtes femmes.
Aujourd'hui, c'est à vous que je viens m'adresser.
Vous êtes parvenu, monsieur, à dépasser
Ce qu'on avait écrit de plus épouvantable !... etc. [1]. »

1. Quatre ans avant *Nana*, six ans avant *Pot-Bouille*.

Digitized by Google

Mais laissons reposer cette corde d'airain. On me croirait intéressé à propager cette poésie vengeresse. Ne troublons pas les joies sonnantes et trébuchantes du caissier de l'Ambigu[1]. — Beaucoup d'espèces pour une *espèce*. — Quoi de plus touchant, de plus tendre et de plus charmant que les vers à madame Albert D... ?

« D'aucuns cherchent à lire en l'âme du poète ;
Dans la mienne c'est toi qu'on trouvera toujours ;
Car, dans l'œuvre mauvaise ou bonne que j'ai faite,
Ta trace est bien vivante, ô mes chères amours.

» Je n'étais qu'un jeune homme ardent, brûlé de fièvre,
Aussi fait pour le mal, hélas ! que pour le bien ;
Et je sentais monter l'amertume à ma lèvre
De mon cœur attristé, qui n'espérait en rien.

» Et j'étais amoureux pourtant des nobles choses !
Mais l'esprit de mon temps, fait de doute et d'effroi,
M'empêchait de courir aux luttes grandioses,
Pour s'être appesanti trop lourdement sur moi.

» La génération dont je suis, faible encore,
Essayait à son tour de frayer son chemin...
Je ne croyais à rien de tout ce que j'adore,
Quand tu vins doucement me prendre par la main.

» C'est toi qui m'as montré la route qu'il faut suivre ;
Car le but vers lequel je tente de marcher,
Et que je toucherai si Dieu me laisse vivre,
C'est toi qui m'as appris, ô femme, à le chercher !

» Depuis l'heure, où, jeté dans la bataille humaine,
J'ai levé mon drapeau de poète chrétien,
Dans chaque jour rayonne une image, — la tienne ;
Dans chaque livre brille un doux reflet, — le tien.

1. Joies factices qui ont mal fini.

Digitized by Google

» Quand le public, railleur ou bienveillant, écoute
Le drame que ma plume avec fièvre écrivit,
Qui, dans la salle ardente ou muette, se doute
Qu'une part de ton âme en mon âme revit ?

» Le travail quelquefois m'écrase de sa chaîne ;
Ainsi le laboureur se lasse bien souvent
A creuser le sillon de la moisson prochaine
Dont les épis seront balayés par le vent !

» Alors tu m'apparais, fée aimée et charmante,
Et le fardeau devient presque doux à porter ;
Car mon courage ancien me revient et s'augmente
Du courage nouveau prêt à toujours lutter...

» Qui donc, si ce n'est toi, toujours me réconforte ?
Qui donc guérit le mal que les autres me font ?
Qui donc pendant mes nuits de dur travail m'apporte
L'encouragement fier qui rehausse mon front ?

» Ce que j'ai fait de bien m'est venu de ton âme,
Et de moi seul venait ce que j'ai fait de mal.
De même le fondeur a besoin de la flamme
Pour couler au creuset son ruisseau de métal... »

Les dernières strophes, que le défaut d'espace m'empêche de transcrire, ne sont pas les moins belles. Oh ! Madame, que vous devez être fière d'avoir inspiré de pareils vers, — et de porter le nom qui les a signés !

Digitized by Google

LE COMTE DE MONTLOSIER

ET LE GALLICANISME [1]

SOUVENIRS

Pour prendre le comte de Montlosier tout à fait au sérieux, il faudrait ne pas avoir lu les *Mémoires* de Chateaubriand. « Montlosier, nous dit-il, était resté à cheval sur la renommée de sa fameuse phrase de *la croix de bois*, phrase un peu ratissée par moi, quand je l'ai reproduite, mais vraie au fond. En quittant la France, il se rendit à Coblentz ; mal reçu des princes, il eut une querelle, se battit la nuit au bord du Rhin, et fut embroché. Ne pouvant remuer et n'y voyant goutte, il demanda aux témoins si la pointe de l'épée passait par derrière. — « De trois pouces, » lui dirent ceux-ci, qui tâtèrent. — « Alors ce n'est » rien, répondit Montlosier ; monsieur, retirez votre « botte. » — Montlosier passa en Angleterre et se réfugia dans les lettres, grand hôpital des émigrés où

1. Par M. A. Bardoux.

Digitized by Google

j'avais une paillasse auprès de la sienne... Il écrivait des ouvrages physico-politico-philosophiques; il prouvait dans une de ces œuvres que le bleu était la couleur de la vie, par la raison que les veines bleuissent après la mort, la vie venant à la surface du corps pour s'évaporer et retourner au ciel bleu. Comme j'aime beaucoup le bleu, j'étais tout charmé. »

Même en faisant la part de l'imagination, de l'ironie ou du persiflage de l'illustre conteur, — car il n'y a pas trace de ce duel fantaisiste dans le livre de M. Bardoux, — il n'en faut pas davantage pour apprendre aux jeunes et rappeler aux vieux que les deux traits distinctifs du comte de Montlosier étaient, premièrement, d'être un caractère, secondement, d'être un original.

Original! « Ne l'est pas qui veut, » disait Arnal dans une des pièces de son répertoire. Par malheur, l'originalité, poussée à l'extrême, ne va pas sans une certaine incohérence de sentiments et d'idées. Quand on a déclaré la guerre aux opinions communes, — *aliàs* sens commun, — elles prennent leur revanche en vous mettant sans cesse, sur le terrain du paradoxe, en contradiction avec vous-même. Lorsqu'on est brouillé avec la logique, elle se venge en créant, à votre usage, une logique à rebours qui vous conduit du vrai au faux et du faux à l'absurde. Voyez Montlosier! on ne sait par quel bout le prendre. Il est chrétien, il est catholique; il a, à son actif, la fameuse phrase dont parle Chateaubriand : « Si on leur ôte leur croix d'or, ils prendront une croix de bois; c'est

Digitized by Google

une croix de bois qui a sauvé le monde! » Et pourtant, peu s'en faut qu'il ne meure hors du giron de l'Église, et que ses obsèques ne donnent lieu à des scandales. Il est royaliste, et il passe sa vie à saper tous les appuis dont la royauté a besoin pour se soutenir en temps de révolution et d'orage. Il est aristocrate, — que dis-je? féodal, — et, par un singulier contresens, il flatte, dans la démocratie moderne, tout ce qui lui a servi à renverser le trône et à profaner l'autel. En pleine agonie de l'ancien régime, qui ne pouvait plus vivre, il tient pour les privilèges, c'est-à-dire pour les abus qui justifiaient, sous prétexte de réformes, les visées révolutionnaires; et, sous la Restauration, à laquelle le principe d'autorité était nécessaire, il signale avec acrimonie le péril du *parti prêtre*, refusant de s'apercevoir que le danger vient tout entier du parti contraire, et que, pour un chrétien à peu près sincère qu'alarme le fantôme de la Grande-Aumônerie ou le nom de jésuite, on peut compter cent mille voltairiens pour qui jésuite est synonyme de curé. Enfin, il est assez intelligent pour comprendre que ce qu'il y a de plus redoutable pour la monarchie restaurée, — hélas! ou replâtrée — ce sont les secousses; et je crois entendre encore cette phrase qui ne valait pas celle de *la croix de bois*, phrase que Montlosier dit à l'oreille d'un ami, en février 1826, la veille de la publication ou plutôt de l'explosion de son terrible *Mémoire à consulter :* « Demain, je lance mon brûlot, et je vais en Auvergne retrouver mes volcans. » — On l'a appelé homme

Digitized by Google

tout d'une pièce. Peut-être serait-il plus exact de dire : « de plusieurs pièces ».

L'ouvrage de M. Bardoux est intéressant. Est-il opportun? Je ne le crois pas. Quand on a l'esprit droit et le cœur honnête, il ne suffit pas de songer aux événements que l'on retrace, au personnage que l'on peint. Il faudrait aussi tenir compte du moment que l'on choisit pour évoquer ces événements, pour mettre en scène ce personnage, pour ramener le passé en face du présent. Quel est ce présent? quel est ce passé? Ne parlons pas de l'ancien régime. Les meilleurs esprits ont pu se tromper pendant ces années transitoires où l'on prenait pour une aurore le prélude d'une catastrophe. L'enfer révolutionnaire était d'avance pavé des plus excellentes intentions. On se croyait réformateur en préparant la besogne des destructeurs. Nul ne se doutait que les immortels principes continssent tant de principes de mort, et qu'une idylle humanitaire dût finir par la plus inhumaine des tragédies. Tandis que les démolisseurs et les scélérats conspiraient dans la nuit, les gens de bien — ils n'en font jamais d'autres! — enrubannaient leurs houlettes, imaginaient un moule spécial pour un homme nouveau, arraché aux vices et aux abus de la société, rendu aux douceurs et aux perfections de la nature, amélioré, corrigé, assaini, bon, vertueux, incapable de mésuser des libertés nouvelles, tout entier à sa délivrance, à son bonheur, prêt à personnifier l'application immédiate des plus séduisantes utopies. Ils s'acheminaient dans l'ombre, une lanterne

Digitized by Google

sourde à la main. Ne parlons pas même de ces années qui vont de la chute de la Convention au seuil du Consulat. Le groupe, d'ailleurs fort recommandable, auquel se rattachait Montlosier tout en gardant ses rudesses de montagnard et sa physionomie originale, n'avait pas encore épuisé toutes les leçons de l'expérience. Ils ignoraient, ces rêveurs de la onzième heure, que les libertés sages, les réformes raisonnables, les institutions équilibrées, la monarchie tempérée, les notions ordinaires du droit, de la vérité et de la justice, avaient perdu pour un temps leurs chances, et n'avaient plus voix au chapitre, du moment qu'elles s'étaient laissé absorber par l'anarchie, le despotisme et la Terreur; que ce qui était possible avant 89 ne l'était plus après 93, et que la plus effroyable des crises démagogiques ne pouvait être remplacée que par la plus violente des dictatures militaires. A cette grande malade qui avait passé par toutes les phases de la fièvre, de la saignée et du délire, les médecins ne suffisaient pas. Il fallait un empirique de génie.

Non! mettons seulement en regard la Restauration et l'heure présente. Sous la Restauration, le gallicanisme, quoique bien démodé, pouvait se réveiller sans trop d'invraisemblance. L'Église de France, purifiée et sanctifiée par un long martyre, décimée par les massacreurs et les bourreaux, grandie dans la persécution et dans l'exil, retrouvait les traditions de Bossuet. Les descendants de Louis XIV, les frères de Louis XVI, étaient sur le trône ou sur les marches du

Digitized by Google

trône. Le malheur avait à tout jamais consacré ce que les abus avaient compromis. Régénérée dans le sang de ses évêques et de ses prêtres, renouant tous ses liens, rentrée en possession de tous ses appuis, l'Église de France pouvait, sans trop de péril, non pas, grand Dieu ! rompre avec le Saint-Siège, ni même détendre les attaches séculaires qui l'unissaient à la papauté, mais vivre de sa vie propre et concilier, dans une large mesure, l'orthodoxie la plus correcte et la plus virile indépendance. Cela est si vrai que, parmi les survivants de l'ancien épiscopat comme parmi les nouveaux évêques, les plus enclins au gallicanisme n'étaient ni les moins royalistes ni les moins riches en parchemins. Cette situation si simple et si nette fut troublée, d'un côté, par la mauvaise foi du *libéralisme*, dont tous les organes répétaient à l'envi que nous allions retomber sous l'éteignoir des sacristies et sous le joug sacerdotal, que la congrégation enveloppait de son immense réseau Paris et la France, qu'il fallait être dévot pour être bien en cour, et qu'on rêvait en haut lieu le rétablissement de la dîme et la restitution des biens du clergé, — naturellement, ces réquisitoires variés se résumaient dans le mot JÉSUITE ; — de l'autre, — pourquoi ne pas le reconnaître? — par quelques fautes et quelques imprudences. On savait bien que le passé ne pouvait plus, ne voulait plus renaître; mais on aimait parfois à s'en donner l'illusion, et, pour ainsi dire, l'arrière-goût; à peu près comme ces vieillards qui, mal résignés à vieillir, fouillent dans leurs coffrets et leurs tiroirs pour y

Digitized by Google

chercher les frêles souvenirs de leurs amours *d'antan* et de leur jeunesse évanouie. On semblait vouloir le ressusciter en le regrettant. On jouait avec les débris de ces ruines, avec les morceaux de ces reliquaires, où il n'y avait plus de reliques. Ces ombres où aurait pu s'évertuer la verve de Scarron, ces miettes, ces fantômes, ces étiquettes imprudemment posées sur le vide, perfidement exploitées, suffisaient à effaroucher la jeunesse libérale et à exaspérer les chevronnés de la République et de l'Empire. De là un funeste malentendu; c'est ce malentendu que Montlosier envenima par son coupabe *Mémoire à consulter;* d'autant plus coupable qu'il offrait aux ennemis du trône et de l'autel un prétexte pour nous dire : « Vous voyez bien! Cette fois, ce n'est plus Béranger, ce n'est plus Paul-Louis Courier, ce ne sont plus les fils de Voltaire et de Rousseau; c'est un gentilhomme de la vieille roche, un royaliste, un émigré, un catholique, qui signale l'imminent danger des empiètements du *parti prêtre!* » — Hélas! ces prétextes ou ces exemples ne manquaient pas; sans parler du plus illustre de tous, qui couvrait de sa gloire et de son génie les manœuvres stratégiques des pionniers de révolution, M. Dupin, cette barre de fer du gallicanisme, ne plaidait pas un procès pour *le Constitutionnel* ou *le Courrier Français,* convaincus d'attaques sournoises contre la religion et l'Église, sans débuter par cet exorde, plus invariable que lui : « Messieurs, ne vous y trompez pas! c'est un chrétien, c'est un catholique, qui prend aujourd'hui la parole devant vous, etc., etc. » — De telles profes-

Digitized by Google

sions de foi donnent envie de trouver moins paradoxal le mot de Louis XIV au futur Régent :

— Mon neveu, on m'assure que X..., un des officiers de votre maison, est janséniste...

— Non, Sire ! il ne croit pas en Dieu.

— Ah ! c'est différent... tant mieux !

Il y a du vrai dans cette boutade. Le sceptique ne fait tort qu'à lui-même. L'homme austère, hérissé, inflexible, est d'autant plus dangereux que ses vertus accréditent ses erreurs. Les vertus de M. Dufaure ont fait plus de mal que les vices de M. de Morny.

Singulier contraste ! En 1826, M. de Montlosier publie son *Mémoire* pour prouver que la royauté, l'État, le pays et la religion elle-même ont tout à redouter de la prépondérance du *parti prêtre* et de la rentrée des jésuites. Deux ans s'écoulent. Charles X signe à contre-cœur les ordonnances qui enlèvent aux jésuites leurs trois ou quatre collèges ; — et Lamennais, casseur d'assiettes gallicanes en attendant qu'il brisât les vases de l'autel, publie son livre sur *les Progrès de la Révolution et de la guerre contre l'Église*, où il démontre que les concessions du gouvernement aux ennemis de la religion, des jésuites et du Saint-Siège conduisent la monarchie et la France à leur perte. Et la vérité? Elle se trouvait entre ces deux extrêmes, avec le vicomte de Bonald, avec Mgr d'Hermopolis, avec l'archevêque de Paris. Seulement, personne n'allait la chercher.

On comprend maintenant la chicane que j'adresse à l'opportun...ité de l'ouvrage de M. Bardoux. Sur quoi

Digitized by Google

s'appuierait désormais une Église gallicane? Sur le Concordat? Les plus récents favoris du suffrage universel — sans compter ceux de M. Jules Ferry — promettent à leurs électeurs d'en finir bientôt avec cette vieillerie. Sur le gouvernement? Il fait de l'athéisme la religion officielle. Sur le conseil d'État? On sait ce qu'il conseillerait à l'État, qui l'a renouvelé pour ses menus plaisirs. Sur la Chambre des députés? Elle compte vingt libres-penseurs pour un catholique. Sur le Sénat? Il ressemble à ces belles pécheresses qui ne résistent que pour capituler, et M. de la Palisse ajouterait qu'une ville qui capitule appartient à l'ennemi. Sur la magistrature? Hélas! loin de pouvoir appuyer personne, c'est elle qui aurait besoin d'appui. Non! il ne peut plus exister de dissidence. Les catholiques ne rencontrent plus rien, absolument rien, que des blasphèmes, des sacrilèges, des menaces, des persécutions et des outrages, entre leur foi raffermie par le malheur et le saint vieillard qui n'a plus d'autorité que sur les âmes. Quel maniaque pourrait aujourd'hui craindre l'empiètement de Rome sur la France, du clergé sur la société laïque, de Léon XIII sur M. Jules Grévy? A quel monomane pourrait-il porter ombrage, ce souverain qui n'est plus qu'un captif et un martyr?

A présent, le comte de Montalembert, s'il revenait au monde, M. Louis Veuillot, s'il revenait à la santé, seraient d'accord. Gallicans et ultramontains ne peuvent plus exister qu'à la condition de se fondre dans un même sentiment de vénération et de tendresse pour ce sceptre sacré que les amis de Barrabas veulent

Digitized by Google

changer en roseau. Les ordres religieux, les évêques, les prêtres, ne représentent plus que le *parti* des proscrits, des suspects, des parias. Un cardinal a moins d'influence que le dernier des conseillers municipaux de Paris. Tony Révillon est un plus grand personnage que Mgr Guibert. Un père de famille qui envoie son enfant à l'école des Frères ne sait pas si l'école n'aura pas été fermée dans la nuit. Un *clérical* qui va entendre la messe ignore si un commissaire de police n'aura pas mis les scellés sur la porte de l'église. Un curé qui se risque en soutane dans la rue se demande s'il ne sera pas insulté par une bande de voyous, et si l'*autorité* ne se rangera pas du côté des insulteurs. Dès lors, on juge l'effet que peuvent produire les perplexités gallicanes de M. de Montlosier : quelque chose comme les inquiétudes que ressentirait M. Lockroy ou M. Alain-Targé, craignant de se réveiller demain sous le joug du cardinal de Richelieu ou sous le goupillon de Torquemada.

Est-ce à dire que M. Bardoux ait été mal inspiré en essayant d'arracher aux revanches de l'oubli la mémoire problématique de son rugueux compatriote, comparable tantôt à l'écorce de ses vieux chênes, tantôt au granit de ses montagnes, tantôt au sol noirci de sa volcanique Auvergne ? remuant, batailleur, gênant, incommode, à la fois têtu et inconséquent ; ce Montlosier dont il a pu dire en finissant : « Il y a des âmes qui errent au bord du Styx. Nous avons essayé de recueillir une de ces âmes agitées et inquiètes, de la faire connaître et estimer, malgré ses

Digitized by Google

imperfections. Certes, Montlosier ne fut ni un écrivain ni un grand politique ; mais il fut, ce qui est aussi rare peut-être, un caractère. »

Non ! mais il eût fallu, je crois, faire moins de part à la discussion des doctrines, à l'histoire raisonnée, et donner une plus large place aux anecdotes. Le sujet était si riche ! Le personnage y prêtait si bien ! C'est par le détail que les originaux se rattrapent ; ils sont embarrassants dans l'ensemble. Le *caractère* turbulent et épineux de M. de Montlosier avait eu à se heurter à tant d'aspérités, à s'accrocher à tant d'autres fagots d'épines ! Ce crin avait rencontré si peu de ouate ! Les dards de ce noble hérisson avaient si souvent subi le contre-coup de ce qu'ils lançaient ! Je ne citerai qu'une seule de ces anecdotes, pour égayer la fin de ce feuilleton un peu grave et un peu sombre. Les rarissimes survivants du salon de madame Récamier — y en a-t-il encore ? — savent avec quel soin cette femme charmante écartait de son entourage tout prétexte non seulement de querelle, mais de dissidence, avec quelles précautions délicates elle créait à ses habitués, à son idole et à elle-même, une atmosphère artificielle, mais balsamique. Elle n'aurait pas, comme Phrosine, marié le Grand Turc avec la République de Venise ; mais, chose plus difficile ! elle réussissait à maintenir l'harmonie entre les paladins de l'extrême droite et les coryphées du libéralisme. M. de Montlosier, dans son salon, c'était un épervier dans une volière de colombes. Fidèle à sa spécialité, il commence par résister aux séductions de la chaste

Digitized by Google

enchanteresse, qui lui inspire ces lignes désobligeantes : — « J'aurais dû vous parler beaucoup de madame Récamier. Elle croit avoir une passion à Lyon. C'est ce qui fait qu'elle est venue à Rome. Elle croit quelquefois en avoir une pour Dieu ; elle se trompe. Elle ne sera jamais dévote ; car il faudrait qu'elle adorât Dieu, et elle voudrait que Dieu l'adorât (1813). »

Plus tard, pendant les Cent-jours, dans le salon même de la belle Juliette, — un sanctuaire ! — sous les yeux de la divinité, Montlosier se *prit de bec* avec Benjamin Constant, que, la veille, il traitait en ami. La discussion s'envenima ; un duel s'ensuivit, où Montlosier fut blessé à la main. Jusque-là, rien de bien extraordinaire. Avant de se battre, en vue d'un dénouement tragique, les deux adversaires écrivirent à madame Récamier. La lettre de Montlosier est telle qu'on devait l'attendre d'un gentilhomme de bonne compagnie, mais prime-sautier et querelleur, qui s'excuse d'avoir troublé la quiétude d'une aimable maîtresse de maison et altéré l'harmonie d'un salon pacifique. La lettre de Benjamin Constant est plus curieuse. Il profite de l'occasion pour déclarer à madame Récamier un amour que des raisons particulières l'avaient forcé de dissimuler, qui aurait désespéré l'ombrageuse Corinne, mais qui, en devenant posthume, cessait d'être offensant. Ceci me rappelle un souvenir de ma lointaine et joyeuse jeunesse. Deux amis, Edmond et Maurice, romanesques à la façon de 1830 — Balzac croisé de George Sand — étaient passionnément amoureux : l'un, de la jolie marquise

Digitized by Google

de B... ; l'autre, de la belle baronne de R... Par malheur, ces deux Lovelaces de vingt ans, intrépides à distance, devenaient excessivement timides, dès qu'il s'agissait de déclarer leurs flammes.

A la fin, Edmond dit à Maurice : — J'ai une idée.

— Voyons !

— Nous allons nous quereller et nous battre...

— Mais nous sommes amis intimes !...

— Raison de plus. Les grandes colères sont filles des grandes amitiés. Une querelle de jeu... ce n'est pas neuf, mais cela prend toujours... Nos témoins n'y verront que du feu... Avant le duel, chacun de nous écrira à la dame de ses pensées une lettre... mais là, une lettre digne de figurer dans *Lélia* ou dans *le Lys dans la vallée*... Il faudra nous arranger pour que l'un de nous deux reçoive un bon petit coup d'épée... Ah ! c'est bien le moins que nous devions aux yeux bleus de la marquise, aux yeux noirs de la baronne !... Et puis... Et puis... tu m'en diras des nouvelles !

Le soir, à leur cercle, au moment où ils allaient s'asseoir à la table de bacarat, et tâcher d'amener le coup douteux qui devait motiver la querelle, les deux maris, qui avaient soupçonné quelque chose, — car nos héros étaient trop passionnés pour ne pas se laisser deviner, — annoncèrent qu'ils partaient, le lendemain matin, avec leurs femmes, pour la Suisse, le Tyrol, l'Italie et l'Orient.

Digitized by Google

SAINTE-BEUVE

Nouvelle correspondance.

On est sévère pour ce volume, dont le plus grand tort est d'avoir quatre cent trente pages au lieu de deux cents.

L'esprit charmant de Sainte-Beuve, plein de détours, de faux-fuyants, de sous-entendus, de ruses félines et (le mot n'est pas de moi), de *tortuosités*, se prêtait peu, dit-on, aux grâces naturelles et franches du genre épistolaire. Pourtant, qu'est-ce, à vrai dire, que ce genre ? Une causerie écrite. Or, Sainte-Beuve, quand il se trouvait dans un milieu favorable à la tournure particulière de ses sensations et de ses idées, quand il était sûr d'être écouté, compris et deviné, quand nous n'étions pas plus de cinq ou six, quand son auditoire lui plaisait, quand les portes bien closes ne faisaient pas de bruit, fut un causeur délicieux. On peut me croire ; je ne suis pas suspect. J'ai passé sous le feu de paille des causeurs les plus célèbres d'une époque déjà lointaine à laquelle la démocratie n'avait pas encore appris à grossoyer sa politique, sa conversation et sa littérature ; — et je

Digitized by Google

ne rencontre dans mes souvenirs personne que je puisse préférer à l'auteur des *Causeries du Lundi*. Non ! si cette *Nouvelle Correspondance* n'a pas le succès des publications précédentes, il faut s'en prendre à d'autres causes.

Que diriez-vous d'un maître de maison, grand seigneur, qui, après vous avoir fait servir un dîner fin, délicat, recherché, savant, exquis, bien qu'un peu sophistiqué, vous promènerait, après le café, non pas dans son jardin ou dans son parc, mais dans sa cuisine ?

« Voilà, vous dirait-il, comment s'apprête ce salmis de bécasses qui ne vous a pas déplu ; voici le gril sur lequel les côtelettes à la Soubise ont acquis toute la saveur désirable ; voici la poêle où une main leste a fait sauter l'omelette aux truffes. Voici la broche où s'est rôti à point le faisan doré ; voici la casserole où se sont *mijotées* les cèpes à la bordelaise. Voici la timbale qui a préparé les *niocchi ;* et voici la rangée de petits pots remplis d'ingrédients dont mon cuisinier a le secret, et qui donnent à ses sauces, à ses coulis, un parfum, un haut goût, moins sain peut-être pour les estomacs faibles, mais très apprécié par les gourmands. » — « Assez ! assez ! répondriez-vous. Votre dîner était excellent ; je l'ai mangé, je le digère ; je ne demandais pas à savoir comment il s'est fait. »

Ma comparaison est excessive ; mais elle peut donner une idée du désappointement que l'on éprouve, lorsqu'après avoir lu et relu les *Causeries du Lundi*,

Digitized by Google

les *Nouveaux Lundis*, les *Portraits contemporains*, les *Portraits de Femmes*, les *Chroniques parisiennes*, les *Petits Cahiers*, le *Chateaubriand et son groupe*, on arrive à feuilleter ce nouveau volume qui nous intéresse peu, ne nous apprend presque rien, et qui est à l'ensemble des œuvres de Sainte-Beuve ce que la cuisine est à la salle à manger ou le laboratoire à la pharmacie. Ses *Chroniques*, ses *Petits Cahiers* surtout, offraient un vif attrait de curiosité et de malice. Nous y trouvions les *en-dessous* de ce singulier dupeur d'idées, si curieux qu'il paraissait croire à ce qu'il voulait connaître, si mobile qu'il semblait trahir ce qu'il abandonnait, si insaisissable qu'on craignait toujours, en consultant son opinion de la veille, de se heurter à son doute du lendemain. Ce brillant esprit, sans cesse occupé à pallier ses métamorphoses, à déguiser ses contradictions, à atténuer ses désertions, à chercher d'ingénieux expédients pour s'accorder avec lui-même, pour concilier les inconcilibles de façon à se déjuger sans se démentir, s'était tellement compliqué de chausse-trapes, de traquenards et de changements à vue, qu'il finissait par être machiné comme un théâtre de féerie. Dès lors, quoi de plus affriolant que de découvrir, dans les *Petits Cahiers* par exemple, sa pensée vraie, intime ou d'après coup sur ses contemporains illustres, dont il s'était fait, en des temps plus heureux, le héraut d'armes, l'introducteur et le panégyriste ? Un grand écart à huis clos, tel que pourraient le tenter les gymnastes du Cirque, un joli *éreintement* de Victor Cou-

Digitized by Google

sin, d'Alfred de Musset, de Villemain, de Thiers, d'Alfred de Vigny, de Lamartine, de Victor Hugo, d'Ampère, de Montalembert, de Guizot, etc., c'est peut-être d'un mauvais exemple littéraire, d'une conséquence fâcheuse pour l'autorité morale de la critique, quelque chose comme les prochaines prouesses d'une magistrature amovible; mais d'abord, c'est une bien piquante leçon touchant l'influence de la passion sur le jugement; ensuite, c'est bien amusant pour la galerie, bien divertissant surtout pour ceux qui, ayant servi un moment de cible aux flèches barbelées du terrible sagittaire, peuvent s'applaudir d'avoir été immolés, transpercés, blessés, égratignés ou effleurés en si excellente compagnie.

Dans la *Nouvelle Correspondance*, rien de pareil. Sainte-Beuve, lorsqu'il écrit à des confrères, y est tenu aux mêmes précautions, aux mêmes bienséances que dans ses articles imprimés. Comme dans ses articles, il y fait patte de velours; seulement, la patte est plus lourde, et le velours est moins fin. Lorsqu'il écrit à des inconnus, à des amis ou à des parents de province (l'abbé Barbe excepté), à des dames Tourte, Carlier, Pélegrin, Gaillard, Chavannes, Chaboulard, etc., etc., la chose est d'une telle insignifiance qu'elle prête à la parodie. Si nous n'y prenons garde, on finira par publier, après décès des hommes célèbres, des billets dans le genre de ceux-ci :

Digitized by Google

A Monsieur Mialhe, pharmacien, place de l'Opéra-Comique.

« Monsieur,

» Vos pilules n'ont produit aucun effet ; j'ai envie de prendre une petite médecine ; seulement, l'huile de ricin me dégoûte. J'aimerais mieux de la magnésie.

» ALFRED DE MUSSET. »

A Madame la marquise de B..., quai Malaquais.

« Madame la marquise,

» Excusez-moi, je vous prie, si j'ai manqué à votre gracieuse invitation d'hier soir ; madame Morin, ma gouvernante, a eu un grand chagrin. Un omnibus a écrasé la patte de son chat, et je me devais tout à la douleur de cette excellente femme.

» VICTOR COUSIN. »

Au Malgache, à Z..., département du Cher.

« J'ai reçu ton envoi ; merci ! Tes roses embaument mon salon ; tes fromages sont exquis ; mais les abricots avaient été mal emballés et nous sont arrivés en compote.

» GEORGE SAND. »

A Monsieur Chevreul, tailleur, boulevard des Capucines.

« Monsieur,

» Je vous saurai beaucoup de gré, si vous voulez

Digitized by Google

passer chez moi demain, entre onze heures et midi. Le gilet de piqué blanc va bien ; mais la redingote noire fait un pli désobligeant entre le collet et l'épaule gauche, et le pantalon est tout à fait manqué.

» EUGÈNE SUE. »

A Madame Palmyre, couturière, rue de la Paix.

« Chère madame,

» J'aurais besoin de savoir, pour mon prochain *Courrier de Paris*, si la *robe châtelaine* sera encore à la mode cet hiver ; corsage plat et busqué, n'est-ce pas ? emboîtant les hanches, la chute des reins et le bas du busc ; la jupe fixée en plis nombreux et disposée en masses calculées. Je ne puis mieux faire que m'adresser à vous, l'oracle et la providence de nos élégantes...

» DELPHINE DE GIRARDIN. »

Et, pour rentrer dans notre sujet :

A M. Louis Ratisbonne.

« Cher Monsieur,

» On me dit que vous avez bien voulu (en l'entourant, d'ailleurs, de toutes sortes de bonnes grâces à mon adresse) m'attribuer un mot sur les enfants : « J'aime surtout les enfants quand ils crient — parce » qu'on les emporte. » — Non seulement je n'ai pas dit un tel mot, mais je n'ai pu le dire.

» SAINTE-BEUVE. »

Ici j'interviens pour faire remarquer que, si

Digitized by Google

Sainte-Beuve et Louis Ratisbonne avaient connu leurs classiques, cette polémique courtoise eût été impossible. C'est Potier qui, dans *Je fais mes farces*, disait cette phrase dont voici le texte exact : « J'aime beaucoup les enfants quand ils pleurent, parce qu'on les renvoie sur-le-champ. »

J'ai exagéré à dessein les inconvénients de ce système, qui, dans les recueils posthumes, ne nous fait pas grâce d'un seul billet, de la moindre écriture d'un homme célèbre. Ils paraissent d'autant plus vides qu'il y a plus de remplissage. Cette *Nouvelle Correspondance* n'ajoutera donc rien à la gloire de Sainte-Beuve. Il serait sage de laisser reposer, pendant quelque temps, cette mémoire un peu trop exploitée et fatiguée depuis dix ans. Les quinze éditions de *Sainte-Beuve et ses Inconnues* sont trop récentes ; elles jettent désormais une ombre importune, ou plutôt un jour indiscret sur les détails intimes d'une vie, d'une vieillesse, forcée de se déguiser, de s'ajuster, de se faire une toilette et une tête, de se créer une physionomie d'emprunt, bienséante et quasi officielle, pour correspondre avec l'abbé Barbe, madame d'Agoult ou M. Ernest Renan. Lorsqu'une actrice de mœurs légères joue Pauline, Chimène, Monime ou Esther, on songe, malgré soi, en dépit de toutes les illusions du talent et de la scène, que, en rentrant chez elle, l'aimable artiste ne sera plus tout à fait chrétienne, qu'elle donnera force rivaux à Rodrigue, et qu'il lui arrivera de confondre les Assuérus avec les Aman. De même, quand on lit, presque à la

Digitized by Google

même date, des lettres sérieuses, sensées, d'une tenue correcte et d'une dignité irréprochable, adressées à M. le baron de Jomini fils, à M. Benoist, à mon cher et excellent ami Edmond Biré, on ne peut plus s'empêcher d'évoquer les images fantaisistes de la jolie personne qui demandait du gras-double, ou de celle qui prodiguait aux conducteurs d'omnibus le vin du sénateur académicien. Je sais bien que l'on a affecté, dans certains groupes, de traiter le livre de M. Pons comme une de ces publications apocryphes, clandestines, subalternes, qui ne déclassent que leur auteur, qui se débitent sous le manteau, et dont l'histoire littéraire ne doit pas tenir compte. Hélas ! quel moment choisit-on pour afficher ces dédains superbes ou charitables ? Un moment où l'indécence, le libertinage, l'obscénité, le cynisme, avec approbation et privilège du gouvernement, font partie essentielle de la littérature, de la presse et de l'imagerie françaises. S'il leur suffit, pour légaliser et légitimer leurs turpitudes, de lancer l'outrage aux prêtres, aux religieux, aux collègues du Père Olivaint, du Père Captier et de l'abbé Deguerry, on nous permettra de douter que l'amoureux de l'énigmatique Adèle soit beaucoup plus respectable. Au surplus, même en admettant l'opinion la plus défavorable au livre de M. Pons, l'effet n'en serait pas moins produit. Les lettres anonymes n'ont jamais joui d'une bien grande estime. Il y en a eu pourtant qui ont amené des duels tragiques. La lettre est méprisée, mais l'homme n'en est pas moins mort.

Digitized by Google

Puisque j'ai rappelé cet ouvrage où un secrétaire, un admirateur *quand même* de Sainte-Beuve nous le représentait comme un supplicié de la poésie, faisant partager son supplice à ses lecteurs, puisque j'ai dit un mot des rancunes amassées de longue date chez ce poète *surnuméraire* contre les poètes *arrivés*, je compléterai ma critique en cueillant dans la *Nouvelle Correspondance* un malheureux sonnet, dédié à madame la comtesse d'Agoult. Il s'agit d'un cabinet où Daniel Stern avait groupé un certain nombre de médaillons de David d'Angers :

Petit boudoir *auguste!* ô chapelle de gloire,
Qu'un goût noble et sévère a *composée exprès*,
Où tous les Dieux mortels, gravant leurs simples traits,
Ressortent en airain sur la bordure noire;

Où les vivants aussi, déjà *vieux de mémoire*,
Couronnés de renom bien avant le cyprès,
Sous Gœthe leur Homère, *et les plus grands plus près*,
Des lambris au plafond *accomplissaient l'histoire* (???);

Et dans ce lieu pourtant *presque religieux*,
Qui du boudoir n'a rien qu'un jour mystérieux
Et qu'un parfum secret de déité suprême,

Assis à regarder, *il m'est venu souvent*
Que le mieux ce serait d'être incrusté *là-même*,
Tandis que *deux heureux* causeraient *au devant* (?).

Franchement, j'aime mieux le distique du P. Malebranche. Il est plus court et plus drôle.

J'ai épuisé les chicanes; et maintenant, le dirai-je? pour moi, pour les rares survivants, à peu près contemporains de Sainte-Beuve ou de quelques années plus

Digitized by Google

jeunes que lui, certaines pages de ce nouveau recueil offrent encore un vif intérêt ; intérêt de curiosité, de sympathie, parfois de compassion et de tristesse. Songez à l'athéisme final, au dîner du vendredi saint, à l'enterrement civil, à tous les navrants détails du dénouement et de l'épilogue, et lisez les lignes suivantes, écrites par Sainte-Beuve à ce bon abbé Barbe, qui aurait pu être le Tiberge de ce Desgrieux (1819) :

« La religion est ce qui contribue beaucoup aussi à me consoler. A la maison, quand j'avais quelques petits chagrins, je les déposais dans le sein de mes bons parents, ou dans le tien, mon cher ami ; car tu étais digne de cette confiance. Aujourd'hui, au contraire, je n'ai personne à qui je puisse les confier ; alors je prie intérieurement le bon Dieu, et, par là, je m'ouvre une ressource pour dissiper ma peine. J'observe le plus exactement que je peux tous mes devoirs, et ton exemple est toujours trop présent à mes yeux pour que *jamais* je m'écarte des bons principes que j'ai reçus. » — Ainsi soit-il !

Quand il écrivait ces lignes, édifiantes dans leur naïveté quasi enfantine, Sainte-Beuve avait quinze ou seize ans. Plus tard, dans ses lettres au même abbé Barbe, il a pu, tout en s'esquivant et se dérobant, faire le bon apôtre, quoiqu'il ne fût ni apôtre ni bon ; mais alors il était sincère. On le voit, son point de départ fut tout autre que celui de Mérimée, qui se vantait de ne pas avoir été baptisé. Ce n'était pas une table rase ; c'était plutôt comme un premier *semis* de bon grain, que ne tardèrent pas

Digitized by Google

à étouffer les mauvaises herbes, entremêlées de myrtes et de tubéreuses. Dix ans après, Sainte-Beuve, s'il n'était plus catholique, gardait encore l'empreinte des religieuses impressions de son adolescence. Il avait des bouffées, des accès de nostalgie chrétienne. Son matérialisme, tout sensuel et de tempérament, ne cherchait pas ses pièces justificatives dans l'analyse, la science, l'étude physiologique et la critique expérimentale. Il résidait tout entier dans le contraste d'une nature voluptueuse, érotique, avec la difficulté de se faire aimer; des velléités de don Juan avec un physique de *pion*. Mais la religiosité, la religion de sentiment, de souvenir, de respect, subsistait encore, et il lui dut les plus délicates inspirations de son meilleur recueil de vers, — bien que fort ennuyeux, — *les Consolations*. A ce point de vue, très intéressant malgré les lettres insignifiantes, cette *Nouvelle Correspondance* est une sorte d'itinéraire où l'on suit, étape par étape, les marches et contremarches de cette belle intelligence, à la fois forte, fine et maladive, toujours en quête de sensations, de curiosités, de nouveautés, d'inconnu, passant de la poésie des *Lackistes* à l'amphithéâtre de l'École de médecine, du catholicisme au saint-simonisme, de l'effusion mystique à l'indiscrétion de carabin, du royalisme tempéré à la République idéale, de la République au césarisme, du Sénat à l'opposition, du doute au scepticisme, du scepticisme à l'athéisme, de l'indifférence à la haine, de l'abbé Barbe à Ernest Renan, d'Ernest Renan au prince Napoléon, de l'Abbaye-au-

Digitized by Google

Bois au Palais-Royal, des sucreries au saucisson, et ne se reposant que le jour où elle devrait être le plus inquiète, le jour où la terre ne lui donne plus grand' chose, et où le ciel ne lui promet plus rien.

Dans le cadre purement littéraire, même sujet de remarques piquantes, même trait caractéristique. Sainte-Beuve a pris parti pour le 2 Décembre et l'Empire. Un épisode romanesque l'a brouillé avec Victor Hugo; il en veut à Lamartine d'avoir coopéré à la République de février, et la mort de Chateaubriand le dégage envers cette grande mémoire; il s'est brusquement séparé des plus illustres représentants du libéralisme catholique, notamment de Montalembert, et, lui qui prétend haïr la grossièreté, il écrit à ce vieux *bêta* de Pongerville, qu'il traite de grand poète, de cher et *illustre* confrère : « Viennet, dans une lettre à CE DUPANLOUP. » — Il ménage M. Guizot, mais il exècre M. Cousin et M. Villemain, de qui il écrit, dès 1839 : « Quant à Villemain, c'est un si chatouilleux et si vain personnage, que toute ma relation avec lui est une perpétuelle coquetterie. Entre nous, chaque bonne grâce de sa part, pour mes amis, me coûte une louange littéraire, qu'il lui faut payer (page 57). » Cette haine, en vieillissant, n'a fait que croître et enlaidir. Quant à Musset, à de Vigny, ses *petits Cahiers* nous ont appris ce qu'il en pense. En somme, il a senti se détacher de lui toutes les belles amitiés de ses laborieux débuts. D'autre part, il se sait impopulaire parmi la jeunesse des écoles ; sa situation est fausse à l'Académie ; ses hardiesses

Digitized by Google

effrayent et irritent le Sénat. C'est pourquoi nous le voyons, au déclin, se rabattre sur les doublures, les forains, les poètes et les écrivains de province, les excentriques, tels que Durandeau, tels que Baudelaire, qu'il appelle *son cher ami*, le citoyen Jules Vallès, qu'il nomme « *cher monsieur et ami*, » — M. Emile Zola, alors à son aurore, à qui il écrit : « Je ne me lasserai pas de vous remercier de vos *persistantes bontés...*, » les rédacteurs de petits journaux, le menu frétin, les professeurs suisses ou belges ; bref, la monnaie des médailles d'or dont il ne veut plus voir que le revers. Il est surtout en coquetterie réglée avec les nouveaux venus de la démocratie politique et littéraire, qui commencent à percer à travers les crevasses de l'Empire en démolition. Désabusé de son impériale idole, comparable aux hirondelles et aux souris, pressées d'abandonner les toits qui menacent ruine, averti par un secret instinct du déplacement qui va s'opérer parmi les arbitres du succès et les distributeurs de renommée, il a recours à ces *nouvelles couches* pour lui refaire, en gros sous, la popularité qui lui manque ; il leur offre, comme trait d'union, l'inappréciable mérite de ne plus croire en Dieu. Le succès le plus complet couronne ses nobles efforts. Quand il meurt, il est populaire ; seulement, quand il est populaire, il meurt.

Il y aurait de l'affectation à ne rien dire de l'épître-manifeste du prince Napoléon, qui n'a pas moins de trente-quatre pages, et qui pourrait s'appeler le *post-scriptum* — (c'est-à-dire, ce qu'il y a de plus

Digitized by Google

intéressant,) — de ce recueil de lettres. Naturellement, ce manifeste, aujourd'hui vieux de treize ans, enthousiasma Sainte-Beuve. Ses animosités contre l'Église, contre les catholiques, contre le Pape, contre le pouvoir temporel, contre *ce Dupanloup*, lui revenaient sous une enveloppe princière. — « Je n'ai pas d'expression, écrit-il, pour vous remercier de l'honneur *historique* de ce choix; il couronne à jamais ma courte carrière politique; » — et plus loin : « J'ai *ma* lettre, que j'ai le droit d'appeler ainsi; je la relis; elle restera le monument le plus *historique* de mes humbles archives... »

Treize ans se sont écoulés depuis que le prince Napoléon lançait à huis clos cette protestation contre la victoire de Mentana et la politique de l'Empereur. Ces treize années n'ont pas été, que je sache, stériles en douloureux enseignements. On dit que l'époux de la princesse Clotilde a beaucoup d'esprit. S'il se relit, il doit reconnaître que sa lettre, parfaitement logique d'ailleurs, tombe d'aplomb, non pas sur la campagne de 1867, mais sur la guerre d'Italie, non pas sur son cousin, mais sur son beau-père, non pas sur ceux qui refusaient de déshériter la France de ses antiques traditions d'honneur et de fidélité au Saint-Siège, mais sur ceux qui, devant tout à la France, l'ont abandonnée et trahie. Aussi bien, quelle belle pièce d'éloquence à lire, boulevard Mont-Parnasse, un vendredi saint, entre une poularde et un jambon, sous les beaux yeux de Marguerite Devaquez, de Jenny Delval et de madame des Tourbets !...

Digitized by Google

LAMARTINE [1]

Quoi qu'en ait dit M. de Talleyrand, le premier mouvement n'est pas toujours le bon. En feuilletant ce volume inédit de Lamartine, qui m'avait complètement échappé lors de sa publication, j'étais tenté de renouveler mes remontrances contre ces abus du *posthume*, où une veuve, une fille, une nièce, un frère — (peu importe !) — justement fiers de *leur* poète, croient ajouter à sa gloire en ramassant les miettes tombées de sa table royale dans les entr'actes de ses splendides festins. — Lamartine, aurais-je dit, l'auteur immortel des *Méditations*, des *Harmonies* et de *Jocelyn*, en sera-t-il plus illustre, le jour où l'on saura qu'il a perpétré une tragédie de *Médée*, ébauché une tragédie de *Zoraïde*, ou écrit sur un album des vers tels que ceux-ci :

POUR UNE FONTAINE

« Sachons nous contenter de l'eau qui nous abreuve ;
Pour qui boit à sa soif la goutte vaut un fleuve. »

Mais je me suis ravisé, d'abord en lisant la char-

1. Poésies inédites.

Digitized by Google

mante préface de Victor de Laprade, puis en songeant que ce volume nous renseigne sur ce que j'appellerai volontiers l'*incubation* du génie de Lamartine.

Ne perdons pas de vue son âge. Il avait douze ans de plus que M. Hugo, vingt ans de plus qu'Alfred de Musset. S'il est vrai, comme on n'en peut douter, que la Muse ait bercé ses premiers songes, que son imagination ou plutôt son âme se soit ouverte en même temps à la vie et à la poésie, il commença à versifier quinze ans avant les débuts du *Romantisme*, en un moment où nul ne pressentait l'urgence d'une révolution ou d'une réforme. *Médée* et *Zoraïde* furent exactement contemporaines des tragédies de MM. Charles Brifaut, Baour-Lormian, Delrieu, Raynouard et Viennet. A cette époque, l'abbé Delille et la périphrase régnaient *in extremis*. Une visite de médecin s'appelait encore un *oracle d'Épidaure*, et l'on qualifiait de *Mausolée* une pauvre pierre tumulaire, cachée sous la *dépouille de nos bois*. Ceci nous explique comment Lamartine — et ce fut une de ses gloires, — est resté toujours étranger aux querelles d'école et de forme, comment il avait bâti son œuvre, — j'allais dire son aire, — à des hauteurs que ne pouvaient atteindre les questions de césure, de rime et d'hémistiche, et surtout la déplorable théorie de l'art pour l'art et du style pour le style. S'il nous était permis de comparer le *Romantisme*, sans lui manquer de respect, à une mer orageuse, à une onde amère, turbulente, mêlée de gravier, de sable, d'écume, de varech et d'épaves, on pourrait ajouter que Lamartine la traversa, comme

Digitized by Google

une autre fontaine Aréthuse, sans y rien perdre de sa limpidité, de son abondance et de sa douceur.

C'est à son insu, avec une sorte d'admirable inconscience, qu'il a pris rang dans la poésie moderne. Il lui appartenait d'avance par le sentiment, et mieux encore par l'inestimable mérite d'avoir rendu une âme à la poésie qui n'en avait plus.

On conçoit dès lors tout l'intérêt que nous offrent ces *Poésies inédites*. Elles nous montrent Lamartine sous deux aspects nouveaux : Lamartine écrivant une tragédie d'après les règles d'Aristote, et traitant le terrible sujet de *Médée* après Ovide, Longepierre et Corneille, avant M. Ernest Legouvé; — et, découverte bien plus inattendue, — car enfin nous ne connaissions que trop *Saül* et *Toussaint-Louverture*, — Lamartine revenant sur son premier jet, retouchant et corrigeant son œuvre. On sait quelle fut une de ses faiblesses. Il eut souvent l'air de reléguer la poésie, qui le fit immortel, parmi ses dons ou facultés secondaires, au-dessous de la viticulture qui le fit pauvre et de la politique qui le fit coupable. Il aimait à se représenter comme le plus insouciant, le plus *fortuit* des improvisateurs, exhalant ses vers avec la fumée de son cigare, rimant au hasard de sa promenade, crayonnant ses rimes sur son calepin sans descendre de son cheval, heureux suppléant de Pégase. Eh bien, ouvrez le volume à la page 248; vous reconnaîtrez que ce poète essentiellement prime-sautier a remanié, avec un soin digne d'un disciple de Boileau, la plus célèbre de ses *Premières Méditations*, *le Lac*.

Digitized by Google

Ajoutons bien vite que ces corrections sont excellentes, que le besoin s'en faisait particulièrement sentir, et que la version primitive laissait à désirer. Jugez-en par deux ou trois citations. Je sais que la critique de mots et de détails est bien démodée ; mais il s'agit ici d'un des chefs-d'œuvre de la poésie contemporaine, d'une élégie dont chaque strophe nous a fait battre le cœur :

« Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère
Laissa tomber ces mots. »

Il y avait d'abord : *Chanta ces tristes mots.*

« Temps jaloux ! se peut-il que ces moments d'ivresse... »

Il y avait : *Juste ciel !*

« O lac ! rochers muets ! grotte ! forêt obscure ! »

Il y avait : *Imposante verdure !* etc., etc.

Mais un trait plus caractéristique peut-être, et plus curieux, surtout depuis que nous avons lu le roman de *Raphaël*, c'est le sacrifice de deux strophes qui éveillèrent sans doute quelques scrupules dans l'entourage de M. de Lamartine. N'oublions pas que, en 1819, à la veille de publier ses *Premières Méditations*, le jeune poète acceptait des influences que l'on appellerait aujourd'hui cléricales. L'abbé, futur cardinal de Rohan, et son groupe prièrent probablement Lamartine de supprimer ces deux strophes qui leur parurent un peu trop vives. Mais tout est relatif ; la licence de 1820 est la chasteté de 1881, et, d'ailleurs, puisque ces beaux vers nous sont rendus par la femme si dis-

Digitized by Google

tinguée qui a publié ce volume, fille adoptive, deux fois adoptée par le poète et par la poésie, je crois pouvoir les reproduire :

« Elle se tut ; nos cœurs, nos yeux se rencontrèrent ;
Des mots entrecoupés se perdaient dans les airs ;
Et dans un long transport nos âmes s'envolèrent
Dans un autre univers.

» Nous ne pûmes parler ; nos âmes affaiblies
Succombaient sous le poids de leur félicité ;
Nos cœurs battaient ensemble, et nos bouches unies
Disaient : Éternité ! »

Ce n'est plus du Parny ; mais ce n'est pas tout à fait du bon Lamartine. Nous le retrouvons dans des vers d'*album*, qu'il élève d'un coup d'aile à mille pieds au-dessus du niveau de la poésie de salon :

A Mme...

« Je ne fis qu'entrevoir, en passant, ton visage.
Mon œil depuis ce jour est ébloui de toi.
Je plains le flot du Rhône où se peint ton image ;
Il la perd en fuyant, je l'emporte avec moi. »

N'est-ce pas aussi le vrai Lamartine, le Lamartine du bon temps, du *Crucifix* et de la *Prière de l'Enfant à son réveil*, que nous reconnaissons dans ces vers ?

A LA CROIX.

... « Je fus homme ; insecte éphémère,
Pétri de misère et d'orgueil,
Pécheur dès le sein de ma mère,
Et chancelant jusqu'au cercueil ;
Entre la lumière et le doute
Perdant et retrouvant ma route,

Digitized by Google

Incertain de ce que je crois,
Comme l'apôtre sans mémoire,
Reniant mon maître au prétoire,
Et le confessant sur la croix!

» Mais cet être, honteux mélange
De splendeur et d'obscurité,
N'étouffa jamais dans la fange
Son levain d'immortalité.
Je ne sais, quel instinct céleste,
Dernière étincelle qui reste
Quand la vertu s'éteint en nous,
Vivait en moi, malgré moi-même,
Comme cette lampe suprême
Que gardait la vierge à l'époux. »

Dans ce volume, le morceau de *résistance*, — et à Dieu ne plaise que j'attache à ce mot un sens équivoque! — c'est le fragment de l'épopée du *Chevalier*. Victor de Laprade le qualifie d'admirable, et nous pouvons nous fier à son jugement. Laprade est, lui aussi, un poète à large envergure, que n'effrayent ni les sommets ni les espaces. Une épopée dantesque lui fait moins de peur qu'un vaudeville ou une opérette. Il est de ceux qui ne respirent à l'aise qu'en face d'un horizon perdu dans l'infini. A ceux-là il leur serait plus difficile de faire petit qu'à la République de faire grand. Il leur semble tout simple, à ces amants de l'idéal, qu'un de leurs égaux ou de leurs maîtres se soit pris corps à corps avec un poème en quarante-huit chants ou plutôt en quarante-huit poèmes, comme l'abbé Delille avec la description d'un carré de choux ou d'une partie de trictrac. Nous autres profanes, nous avons peine à nous défendre d'une sorte

Digitized by Google

de religieuse terreur au seuil de ces monuments gigantesques et inachevés, dont chaque colonne aurait supporté trois mille vers. C'est Balbeck entrevu par la fenêtre d'une maison bourgeoise du boulevard Haussmann. Nous ressentons une impression analogue à celle qu'éprouverait un pauvre petit conscrit débilité par les fièvres tunisiennes et les fournitures de M. Farre, en soupesant l'épée de Charlemagne ou l'armure d'un compagnon de Roland. Nous frémissons en songeant à ce qu'il a fallu de puissance, de souffle et de poumons poétiques, non pas pour exécuter, mais même pour rêver cette épopée géante, qui nous eût donné, dans une œuvre unique, l'équivalent de Milton, de Dante et de Shakespeare. C'était intitulé *les Visions*, et Lamartine, en quelques pages d'une prose presque aussi enchanteresse que sa poésie, nous raconte « quand, où et comment il fut amené à concevoir le plan de cette épopée de l'âme, de l'âme suivie par le poète dans ses pérégrinations successives et infinies, à travers les échelons des mondes et ses existences d'épreuves.

... « J'étais monté sur le siège de ma calèche pour contempler de plus haut et de plus près une plus large part de ce magique horizon, délices de Cicéron, de Mécène, de Virgile et d'Horace ; ils y ont incorporé leurs noms comme des illustrations éternelles de l'homme sur ces pages de la nature. C'était le soir ; le soleil, roulant autour de son disque rouge quelques brumes sanglantes comme les vapeurs de pourpre de ces champs de bataille évaporées dans ses rayons, se

Digitized by Google

précipitait dans la mer étincelante. Les rides roses de cette mer ondulaient doucement dans le lointain comme une étoffe moirée qu'on déploie et qu'on replie pour en faire admirer les chatoiements... (je m'arrête; il faudrait citer tout au long cette description merveilleuse).

»..... Il me sembla que le rideau du monde matériel et du monde moral venait de se déchirer tout à coup devant les yeux de mon intelligence. Je sentis mon esprit faire une sorte d'explosion soudaine en moi et s'élever très haut dans un firmament moral, comme la vapeur d'un gaz plus léger que l'atmosphère, dont on vient de déboucher le vase de cristal, et qui s'élance avec une légère fumée dans l'éther. J'y planai, dans cet éther, pendant je ne sais combien de temps, avec les ailes libres de mon âme, sans avoir le sentiment du monde d'en bas qui m'environnait, mais que, de si haut, je ne voyais plus... »

Remarquez ici notre humiliation, notre petitesse et notre faiblesse. Voyez aussi comme les poètes les plus *éthérés* agissent prudemment en se ménageant des points de contact avec ce monde d'en-bas, prosaïque, vulgaire, positif, beaucoup plus lourd que l'atmosphère, mais où ils sont forcés, après tout, de chercher leur clientèle, leurs lecteurs et leurs admirateurs. Tant que Lamartine décrit de sa plume d'or la campagne de Rome et le coucher du soleil, il nous semble que nous ne sommes séparés de lui que par son immense supériorité de poète, d'écrivain et de peintre. Nous le suivons du regard, éblouis, mais non

Digitized by Google

aveuglés. Nous l'admirons en le comprenant, ce qui n'est pas toujours la même chose, et nous le comprenons d'autant plus délicieusement, que nous sommes sûrs qu'il se comprend bien lui-même. Nous savourons, sans en perdre une goutte, ce miel dont les abeilles semblent avoir cueilli toutes les fleurs de Tibur et de Frascati. Déjà, quand nous voyons arriver ce gaz, cet éther, ce firmament moral, ce vase que l'on débouche, et, plus loin, les dates immémoriales, les caps d'autres continents célestes, la poussière des globes lumineux ou crépusculaires, etc., etc., notre infirmité nous apparaît. Nous suivons encore l'aigle dans son vol, nous ne l'apercevons plus que comme un point noir dans le bleu du ciel. Que serait-ce, grand Dieu ! quelle n'eût pas été notre confusion ou notre misère, s'il nous avait fallu accompagner, à travers ces quarante-huit *Visions*, Éloïm reçu par Énoch dans une caverne où il trouve une jeune vierge ; racontant à son hôte qu'il n'est pas un homme, mais un ange, qu'il a enlevé sur ses ailes une autre jeune vierge, nommée Adda ; qu'Adda, noyée dans le déluge universel, reparaît sous les traits de Léna ; le tout entremêlé de scènes de l'Apocalypse, finissant par le Chaos, pour nous prouver qu'elles n'avaient pas commencé par là ?... Pour un peu, nous aurions dit, comme M. Jourdain, qui avait du bon : « Il y a, dans tout ceci, trop de brouillamini et de tintamare... » Avec quelle ineffable sensation de bien-être nous nous serions replongés dans le *Lac*, assis dans le *Vallon*, ou promenés sur le *Golfe de Baïa !*

Digitized by Google

Savez-vous ce qui me fait le plus regretter que cette épopée colossale, dont les fragments suffiraient à la gloire d'un grand poète, soit restée à l'état de projet, de vision, de songe ou de cauchemar? Si prodigieuse que fût la facilité de Lamartine, il y avait, dans une œuvre pareille, de quoi absorber une existence tout entière. Dès lors, point de politique, point de drapeau dans le plafond, point d'*Histoire des Girondins*, point de banquets organisés et présidés en l'honneur de cette Réforme électorale qui devait tant nous déformer; point de discours incendiaires entre le veau et la salade; point d'initiative républicaine, le 24 février; point d'*Alea jacta est!* engouffrant la fortune de la France dans la gueule béante du suffrage universel... Ah! comme nous aurions préféré Énoch à Ledru-Rollin, Salmour à Caussidière! Comme Éloïm nous eût paru plus beau que M. Crémieux! Comme Adda, qui est fille de l'Antéchrist, nous eût semblé plus jolie que la Marianne, qui est sa mère! Et comme cette nouvelle Apocalypse eût été plus claire que les bienfaits de la République!

Ceci m'amène à discuter un passage de la belle préface de Victor de Laprade : « Les illusions mêmes que le poète a fait naître, nous dit-il, ont été des bienfaits. Malheureux qui ne les a pas un moment partagées! Lamartine a traversé la politique comme une aurore pleine de promesses. Les espérances de paix, de liberté, de fraternité, qui ont fasciné la France et l'Europe pendant quelques jours de ce siècle, se rattachent à son nom. Est-ce par sa faute qu'elles se sont si vite évanouies? »

Digitized by Google

Oh! ces poètes! ces poètes! comme Platon les connaissait bien! Qu'ils seraient coupables, s'ils n'étaient légers! qu'ils seraient terribles, s'ils n'étaient sacrés! impatientants, s'ils n'étaient consolants! enjôleurs, s'ils n'étaient enchanteurs! que de griffes ils auraient, s'ils n'avaient des ailes! Je suis sûr que, si M. Gambetta avait écrit *la Divine Comédie*, — au lieu de la plus odieuse des comédies humaines, — Laprade lui pardonnerait une partie de ses méfaits. Rétablissons, dans notre vile prose, les proportions et les mesures. Ces illusions dont parle Laprade, Lamartine a eu le double tort de les faire naître, et de contribuer à les détruire. N'ayant pas ou n'ayant plus d'attaches, de convictions, d'inspirations légitimistes, il a été impardonnable de ne pas comprendre que la paix, la liberté, la fraternité, la grandeur morale de notre pays n'avaient pas de plus fatale ennemie que la République, et qu'il allait, pour le misérable plaisir d'être un moment l'arbitre de nos destinées et d'avaler une gorgée du vin bleu de la popularité, suspendre la France, comme son ange Éloïm, entre deux abîmes, — entre l'anarchie et la dictature. Il ne s'est pas dit qu'il faut être sûr d'avoir la force de soutenir le monde, quand on a l'audace de le décrocher. Il y a eu une heure à jamais maudite où le poète des *Méditations* et des *Harmonies*, ayant à sa droite une princesse, une mère, entourée de ses beaux enfants, et à sa gauche le citoyen Bocage, s'est déclaré pour Bocage. Et remarquez que, pendant cette crise, ce n'est pas la poésie qui a égaré Lamar-

Digitized by Google

tine : c'est l'orgueil ; l'orgueil, qui explique ses fautes, et qui se chargea de les punir. Certes, je ne lui ferai pas l'injure de comparer sa République à celle d'aujourd'hui, et sa noble et poétique figure aux ignobles faces des jouisseurs que la France s'est donnés pour maîtres et qui bourrent leurs portefeuilles de billets de banque, avant de les laisser tomber sous la risée et le mépris. Mais il y a, dans l'amanach de Gotha et dans les nobiliaires, des généalogies moins authentiques que celle qui rattache Gambetta et Ferry à Thiers, Thiers à Bismarck, Bismarck à Napoléon III, l'Empereur au Président, le 2 décembre au 10 décembre, le 10 décembre au 24 février, et le 24 février à Lamartine. Si je ne craignais de commettre une profanation, je citerais ici la première page de l'Évangile selon saint Mathieu : « Abraham *genuit* Isaac ; Isaac *genuit* Jacob ; Jacob *genuit* Judam ;..... Eliacim *genuit* Azor ; Azor *genuit* Sadoc. » — Nous nous arrêterions à Azor ; nous l'appellerions de toutes nos forces, et les affreux comédiens qui nous gouvernent comprendraient que leur tour est arrivé.

Ce n'est pas sans dessein que je viens d'effleurer un souvenir de l'Évangile. L'éditeur Alphonse Lemerre a récemment publié, en un de ses charmants volumes, les *Poèmes Évangéliques*, un des meilleurs ouvrages de Victor de Laprade. Je l'ai relu, et ce qui m'a le plus frappé cette fois, ce n'est pas la beauté du style, l élévation des pensées, l'exquise harmonie de l'inspiration poétique avec le texte sacré ; c'est le caractère prophétique de la plupart de ces poèmes. POETA.

Digitized by Google

VATES. S'ils dataient d'hier, Laprade aurait-il eu un hémistiche, un mot, une syllabe, à changer dans les vers suivants ?

« Qu'as-tu fait du Seigneur, peuple impie et frivole ?
Il t'avait confié son glaive et sa parole ;
Son saint nom s'inscrivait par tes mains en tout lieu,
Tes œuvres se nommaient jadis l'œuvre de Dieu.
Qu'as-tu fait de ses dons, de son Verbe lui-même ?
Par tes lèvres l'esprit a soufflé le blasphème ;
Ta longue autorité sur toute nation
N'enseigne que le doute et la dérision.
Tes scribes, tes docteurs n'ont dressé ton génie
Qu'à lapider les saints et Dieu par l'ironie,
Qu'à tourner en poison le Verbe qui nourrit,
O honte ! — et qu'à pousser la chair contre l'esprit.
Des sens et de l'orgueil la révolte insolente
A fait de toi sa voix sonore et turbulente.
Prompt à donner l'exemple avec l'enseignement,
Oh ! tu t'es dans le mal comporté vaillamment ;
Ta langue, si rapide à franchir ta frontière,
A porté haut et loin l'hymne de la matière... »

Est-ce parce que, à l'époque où les *Poèmes Évangéliques* parurent pour la première fois, nous n'avions pas encore assez souffert ? Est-ce parce que l'effet logique de la bassesse des persécuteurs, des sophistes et des scribes qui grouillent dans les cloaques, est de nous attirer vers les cimes de l'Horeb, du Carmel et du Calvaire ? Jamais je n'avais mieux goûté la saveur fortifiante et le mystique parfum de cette poésie, qui semble s'être améliorée en vieillissant, comme les crus généreux de Bordeaux et de Bourgogne. Aussi, je ne voudrais pas que Laprade, par excès d'abnégation, d'enthousiasme et de gratitude pour le maître,

Digitized by Google

se posât tout à fait en disciple de Lamartine. Il ne s'agit pas ici de fixer les hiérarchies et les rangs dans la glorieuse *Pléiade*, mais de songer, en relisant ces beaux *Poèmes Évangéliques*, à ne pas tricher l'Évangile. Le poète de *Pernette* a la religion ; le poète de *Jocelyn* a la religiosité. La foi catholique, chez l'un, parle et agit sur la terre ferme ; le sentiment chrétien, chez l'autre, se volatilise et s'évapore dans l'éther et dans la brume. Il y a, entre Lamartine et Laprade, la même différence qu'entre la fluidité et la solidité.

Digitized by Google

ENCORE UN SOUVENIR

DU VIEUX CRITIQUE

Tous les trois ou quatre ans, — pas davantage, — je renouvelle une tentative — toujours malheureuse — pour me mettre à l'abri de persécutions qui n'ont rien de commun avec les devoirs de la critique. Il y a d'abord cette sempiternelle demande des *quelques lignes*, qui me met encore plus hors des gonds que la Sublime-Porte. Combien de fois faudra-t-il répéter que j'aurais, depuis vingt-cinq ans, jeté ma plume aux orties, si un éditeur bénévole ne consentait à publier en volumes mes *Semaines littéraires;* à condition, bien entendu, que chacun de mes chapitres, déjà de complexion trop débile, ne traiterait qu'un seul sujet? Dans le fait, vous figurez-vous ce que serait un livre de 360 pages, composé de 720 articles de *quelques lignes*, consacrés à célébrer les mérites d'une brochure de Pithiviers (sans pâté), d'un opuscule de Saint-Flour, d'une églogue de Saint-Paul-Trois-Châteaux, d'un poème épique de Nantua, d'une conférence de Saint-

Digitized by Google

Quentin, d'un roman de Forcalquier, d'un dithyrambe de la Palisse et d'une églantine des jeux Floraux ? — Ainsi de suite. Si mon âge me retient à la campagne, loin de Paris, c'est une raison de plus pour que je sois encore plus attentif au mouvement de la littérature parisienne, de la vraie littérature, de celle qu'on discute, dont on cause, qui peut être avariée, égarée, pervertie, dangereuse, vicieuse, coupable, réaliste, matérialiste, naturaliste, mais qui existe, et qu'on lit. Si je m'en laissais distraire par les solliciteurs des *quelques lignes*, qui sont les bureaux de tabac littéraires, mais pas à priser, — le peu d'autorité que je puis avoir encore après tant d'intempéries, achèverait de se perdre. D'ailleurs, même en dehors de ce champ de bataille, je vois sur ma table des livres sérieux, considérables, intéressants, qui ont le droit de me reprocher mes retards : le *Bourdaloue* du R. P. Lauras, *Une famille de finance au dix-huitième siècle*, par M. Adrien Delahante, *Contre la musique*, par Victor de Laprade, *l'Inde védique*, par Marius Fontane, les *Mémoires* de M. de Metternich, les *Amours d'un interne*, par Jules Claretie, le *Crime de Sylvestre Bonnard, membre de l'Institut*, par Anatole France, etc., etc., etc.

Mais, après tout, ce n'est là que la page la plus légère et la plus blanche du cahier des charges du métier. J'en suis quitte pour réserver dans ma maison une petite chambre, dite des *débarras*, où j'ai installé une étagère, dite bibliothèque des *refusés*. Tous les demandeurs de *quelques lignes* y ont des droits sacrés à la meilleure place. Quand l'étagère est pleine, ma

Digitized by Google

vieille servante porte ces innocents volumes, qui ne sont ni coupables ni coupés, à un bouquiniste avignonais qui les paye généreusement 25 centimes, au profit des cercles catholiques d'ouvriers.

Voilà qui est réglé ; n'en parlons plus. Voici qui est plus grave.

Il y a quelque temps, j'ai reçu l'épître suivante, signée d'un nom qui m'était absolument inconnu :

« Monsieur, j'ai entendu vanter votre inépuisable obligeance. Afin d'occuper mes loisirs et de concourir, en 1891, pour le prix Bordin à l'Académie française, je songe à écrire un livre de longue haleine sur le vicomte de Bonald. Cet homme illustre est, vous le savez sans doute, originaire du département de l'Aveyron, et l'Aveyron confine à l'Hérault, chef-lieu Montpellier, où vous aviez, je crois, dans le temps, un oncle à la mode de Bretagne. Vous êtes donc parfaitement en mesure de me fournir les documents qui me sont nécessaires. Il me faudrait d'abord les papiers de famille, que votre oncle, s'il n'est pas mort, pourra aisément vous procurer. Je vous prierai ensuite d'écrire à droite et à gauche afin d'avoir un nombre aussi considérable que possible des lettres écrites par le noble vicomte pendant sa longue carrière d'émigré, de publiciste, de moraliste, de député, d'académicien et de pair de France. J'en voudrais, si faire se peut, au moins trois cents. Enfin, vous mettriez le comble à vos bonnes grâces bien connues, si vous vouliez bien m'envoyer quelques notes sur *la Législation primitive*, *le Divorce*

Digitized by Google

(une actualité), *Théorie du pouvoir politique et religieux*, les *Pensées*, les *Discours*, les *Mélanges philosophiques et littéraires*, avec des rapprochements ingénieux entre le livre de M. de Bonald et celui de M. Alexandre Dumas, etc., etc... Ces notes ne doivent pas dépasser cent cinquante pages.

» Agréez, etc., etc.

» *Signé :* GARGARET. »

Autre guitare :

« Monsieur, en colligeant les papiers de mon arrière-grand-père, mort récemment, j'ai pu constater qu'il avait eu une correspondance active avec M. Charles de Bernard. Cette heureuse découverte m'a donné envie de renouer ces anciennes relations et de faire connaissance avec le spirituel romancier et sa famille. On m'assure que vous avez été très liés, que vous avez même écrit une notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur de *Gerfaut*. On ajoute que cette bluette a paru chez un éditeur nommé Michel ou Calmann-Lévy ; mais cet éditeur est bien peu connu. On ne trouve nulle part *la Revue des Deux Mondes*, qui avait, à ce qu'on prétend, primitivement publié votre étude ; celle-ci doit avoir eu bien peu de retentissement ; car malgré de longues et patientes recherches il m'a été impossible de mettre la main dessus. Je viens donc vous prier de me renseigner en détail. M. Charles de Bernard vit-il encore ? Si *oui*, pouvez-vous me donner son adresse ? Si non, a-t-il laissé une veuve, des enfants, des cousins, des neveux, des nièces ? Il me serait très agréable de lui payer tout un arriéré d'amitié et de sympathie, et les infor-

Digitized by Google

mations les plus minutieuses seront pour moi les meilleures. Ne craignez pas d'être prolixe. Mais ce n'est là qu'une partie de ma requête. Voici la plus délicate; voici une marque de confiance à laquelle vous ne sauriez être insensible. J'ai deux filles, Élodie et Euphrasie; deux anges! les vivants portraits de leur défunte mère, qui fut l'honneur de son sexe! Ce sont d'infatigables liseuses, et c'est moi, naturellement et légitimement, qui suis chargé de leurs lectures. Il y a là un plaisir, un embarras et un scrupule pour ma vigilance paternelle. M. Charles de Bernard, par exemple, est mon auteur favori. Au fond, il est des nôtres; il déteste la bourgeoisie voltairienne. Mais, dans *Gerfaut*, dans les *Ailes d'Icare*, dans le *Nœud Gordien*, dans *l'Innocence d'un forçat*, dans *l'Arbre de science*, on rencontre, à mon grand regret, des détails, des traits, des demi-pages qui, sans être précisément immorales ou indécentes, ne doivent pas être mises sous les yeux des jeunes filles, et pourraient troubler les imaginations virginales.

C'est pourquoi, vous qui êtes du métier, et qui dans vos romans avez eu le courage d'être excessivement ennuyeux pour ne pas cesser d'être vertueux, vous me rendriez un grand service, si vous vouliez, en vos moments perdus, relire les principaux ouvrages de M. de Bernard, et m'en adresser une sorte d'édition *expurgata*, en marquant au crayon les passages qui peuvent offrir quelque danger. Le mieux serait de vous servir d'un crayon rouge, pour indiquer les scènes trop vives, celles où une épouse, égarée par des séductions per-

Digitized by Google

fides, chancelle au bord de l'abîme, prête à oublier ses devoirs pour n'écouter que sa passion, ou celles qui nous font pénétrer dans le boudoir des *hétaïres*, fléaux de la société moderne, — et d'employer le crayon bleu, chaque fois que le romancier, laissant échapper une bouffée de scepticisme, nous montre des femmes, légères et coupables dans la fugitive saison des amours, se réfugiant dans la dévotion quand elles passent à l'état de belles-mères et n'en devenant que plus désagréables. J'espère, monsieur, que ma demande ne vous semblera pas trop indiscrète, et, dans ce doux espoir, j'ai l'honneur d'être votre très dévoué serviteur. »

BARDAS DE LASTRINGUY.

Vous croyez peut-être que c'est fini ? Erreur ! Voici le bouquet ; un bouquet de 15,000 francs ! La célèbre madame Prévost vous en aurait donné cinq cents pour ce prix-là.

Le samedi saint, à dix heures du matin, — remarquez bien la date ! — le facteur rural m'apportait la lettre suivante, chargée... de malédictions. Un membre du cercle des Pommes de terre, excellent homme d'ailleurs, m'écrivait :

« Mon cher monsieur, une charmante femme, qui assure vous avoir rencontré une fois, en 1837, chez la marquise de Trébizonde, et dont vous avez fait la conquête, — comme M. de Pourceaugnac celle de Sbrigani, — par la grâce avec laquelle vous mangiez votre pain, me confie une mission que je suis heureux de remplir. Elle a une fille adorable, une délicieuse enfant de

Digitized by Google

quinze ans, — un prodige! — douée de talents au-dessus de son âge... et de tous les âges. C'est surtout dans la poésie qu'excelle cette huitième merveille, élève — que dis-je? — émule de l'abbé Delille et de la Nature. Elle a composé trois acrostiches de première force sur son nom, — Apollonie, — celui de sa maman, — Nathalie, — et celui de son oncle, — Bonaventure. — Trois perles! — Elle a écrit, sur la mort de son chat, une élégie de huit cents vers, qui nous a tous fait pleurer à chaudes larmes. Elle a raconté, en vers badins, entremêlés de prose enjouée, — dans le genre de Chapelle et de Bachaumont, — un voyage d'agrément qu'elle avait fait, lors des vacances, sur les côtes de Normandie. Elle a improvisé, — toujours en vers, — trois compliments pour la fête de sa tante, de sa cousine et de son parrain. Enfin, elle nous a littéralement stupéfiés, l'autre jour, en nous apportant une *saynète*, telle que vous en chercheriez vainement dans le *Théâtre de campagne* et dans le répertoire d'Eugène Labiche: *saynète* qui sera très probablement jouée à la prochaine distribution des prix de sa pension, — un bijou!

> Son heureuse, sa tendre mère,
> De ce trésor justement fière...

— Tiens! voilà que, moi aussi, je parle en vers: ce que c'est que le bon exemple!

Sa mère est maintenant possédée d'un désir,

> « Désir de femme est un feu qui dévore,
> Désir de mère est bien plus vif encore! »

Digitized by Google

c'est de soumettre ces œuvres exquises à votre goût si sûr, à votre jugement si infaillible. Vous devez être d'autant plus flatté de cette marque de confiance, de cette insigne distinction, que l'aimable dame est très liée avec deux de nos plus éminents académiciens, et qu'elle n'hésite pas à vous donner la préférence..... »

Je n'en lus pas davantage, et ici je dois entrer dans la voie pénible des aveux. Je n'avais jamais juré de ma vie. Cette fois, je me rattrapai en dix minutes, au point de mériter une honnête moyenne entre Vert-Vert et le plus mal embouché des charretiers. Les *F*..., les *B*..., les *S*... *nom de D*..., voltigeaient sur mes lèvres avec une rapidité de vingt mille jurons à l'heure. Je me grisais de cette langue nouvelle, comme un homme habituellement sobre se grise à son second verre de la veuve Cliquot. J'aurais rendu des points à Cambronne, à M. Margue et à Bordenave. Tout à coup, un éclair, une pensée, un remords vient me rendre à la raison et me faire rougir d'épouvante et de honte :

— Malheureux ! misérable ! c'est demain le saint jour de Pâques !... et... et me voilà plus noir que jamais ! Il me reste à peine quelques heures pour me réconcilier avec le bon Dieu ! Opprobre ! des jurons ! presque des blasphèmes !

Walter Scott, dans le *Château de Kenilworth*, a comparé le pécheur pardonné, qui se hâte de *rechuter*, aux enfants qui, dès qu'on leur a mis leur jaquette des dimanches, n'ont rien de plus pressé que de se

Digitized by Google

rouler dans le ruisseau. Il n'y avait pas à dire, ma jaquette était bien malpropre!

Je fis atteler, et je partis pour Avignon, où j'étais sûr de trouver, parmi nos chers *expulsés*, des trésors de miséricorde. A présent, permettez-moi un peu de paysage qui nous reposera de ces grossièretés et de ces violences. La nouvelle route qui conduit de mon village au point légendaire, et que l'on a surnommée *la Petite Corniche*, est ravissante. Au lieu de gravir, comme l'ancienne, des rochers stériles, pelés et sans caractère, elle côtoie le Rhône, qui, dans cette douce saison d'avril, semble s'être paré pour la voir passer. Dominée par la montagne dite de *la Justice*, que le printemps couvre et parfume d'un tapis de romarins, de thyms, de serpolets, et de genêts en fleurs, elle se glisse, avec des ondulations de serpent, le long de notre beau fleuve, qui lui communique sa grâce et sa fraîcheur. A un des tournants de la route, la vue est vraiment magique. A l'horizon, le mont Ventoux, dont la cime encore neigeuse contraste avec les molles tiédeurs des vallées et des plaines qui s'échelonnent à ses pieds. Au second plan, les gigantesques tours papales abritant de leur masse dix fois séculaire la ville sonnante, si pittoresque dans l'encadrement de ses élégants remparts; sous mes yeux, presque sous ma main, le Rhône, reflétant, avec mille nuances d'opale, de nacre et d'aigue-marine, les arches vermoulues de son vieux pont de bois; caressant, avec les câlineries d'un tyran qui se fait bon prince, ses îles, vraies corbeilles de verdure, mais d'une verdure que

Digitized by Google

je ne connaissais pas, du moins dans notre Midi ; car, cette année, grâce à des ondées continuelles et au silence indéfiniment prolongé de notre redoutable mistral, les saules, les peupliers, les ormeaux et les aulnes ont des tons d'une suavité idéale qui feraient la joie ou le désespoir des aquarellistes.

Il avait plu dans la matinée, et le pâle rayon de soleil, qui satinait ces délicieux fouillis de feuillages humides, ajoutait encore à la magie du tableau.

— Mon Dieu ! me disais-je, quel admirable sujet d'étude pour Chintreuil, pour Daubigny ou pour Corot !

Malheureusement, Corot, Daubigny, Chintreuil, sont morts, et, ce qui est toujours vivant, c'est ma proverbiale maladresse. Par malheur aussi, ce qui est trop joli est presque toujours dangereux ; témoin madame d'Hermany, la blonde tragique, et madame de Maurescamp, la brune inquiétante, les deux héroïnes de l'irrésistible roman d'Octave Feuillet, *Histoire d'une Parisienne.*

Exalté, *déséquilibré* par cette bizare série de sensations exorbitantes, j'avais voulu conduire moi-même. Mal m'en prit. Au dernier tournant du chemin, resserré par une saillie du rocher, encombré de moellons et défoncé par les pluies, je versai de la façon la plus désastreuse. J'en fus quitte pour une légère contusion ; mais mon *groom*, un villageois presque septuagénaire, eut une jambe cassée, et, pendant quelques jours, j'ai cru que nous ne pourrions échapper à l'amputation... Hélas ! parce qu'on a juré

Digitized by Google

et *sacré* comme plusieurs palefreniers, ce n'est pas une raison pour qu'on soit un habile cocher. J'en faisais la cruelle expérience.

Attendez ! l'épilogue est plus lamentable que tout le reste. En cet endroit, le Rhône forme une anse où s'établissent, pendant tout le mois d'avril, les pêcheurs d'aloses. Leurs bateaux, garnis de grands filets et amarrés à la berge, communiquent avec la nouvelle route, par un talus presque perpendiculaire où s'est frayé tant mal que bien un sentier étroit et glissant. A l'instant même où nous versions avec fracas, une pauvre vieille, femme d'un des pêcheurs, Simon Cabourel, montait péniblement le sentier, portant sur sa tête une corbeille pleine de ces poissons essentiellement provençaux et printaniers, appelés dans le pays, les *poulardes de la semaine sainte*. Épouvantée par le bruit de la voiture brisée, du brancard disloqué, par les cris du *groom* à demi écrasé sous les roues, Marianne Cabourel fit un mouvement de recul; le pied lui manqua, et elle tomba ou plutôt roula de toute la hauteur du talus dans le bateau où elle faillit aplatir son mari comme une des aloses qu'il venait de prendre. Elle s'en tirera; mais elle a eu deux côtes enfoncées, une épaule démise, la mâchoire entamée, et elle a perdu ses deux dernières dents; bref, incapacité de travail pour le reste de ses jours.

Après le premier moment de stupeur et de frayeur, Simon Cabourel me régala d'une bordée de gros mots, d'injures, d'apostrophes et d'onomatopées qui

Digitized by Google

me prouvèrent que, dans la langue des jurons comme dans celle des serments, je n'étais encore qu'un écolier. J'avais beau lui dire : « *Pêcheur, parle bas!* » il n'en criait que plus fort, et me répondait, en me montrant ses deux poings énormes, que je n'avais pas *conduit ma voiture avec prudence*, et que l'assassin de sa femme *ne lui échapperait pas*. En effet, le lendemain, ainsi que je devais m'y attendre, je vis arriver une assignation pour avoir à comparaître devant le tribunal et m'entendre condamner à 25,000 francs de dommages-intérêts. Le procès s'est plaidé avant-hier. Au fond, Cabourel se préoccupait beaucoup moins des côtes de sa femme que des moyens d'en extraire une mine d'or. Il avait choisi un jeune avocat républicain, maître Muserolle, qui a de la faconde et de la verve. Je cite, de mémoire, son exorde, qui donnera une idée de sa plaidoirie :

« Messieurs,

» Grâce aux bienfaisantes lumières du suffrage universel, grâce à l'héroïque patriotisme, à l'abnégation sublime et aux austères vertus républicaines des Grévy, des Gambetta, des Jules Ferry, des Farre, des Constans, des Cazot et autres grands citoyens, leurs illustres collaborateurs, les réactionnaires, monarchistes, aristocrates et cléricaux renoncent momentanément à l'espoir de rétablir la dîme, de restaurer le droit du seigneur, de ressusciter la corvée et d'obliger les manants à battre les étangs pour faire taire les grenouilles. Ils se dédommagent de cette privation en écrasant, comme sous le règne du bon plaisir, les

Digitized by Google

hommes et les femmes du peuple; de ce pauvre peuple dont les sueurs les engraissent et qui travaille pendant qu'ils jouissent. Mon infortunée cliente, Marianne Cabourel, est dans un tel état qu'elle n'a pu paraître devant vous, et que vous ne pouvez juger de ses souffrances et de son danger que par les larmes qui coulent sur les joues hâlées de son mari. Mais il est facile à de hautes intelligences comme les vôtres de se représenter cette horrible scène, digne des siècles d'arbitraire et d'oppression. Ici, un aristocrate, un légitimiste, hautain, rogue, fier, superbe, dédaigneux, intraitable, bourré d'obscurantisme et de préjugés nobiliaires, se croyant sorti du casque de Jupiter ou de la cuisse de Minerve...

Le président : « Gazez, maître Muserolle! gazez!... »

— Le voyez-vous, du haut de son fringant équipage, fumant un *londrès*, songeant aux moyens de ramener l'ancien régime et la royauté de droit divin, le lorgnon incrusté dans l'arcade sourcilière, contemplant ces tours papales, bastions de la tyrannie et de la superstition théocratiques, dont les souterrains vous raconteraient, s'ils pouvaient parler, une longue histoire de supplices?

Le président : « A la question, maître Muserolle! à la question! »

— La question! j'y suis. Que lui importe, à ce type de l'oisif égoïste et riche, qu'une pauvre femme de pêcheur, renversée par sa voiture, tombe à demi morte dans le Rhône? S'il était plus lettré, s'il avait lu notre inimitable fabuliste, il dirait avec un ricane-

Digitized by Google

ment féodal : « Ce n'est rien ! c'est une femme qui se noie ! » Non ! son cœur bronzé ne lui a pas dit : « Arrête ! arrête ! arrête ! » — et pourtant cette femme portait des aloses ! ! ! ..... »

Remarquez que je n'en veux nullement à maître Muserolle, qui est un très aimable homme en dehors de ses opinions avancées. Je trouve son exorde si naturel, qu'il me semble que c'est moi qui l'ai fait.

Le jugement a été remis à huitaine. Mon avoué me conseille de transiger pour douze mille francs, et c'est probablement le parti que je prendrai. Avec les frais et dépens, ma voiture en morceaux, mon cheval couronné, les visites du chirurgien qui soigne la jambe cassée, c'est un total de 15,147 francs 88 centimes ; le tout, parce qu'une enfant précoce, une huitième merveille, une petite fille douée de talents au-dessus de son âge, a composé une élégie sur la mort de son matou !... Si vous ne me dites pas que c'est raide, je vous dirai : « Non ! c'est le chat ! »

Digitized by Google

M. PAUL FÉVAL

Le Coup de grâce, dernière Étape d'une Conversion.

« — Ce séminaire démocratique des avocats sans causes, des médecins sans malades, des professeurs sans cervelle et des athées qui mitonnent à bas feu chacun sa petite religion dont il est le Christ, n'a jamais su, ne saura jamais produire que les outils de notre honte mortelle. » (1870. Gouvernement de la démence nationale.)

« — Ce sont des polichinelles de bois blanc, grossièrement taillés au couteau en Catilinas, qui veulent jouir à tout prix, jouir et s'enrichir à n'importe quel jeu, à n'importe quel trafic, jouir sans relâche, s'enrichir toujours, et jouir encore, et encore s'enrichir, fût-ce à cent pieds sous la boue, fût-ce jusqu'au cou dans le sang. »

« — M. Thiers, à qui l'Europe crut un instant parce qu'il avait traité le Génois de fou furieux. » — La France fit appel à lui pour reposer sa tête malade sur l'oreiller de la monarchie. Mais M. Thiers, ne pouvant

Digitized by Google

être roi, ne voulut pas de roi et fit la république pour être président. C'était un petit homme aigu, délié, sans foi, et qui méprisait incomparablement la République. Il trompa la France, qu'il aimait assurément un peu, pour favoriser la République, qu'il haïssait, et mourut loin du pouvoir, qu'il avait marchandé au prix de son âme et de son honneur. Il est mort tout entier ; la République, sa fille, lui a fait l'aumône d'un peu de marbre et de beaucoup d'outrages. Il aurait pu sauver son pays, rien qu'en le laissant agir de soi. Il lui a fallu faire effort pour ne pas être grand et perdre sa patrie. »

« — J'étais fixé sur les habiletés et même sur l'éloquence de ce tribun en chef qui, ayant pêché beaucoup de millions en eau plus que trouble, emplit les ruisseaux de ses tramails tendus dans l'espoir d'y trouver pris, par une nuit sans lune, ce poisson de ses rêves qui s'appelle l'EMPIRE. »

Et Paul Féval ne connaissait pas encore les derniers *charabias* du Mirabeau des marchands de vin ! !

J'ai cité, un peu au hasard, ces divers passages de son nouveau livre, parce qu'ils suffiraient à supprimer d'avance toutes les chicanes. S'il y a eu quelques légers dissentiments à propos de la troisième *Étape* de cette *conversion* digne des âges héroïques de l'Église, il n'y aura qu'une voix pour saluer ce *Coup de grâce*, le bien nommé ; car il portera le coup de grâce à toutes les résistances. Pourtant, quand même Paul Féval, si sévère pour lui, si indulgent pour les autres, devrait m'accuser d'un reste d'impé-

Digitized by Google

nitence finale, je ne puis m'empêcher de remarquer les différences purement littéraires qui lui ramèneront cette fois les récalcitrants. Certes, la foi la plus ardente, la plus expansive exaltation religieuse, l'esprit, le génie, le besoin du sacrifice, l'âme, la flamme des confesseurs, des martyrs, des grands néophytes, contemporains de saint Paul ou de saint Augustin, débordent dans ces pages bénies. Le chemin de Damas monte jusqu'aux cimes du Carmel et du Calvaire. Quel cœur de glace ne serait réchauffé, quel cœur de bronze ne serait attendri, en présence de cet admirable père de famille, revenu de toutes les vanités de ce monde, fortifié par d'effrayantes épreuves, frappé dans sa fortune laborieusement et glorieusement acquise, possédé de la divine folie de la croix, dépossédé des méprisables biens de la terre, et s'écriant dans son pathétique épilogue : — « Cela fait donc trois de mes enfants que j'ai offerts à Dieu déjà. En des jours ordinaires, je dirais : C'est assez ! — mais, en notre temps, *ce n'est jamais assez !* La persécution règne, le martyre est dans l'air. Parmi les enfants si chers qui nous restent, puisse la bonté de Dieu laisser à notre amour ceux dont son dessein éternel n'a que faire ! mais les autres, si d'autres encore doivent être choisis, et, quand même le divin, le douloureux signe les marquerait tous et toutes, ah! je les donne d'avance, en ce qui dépend de ma propre volonté ; je les donne à l'armée de la religion, avec ou sans uniforme ; je les donne au combat, je les donne à la

Digitized by Google

persécution et au martyre. Sauveur Jésus, retenez ma parole; j'ai dit TOUS! »

Qui refuserait une larme, une bonne et pieuse larme, à cette victoire de la Grâce sur la nature, à la sublime immolation de l'amour, c'est-à-dire de l'égoïsme paternel ? Nous nous souvenions, en lisant cette page, que M. de Montalembert, bien bon catholique, lui aussi, avait quatre filles, toutes plus charmantes et plus parfaites les unes que les autres. La seconde, l'adorable Catherine, eut la vocation religieuse. La lutte fut longue, douloureux le sacrifice dans le cœur de son illustre père. Ne nous en plaignons pas ! Cette lutte nous a valu (voir les *Moines d'Occident*) trois des plus belles pages qui aient jamais été écrites dans aucune langue.

Mais il y a autre chose dans le nouvel ouvrage de Paul Féval, et cette autre chose amènera le résultat que j'avais désiré ; la rencontre de ses deux publics — celui de sa première et celui de sa seconde manière, — également empressés de le lire. Cette fois, l'auteur du *Coup de Grâce* renonce à s'effacer derrière le problématique M. Jean, qui nous avait un peu désorientés. Il était bien saint, souvent bien éloquent, toujours bien énergique, ce M. Jean ! Mais il avait le tort de dédoubler, pour ainsi dire, la conversion de Paul Féval, de compliquer et d'obscurcir ce fait si simple et si clair dans son évangélique beauté ; un romancier célèbre et populaire, Breton d'origine, chrétien de cœur, né et élevé dans une de ces familles dont Grégoire XVI aurait dit : *Sono tutti santi !* lancé

Digitized by Google

dans les zones les plus torrides de la vie littéraire, devenant, à Paris, un de ces pécheurs avec lesquels on ferait encore deux ou trois couples d'honnêtes gens, entraîné dans ce tourbillon, grisé un moment de succès, de bruit, d'excès de travail, écrivant deux cents volumes où l'on ne découvrirait pas une ligne contre la religion et la morale, mais cessant de pratiquer ce qu'il vénère et ce qu'il aime, alarmant son ange gardien sans le désespérer, laissant son âme s'engourdir sous le continuel effort d'une imagination infatigable ; puis, réveillé par un coup de foudre, appliquant à sa conversion, avec la vigueur de sa nature bretonne, l'ardeur de cette imagination si fertile en romans, passant, par gigantesques enjambées, de la neutralité respectueuse et sympathique aux vagues appels d'une foi inquiète, des anxiétés de cette foi aux douceurs de la certitude, des premiers élans de la prière aux suprêmes extases, de la fermeté du *Credo* à l'humilité du *Confiteor*, et, finalement, à un tel état de perfection chrétienne que les directeurs de sa conscience sont, j'en suis sûr, obligés de le modérer.

Voilà le texte, voilà le drame intérieur, et j'en connais peu de plus beaux ; l'histoire d'une âme ! Mais, dans cette histoire, que de chapitres préliminaires qui nous étaient inconnus ! que de détails où une curiosité amicale peut, sans offense pour le dénouement, chercher la transition du profane au sacré ! C'est pourquoi, à présent que vous savez tout ce que ce livre contient de trésors pour la *seconde*

Digitized by Google

clientèle de Paul Féval, je reviens un moment à la *première !* aux innombrables lecteurs de ces récits qui balancèrent pendant quinze ans les bruyants succès des *Mystères de Paris*, des *Mousquetaires* et des *Mémoires du Diable*. Ils reconnaîtront qu'un écrivain de race, un conteur plein de sève et de ressources peut devenir *dévot*, sans rien perdre de sa verve, de son entrain, de son talent d'observation, de sa singulière aptitude à faire alterner la comédie et le drame, à saisir dans le vif une figure grotesque, à combiner les droits de la réalité et les privilèges de l'imagination avec assez de puissance pour que nous acceptions l'invention comme absolument vraie et la vérité comme admirablement inventée. Mais, en même temps, ils ne pourront se défendre d'un douloureux tressaillement en voyant ce qu'il en coûte pour arriver à devenir un de leurs auteurs favoris, ce que l'on souffre avant de réussir, ce que fut le noviciat, le stage de ce vaillant surnuméraire qui allait écrire les *Mystères de Londres*, *le Fils du Diable* et la *Quittance de minuit ;* par quelles rudes épreuves il justifia et retrempa sa vocation invincible, et à quel point il fut malheureux avant d'être célèbre. Relisons ces pages encore palpitantes d'espérance, de détresse et d'angoisse, mourantes d'inanition et radieuses de confiance ; puis rentrons en nous-mêmes, nous qui, au début de notre vie littéraire, avons toujours été sûrs de notre pain du lendemain, nous qui pouvions échouer sans périr, et qui n'avions à nous préoccu-

Digitized by Google

per que des frivoles questions de vanité. Parfois il nous est arrivé de nous plaindre, et peu s'en fallait que, dans notre présomption ridicule, il nous prît envie de nous poser en martyrs des causes vaincues, des partis ingrats, des impitoyables variations de l'opinion et du goût, de l'irritante obstination d'une société myope à garder deux poids et deux mesures, à mener de front son indulgence pour ses démolisseurs et son indifférence pour ses amis. Parfois il nous semblait que le public, que *notre public*, nous payait trop maigrement de nos efforts et de nos peines. Eh bien ! nous nous trompions. Ce qui n'aurait pas été juste, ce qui eût rompu la proportion entre le travail et le salaire, entre le mérite et la récompense, c'eût été que l'homme éprouvé par des misères et des privations incroyables, l'athlète chancelant dans un coin sombre de l'arène sous l'étreinte du froid, de la fièvre et de la faim, l'énergique *croyant* que sa foi en lui-même et dans son œuvre soutint à travers cette crise effroyable où succomberait notre faiblesse, ne fût pas, après avoir doublé ce cap des Tempêtes, plus fêté, plus acclamé, plus populaire que le *monsieur* qui, en tombant, serait tombé sur un lit de plume et pour qui le succès ou la chute n'aurait pas été le *to be or not to be*. Commencer par les roses pour finir avec les épines, commencer par les épines pour finir avec les roses : voilà la justice !

N'importe ! lorsque, pendant les jours gras de 1846, je flânais sur le boulevard, et lorsque je vis, arrêté à chaque instant par une foule compacte, le char triom-

Digitized by Google

phal où s'étalaient, dans leurs costumes éclatants, les personnages du *Fils du Diable*, vivantes réclames de l'*Époque* (lisez *l'Époque !*), je ne me doutais pas de deux choses : que l'auteur de ce récit diabolique serait un jour un saint, et que, avant de faire ainsi la conquête de sa bonne ville de Paris, il avait préludé à cette vogue inouïe de la façon suivante : « Je n'étais pas même bien sûr d'être éveillé ou de ne point subir le paroxysme du délire des affamés. Tout mon être défaillait par le manque absolu de nourriture, par le froid, par un malaise profond, un vide, une angoisse que je ne m'expliquais pas en ce moment, et l'écrasante terreur qui me navrait n'avait pas pour moi de nom précis. » — Il faut lire ces pages poignantes, où Paul Féval est redevenu, non pas un romancier, — je suis persuadé qu'il n'imagine rien et qu'il n'exagère presque pas, — mais un narrateur incomparable, narrateur de sa propre histoire ; d'une histoire étrange, pathétique, comique, bariolée, romanesque, dramatique, fantaisiste, féerique, providentielle, partant d'un de ces intérieurs bretons où la vertu, la foi, la piété, la sainteté, les plus pures traditions de la religion et de la famille, se respirent avec l'air, pour aboutir à cette église du VŒU NATIONAL, à cette merveilleuse basilique du Sacré-Cœur, menacée par tant de passions brutales, tant de haines sacrilèges, et dotée de 72,000 francs par une seule des publications de Paul Féval.

Mais, dans l'intervalle qui sépare ces deux points extrêmes, dans cet itinéraire parisien où le voyageur

Digitized by Google

côtoie, sans jamais y tomber, précipices et fondrières, gouffres et bourbiers, que de piquants épisodes, que de détails émouvants ! Sa première cause d'abord, qui fut aussi la dernière. Il a vingt ans, il est avocat ; sa famille veut le garder ; le souvenir de son admirable père le protège et le recommande. Le voilà dans sa robe de lustrine noire, un peu râpée. Son client, Planchon, est déjà une de ces figures originales, curieuses, bien faites pour échoir à l'avocat d'aujourd'hui, au romancier de demain. Comme certains prévenus politiques, il voudrait combiner l'acquittement avec la gloriole. Seulement, sa politique, à lui, est de voler des poulets, et toute la question est de savoir s'il a volé avec effraction et escalade. — Oui, dit la vanité, qui s'accommode mieux du sobriquet de *fin renard* que de celui de blaireau ou de fouine. — Non ! répond la peur des gendarmes et de la prison. Le jeune avocat plaide le *non*. Il prouve qu'une haie n'est pas un mur, qu'un talus n'est pas une façade. Il est en veine et en verve ; il obtient d'emblée un succès de sympathie et de gaieté. Les juges ont ri, ils sont désarmés. Mais, décidément, l'amour-propre est allé cette fois se nicher dans un poulailler. Planchon ne veut pas être innocent ; il lui déplairait de sortir de l'audience, humilié et penaud comme un renard qu'une poule aurait pris. Il tient à sa réputation. Pour son honneur, il faut qu'on sache qu'il n'a pas son pareil, dans tout l'arrondissement, pour escalader les murailles, franchir les clôtures et voler les poules. Il coupe la parole à son défenseur, il démolit son

Digitized by Google

plaidoyer pièce à pièce, et il réussit à se faire condamner à cinq ans de travaux forcés. Avouez que, pour qu'un avocat mette, à son début, la main sur un client aussi original, il faut qu'il soit prédestiné à écrire, dix ans plus tard, la *Fée des grèves*, *le Loup blanc* et le *Mendiant noir*.

Mais ce n'est là qu'une jolie scène de vaudeville. La comédie nous apparaît sous les traits de M. Ernest Duverdieux et de sa poétique épouse Uranie, quelque peu cousins de notre héros, Parisiens de juste milieu, et si généreux, si bons parents, qu'ils offrent à leur jeune cousin une large hospitalité de cent francs par mois, embellie d'une soupente, à condition que son génie naissant se mettra aux ordres de la politique d'Ernest et de la muse d'Uranie. Pourtant, nous n'arrivons pas au cabinet de travail du mari et au trépied de la femme, sans avoir fait, avec Paul Féval, un de ces voyages en diligence, comme on en faisait alors et comme il sait les raconter. Quelle bonne trouvaille, cette famille qui remplit, à elle seule, tout le véhicule, et qui, dirait-on, ne voyage que pour manger ! Les paniers se vident, les odeurs s'exhalent, les doigts suppléent aux fourchettes, les vieux journaux font office de serviettes; Gargantua et Pantagruel remplacent le *Guide-Joanne*. C'est une orgie de lard et de pâté, de jambon et de fromage, de sandwiches et d'eau rougie. Quand on a fini, on recommence. Lorsqu'on n'a plus faim, on mange encore; le tout avec les circonstances aggravantes des digestions difficiles, des restes étalés sur les coussins de la voiture,

Digitized by Google

des enfants prompts à expier leur intempérance, du parfum *sui generis* dont l'âcreté et l'épaisseur sont décuplées par les vitres closes ! Quel supplice pour le jeune rêveur, dont l'imagination franchit les espaces, dont le songe, pareil à un ballon captif, voudrait, à chaque instant, s'envoler hors de cette boîte nauséabonde, et qui, aspirant d'avance la vague senteur des myrtes et des lauriers-roses, est arrêté au passage par cette charcuterie ! Enfin il arrive. C'est ici que commence le règne éphémère du couple Duverdieux, excellente caricature — plus voisine peut-être de Daumier que de Gavarni, — de ce que fut, sous ce pauvre Louis-Philippe, toute une partie de la bourgeoisie parisienne, étonnée de son triomphe, prise au dépourvu par sa subite royauté, à la fois sérieuse et puérile, prétentieuse et vulgaire, cachant sous des airs de gravité un fond énorme de médiocrité ou de sottise, jouant avec des semblants d'idées comme les parvenus avec les *bibelots* de leur salon, faisant de sa politique, de sa religion et de sa morale une mosaïque de contradictions et d'inconséquences, prétendant concilier à son profit les incompatibles, telle enfin qu'il la fallait pour masquer tant mal que bien un *interim* révolutionnaire, pour régner sans gloire, abdiquer sans honneur, conspirer contre elle-même, préparer sa perte, s'étonner de sa chute et laisser, par distraction ou inconscience, place à la République, sa mortelle ennemie.

J'abrège forcément et à regret. Il y a, dans ce chapitre, de bien belles pages où Paul Féval, à propos

Digitized by Google

de ce ménage voué au faux sous toutes ses formes et dans toutes ses variantes, nous montre en germe, dans ses travers et ses ridicules, tout ce qui devait plus tard pervertir, égarer, affoler, déshonorer et ruiner notre malheureux pays. A-t-il réellement existé, vers 1840, entre *Jocelyn* et les *Rayons et les Ombres*, des Muses de pacotille, telles que madame Uranie Duverdieux, — que l'on se figurerait plutôt à Draguignan qu'à Paris, — escortée de poétereaux grotesques, invoquant le GRAND ART, à la Grande-Chaumière, entre *un Cavalier seul* et une chope, créant des *Cénacles* risibles, fondant des recueils poétiques à dormir debout, écrivant des vers de quatorze pieds, embauchant les sécretaires de son mari pour en faire des versificateurs ou des ténors, et, avec tout cela, prise au sérieux, ayant un salon et exerçant une influence? Il y a loin, il faut en convenir, de cette Uranie à madame Émile de Girardin, et je ne puis pas, quoique j'en aie bonne envie, confondre son époux, M. Ernest Duverdieux, avec les Rémusat, les Thiers, les Odilon Barrot, les Duvergier de Hauranne, les Sylvain Dumon et les Malleville. Félicitons-nous pourtant des ridicules de ce couple, de cet indigeste mélange de politique frelatée, de religion mitigée, de franc-maçonnerie anodine, de poésie de mirliton, puisque notre vaillant ami, étouffant dans cette atmosphère, plus lourde et plus suffocante que les miasmes gastronomiques de ses compagnons de voyage, se hâte de s'y dérober et de reprendre possession de lui-même. Hélas! nous voici dans la tour d'Ugolin. Vous

Digitized by Google

savez déjà quelles émotions m'a données, quelles réflexions m'a suggérées ce terrible pacte de famine entre la jeunesse et le travail, entre le début et la victoire, entre la pauvreté et le talent. Si parfois, pendant les années fécondes et relativement profanes — je ne consens pas à dire *coupables* — de Paul Féval, nous avons eu envie de murmurer tout bas qu'il nous racontait et réussissait à nous faire croire des choses bien extraordinaires, nous devons aujourd'hui ajouter tout haut qu'il en avait bien le droit, puisqu'il en a subi de plus phénoménales.

La crise est finie, la malechance vaincue; l'auteur des *Mystères de Londres* et du *Fils du Diable* bat son plein. La vogue se déclare, foudroyante comme celle dont parle Balzac dans *Un Grand Homme de province à Paris*. Les éditeurs affluent; les journaux à grand tirage se disputent l'heureux conteur. Ses feuilletons font prime. Les éditions et les traductions se multiplient, plus rapides et plus pressées que celles de l'*Assommoir*. *Le Bossu*, si populaire, double succès de roman et de théâtre, couronne brillamment cette éclatante période. Lagardère rivalise avec d'Artagnan. Mais, pour suffire à cette prodigieuse besogne, le grand producteur s'est d'autant plus surmené, qu'il n'a pas, comme Alexandre Dumas, un essaim de collaborateurs. Il tombe malade, d'une maladie bizarre, dont la bizarrerie même met une harmonie de plus parmi tant de sujets de surprise. Son médecin devient son hôte, puis son beau-père; mariage providentiel, conçu et décidé entre un rêve et un accès de

Digitized by Google

fièvre, avec une jeune fille qu'il a à peine entrevue ; mariage improvisé comme une *suite au n° prochain*, mais béni de Dieu, écrit au ciel, prologue lointain du *Coup de grâce*. Aux années de prospérité, de fécondité et de bonheur succèdent des adversités nouvelles. D'abord, une piqûre d'amour-propre. M. de Villemessant, de qui nous avons tous plus ou moins reçu quelque amical coup de boutoir, déclare brusquement au romancier, le lendemain de nos désastres, que sa popularité n'a pas échappé au naufrage universel. Cette boutade boulevardière signifiait tout simplement que le contre-coup de nos malheurs, la violence des partis, le tumulte de la politique, allaient *démoder* le roman feuilleton. Paul Féval y voit un signal de déchéance, et, lui qui devait bientôt édifier tous les diocèses de France, il se croit annexé déjà au diocèse de l'archevêque de Grenade. Mais, hélas ! parce que Grenade fut, dans son temps, une ville musulmane, ce n'était pas une raison pour demander aux Turcs un refuge contre cette annexion purement imaginaire. L'emprunt turc ! Toute une fortune engloutie dans les eaux du Bosphore ! Le fidèle, converti par la faillite des infidèles ! Un charmant poète, Édouard Grenier, nous a représenté, dans l'*Elkovan*, les âmes en détresse des pauvres femmes noyées par la jalousie mahométane, reparaissant sous les blanches ailes de ces oiseaux symboliques qui effleurent de leur vol infatigable les vagues, les minarets et les murs mystérieux du Sérail. J'aime à me figurer ainsi la belle âme de notre ardent néophyte s'élançant vers

Digitized by Google

les espaces et les hauteurs, allégée du poids de son argent, qui va se perdre dans le canal de Constantinople. C'est le moment que guettait la Grâce divine. Vous savez le reste ; je n'y reviendrai pas ; mais je finirai par une remarque qui me ramène sous les remparts d'Avignon. Paul Féval, jusque dans l'exaltation de sa piété, sur le plateau de la Salette comme dans la grotte de Lourdes ou au seuil de l'église du Sacré-Cœur, demeure toujours ce qu'il ne peut pas cesser d'être sympathique, charitable, indulgent et bon. Je lis à la page 500 : « Le préfet, esclave du ministère oppresseur dans le département où mon fils fait ses études, était un de mes meilleurs amis d'autrefois, ayant collaboré avec moi au journal *catholique* du chevaleresque Henri de Pène, qui inséra (aux applaudissements du futur préfet) mon premier article *en faveur des jésuites.* »

Et savez-vous quel est ce futur préfet, collaborateur de Paul Féval et de Henri de Pène, suave, exquis, ami des Jésuites,

Excellent catholique en herb'...??
— Le légendaire M. SCHNERB ! ! ! (*bis.*)

Digitized by Google

ALBÉRIC SECOND [1]

Le 21 août 1881, jour mémorable où le suffrage universel a renvoyé à la Chambre 395 députés qui peuvent être réélus, mais qui ne seront jamais renommés, la littérature, pour ne pas être en reste, commettait la phrase la plus monstrueuse que l'on ait imprimée depuis Guttenberg. La voici : « Walter Scott a fait plus de filles coupables et de femmes adultères que Balzac. »

Lamartine n'était pas de cet avis lorsqu'il écrivait ces beaux vers :

« La main du tendre enfant peut t'ouvrir au hasard
Sans qu'un mot corrupteur étonne son regard,
Sans que de tes tableaux la suave décence
Fasse rougir un front couronné d'innocence;
Sur la table du soir, dans la veillée admis,
La famille te compte au nombre des amis,
Se fie à ton honneur, et laisse sans scrupule
Passer de main en main le livre qui circule;
La vierge, en te lisant, qui ralentit son pas,
Si sa mère survient, ne te dérobe pas,

1. *La Vie facile.*

Digitized by Google

Mais relit au grand jour le passage qu'elle aime,
Comme en face du ciel tu l'écrivis toi-même,
Et s'endort aussi pure après l'avoir fermé,
Mais de grâce et d'amour le cœur plus parfumé. »

Maintenant, à ce brevet de vertu décerné à l'auteur de *la Physiologie du mariage*, à ce brevet d'immoralité infligé à l'auteur de *Guy Mannering*, opposez les lignes suivantes de l'éloquent écrivain qui signe *Ignotus :* « Regardez les livres que lit à Paris une femme du monde — j'entends les livres contemporains. Ah ! pauvres jeunes gens de notre parti conservateur, qui écrivez les livres doux et charmants de la vingtième année ! Ah ! PAUVRES VIEUX ÉCRIVAINS de notre grande cause sociale, qui écrivez les livres sages, croyants, polis, qu'on écrivait autrefois !... Écoutez ce mot épouvantablement brutal d'un de nos journalistes les plus connus à un jeune écrivain conservateur : « Mon cher, rappelez-vous qu'il vous serait » plus facile d'entrer dans la chambre de madame » de X..., cette ardente réactionnaire, quoiqu'elle soit, » dit-on, une honnête femme, que d'entrer dans sa bi- » bliothèque. » — Cela explique pourquoi les livres des écrivains croyants, modérés, décents, se vendent moins que les autres. (Oh ! oui, beaucoup moins !) Si une femme telle que madame de X... ne lit pas les livres des écrivains de la grande cause vaincue, je vous affirme que ce ne seront pas les femmes des révolutionnaires qui les liront. »

Hélas ! rien de plus vrai ; mais, au risque de copier M. Josse, je répondrai à l'*Inconnu* dont les

Digitized by Google

articles nous consolent de ceux de M. Zola : « Madame de X... est-elle seule coupable ? N'a-t-elle pas pour complices les journaux mêmes de son parti ? Ne peut-elle pas alléguer pour excuse que ces journaux, quand ils mentionnent, par extraordinaire, un de ces livres croyants, sages, modérés, honnêtes, polis, des *pauvres vieux écrivains* de notre grande cause sociale, y mettent si peu d'entrain, restent si froids, si brefs, si laconiques, ont si bien l'air de s'acquitter d'une corvée, d'accomplir un ennuyeux devoir de courtoisie, de discipline et de coterie, font, d'autre part, si large mesure aux produits de la littérature déshonnête, malhonnête, subversive, grossière, révolutionnaire et radicale, que la pauvre riche madame de X..., qui n'est pas forcée d'être une lettrée comme madame Caro ou la comtesse d'Haussonville, va où on la mène, achète ce dont on parle, lit ce que lui recommandent la rumeur publique, la curiosité universelle, l'article de son journal, l'intensité des réclames, tout jusqu'à la passion et l'ardeur des critiques, des indignations, des colères, des anathèmes, mille fois préférables pour un livre à ces louanges glaciales et banales, bâillements de bonne compagnie. Elle y va, cette charmante et irritante fille d'Ève, comme, dans une promenade sur la plage de Trouville ou sous les ombrages du parc de Vichy, elle irait là où l'attireraient les valses de Strauss, la musique de Métra, le rendez-vous des belles baigneuses et de la *haute gomme*, les mille bruits de la foule élégante. Ce n'est pas sa faute, si ses guides patentés, au lieu de la con-

Digitized by Google

duire en face des neiges immaculées de la Jungfrau, sur les bords du beau lac de Lucerne ou à travers la sublime horreur du cirque de Gavarnie, la promènent dans des fondrières coupées de dangereux précipices, hérissées de plantes malfaisantes, peuplées de bêtes venimeuses, et moins fertiles en cascades qu'en chutes.

De tout ceci vous concluez, n'est-ce pas, qu'il faut que je sois bien bête pour continuer ces *Causeries littéraires?*... Ah ! brigadier, comme vous avez raison !

Pour combattre cet accès de mauvaise humeur, j'ai relu *la Vie facile* d'Albéric Second. Quel aimable et charmant conteur ! En voilà un du moins qui ne cherche pas midi à quatorze heures, qui ne s'inquiète pas de savoir s'il écrit d'après le procédé scientifique comme le tailleur de Gulliver prenait mesure d'habit, si son héros est en règle avec le pancréas, si la formule expérimentale s'accorde avec le langage de son héroïne, si l'anthropologie ne chicanerait pas son dénouement, si son dialogue est exactement conforme au document humain, si Claude Bernard et Littré auraient contresigné son cinquième chapitre. Il a le naturel, il a la grâce, il a l'esprit du mot, le mot de la situation, tout ce que n'a pas le clan superbe des raisins trop verts et des queues coupées. Et quel heureux titre, *la Vie facile !* Oui, trop facile ; car cette facilité nous explique, non seulement pourquoi le comte de Trévisan, comblé de tous les dons de la nature et de la fortune, finit par épouser une intrigante et par se faire voiturer, perclus et *gâteux*, dans une petite calèche traînée par deux moutons, mais aussi pourquoi

Digitized by Google

une société forte, puissante, intelligente, ayant tout pour elle, le temps, l'argent, l'esprit, l'éducation, le crédit, la tradition, l'estime, l'autorité morale, toutes les armes offensives et défensives, s'est laissée peu à peu glisser sur la pente, fleurie au sommet, hideuse à la base, et ne peut plus aujourd'hui opposer à ses ennemis vainqueurs que de stériles dédains ou de hautaines épigrammes. C'est si rebutant, la vie difficile ! C'est si commode de vivre au jour le jour, de se désintéresser d'une politique ennuyeuse ou odieuse, de se distraire des anxiétés publiques ou des humiliations nationales sur le turf ou devant le tapis vert, à l'Opéra ou à Luchon, aux concerts de bienfaisance ou aux bals de charité ! En attendant monsieur le pillard, monsieur le partageux, monsieur l'incendiaire ou monsieur le bourreau, on jouit gaiement de tous les biens de ce monde ; on monte à cheval, on chasse, on danse, on cause, on *flirte*, on nage, on colporte les commérages du casino et les échos de la grève. On dépense cent mille francs pour sa meute et deux cent mille pour son écurie. On ouvre nonchalamment un journal, et, si le Premier-Paris signale quelques points noirs, si Saint-Genest redouble de verve incisive et de prédictions sinistres, si Ph. de Grandlieu nous donne, avec son entraînante éloquence, les *Philippiques*, les *Verrines* et les *Catilinaires* du grand martyr de Charonne, on se hâte de passer à la seconde page, où s'étalent toutes les joies du *high life*, où miroitent tous les diamants, où s'épanouissent toutes les fleurs des serres chaudes aristocratiques, où pas

Digitized by Google

un détail n'est omis des toilettes de la princesse, des parures de la marquise, des robes à traîne de la duchesse, des savantes indiscrétions du corsage de la baronne! S'occuper des élections au mois d'août, en pleine canicule, allons donc! C'est la saison où on grille à Paris, où on étouffe dans les villes, où on rôtit dans les villages, où on suffoque dans les réunions préparatoires, où la propagande électorale se complique de poussière, d'insectes, de sueurs rustiques, d'odeurs fâcheuses, de toutes les duretés du thermomètre. C'est le moment où il est le plus doux de parcourir les grands bois, d'aspirer l'air des champs et les émanations salines, de faire la sieste sous la *vérandah*, en vue du paysage ou de la mer, de poursuivre la perdrix dans le sillon, de surprendre le lièvre au gîte, le chevreuil dans la clairière, l'izard sur la montagne; sans compter les rendez-vous donnés ou promis, cet hiver, pendant une valse, par Célimène ou Araminte! Il est clair qu'Araminte est plus aimable que M. Cazot, et Célimène plus gracieuse que M. Farre. Pendant ce temps, les termites font leur œuvre; ceux qui ont tout à gagner exploitent l'absence ou l'inertie de ceux qui ont tout à perdre. L'audace de l'attaque s'accroît, s'aggrave, s'envenime de la mollesse et du désarroi de la défense. Rabagas se multiplie; les cabarets regorgent; le chef-lieu de département envoie ses mots d'ordre aux chefs-lieux d'arrondissement; ceux-ci expédient la consigne aux chefs-lieux de canton, qui se chargent de la transmettre aux communes rurales. Jacques Bonhomme,

Digitized by Google

étourdi, ahuri, hébété, grisé de paroles, de chopes et de promesses, se décide à écouter les parleurs et à oublier les absents. — Et voilà comment une majorité factice, artificielle, méchante, dissolvante, destructive, haineuse, avide, gonflée d'ambition, bouffie de fiel, pourrie de médiocrité, une majorité de *convention*, a pu s'emparer de la France !

Mais me voici trop loin de cette *Vie facile*, étonnée à bon droit de m'avoir suggéré une digression si prolixe, si morose et si pédante. Donc, le comte de Trévisan, grand seigneur, millionnaire, élégant, magnifique, aimable, aimé, ayant toutes les bonnes chances, même celle de gagner au jeu et de ne pas vieillir (il y a seize ans, j'aurais dit : un rôle taillé tout exprès pour Lafont), a un ami, un fidèle Achate, un Pylade, qui s'appelle Montgiraud, et qui nous est tout d'abord très sympathique. Montgiraud est le reflet dont Trévisan est le rayon, mais sans ombre de parasitisme et de basse complaisance. Il donne même à ce frivole et brillant viveur une leçon et un exemple. Il fait ce que Trévisan devrait faire. Ce jour-là même, au début du récit, il attend une jeune fille, Georgette Liseron, jusque-là pensionnaire dans un couvent de Fontainebleau. Elle est charmante, cette Georgette, dans sa naïveté virginale, et l'auteur nous a bien spirituellement épargné le désagrément de la confondre avec les ingénues de l'ancien Gymnase. Georgette Liseron, la bien nommée ; car on songe, en la nommant, à cette jolie plante qui a besoin de s'appuyer pour vivre, et qui s'acquitte envers son *tuteur* en le

Digitized by Google

couvrant de clochettes roses ou bleues. Hélas! ce tuteur, ce devrait être le comte de Trévisan; car peut-être avez-vous déjà deviné qu'elle est sa fille, et lui-même, dans son égoïsme de *vieux beau* admirablement conservé, voudrait bien ne pas le savoir. Georgette est un souvenir vivant et souriant d'une morte et d'un deuil, d'une liaison éphémère avec une danseuse de l'Opéra, qui méritait mieux, n'était légère que sur les planches et n'a aimé que Trévisan.

C'est à Georgette que Montgiraud prépare un pavillon dépendant et indépendant du splendide hôtel du comte; c'est pour elle qu'il déploie une activité prodigieuse, qu'il attend une institutrice anglaise, qu'il convoque tapissiers, lingères, couturiers et modistes, qu'il gourmande valets de chambre et soubrettes. Nous sommes en plein Paris, au cœur d'un roman essentiellement parisien, écrit par un homme qui sait sur le bout du doigt les mystères du boulevard, des coulisses de l'Opéra, du foyer de la danse et du Grand-Seize. Soyez sûrs que nous allons voir apparaître quelques-unes de ces figures que n'inventerait pas, même avec du génie, un habitant de Carpentras ou de Draguignan. Voici d'abord le baron Bruneau, qui, de l'avis de tous, excepté du sien, manque de prestige. Quel bon type! il se nomme Tancrède, et sa femme s'appelle Olga. Elle l'adore, du moins il le croit, et, pour rester adorable, il a pris le parti dangereux de vivre avec elle comme un gommeux avec une cocote, de l'associer à toutes ses folies, d'en faire son camarade plutôt que sa compagne, de

Digitized by Google

la conduire partout, aux petits théâtres, aux cafés-concerts, au pesage, au bal Mabille, dans les cabinets les plus particuliers et dans les compagnies les plus... générales. Ce qui résulte de ces témérités conjugales, je vous le dirais bien ; mais j'en suis détourné par une visite étrange que j'ai reçue hier soir. C'étaient deux religieuses, expulsées de leurs cellules par ces aimables décrets auxquels la nouvelle Chambre prépare sans doute une seconde édition, plus augmentée que corrigée ; jeunes encore, belles et touchantes dans leur mystique pâleur, sous le bandeau où s'encadrait leur front virginal ; si mélancoliques, que je me demandais, avec une instinctive sympathie, si des malheurs et un deuil de famille n'étaient pas de moitié dans leur tristesse, et n'avaient pas précédé ou déterminé leur vocation.

— Monsieur, m'a dit celle qui paraissait l'aînée, M. Albéric Second est votre ami ?

— Oui, madame, et j'en suis fier.

— Eh bien ! nous venons vous charger d'une commission pour lui. Veuillez, je vous prie, lui dire que nous ne reconnaissons pas pour nos sœurs la baronne Olga Bruneau, la danseuse Nadine, les nièces du marquis de Pontaillac, et surtout la marquise Julia de Val-Feras.....

— Mais, madame, pour vous obéir, j'aurais besoin de savoir votre nom...

— C'est juste... nous sommes les demoiselles du Rançay.

Je m'inclinai profondément devant cette infortune

Digitized by Google

saintement supportée, et je répondis en guise de plaidoyer :

— Permettez-moi de vous rappeler que la religion et la charité sont sœurs. Vous êtes trop pieuses pour être prudes, trop intelligentes pour confondre quelques gaietés gauloises de bonne compagnie avec des arrière-pensées sournoises et corruptrices. Sous ses lestes allures, ce nouveau roman, *la Vie facile* est d'une moralité excellente. Il nous montre deux viveurs quinquagénaires, deux pécheurs parisiens, deux oisifs, deux inutiles, dont l'un se réhabilite et se sauve en donnant à sa vie un but, à sa conscience un devoir, tandis que l'autre se dégrade et se perd en se laissant subjuguer par une intrigante. D'ailleurs, voici un détail auquel vous ne sauriez être insensibles. Lorsque le charmant écrivain qui vous a dû une couronne académique a semé sous vos pas toutes les fleurs d'innocence, de grâce, de vertu et de piété, il était ou se croyait malade. Comment ne pas saluer, dans *la Vie facile*, tous les signes de belle santé et de bonne humeur? Comment s'étonner si son bras, qui avait maigri, reprenant ses proportions naturelles, l'a forcé d'élargir la manche?

Voilà la commission faite. Je ne dirai donc rien de l'épisode du café Californien, quoiqu'il soit bien amusant. Mais quelle excellente figure, le marquis de Pontaillac, oncle adoptif d'une demi-douzaine de danseuses de l'Opéra, qu'il appelle ses nièces, et si passionnément dévoué au culte de Terpsichore qu'il pourrait l'appeler sa tante! Ne l'ai-je pas un peu

Digitized by Google

connu, ce sémillant marquis, « joli et coquet vieillard, tiré à quatre épingles, sentant bon, chaussé à toute heure et en toute saison d'escarpins vernis et de bas de soie rose? » C'était pendant les années heureuses où nous suivions les représentations de *Robert le Diable*, de *Gustave III* et des *Huguenots*. Il portait un nom moins aristocratique; il se nommait M. Guillaume. Je l'ai eu souvent pour voisin de stalle. Il ne parlait que jetés-battus, entrechats, pirouettes et ronds-de-jambes. Noblet avait plus de ballon, Legallois plus de parcours, Duvernay plus de pointes. Il flânait dédaigneusement dans les corridors ou au foyer, pendant les actes insignifiants où il n'y avait que de la musique; puis il rentrait précipitamment pour le ballet, et, s'il était en retard de cinq minutes, M. Poncelet, le spirituel professeur, avait une façon de lui dire : « Monsieur Guillaume! monsieur Guillaume! vous manquez à tous vos devoirs! » que M. Guillaume prenait au sérieux, et qui faisait rire tout le groupe des habitués. Il avait chez lui, comme le marquis de Pontaillac, une salle spéciale où les danseuses venaient répéter leurs pas. Mais voilà le malheur! les extrêmes se touchent, et, à force d'aimer cet exercice, il est rare qu'on ne finisse pas,

« En l'honneur du maillot, par tomber en enfance! »

Le marquis de Pontaillac n'est, bien entendu, qu'un personnage épisodique. Le principal intérêt du récit, c'est la partie engagée entre la marquise Julia de Val-Feras, ci-devant écuyère du cirque de Madrid, et

Digitized by Google

Montgiraud, ennemi de la marquise et protecteur de la charmante Georgette Liseron, délaissée, ou à peu près, par son vrai père. Les enjeux de cette partie, c'est, d'un côté, Trévisan, dont la folle passion pour Julia n'aura beau jeu que s'il se résigne à passer par la mairie et l'église ; de l'autre, Georgette, que madame de Val-Feras veut faire épouser par son frère Hector Clavarot, espèce de cabotin encore plus sifflé que M. Gambetta. L'amoureux Trévisan capitule, et cette capitulation, nous l'avons vu, le transporte, à grande vitesse, d'une jeunesse trop prolongée à une décrépitude trop précoce, dans une petite calèche traînée par deux moutons; dernier attelage d'une majesté léonine ! Georgette Liseron échappe au péril ; elle épouse le jeune homme qu'elle aime, Henry Aubertin, très sympathique, quoique avocat, très épris de Georgette, quoiqu'il soit le héros du galant épisode du Café californien ; mais il a le bon esprit de choisir la vraie mine d'or. Le bon Montgiraud aplanit toutes les difficultés légales en devenant le père de Georgette, que la loi ne lui a pas permis d'adopter, mais qu'elle lui permet de reconnaître.

Tout cela est vif, clair, amusant, léger, lestement enlevé d'une main sûre, parsemé de mots heureux, de jolis détails pris sur le fait, et d'une lecture aussi facile que la *Vie* si exactement peinte et si agréablement vitupérée par Albéric Second. C'est lui qui va me fournir le mot de la fin. Son baron Bruneau, maltraité par le baccarat, également malheureux quand il reste à quatre et quand il tire à cinq, finit par solli-

Digitized by Google

citer et obtenir une sous-préfecture, et l'auteur s'écrie, en souvenir du *non ignara mali :* « Que ceux qui n'ont pas été un peu sous-préfets lui jettent la première pierre ! » Oui, mon cher Albéric, vous avez été un moment, sous le décevant rayon de la lune de miel lamartinienne, sous-préfet de Castellane, et je vous félicite de ne plus l'être; car vous, si bien au courant des dessous de cartes parisiens, vous auriez eu le chagrin de voir le suffrage universel, toujours ingénieux, toujours bien inspiré dans ses préférences, préférer... le frère d'un homme d'esprit à Eugène Rostand, le charmant poète, le citoyen dévoué, le fin causeur, fidèle traducteur de Catulle, lauréat de l'Académie française, qui, avant, pendant et après sa candidature, aurait eu le temps de devenir votre ami, comme il est le mien.

Digitized by Google

JULES CLARETIE [1]

Une des erreurs de l'école que je ne me lasserai pas de combattre, — sans aucune animosité personnelle, — c'est de vouloir que les générations littéraires se détruisent en se succédant. A ce compte, un écrivain, un critique, qui aurait le triste privilège d'atteindre les limites de la vieillesse, ne serait plus bon qu'à se soumettre et surtout à se démettre. Il assisterait au défilé de chefs-d'œuvre qu'il ne comprendrait pas, à peu près comme ces vieux invalides, écloppés et mutilés, qui, en des temps plus heureux, voyaient passer sur les boulevards, au milieu des acclamations populaires, les jeunes vainqueurs de Sébastopol et de Solférino. D'après ce système, le rocher de Sisyphe et le tonneau des Danaïdes pourraient servir de symboles aux littératures. Tout serait à recommencer et à refaire deux ou trois fois par siècle ; les nouveaux-venus ne profiteraient pas des leçons, des exemples, des fautes de leurs devanciers ; le génie propre à une

1. *Monsieur le Ministre.*

Digitized by Google

nation et à une langue serait sans cesse tiraillé en sens contraires, et devrait effacer le beau vers de Lucrèce :

« *Et quasi cursores, vitaï lampada tradunt.* »

On soufflerait sur les lampes, et tout serait dit.

Je voudrais aujourd'hui, à propos du roman de Jules Claretie, *Monsieur le Ministre*, — dont le succès est si unanime et si éclatant, — prouver que, pour comprendre et accueillir une œuvre de grande valeur, on n'a besoin d'être ni de son âge, ni de son temps, ni de son école, ni de la société dont elle offre l'expression et dont elle résume les types. Assurément, s'il y a un livre moderne entre tous les modernes, actuel parmi toutes les *actualités*, c'est *Monsieur le Ministre*. S'il ne s'agissait que de faire ressortir ses mérites, je m'abstiendrais peut-être ; car j'arrive trop tard, et *Monsieur le Ministre* peut désormais se moquer de Monsieur le critique. Mais j'y trouve une nouvelle preuve que, en dehors de toutes les doctrines et de toutes les formules, le talent réussira toujours à nous mettre d'accord ; c'est une occasion que je ne saurais négliger.

La démocratie a une politique ; elle n'est pas belle, mais elle est triomphante, ce qui fait compensation. Elle veut avoir aussi une littérature ; rien de plus juste ; elle est dans son droit ; le nôtre est de lui répondre : « Une littérature ? mais vous l'avez, et de longue date. M. Hugo, que vous récusez aujourd'hui, dont vous ne voulez pas même comme d'un ancêtre.

Digitized by Google

tout en lui dressant des statues anticipées, M. Hugo, à travers ses magnifiques effusions lyriques, a fait, dès le début, non pas du libéralisme, comme il l'écrivait pour duper les *libéraux* raffinés et lettrés de 1830, mais de la démocratie littéraire. Il était déjà démocrate, et même quelque chose de pis, — lorsque, dans *Claude Gueux*, il glorifiait un scélérat dont les crimes s'aggravaient de mœurs infâmes ; lorsque, dans *le Dernier Jour d'un condamné*, il prenait parti pour le supplicié contre le juge et le bourreau ; lorsque, dans *Notre-Dame de Paris*, il sacrifiait les cardinaux, les magistrats, les ambassadeurs, la grande dame, la jeune fille noble, le prêtre, le capitaine, à une courtisane, à une bohémienne, à un sonneur et à une chèvre ; lorsque, dans tous ses drames, il s'acharnait à dégrader la majesté royale, sans même respecter cette pauvre Marie Tudor, qui, montée sur le trône à quarante ans, malade, laide, dévote, fanatique, intolérante, ne se doutait pas qu'un poète français nous la montrerait un jour passant sa main ridée dans la blonde chevelure de Fabiano Fabiani. Seulement, dans ce système dont il ne s'est jamais départi, et que sa trop verbeuse vieillesse exagère jusqu'à la monomanie et à la rage, M. Hugo obéissait à ses instincts révolutionnaires, à sa soif de popularité, dans une société qui n'était plus aristocratique, mais qui était encore monarchique et régulière. Il lui imposait, sous forme d'exceptions, les créations despotiques ou chimériques de sa volonté et de son génie. Comme toujours, elle se laissait faire, ou-

Digitized by Google

bliant de s'apercevoir que l'antithèse, ce perpétuel *dada* du poète, était déjà de la démocratie pure, puisqu'elle abaissait toutes les hauteurs et rehaussait toutes les bassesses. En fait, il n'existait aucune affinité visible entre la cour de Louis-Philippe et cette littérature, entre les hommes éminents qui occupaient alors le pouvoir et les personnages de fantaisie que nous présentaient le roman et le théâtre.

Le roman de Jules Claretie est pris dans les entrailles mêmes de notre troisième République, si tant est qu'elle ait des entrailles pour autre chose que pour digérer les dîners et les métaphores de M. Gambetta. Toutes les pages portent l'estampille de l'heure présente ; ce qui veut dire, non pas que ce soit une œuvre d'*à-propos*, mais que cette œuvre serait impossible sous un autre régime. A côté de la vérité locale et du moment, il y a la vérité humaine. Quoi de plus vrai, de plus humain que cette donnée, en dehors des accessoires et des épisodes ? Un jeune avocat de province, Sulpice Vaudrey, est nommé député. Avant de franchir ce seuil de toutes les grandeurs, il a épousé par amour une charmante jeune fille, et je place d'emblée cette délicieuse Adrienne tout près de l'Antoinette du *Gendre de M. Poirier*. Le scrutin de liste l'a fait député. Un tour de roue parlementaire, aidé de son éloquence, en fait le ministre de l'intérieur. Ne cherchez pas ! Ce n'est ni M. Beulé, ni M. Ricard, ni M. de Marcère, ni M. Lepère, ni M. Constans ; c'est MONSIEUR LE MINISTRE. Il a, au début, les étonnements, les joies, les illusions, les ivresses, les

Digitized by Google

éblouissements, presque les naïvetés, non pas d'un parvenu, — ceux-là ne sont jamais naïfs, — mais d'un homme arrivé. Il est, dans un autre cadre rajusté par la politique, le grand homme de province à Paris. Sa première apparition dans les coulisses de l'Opéra a été justement citée comme un chef-d'œuvre de *réalité*, sauf la spirituelle objection d'un malin qui s'y connaît, et qui nous disait : « Il y a eu tant de ministres depuis onze ans, que les plus médiocres figurantes du corps de ballet sont blasées sur ce genre de phénomène, et qu'il ne produit pas le moindre effet.

Sous Thiers et sous Grévy j'ai tant vu de ministres ! »

Aussi ne s'agit-il pas de l'impression produite, mais de celles que ressent cet homme jeune, passionné, ambitieux, éloquent, sur ce terrain si nouveau pour lui, sous ces hardis regards, à travers le gaz et la gaze, dans ce tourbillonnement parisien où se révèlent en lui des sensations inconnues, des curiosités dangereuses, un singulier mélange de trouble, de vagues désirs, de vanités satisfaites ; toute une Amérique où il rencontrera bien peu de sauvages, où il restera bien peu de place pour la chaste et douce Adrienne, pure héroïne de son roman de jeunesse, de ses printanières et provinciales amours. Pauvre Adrienne ! elle a confiance, et pourtant elle regrette déjà, dans ces vastes et froids appartements du ministère, la vie paisible de Grenoble, les soirées de causerie intime et de tendresse, les jours où le travail accompli sous ses yeux était encore du bonheur,

Digitized by Google

toutes les fleurs délicates des premières saisons. Il lui semble que sa lune de miel, si limpide quand elle se levait sur les cimes alpestres, s'est voilée de trop de nuages pour rayonner jusqu'à la place Beauvau. Ce regret est un pressentiment.

Vous devinez que M. le ministre va devenir le point de mire des maîtresses de maison ralliées à la République, et qui, sur les ruines de la société d'élite, affichent la prétention paradoxale d'avoir un salon. Hélas! ce ne sera plus le salon, tel que nous l'entendions autrefois, tel que nous en avons eu la tradition ou le souvenir, lorsque ces souveraines de toutes les élégances et de toutes les noblesses s'appelaient la duchesse de Duras ou madame Récamier, la duchesse de Rauzan ou la marquise de Montcalm, la comtesse de Circourt ou la duchesse de Broglie; aimables rendez-vous du bel esprit et du bon esprit, où tout se fondait dans une exquise harmonie, où les lettrés s'initiaient tout naturellement au ton des hommes du monde, où la politesse des manières rivalisait avec la grâce du langage, où les causeurs avaient le pas sur les parleurs, où l'on n'aurait pas permis, même à la gloire, à la puissance et au génie, d'être mal élevés, où les fausses notes étaient encore plus inconnues que les silences. Trésors d'un reliquaire brisé par la maigre main du temps! perles fragiles d'un écrin emporté par les révolutions! derniers débris d'une aristocratie mourante, écrasée sous le nombre, blessée à mort par la démocratie, achevée par le suicide! Aujourd'hui, les reines bourgeoises de

Digitized by Google

ces salons nouveaux voudraient bien nous faire croire à la République athénienne. Par malheur, elles sont vainement en quête d'un Aristide ; Démosthène met ses coudes sur la table ; Périclès fume sa pipe sous le nez d'Aspasie ; Platon courtise les chanteuses d'opérette ; Socrate noie sa ciguë dans des flots de bière ; Alcibiade se fait habiller à la *Belle-Jardinière ;* Diogène joue à la Bourse ; les archontes ont remplacé Miltiade par un chapeau tromblon et un habit noir. Toute cette Attique inédite, mélangée, bigarrée, criarde, infestée de champignons, d'odeurs fâcheuses et de pompes équivoques, a une peur bleue d'Aristophane.

D'ailleurs, il n'y a pas assez loin d'Athènes à Corinthe, et la preuve, c'est que Sulpice Vaudrey rencontre, dans un de ces salons demi-mondains, une femme qui va être son mauvais génie, et que les salons d'autrefois auraient tenue à distance : Marianne Kayser, la Sirène ou plutôt la Circé ; car les Sirènes, plus clémentes, se bornaient à noyer leurs auditeurs ; Circé, plus cruelle, leur faisait subir la plus humiliante des métamorphoses. Quel contraste, Adrienne et Marianne ! une Madone d'Andréa del Sarto en face d'une courtisane du Titien ! La fascination sensuelle, magnétique, voluptueuse, toute-puissante sur l'homme qui *n'a pas vécu,* opposée à la chaste et légitime tendresse ! Jules Claretie a peint cette redoutable fille du démon, cette sœur perverse d'Astarté, passée au crible de toutes les tentations et de toutes les séductions contemporaines, avec une intensité de ton et de couleur, un je ne sais quoi de passionné et

Digitized by Google

d'implacable, qui ferait croire qu'il a connu quelque part l'original de cette chaude copie, qu'il la décrit de souvenir ou d'après nature. Ce qui me frappe dans cette séduisante et malfaisante figure, c'est que l'on croit à tous moments qu'elle va se confondre avec un type déjà connu, une madame Marneffe, une des terribles révoltées du roman moderne, et qu'elle garde jusqu'au bout son individualité. Ce que ces femmes de proie font de leurs victimes, on le sait, et je crois l'avoir déjà dit. A celui-ci elles prennent son argent, à celui-là son honneur, à cet autre son esprit. Un regard, un sourire, une caresse, leur suffisent pour faire d'un avenir brillant un passé flétri. Elles créent à leur usage une atmosphère de mensonge à laquelle leurs adorateurs s'acclimatent peu à peu, et où ils finissent par vivre comme dans leur élément. Elles personnifient le dissolvant le plus actif de la conscience, de la raison, de la volonté, de l'intelligence humaines. Le libre-penseur, qui ne croit pas en Dieu, croit en elles. Peu s'en est fallu que Sulpice Vaudrey, le chef de la gauche dauphinoise, l'idole et, par conséquent, l'esclave de Grenoble républicain, ne refusât de se marier à l'église, de peur de déplaire à ses électeurs. Il a fallu, pour l'y décider, tout son amour d'avril pour l'honnête et pieuse Adrienne ; et maintenant le voilà, cet incrédule, croyant à l'amour, aux serments, à la pudeur, à l'innocence, au désintéressement, à la vertu, — j'allais dire à la virginité de Marianne !

Tout ce tableau est de main de maître. M. le mi-

Digitized by Google

nistre arrive au pouvoir avec tous les enthousiasmes d'un patriotisme sincère, avec ces grandes idées de réformes, de progrès, d'améliorations sociales, que la Révolution est condamnée à promettre toujours et à ne réaliser jamais. Il a tous les atouts dans son jeu, la jeunesse, l'éloquence, une figure sympathique, la majorité du parlement, une suave et charmante compagne qui ne demande qu'à lui offrir, au milieu des sables mouvants de la politique, une fraîche et paisible oasis, à lui donner, entre deux séances, quelques heures de recueillement, de bonheur intime et de repos. Une fois pris dans l'engrenage des amours coupables et torrides, il est perdu, et son rival Granet, — rien du martyr des belles Arlésiennes, — n'a plus qu'à guetter l'occasion favorable. Cet aigle de Grenoble n'est plus à Paris qu'un pigeon. Ce grand citoyen, qui aurait eu peut-être sa statue en marbre, comme Dupont et Ricard, — des demi-dieux ! — n'est plus que cire molle entre les blanches mains de l'astucieuse créature qui l'enivre, le trompe et l'avilit. Ce fier émule de Barnave et de Barbaroux n'est plus qu'un vieil enfant crédule, plagiaire des Gérontes et des Cassandres de comédie. Il reculerait peut-être devant un mensonge, quand il s'agirait de sauver son portefeuille ; et il descend aux supercheries les plus misérables pour expliquer ses absences ; et il ne rougit pas de honte, lorsqu'Adrienne, toujours confiante, le plaint de ses fatigues, essuie doucement la sueur de son front et lui reproche, avec un redoublement de tendresse, de se surmener, de prendre trop

Digitized by Google

à cœur sa mission de ministre dirigeant, de *leader* constamment sur la brèche, de réformateur attentif à toutes les découvertes de la science et de l'industrie. Adieu tous ces beaux projets dont il berçait son ambition pour se pardonner d'être ambitieux ! adieu l'illusion généreuse, toujours renouvelée et toujours déçue, d'un ministère modèle, d'un ministère comme il n'y en a plus, où l'intérêt du pays domine les petites intrigues personnelles, où l'insatiable appétit des solliciteurs est sacrifié à la dignité, à l'honneur, au bien-être de la nation, où l'on cesse d'être un politicien pour devenir un politique! Pauvre peuple! s'il n'est pas content, il faut qu'il soit bien difficile ! Désormais ses droits, ses souffrances, ses plaintes, ses espérances, vont se perdre dans l'élégant boudoir de Dalila-Marianne. Toutes les questions qui touchent de si près aux besoins de l'ouvrier, au malaise des populations rurales, aux inquiétudes des riches, aux exigences des prolétaires, au relèvement de la France, au repos intérieur, se résument dans la question de savoir comment Sulpice Vaudrey pourra s'y prendre pour maintenir la sécurité de sa femme, payer le luxe de Marianne et négocier ses lettres de change !

Ce perverti est un naïf ; cet homme fort est ensorcelé ; il se croit aimé pour lui-même, et il ne se doute pas que, pour cette pécheresse de haut vol, avide de grandeurs et d'éclat, impatiente de sa position précaire et de sa fortune provisoire, il n'a été, lui, Vaudrey, chef du ministère et du parlement, qu'un médiocre pis-aller. Marianne visait plus haut, et ses

Digitized by Google

châteaux en Espagne n'étaient pas ce que l'on pourrait croire. Elle se savait passionnément aimée par le duc José de Rosas, un Castillan grand seigneur et millionnaire, chevaleresque, savant, voyageur, explorateur, original, héroïque et timide, don Quichotte croisé de Livingstone ; un descendant du Cid, peint par Vélasquez et dramatisé par Caldéron ; un naïf, lui aussi, mais pas de la même manière, avec une passion grandiose et sauvage qui sauve le ridicule, avec la supériorité d'un grand d'Espagne sur un avocat de Grenoble. Il a tout fait pour échapper au péril ; il s'est enfui. S'il y avait une sixième partie du monde, il irait la découvrir pour se dérober à l'irrésistible magie de la charmeuse ; il revient, et le voilà retombé sous le joug ! Sa passion ira jusqu'au bout, jusqu'au mariage ; mais, le jour où un incident vulgaire lui apprendra qu'il est odieusement trompé, il sera d'autant plus inexorable qu'il aura été plus croyant. Remarquez que je ne dis pas crédule ; c'est la nuance entre Rosas et Vaudrey.

Rien de mieux observé que les oppositions de ces trois caractères : Vaudrey, Rosas et Guy de Lissac, viveur spirituel et blasé, Parisien jusqu'au bout des ongles, dilettante de l'amour comme de tout le reste, parfaitement renseigné sur la vertu de Marianne, qu'il a aimée avant qu'elle fût madame Vaudrey de la main gauche et duchesse de Rosas de la main droite. Dans ce roman de la République, Guy de Lissac nous apparaît comme un dernier survivant de l'aristocratie, aimable, brillante, polie, brave, intelligente,

Digitized by Google

mais inutile, inactive, passive, abstentionniste, condamnée à l'oisiveté par l'avènement démocratique, et ne possédant d'autre défaut que celui de la jument de Roland. Détail bizarre et pourtant bien vrai ! Sulpice Vaudrey, provincial tout neuf, marié par amour, préservé des passions corrosives par l'ambition, la politique et le travail, s'empresse de trouver fades la beauté, le charme, la tendresse, l'honnêteté d'Adrienne, dès que Marianne lui a tendu la coupe enchantée ; et Guy de Lissac, qui a parcouru toutes les gammes de la galanterie parisienne, est plus sensible qu'il ne voudrait à cet attrait d'exquise beauté, de chasteté et de douceur. Il s'incline sur ce lis atteint dans sa tige, pendant que son ami Sulpice aspire avidement les parfums capiteux de la tubéreuse ; il est blessé, et peut-être la blessure serait-elle communicative, si Adrienne, même outragée et trahie, ne restait invulnérable.

Dès que Marianne a reconquis son Rosas, dès qu'elle entrevoit sur un prie-Dieu de velours, avec ou sans bouquet de fleurs d'oranger, la couronne ducale, M. le ministre est condamné ; l'expiation commence. Sa déchéance amoureuse coïncide avec trois autres déchéances, politique, financière et conjugale : perte de son portefeuille, de sa fortune et d'Adrienne. Elle a été confiante ; elle sera inflexible. Jules Claretie a épargné à Sulpice la déchéance suprême, la capitulation de conscience devant les offres aurifères du gros et riche manieur d'argent et d'honneur, l'omnipotent et ventripotent coulissier Molina. Son titre

Digitized by Google

d'ancien ministre est une valeur cotée à la Bourse et dans les annonces de ces Compagnies où les refusés de la politique vont essayer de devenir les élus de la finance. Il pourrait se consoler, en cueillant son petit million, de n'être plus ni président du conseil, ni mari, ni amant. Il résiste, c'est très bien ; est-ce absolument vrai ? N'est-ce pas une concession de l'heureux romancier qui ne veut pas qu'il soit dit qu'un ministre de la République a pu spéculer sur son nom et refaire sa fortune par des moyens équivoques ? Voyons, mon cher et brillant confrère ! A toutes les déchéances dont nous venons de parler, j'aurais pu ajouter, en première ligne, la déchéance morale. Lorsqu'un homme s'est jeté à corps perdu dans la chaudière de l'adultère, lorsqu'il a passé des semaines et des mois à inventer des séances de nuit, des comices agricoles, des inaugurations de statues et de chemins de fer, toutes les variétés de l'affaire Chaumontel, pour tromper la meilleure et la plus charmante des femmes, croyez-vous que sa conscience retrouve sa pureté, sa blancheur, sa vigueur, sa fermeté, son intégrité, ses facultés de résistance, pour repousser une tentation où le tort, en somme, paraît moins clair que le tort de sacrifier Adrienne à Marianne, et où il peut alléguer pour excuse bon nombre d'imposants exemples ? Je n'insiste pas. Le vieux moraliste craint d'avoir raison ; le vieux royaliste serait suspect.

Car voilà où je voulais en venir, au risque d'être traité de monomane. Certes, *Monsieur le Ministre* est

Digitized by Google

une œuvre hors ligne, qui place définitivement Jules Claretie au premier rang de nos conteurs. Les personnages secondaires sont pris sur le fait, et si vrais qu'on est tenté de les trouver ressemblants. Il nous semble que nous avons connu et que nous reconnaissons l'oncle Simon Kayser, ce vieux peintre si austère dans ses théories du grand art et si accommodant pour les fredaines de sa nièce Marianne ; Jélyotte, ce courtisan de l'adversité, qui ne salue les ministres que le lendemain de leur chute, mais qui assaisonne d'un filet de verjus ses tendresses de crocodile pour le malheur et la disgrâce ; Warcolier, souple adorateur du soleil levant, intrépide déserteur du soleil couché; Eugène Renaudin, le solliciteur à perpétuité, que les garçons de bureau et les huissiers n'appellent plus que *Monsieur Eugène*, tant il fait partie intégrante du personnel et du mobilier du ministère. Pour d'autres figures, l'allusion est transparente. Ainsi, il est clair que mademoiselle Legrand s'appelait, à l'Opéra, mademoiselle Beaugrand, et que l'on n'a pas besoin de sortir du paradis terrestre (de la République) pour trouver le vrai nom de madame Évan. L'auteur songeait sans doute au château du prince Napoléon, en nous montrant, sous le pseudonyme de Prangins, le bruyant ami du prince, le *jettator* de tous les gouvernements qui ne le font pas ministre, M. Émile Prangins de Girardin. Mais, encore une fois, ce qui ajoute pour moi à l'intérêt de ce récit, à l'éclat de ces tableaux, à la vérité de ces portraits, au sel de ces dialogues, aux curiosités de ces ressemblances, c'est que

Digitized by Google

je puis me dire presque à chaque page : « Remplacez la République par la Monarchie, — oh ! mais la vraie, l'unique, la bonne ! — Sulpice Vaudrey sera peut-être ministre ; car, sous la Restauration, comme sous l'ancien régime, pas n'était besoin d'être grand seigneur ou même gentilhomme pour arriver au ministère ; mais il ne rencontrera pas de Marianne Kayser dans les salons où on l'invitera ; la décence des mœurs publiques et privées le défendra contre les tentations du vice. La régularité *à priori* des classifications sociales le préservera de la cohue des solliciteurs. Appuyé sur le terrain solide du droit et du devoir, il pourra s'occuper des affaires publiques sans en être constamment détourné par la nécessité de défendre son portefeuille. S'il a vraiment de grandes idées, il pourra faire de grandes choses. Bref, au lieu d'être un politicien, il sera un politique ; il sera un bon mari, au lieu d'être un mari infidèle... — et une foule d'*et cætera...* »

Mais trêve de politique ! Il ne manque plus à Jules Claretie qu'un grand succès de théâtre ; je le crois contenu dans ce roman de *Monsieur le Ministre ;* seulement, messieurs nos ministres le permettront-ils ?

Digitized by Google

M. FERDINAND FABRE

MON ONCLE CELESTIN. — MŒURS CLÉRICALES

On a quelque peu reparlé, dans ces derniers temps, de notre cher Romantisme, pauvre vieux lion qui avait le droit de ne pas s'attendre à recevoir le coup de pied de l'Ane. A Dieu ne plaise que je prétende réchauffer des cendres éteintes, ressusciter des querelles mortes! Ce que je veux seulement rappeler, c'est que nous avions une excuse. Les révolutionnaires, en littérature comme en politique, ne sont coupables que lorsqu'ils sont usurpateurs, lorsqu'ils s'emparent de places occupées, lorsqu'ils renversent un ordre établi, lorsqu'ils dérangent des situations légitimement acquises. Remplir le vide, vivifier le néant, se substituer à ce qui n'existe plus, ce n'est pas une révolution, c'est une restauration. Supposez, en 1830, un faux Louis XVII sur le trône de France; les journées de Juillet et leurs suites fatales ne méritent plus que nos hommages. Eh bien! à cette époque, ceux qui se décoraient du titre de classiques, étaient tous de faux Louis XVII, accaparant, à l'aide de faux

Digitized by Google

papiers, l'héritage du vrai Louis XIV. Au théâtre et dans le roman, il n'y avait plus rien. Les tragédies d'Arnauld, de Pichald, de Jouy, de Baour-Lormian, de Luce de Lancival, de Viennet, de Briffaut, de Guiraud, ne ressemblaient pas plus à celles de Corneille et de Racine, que l'*Hermite de la Chaussée d'Antin* n'était comparable aux *Lettres persanes* ou aux *Caractères* de la Bruyère. Je cherche les états de service du roman, de 1818 à 1828, je ne discerne pas un ouvrage qui ait survécu.

En est-il de même aujourd'hui? L'avènement de l'école naturaliste est-il justifié par un interrègne? Non. Bornons-nous au roman; car je ne suppose pas que les *petits fours* du naturalisme au théâtre, depuis *Thérèse Raquin* jusqu'au *Parisien*, aient la prétention de faire concurrence aux œuvres d'Émile Augier, de Sardou, de Dumas, de Ludovic Halévy, de Meilhac, de Gondinet et de Labiche. Sans doute, le roman n'en est plus tout à fait à son âge héroïque. Il a subi, depuis un quart de siècle, des pertes considérables; la mort de madame Sand a clos la liste des grands producteurs, des romanciers célèbres, sûrs, moyennant l'inévitable triage, de ne pas périr tout entiers. Pourtant, malgré le silence de Jules Sandeau et d'Octave Feuillet, malgré la publication, plus désastreuse encore, de cet inénarrable *Bouvard et Pécuchet*, nous avons des compensations remarquables. J'ai déjà rendu hommage à ce groupe féminin d'élégantes ou émouvantes conteuses, qui se multiplient vaillamment sur la brèche, pareilles à un état-major qui serrérait

Digitized by Google

les rangs pour empêcher l'armée de s'apercevoir de la mort de son général, ou, si vous l'aimez mieux, à un massif de vigoureux rejetons, couvrant le tronc d'un chêne déraciné par la foudre ou par les années. Albert Delpit, nous l'espérons bien, ne se reposera pas sur ses jeunes lauriers romanesques et dramatiques. Jules Claretie n'a rien perdu de sa verve toujours en éveil, de ce talent qui se prodigue sans s'épuiser, et qui, serrant de près, avec une rare puissance d'observation et d'analyse, des sujets d'une actualité et d'une vérité douloureuses, réussit à prendre au réalisme ce qu'il a de bon en lui laissant ses énormités. L'ironie sceptique et railleuse de M. Victor Cherbuliez, parfois plus genevoise que légère, et plus prétentieuse que délicate, ne doit pas nous rendre injustes pour son dernier roman, *Noirs et rouges*, récit très intéressant, dont les derniers chapitres gâtent un peu les premiers, mais où le spirituel écrivain, entraîné par la force de la logique et de l'évidence, a été irrésistiblement amené à faire d'une jeune fille catholique, dévote, presque sœur de charité, une création charmante, un délicieux modèle de grâce exquise, de passion chaste et discrète, de simplicité et de courage dans l'épreuve, dans le dévouement et dans le bien, tandis que l'oncle millionnaire et athée de cette ravissante Ietta, le citoyen Louis Cantarel, candidat au conseil municipal de Paris, et *dignissimus intrare*, cumule, en fait d'odieux et de grotesque, de quoi défrayer trois Hovelacque et trois Sigismond Lacroix. Je reçois à l'instant le *Marinier*, de M. Jules de Glou-

Digitized by Google

vet, et, s'il a donné un pendant à son excellent *Forestier*, je le félicite d'avance ; mais je ne veux pas que cette page ressemble à un dénombrement plus ou moins homérique, et je passe sans plus de transition à *Mon oncle Célestin*, de Ferdinand Fabre.

Je sais toutes les objections que peuvent soulever les peintures de la vie cléricale où se complaît le robuste talent de Ferdinand Fabre, et qui n'ont pas toujours de quoi nous enthousiasmer, nous autres cléricaux. Il y a, dans les mœurs sacerdotales, si respectables d'ailleurs et souvent si admirables, tout un côté qu'il vaudrait mieux laisser dans l'ombre, parce que ce léger tribut payé à la faiblesse humaine, si la malveillance l'exploite, peut suggérer des calomnies.

Les prêtres ne sont pas des anges ; ils sont des hommes, et la plupart de nos passions, de nos plaisirs, de nos ambitions, de nos joies, de nos affections, de nos *dérivatifs*, leur sont inconnus ou interdits. Forcés de se détacher de l'esprit de famille, d'accepter l'isolement comme une des conditions essentielles de leur mission en ce monde, de subordonner leurs opinions et leurs sentiments aux exigences de leur robe et aux intérêts de l'Église, ils sont enfermés dans un cercle, et, si ce cercle est, Dieu merci ! le contraire d'un cercle vicieux, il ne les oblige pas moins à vivre d'une existence particulière, à se replier sans cesse sur eux-mêmes, à concentrer sur quelques points l'emploi des heures que leur laisse l'exercice de leur saint ministère. D'autre part, les consciences les plus scrupuleuses sont aussi parfois les plus subtiles, et

Digitized by Google

cela pour des raisons faciles à deviner ; d'abord, parce que la casuistique les accoutume à se renseigner sur les petits sentiers tout en suivant le droit chemin; ensuite, parce que la confession les initie aux secrets, aux subterfuges, aux ruses, aux plus mystérieux replis du cœur humain ; enfin, parce que, la perfection n'étant pas donnée à notre misérable nature, elles ont continuellement à s'assouplir pour mieux s'insinuer, à s'aiguiser pour pénétrer plus avant, à biaiser pour ne pas heurter, à louvoyer entre deux écueils. C'est pour cela, soit dit en passant, que, sous l'ancien régime, et, au besoin, sous tous les régimes, les membres du clergé ont toujours été les diplomates les plus éminents.

Un auteur très profane, s'occupant d'un tout autre sujet, a appelé *cristallisation* le mystérieux travail d'un esprit tout à coup saisi par une idée, la ruminant, la retournant dans tous les sens, arrivant à en faire une idée fixe, à lui donner la transparence et la solidité du cristal. Ce travail, qu'on pourrait aussi nommer *incubation*, est nécessairement moins rare dans la vie sacerdotale que dans la vie mondaine, sujette à tant de diversions. S'il s'applique aux spécialités, ou, comme on dit dans le style actuel, aux *personnalités* cléricales, s'il se fait le complice d'ambitions et d'intrigues d'autant plus actives qu'elles sont moins bruyantes, s'il envenime des griefs, des antipathies, des rancunes, apostés sur la route qui mène du presbytère à l'évêché ; si quelques inégalités se révèlent dans les préférences, les faveurs ou les

Digitized by Google

rigueurs de l'évêque, vous avez là un texte dont il ne faut pas abuser, mais où un observateur ne peut manquer de rencontrer des détails curieux, des situations neuves, des physionomies originales, surtout s'il se sert du verre grossissant, permis ou recommandé à la comédie et même au roman. Voilà le domaine de Ferdinand Fabre. Depuis près de vingt ans, il y règne en maître, et si parfois ce maître surmène un peu ses *sujets*, c'est, nous le savons, que l'exercice du pouvoir finit par effacer les nuances entre l'équité parfaite et la fantaisie passionnée.

Déjà Balzac avait offert un modèle du genre dans ses merveilleux *Célibataires*, dans le mémorable conflit du pauvre innocent chanoine Birotteau avec le terrible abbé Troubert; et c'est, par parenthèse, le seul antécédent qui m'explique pourquoi Sainte-Beuve a appelé Ferdinand Fabre le plus fort élève de Balzac. Fort, oui; élève, non. La qualité la plus évidente de l'auteur de cet étonnant *Abbé Tigrane*, si justement admiré de Barbey d'Aurevilly, c'est l'originalité. Assurément, il n'a pas la prodigieuse variété, la richesse de palette, le génie créateur, l'intensité d'analyse, le prestige, la fascination de Balzac, et cette faculté caractéristique, unique, quasi-surnaturelle, de transformer, en d'incessantes métamorphoses, la réalité en rêve et le rêve en réalité. Ce n'est pas un magicien, un alchimiste; c'est un esprit vigoureux, sain, un peu fruste, avec une pointe d'amertume qui est encore de la saveur, se connaissant assez bien pour se dire : « Je ne possède à fond — mais je

Digitized by Google

les possède comme personne — que deux choses : la vie, les mœurs, les figures cléricales, et les paysages, les types, la couleur locale de mon Languedoc ; non pas du Languedoc qui s'aplanit, s'enrichit, se fertilise, s'émousse et se confond avec la riante et chaude Provence en descendant vers le Rhône, mais du Languedoc Cévenol, âpre, rugueux, hirsute, pauvre, avec ses hivernages ensevelis sous la neige, ses grands troupeaux de moutons et de chèvres alternant entre la montagne et la plaine, ses végétations tardives, ses massifs de genévriers et de chênes-verts, ses cours d'eau vive gazouillant sous la mousse, ses pèlerinages légendaires, ses rustiques chapelles blotties sous des rideaux de fayards, d'aulnes, de peupliers, et desservies par des ermites-quêteurs, compagnies franches des églises locales, à demi moines, à demi bohèmes, moins sérieux que populaires, vagabonds à l'eau bénite ou au vin de Saint-Georges, médiocrement retenus par le cordon de saint François ; tour à tour sobres comme des anachorètes et gloutons comme Gargantua ; en somme, des ivrognes quand ils ne sont pas des saints. — Cette double inspiration ou cette double étude, nous la retrouvons en entier dans *Mon oncle Célestin.*

Mon oncle Célestin serait peut-être le chef-d'œuvre de Ferdinand Fabre, si l'on n'y rencontrait, vers la fin, des teintes violentes qui nous laissent sous une impression de malaise. Célestin, curé de la paroisse des Aires, Saint-Michel et Margat, est un prêtre angélique, d'une vertu candide, d'une pureté virginale,

Digitized by Google

digne de la primitive Église; non point passif et borné comme le bon chanoine Birotteau, mais sans fiel, sans méfiance et sans malice, exposé, par conséquent, aux sourdes hostilités de ses collègues, et pratiquant, dans toute sa divine beauté, le précepte évangélique : « Aimez-vous les uns les autres. » Son histoire nous est racontée par son neveu, âgé de douze ans à la date du récit, mais qui, j'imagine, a attendu une quinzaine d'années pour prendre la plume; sans quoi il faudrait le déclarer conteur, observateur et paysagiste bien précoce.

L'abbé Célestin est malade ; il tousse en chantant la grand'messe. Sa poitrine fatiguée aurait besoin de repos. Son médecin ordinaire, M. Anselme Benoît, officier de santé, *frater* de village greffé sur paysan perverti, — je parierais qu'il est aujourd'hui député, — lui conseille de demander une cure moins importante. C'est un vrai déchirement de cœur pour ce prêtre que vingt-six ans d'apostolat ont étroitement uni à ses ouailles, et qui en est adoré. Il se résigne; il écrit à l'évêché. Mais le voilà presque guéri; il se ravise; il va écrire une seconde lettre pour invalider la première... — Trop tard; sa demande a été accueillie avec une promptitude télégraphique qui ne présage rien de bon. Il est nommé curé de Lignières-sur-Gravéson, canton de Lunas. Son chagrin, son déménagement, son départ, les attendrissements de la séparation, les adieux éplorés de ses paroissiens, les épisodes du voyage, les détails de l'arrivée, les personnages secondaires, tout cela est excellent, pris sur

Digitized by Google

le fait, d'une vérité *vraie* qui n'exclut ni le sentiment, ni l'émotion, ni l'art d'élever jusqu'à la poésie ces scènes familières, cléricales ou rustiques. Rien ne ressemble moins au placage, à la réalité de convention, à l'exactitude artificielle et de parti pris, que la manière franche et nettement *personnelle* de Ferdinand Fabre; c'est ce qui le distingue du procédé dont se vante l'école dite naturaliste et qui consiste à se dire : « Je ne sais rien, absolument rien, de ce que je vais peindre; c'est pour moi langue étrangère et lettre morte; tant mieux! Je n'en aurai que plus de mérite à ne pas négliger un bouton de guêtre. Je vais prendre un calepin et des notes. S'il s'agit de décrire une ville détruite depuis trois mille ans et une civilisation disparue, j'irai passer vingt-quatre heures sur ses ruines. S'il faut détailler le personnel et le matériel des coulisses d'un théâtre, avec accessoires, loges d'actrices, escaliers de service, quinquets, pattes de lièvre et cosmétiques, je tâcherai de m'y glisser, pendant un entr'acte, sous la protection d'un vaudevilliste. Si je dois analyser un gaz, je consulterai un chimiste; si une dissection, je causerai avec un chirurgien; si un cas de petite vérole, je questionnerai un médecin. Si je veux étudier un personnage qui dit la messe, je me garderai bien d'interroger un prêtre; — je ne parle pas à ces gens-là; — mais j'aurai, par amour de l'art et du *document humain*, le courage d'aller, un de ces matins, m'ennuyer à l'église voisine, au milieu des dévotes, pour ne rien perdre du jeu des sonnettes, du cliquetis des burettes, de la hallebarde du suisse et

Digitized by Google

des mollets du bedeau ; ou, mieux encore, je me renseignerai auprès d'un prêtre réhabilité, c'est-à-dire défroqué. Si enfin j'ai à reproduire la physionomie d'un salon de cette bonne compagnie qui achète rageusement mes livres, mais qui peut-être hésiterait à me recevoir, je réussirai bien à découvrir un monsieur qui aura assisté, une fois dans sa vie, à une réception de Compiègne, à un bal des Tuileries ou à un cotillon d'ambassade ; — et il me donnera tous les renseignements désirables. » — Ainsi de suite.

Eh bien ! j'en suis fâché pour ces triomphateurs ; mais ce n'est pas par ce moyen essentiellement factice que l'on arrive à être VRAI, à posséder, non pas cette exactitude littérale qui dégorge, le lendemain, l'information de la veille, mais cette fidélité intelligente, passionnée, animée, vivante, parlante, faite d'une intimité de longue date avec le sujet qu'on traite, d'une assimilation originelle, d'une communauté de sensations entre le portrait et le peintre. Savez-vous à quoi je le compare, ce procédé que justifient l'omnipotence du chiffre, le suffrage universel des éditions ? A l'expédient des aspirants au baccalauréat, qui, pour ne pas être *collés* et pour rattraper le temps perdu, prennent quatre répétiteurs, achètent une vingtaine de *Manuels-Roret*, et avalent, en six semaines, mathématiques, physique, chimie, algèbre, histoire, géographie, grec, latin, allemand, logique, géométrie, psychologie, morale. Le jour de l'examen, ils sauront peut-être assez ; un mois après, ils ne sauront rien.

Digitized by Google

Ce n'est pas ainsi que procède Ferdinand Fabre. Ses sujets, ses cadres, ses personnages, ses paysages et lui-même semblent coulés, à la même heure, par le même ouvrier, dans le même moule. Je suis sûr qu'on l'embarrasserait fort, si on lui demandait quel jour il a commencé à se pénétrer assez profondément des mœurs cléricales et des sites du haut Languedoc pour les peindre avec cette vérité et cette puissance. — « Je n'en sais rien, nous sommes venus au monde ensemble ! » — répondrait-il volontiers. Quoi qu'il en soit, tout le début de *Mon oncle Célestin* est touchant et charmant. Ma première chicane s'adressera à l'affreux ménage Galtier, — Thomas Galtier, bedeau de la paroisse de Lignières-sur-Gravéson, et son épouvantable femelle, — car je ne puis lui donner un autre nom, — la hideuse Galtière. Thomas est un ignoble Triboulet de sacristie, bossu, déjeté, horrible, maté et battu par sa femme, ahuri, hébété, et si abominablement ivrogne, que, en lui montrant un verre de vin, on pourrait le faire passer sur le corps de sa fille. La Galtière est une bête féroce, une louve enragée, que l'on flatterait en la qualifiant de mégère ou de Furie, et qui personnifie un danger permanent pour la sécurité publique. Remarquez que nous sommes en 1846, sous le ministère Guizot, et que, si le curé, par excès de charité chrétienne, hésitait à dénoncer ou à chasser ces deux misérables, le moins énergique des maires, des commissaires de police, des juges de paix ou des brigadiers de gendarmerie aurait vite fait de conduire le mari à un hospice d'in-

Digitized by Google

curables et la femme à la prison de Lodève. En revanche, le personnage de Marie Galtier, fille unique d'un premier mariage de Thomas, est une vraie trouvaille, une perle exquise. Après les célèbres *Paysanneries* de madame Sand, après Mireille et les chefs-d'œuvre de l'idylle moderne, il n'était pas facile, savez-vous ? — dirait un Belge, — de créer quelque chose d'original et de neuf avec une pauvre petite *pastoure* de l'Espinouse, surtout en lui adjoignant une chèvre. Ferdinand Fabre y a pleinement réussi. Je ne puis résister à l'envie de citer quelques lignes : — « En dépit de ses formes grêles, qu'allongeaient encore des vêtements serrés à la taille, Marie Galtier paraissait avoir vingt ans. Elle était élancée, avec un visage ovale très pâle. Autant que, en forçant mes souvenirs, je puis rétablir l'ensemble de ses traits à sa première rencontre, son nez était un peu fort et sa bouche un peu grande ; mais ses yeux, bien que trop ronds, avaient une merveilleuse beauté. Non, jamais je ne vis à personne un bleu de cette nuance adorable. Ce n'était ni le bleu redoutable de l'acier qui dénonce la violence du caractère, ni ce bleu céleste qui promet tant de soumissions, tant de faiblesses à l'amour ; c'était un bleu particulier qui n'appelait ni ne repoussait les tendres avances, quelque chose de paisible et de doux, avec cette vague expression farouche ordinaire à certains animaux inoffensifs, au chevreau, à la brebis, dans leurs plus jeunes ans. Phénomène bizarre, quand il s'agit d'une créature humaine ! Du front très large, poli comme le marbre, de Marie

Digitized by Google

Galtier, ne se dégageait nulle pensée. Qu'éprouvait-elle en ce moment? Nous savons qu'il lui en coûtait de s'en aller, en qualité de pastoure, à l'Espinouse ou ailleurs, et sa face impassible n'exprimait pas le moindre regret. Nous savons qu'elle eût voulu retourner au hameau natal, et ses yeux froids ne trahissaient pas le moindre désir. L'oppression de parents brutaux, la misère, ce fléau qui amoindrit toute vie, avaient-elles, dans quelque lutte obscure et lente, dépouillé cette paysanne de la conscience d'elle-même, des moyens de traduire au dehors sa personnalité morale? ou bien est-il aux champs des êtres que l'hérédité a si intimement liés à la nature, qu'il faudrait les confondre avec les arbres, les troupeaux qui les entourent, parmi lesquels ils naissent, se dépensent, meurent sans avoir vécu? »

Ce portrait de maître — que Jules Breton signerait des deux mains — ne prépare que trop bien les catastrophes finales. L'inconscience, l'indéfinissable confusion des sentiments avec les sensations, des idées avec les instincts, voilà le trait caractéristique de la pauvre Marie Galtier, qui sera la victime expiatoire de cette lutte du bien et du mal dans cet humble coin des Cévennes, et qui entraînera dans sa misère l'innocent abbé Célestin. C'est que l'abbé Célestin a deux ennemis implacables, l'abbé Clochard, curé doyen de Lunas, et M. le vicaire général Vidalenc.

Pas n'est besoin de constater, non seulement que Marie est battue comme plâtre par sa marâtre, la Galtière, — elle y est faite, — mais qu'elle n'est pas

Digitized by Google

en sûreté auprès de cette exécrable Furie, qui, deux ou trois fois déjà, a mis sa vie en grand péril. Le bon Célestin a pitié d'elle, et, comme les médecins lui ont conseillé le lait de chèvre, il prend Marie à son service pour garder, traire et mener paître sa chèvre Zite. Survient la fête de Saint-Fulcran, patron de Lodève, laquelle attire un concours énorme, met en mouvement curés et sacristains, fermiers et vignerons, fermières et pastoures, mendiants et pèlerins, chanteurs et marchands ambulants, acrobates et dentistes en plein vent, cabaretiers et maquignons, ermites et *santi-belli*, nom méridional et populaire des colporteurs, la plupart Italiens, qui vendent, étalés sur une grande planche, de menus objets de dévotion et des statuettes de saints. Les cloches sonnent, la foule se presse, les auberges regorgent, hôteliers et hôtelières ne savent plus où donner de la tête ; c'est une kermesse languedocienne, chauffée à quarante degrés Réaumur, éblouissante de soleil, trempée et noyée dans le vin de Bédarieux ; un fouillis de costumes bariolés, de couleurs criardes, de paysannes endimanchées, de carrioles, de charrettes, de troupeaux, de brocs, de casseroles et d'assiettes, un compromis ou un combat inégal entre Saint-Fulcran et Silène. On prie, on boit, on se prosterne, on se grise, on se bouscule, on se bat, on demande des miracles et de la bière, on dit la messe et on ne sait plus ce qu'on dit. Ferdinand Fabre a peint admirablement ces scènes mi-partie de piété rustique et d'ivrognerie, ce pittoresque pêle-mêle où chaque coup de pinceau ajoute

Digitized by Google

à la couleur locale. Dans ce désordre, que devient Marie Galtier, la fille mal gardée? Vous comprenez que son ignoble père, cédant à des excitations perfides, a été le premier à tomber sous la table. Parmi les ermites, il y en a un qui est un saint, — et un saint à poigne et à trique, — le frère Adon Laboric; les autres sont de mauvais drôles; mais le plus scélérat de ce groupe, c'est le *santi-belli* Jacopo Rusca, infâme coquin qui masque son libertinage sous des airs patelins, des formules de dévotion doucereuse, des génuflexions, des obséquiosités et des phrases de bon apôtre. C'est lui — le misérable! — qui abuse de l'ignorance de Marie, de son abandon, du tumulte de la fête, de l'étourdissement universel. Ce n'est pas une séduction, c'est un guet-apens. Jamais faute ne fut plus inconsciente, jamais infortune ne fut moins méritée. La pauvre enfant ne sait pas même ce qu'on veut lui dire, lorsqu'on l'interroge après avoir remarqué les premiers symptômes. Tout cet épisode est original et pathétique; mais j'aurais voulu que l'odieux *santi-belli* fût châtié au dénouement; car son crime est de ceux dont on peut dire — ce que l'on a dit à propos de scandales récents — que l'on voudrait inventer pour eux des supplices nouveaux ou au moins renouveler les tortures du moyen âge.

N'importe! *Mon oncle Célestin* occupera un très bon rang dans la galerie cléricale de Ferdinand Fabre. J'ai souvent envie, quand je vous parle d'un de ses livres, de lui conseiller d'élargir ses cadres, de changer de terrain, de renoncer aux soutanes en l'honneur des

Digitized by Google

paletots et des habits. Mais je me souviens qu'un maître, un de nos plus éminents critiques contemporains, M. Cuvillier-Fleury, conseillait un jour au plus *fort* de nos auteurs dramatiques — après ses merveilleux débuts — d'abandonner le demi-monde pour essayer de peindre le monde tout entier. Les princesses, les duchesses et les marquises que nous a montrées depuis lors l'éclatant écrivain, prouvent qu'il connaissait mieux les petites dames que les grandes, et j'en conclus que Ferdinand Fabre aurait peut-être tort de quitter les presbytères pour les salons. Ce ne serait pas une guérison, et ce ne serait plus une cure.

Digitized by Google

SERGE PANINE

Par M. Georges Ohnet

SOUVENIRS

L'avenue Trudaine est ou était -- je parle d'il y a quinze ans, — une sorte d'oasis d'honnêtes gens et de maisons correctes à l'extrémité d'un quartier moins aristocratique que la rue de Lille, moins paisible que la rue Cassette, moins riche que la rue Laffitte et moins recueilli que la rue de Sèvres. Vous gravissiez péniblement cette montée des Martyrs, qui ne martyrise plus que les chevaux de fiacre et d'*omnibus*. Vous y rencontriez, sur un trottoir étroit et boueux, toutes les variétés de vareuses rouges, de chapeaux mous, de barbes hirsutes, de chevelures en broussailles, de camisoles fripées, de pantoufles éculées, de corsages équivoques, de maquillages déteints, de chignons suspects, de regards effrontés, d'yeux plombés, de physionomies farouches, de figures patibulaires, d'attitudes menaçantes, de pantomimes provocantes ; les épaves de bien des naufrages inconnus,

Digitized by Google

les survivants de bien des drames ignorés, les comparses de cette immense comédie parisienne plus sinistre que gaie, plus tragique que bouffonne ; les habitués de ces tables d'hôte interlopes où s'agglomèrent les sept péchés capitaux, où la luxure cherche à consoler les mortifications de la gourmandise, où la paresse s'étonne de ne pas avoir encore conquis la célébrité et la fortune, où l'orgueil, enfiévré de ses mécomptes, les traduit en envie et en colère contre les riches et les illustres, où l'avarice se glisse frauduleusement parmi ces décavés de toutes les banques, sous les traits de l'usurier à la petite semaine, du prêteur sur gages ou de la revendeuse à la toilette ; le personnel des brasseries où ma tête fut mise à prix pendant vingt-quatre heures, sous prétexte que j'avais manqué de respect à S. M. Balzac ; les modèles et les rapins des ateliers du voisinage ; les Des Grieux et les Manons des boulevards extérieurs ; l'élite des rôdeurs de barrières ; les électeurs présents et futurs des citoyens Clémenceau, Hovelacque, Engelhard et Sigismond Lacroix ; les futurs orateurs des congrès socialistes et communards, professeurs de barricades, virtuoses du pétrole, organisateurs des triomphes de la suave Louise Michel ; toutes les laideurs de Paris en déshabillé, ne montrant que les revers de ses médailles, les coulisses de ses théâtres et les dessous de ses cartes bizeautées ; bruyant, malpropre, gouailleur, alcoolisé, agressif, tourné à l'aigre, prêt à mal dire et à mal faire ; s'offrant à lui-même la caricature de ses fausses élégances ; rassemblant le clan des

Digitized by Google

ratés et des *fruits-secs*, en guerre ouverte contre la société qui hésite à les couronner de lauriers et de roses ; un amas de turpitudes clandestines, de pourritures fermentées ; tout ce que peuvent rêver de dangereux, de malfaisant, de corrosif et d'immonde l'artiste avorté, la courtisane fanée, l'ambitieux déçu, l'agioteur ruiné, le tricheur démasqué, l'insolvable exécuté, l'affamé inassouvi, le jouisseur tantalisé, la redoutable *légion des déclassés*, comme les a nommés Frédéric Béchard ; tout cela, bien entendu, exact en 1866, et, suivant toute vraisemblance, faux en 1880 ; car ces avortés, ces faméliques, ces *ratés*, ces exécutés, ces jouisseurs mâchant dans le vide, ces agioteurs à sec, ces Tantales de l'habit brodé, du boudoir capitonné, de l'émargement et du bon dîner, sont aujourd'hui, très probablement, préfets, sous-préfets, conseillers d'État, trésoriers payeurs, avocats généraux, ministres, sénateurs ou députés.

Quoi qu'il en soit, au haut de cette rude et orageuse montée vous vous trouviez dans une large avenue, plantée d'une double rangée de platanes, et aussitôt il vous semblait que vous respiriez un autre air ; la zone tempérée après la zone torride ! Ce nom de Trudaine vous faisait songer à André Chénier, qui a dédié aux frères Trudaine quelques-uns de ses beaux vers.

A droite et à gauche, une trentaine de maisons bourgeoises, régulières et proprettes. Peu de voitures. Sur de larges trottoirs, çà et là, un groupe de promeneurs ; sur les bancs espacés entre les platanes, des

Digitized by Google

arrière-neveux de Philémon et de Baucis lisant tranquillement leur journal. Aux fenêtres entr'ouvertes, à travers de légers nuages de mousseline, des sourires de *mamans*, de frais visages de *bébés* agitant à la brise printanière les ballons roses des magasins du Louvre. Dans les jardins encore épargnés par la démolition universelle, dans l'épaisseur des marronniers de la cité Malesherbes que n'habitait pas encore M. Henri Rochefort, un merle siffleur préludait aux sarcasmes du terrible *lanternier*. Derrière la grille des petits hôtels, on voyait des volées de moineaux se disputant les miettes de pain éparpillées par les écoliers du collège Chaptal. A la sortie des classes, c'étaient des cris de joie, des gazouillements d'oiseaux délivrés de leur cage, d'amusantes poussées d'adolescents en belle humeur. Presque la campagne au sortir du coin le plus tumultueux de la plus fiévreuse des villes ; une miniature de l'Éden à vingt pas d'un diminutif de l'enfer ; une vague sensation d'apaisement et de bien-être. J'ai passé là neuf ans, et je dois croire que j'y étais à peu près heureux, puisque mes jours les plus néfastes étaient ceux où le *Siècle* me qualifiait d'idiot et où le *Charivari* me traitait d'imbécile.

Un matin, dans la belle saison, je revenais de la rue Coq-Héron ; j'avais escaladé la rue des Martyrs, encore plus obstruée, plus encombrée, plus tapageuse que d'habitude. Il m'avait fallu une certaine attention pour ne pas être écrasé. Parvenu à l'angle de *mon* avenue Trudaine, je me croyais sauvé quand un lé-

Digitized by Google

ger cri *Gare ! gare !* me fit sauter brusquement sur le trottoir. C'était un vélocipède lestement mené par un jeune homme dont je reconnus aussitôt la figure spirituelle. Nous étions voisins ; j'habitais le n° 8, lui le n° 10 ; il s'appelait Georges Ohnet, et je ne me doutais pas que, quinze ans plus tard, il passerait sous ma férule comme j'ai failli passer sous sa roue. Heureusement, la férule n'a rien à faire avec un roman aussi remarquable que *Serge Panine*.

Si je ne me trompe, M. Georges Ohnet, qui a déjà fait ses preuves au théâtre, n'avait pas encore publié de roman. Celui-ci pourtant n'a rien qui se ressente de l'inexpérience d'un début. Je lui reprocherais plutôt d'être trop sûr de son fait, de pousser trop à bout les situations et les personnages, de ne pas ménager assez la *sensibilité* du lecteur, qui demanderait parfois à ces caractères tout d'une pièce, non pas de se démentir, mais de se tempérer.

Quelle maîtresse femme, madame Desvarennes ! Son mari Michel ne compte pas. C'est elle qui compte et qui sait compter. Elle a le génie du commerce et des affaires, une énergie virile, une volonté de fer, le coup d'œil juste, la main hardie, tout ce qu'il faut pour faire fortune et déplacer les rôles dans ce ménage où l'homme effacé, craintif, pusillanime, tremble à l'idée de risquer un peu pour gagner beaucoup, et où la femme affronte bravement le péril en calculant le bénéfice. D'une boulangerie de la banlieue ils s'élèvent à une pâtisserie de la rue Vivienne. De pâtissiers ils deviennent mouliniers, rivaux des célèbres

Digitized by Google

Darblay ; propriétaires dans la vallée de Jouy, et, plus ils s'enfarinent, plus ils s'enrichissent. Au bout de quinze ans, les voilà millionnaires. Cette gamme si rapidement ascendante rappelle un peu le procédé de Balzac, de même que certaines rudesses dans les situations finales feront songer à Dumas fils. Les Desvarennes ont tellement travaillé et sont allés si vite, qu'ils n'ont pas eu le temps d'avoir un enfant. Cette stérilité désole la vaillante femme, plus experte en minoterie qu'en minauderie. Elle se crée une maternité factice en recueillant une orpheline, fille de l'amour et du hasard, abandonnée par son père le comte de Cernay, et par sa mère, chanteuse italienne et nomade. Un peu de noblesse gaspillée dans toutes sortes de désordres, un peu de bohème, un peu de théâtre, quelques roulades italiennes entre deux saisies d'huissiers... Prenez garde à cette jolie petite Jeanne !

Elle allait être conduite à l'orphelinat. Madame Desvarennes, qui vient d'acquérir le château de Cernay, vendu après décès du comte, s'empare de Jeanne et dépense à son profit tout un arriéré de cette tendresse maternelle qui va bientôt trouver un placement plus sûr ; car enfin elle n'a que trente-cinq ans, et voici qu'une grossesse tardive, mais parfaitement légitime, vient l'enivrer de joie, adoucir ses cordes d'airain, ouvrir dans son cœur une source nouvelle, offrir à ses millions des horizons nouveaux, combler ses vœux et changer le cours de ses idées. Elle a une fille, une vraie fille, bien à elle, qu'elle nomme Micheline, et

Digitized by Google

dont la petite main va plier, façonner, gouverner, tyranniser à sa guise ce caractère absolu et despotique. Jeanne et Micheline ! l'orpheline adoptée et l'enfant, la joie, l'orgueil de la maison ! Deux contrastes, en attendant deux conflits !

Michel, qui était une bonne pâte d'homme et un bonhomme de pâte, meurt sans laisser de vide. Madame Desvarennes profite de cette mort pour être encore plus mère, encore plus passionnée pour sa chère Micheline. Elle lui donne d'avance — trop d'avance — un fiancé ; elle lui prépare un bonheur certain sous les traits de Pierre Delarue, énergique travailleur comme elle, fils d'une petite mercière de la cité Coquenard, arrivé par son rude labeur de l'échoppe à l'école, de l'école au collège, du collège au n° 1 de l'École polytechnique. Pierre n'est pas seulement un infatigable piocheur, un brillant polytechnicien ; c'est un cœur d'or ; il aime ardemment Micheline ; il voudrait être encore plus digne d'elle, ne pas lui apporter sa pauvreté en échange de tant de millions. Son amour le rend ambitieux, comme si ce n'était pas assez de l'amour pour mériter la main d'une jeune fille que personne ne lui dispute ! Après ses derniers examens, au lieu d'accepter tout simplement une place d'ingénieur, il s'exile ; il se charge, en Tunisie, d'un immense travail dont le succès doit lui assurer la célébrité et la fortune. Imprudent ! Il s'en va au moment où le loup s'approche de la bergerie !

Vous devinez que madame Desvarennes est trop franche, qu'elle a trop le cœur sur la main, pour

Digitized by Google

dissimuler ses préférences maternelles. Jeanne est jalouse ; elle allègue un prétexte de départ, le désir de faire un voyage en Angleterre, pour visiter une riche parente qui peut-être la délivrera, en la dotant, de sa position précaire, de l'ennui d'être l'obligée de madame Desvarennes et la doublure de Micheline. La voilà partie... — Hélas ! la voilà revenue ! A la suite de *flirtations* ultrabritanniques, hyperaméricaines, elle revient avec le beau, le séduisant, le fascinateur, l'irrésistible, l'éblouissant prince Serge Panine. Serge ! chose singulière, que la plus grossière, la plus économique des étoffes serve d'étiquette à cette soie et à ce velours !

On a peint souvent la femme slave avec ses grâces où se confondent la civilisation la plus raffinée et un reste de cruauté orientale et tartare ; avec sa souplesse féline, ses ondulations serpentines, ses *en-dessous* impénétrables sous des formes enchanteresses, ses coquetteries inquiétantes où s'entremêlent la magicienne, la torpille et la sirène. M. Georges Ohnet a voulu donner un mâle à ce type essentiellement féminin. N'a-t-il pas quelque peu dépassé la mesure ? Chevaleresque, héroïque même au début, Serge, dans les derniers chapitres, n'est plus, de déchéance en déchéance, que le plus avili des aventuriers, le plus vicieux des maris infidèles, le plus effréné des dissipateurs, le plus affolé des joueurs, le plus taré des chevaliers d'industrie. Il commence par le champ de bataille et finit ou risque de finir par la police correctionnelle. — « Serge, pendant cette

Digitized by Google

courte et sanglante lutte (la guerre de 1866 entre l'Autriche et la Prusse), Serge, âgé alors de dix-huit ans, fit des prodiges de valeur. Le soir de Sadowa, sur sept Panine qui servaient contre la Prusse, cinq étaient morts, un était blessé. Serge seul, tout rouge du sang de son oncle Thadée, tué d'un éclat de mitraille en chargeant à côté de lui, était intact. Tous ces Panine, vivants ou morts, avaient été mis à l'ordre du jour de l'armée. Les Polonais et les Autrichiens disaient d'eux : « Ce sont des héros ! »

On se résigne difficilement à voir tant d'héroïsme échouer sur le tapis vert du jeu à outrance, dans les hasards de l'agiotage et dans les bas-fonds de l'escroquerie ; sans compter les duplicités de l'adultère à double détente. Je signale une nuance qui semblera peut-être paradoxale, mais que je crois juste. La femme qui s'égare, qui se dégrade, qui se perd, qui tombe au rang des créatures déchues ou même vénales, est encore une femme. On peut la plaindre, avoir pitié d'elle, se demander s'il n'y a pas encore une espérance dans cet opprobre, un charme dans cette bassesse, un repentir dans ce vice, une lueur dans ces ténèbres, une fleur dans ce bourbier.

L'homme frappé d'infamie n'inspire qu'un sentiment de dégoût sans compassion, de réprobation sans appel, parce qu'il avait plus de force pour résister. Il n'est plus rien, qu'un gibier de cour d'assises, un numéro de prison, une machine à chaussons de lisière. Donc, nous croyons que M. Georges Ohnet a poussé un peu trop loin l'avilissement moral de Serge

Digitized by Google

Panine. Mais, sauf cette réserve, il faut avouer que son drame se déroule avec une rigoureuse logique.

Ce qui arrive : on pouvait aisément le prévoir, Micheline n'aimait Pierre, son fiancé, que d'une amitié d'enfance ; elle aura des millions ; elle est charmante, et ce n'est pas d'elle qu'on dira : *Figure d'heritière.* Jeanne est bien belle aussi, d'une beauté plus originale, plus aristocratique, plus expressive, plus désirable et plus sensuelle ; mais elle n'a rien, qu'une dot hypothétique ou hypothéquée sur le bon vouloir de madame Desvarennes. Serge est un héros de roman, un charmeur sans argent, un nostalgique de luxe et de *high life*, avec des facultés dépensières à consommer en trois mois toute la différence entre le dernier budget de Charles X et le plus récent budget de notre chère République ; un appétit de boa mis au pain sec de l'émigration polonaise. Il va droit à Micheline ; il se fait adorer ; il ensorcèle madame Desvarennes en dépit de ses répugnances et de ses méfiances ; il exerce son magnétisme sur toutes ces cervelles bourgeoises qui ne se sont jamais trouvées à pareille fête. En vain la mère récalcitrante rappelle à son aide Pierre Delarue, attardé en Tunisie. Il ne revient que pour assister au triomphe de son rival. Et Jeanne ? Elle est passionnément aimée par Jean Cayrol, Auvergnat fabuleusement enrichi sous le patronage de madame Desvarennes. Cayrol, un lourdaud, un paysan mal dégrossi, plus habile à centupler son avoir qu'à débiter un madrigal ; Cayrol qui n'a jamais eu le temps d'aimer, et qui, pour ses débuts, s'attaque

Digitized by Google

à la jeune fille la plus raffinée, la plus exquise, la plus délicate, la plus ambitieuse, la plus dédaigneuse, la plus coquette, la plus dangereuse pour un amoureux novice, inculte et naïf ! Cayrol, quel pis-aller pour Jeanne, qui a tant *flirté* avec le beau Serge Panine, et qui croyait avoir des droits parce qu'elle lui en a trop donné ! Dans une très belle scène, qui aurait un grand succès au théâtre, Serge plaide la cause de Cayrol pour se dispenser de tenir ses promesses. Jeanne se résigne à contre-cœur, tend la main à Cayrol, et les deux mariages se font en même temps. Quels mariages ! à peine une lune de miel pour Micheline ! Déjà une lune rousse pour Cayrol ! Un Auvergnat *doublant* un Polonais ! Le ténor d'Aurillac chantant la sérénade de *don Pasquale* pour cause d'indisposition du marquis Mario de Candia ! Des nuages à l'horizon ! Des fleurs d'oranger au premier plan ! Des tubéreuses dans la coulisse ! Tout cela très bien observé et très bien raconté.

La tendre et confiante Micheline a toute une saison de bonheur. Adorable, adoré, dorloté, capitonné, jouant admirablement la comédie de l'amour heureux, Serge taille en plein drap, Serge joue sur le velours ; il perd un argent énorme pendant que madame Desvarennes persiste à en gagner. C'est le Gaston de Presles de la délicieuse comédie d'Émile Augier et Jules Sandeau, avec une belle-mère plus grandiose que M. Poirier. C'est la plus prodigue des cigales chez la plus industrieuse des fourmis. La vaillante minotière a le sac ; elle a même les sacs ; mais

Digitized by Google

ces sacs, aussitôt remplis, se vident sous les mains percées à jour de l'insatiable héros de Sadowa. Ils se vident si bien et si mal, que Serge commence à se lasser de la dépendance où le tient cette perpétuelle bascule entre ces bénéfices et ces pertes. Madame Desvarennes a beau faire constamment revenir l'eau au moulin, il arrive un moment où l'eau cesse de couler et le moulin de tourner. C'est le moment psychologique que guettait le sieur Herzog, banquier à vaste envergure, pour décider Serge à s'affranchir du joug doré de sa belle-mère et à voler de ses propres ailes. J'imagine que M. Georges Ohnet, très Parisien, a songé, en dessinant cet Herzog, à quelque Philippart contemporain. C'en est fait, Serge est pris dans l'engrenage de ces spéculations colossales, comparables au Minotaure, avec cette différence que les consciences qu'elles dévorent sont rarement vierges. Crédit européen, Crédit américain, Crédit universel, Sociétés en commandite, Compagnies d'assurances souvent mal assurées, exploitation de mines aurifères, dessèchements de marais noyés dans les brouillards, systèmes, inventions, créations, découvertes, application de la vapeur et de la grande vitesse à l'accroissement des fortunes, toutes les crédulités recrutées par toutes les *blagues :* une couche de champignons vénéneux sur le fumier des affaires véreuses ; Robert Macaire et Mercadet passés à l'état d'inoffensives miniatures, si on les compare à ces Adamastors du capital ; en finance comme en politique, un des fléaux, une des plaies des civilisations surmenées,

Digitized by Google

avariées, frelatées, pimentées, perverties, où peu importe le chemin pourvu qu'on arrive, où tous les moyens sont bons pour être puissant et pour être riche ; deux espèces de vertige ; en haut, pour ceux qui sont montés et qui possèdent ; en bas, pour ceux qui regardent et qui envient. Là-haut, le scandale du bien mal acquis et de l'impunité ; là-bas, le danger de la tentation et du mauvais exemple ; quelques douzaines de chefs de file ou de bande ; quelques centaines de complices ; des milliers de dupes ; on s'endort honnête homme, on se rêve millionnaire, et on se réveille repris de justice... s'il y a encore une justice ! Cet épisode, que je gâte, fait le plus grand honneur à M. Georges Ohnet. Il a réussi à nous dire quelque chose de nouveau après tant de croquis, au crayon et à la plume, de la friponnerie transformée en ressort politique, en puissance sociale.

A côté de Herzog le tentateur, Jeanne la tentatrice, en regard du Méphisto des millions en eau trouble, l'Astarté du fruit défendu. Il fallait s'y attendre. Cayrol, gauche et vulgaire, mais bon et dévoué, adore Jeanne qui n'avait rien et à laquelle il prodigue toutes les jouissances de la richesse et du luxe. Micheline, pure, douce, aimante, paye tout, pardonne tout, signe tout, renonce aux garanties du régime dotal, et ne demande à Serge que de l'aimer un peu en échange de tous ses sacrifices. Pierre, loyal, savant, bien doué, ardent au travail, fidèle à son premier amour, entoure Micheline d'une discrète et respectueuse tendresse. Il est tout simple que ce soient là

Digitized by Google

les trois victimes, et que les coupables amours de Serge Panine et de Jeanne opposent leurs joies superbes à ces souffrances résignées. Il y avait, d'ailleurs, entre Jeanne et Serge des affinités d'origine, de nature, d'élégance et de vice qui les prédestinaient l'un à l'autre en dépit de toutes les lois sociales et morales. Ces amours trop prévues amènent des scènes émouvantes, pathétiques, dramatiques, violentes, où les caractères se dessinent, où madame Desvarennes, la mère-lionne, rugit de colère impuissante, où Micheline, blessée au cœur, cache ses larmes, où Pierre cherche vainement le moyen de venger et de punir, où le pauvre riche Cayrol, convaincu ou plutôt témoin de son malheur, n'a pas le courage de frapper. C'est Herzog qui se chargera de l'expiation suprême. Il engage Serge Panine dans une immense affaire qui est plus que jamais l'argent des autres, et qui s'écroule, écrasant dans ses ruines le beau Slave aux yeux b'eus et aux moustaches blondes. De la faute au déshonneur, du déshonneur à l'ignominie, de l'ignominie au suicide, la transition est fatale et rapide. Panine, amolli par le luxe, par le désordre, par la vie à outrance, par les énervantes ivresses du plaisir, n'a pas même la bravoure du coup de revolver, ce qui étonne chez un héros en retrait d'emploi. Mais alors la terrible Desvarennes se réveille de sa stupeur. Plus de ménagements à garder. Avec Serge, le malheur s'est introduit dans cette famille heureuse ; la faillite s'est glissée à travers ces millions si laborieusement acquis ; la honte est entrée dans cette maison si

Digitized by Google

honorable. C'en est trop. Elle se relève de toute sa hauteur de mère outragée, trahie, déchirée, meurtrie, suppliciée dans ce qu'elle a de plus cher. Le revolver est là. Serge hésite à se tuer. C'est elle qui le tue. — Le coup de pistolet du *Mariage d'Olympe*, changeant de sexe chez le justicier et chez la victime ! Aussi bien, Serge le charmeur n'est-il pas la plus séduisante, la plus enjôleuse, la plus dangereuse, la plus ruineuse, la plus malfaisante des courtisanes ?

Ce dénouement est dur ; je voudrais l'adoucir en modifiant, dans les derniers chapitres, les sentiments et l'attitude de Micheline. Elle pardonne ; mais, à mesure que Serge descend tous les degrés de sa trahison et de l'infamie, un revirement s'opère peu à peu dans cette âme droite et pure ; elle pardonne, mais elle n'aime plus. Involontairement, elle compare Serge à Pierre. Elle revient tout doucement à ses souvenirs, à ses amitiés d'enfance. Elle s'accuse d'ingratitude. Elle restitue au fiancé qu'elle a méconnu tout ce qu'elle reprend à l'indigne mari qui s'est joué de son amour. Elle n'a pas d'enfant, Serge Panine meurt, et le lecteur bénévole peut espérer que, au bout des dix mois de rigueur — mettons-en vingt pour faire bonne mesure — Micheline rassérénée, consolée, guérie, épousera Pierre Delarue.

N'importe ! Le roman de M. Georges Ohnet est beaucoup plus et beaucoup mieux qu'une promesse. Je n'ai rien dit du style, qui est excellent ; le vrai style du récit en attendant le drame : simple, net, vif, clair.

Digitized by Google

naturel ; ni gêne, ni surcharge ; coloré sans empâtements, passionné sans exagération, vigoureux sans abus de muscles et de biceps ; tout ce qu'il faut pour prouver que, au milieu des querelles d'école — qui ne sont au fond que des querelles de mots — un homme de talent peut réussir en allant droit son chemin et en préférant aux programmes éphémères et factices les lois éternelles du roman : l'art de créer des situations, d'étudier des caractères, d'exprimer des passions, de peindre des figures vivantes, d'intéresser, d'émouvoir et de plaire.

Digitized by Google

LOUISE DE LA VALLIÈRE

ET LA JEUNESSE DE LOUIS XIV

Par M. J. Lair

Parmi les privilégiés de l'histoire, nul peut-être, mieux que Louis XIV, ne personnifie le *pour* et le *contre*. Parcourez la liste des rois de France depuis les Valois, Louis XIV est le plus éclatant et le plus discutable. Assurément vous ne traiteriez ni de routinier, ni de maniaque, l'homme qui, fidèle à la légende, à la grande tradition de Bossuet et de Boileau, vous dirait : « Louis XIV ! ce nom résume toutes nos gloires ; ce règne marque l'apogée de nos grandeurs au dedans et au dehors. Si la statue est de proportions moyennes, le piédestal est si imposant, les bas-reliefs sont si beaux, que l'ensemble immortalise l'œuvre et le modèle. Il n'est pas le génie, mais il a créé l'atmosphère où les génies les plus divers ont pu s'épanouir dans toute leur magnificence. Il n'est pas le grand homme de guerre, mais il a si étroitement lié à l'accroissement de sa puissance et de son royaume les exploits de ses généraux et de ses ar-

Digitized by Google

mées, qu'il semble être de moitié dans toutes leurs victoires. On l'a surnommé le *Roi-Soleil ;* soleil bien différent de l'autre, puisque, au lieu de rayons qui ont des reflets, il a des reflets qui ont des rayons. Il a eu le secret de susciter autour de lui d'habiles ministres, des collaborateurs incomparables, sans y rien perdre de son initiative et de ses airs de maître. Telle a été sa force d'assimilation, qu'il serait difficile de séparer de lui et de concevoir sans lui les *Oraisons funèbres* de Bossuet, les comédies de Molière, les tragédies de Racine, les *Lettres* de madame de Sévigné, et les autres chefs-d'œuvre de cette radieuse époque. Sa jeunesse a été une aurore dans une féerie. Il a été, par excellence, le prince Charmant, avant d'être le plus majestueux des souverains. Sa vingtième année nous le présente comme un héros de roman, égaré sur la carte du Tendre, échappé des bocages de l'*Astrée*, tenant à la main son sceptre enguirlandé de roses, à la fois enchanteur et enchanté. Ses amours trouvent leur excuse dans cet élan universel qui précipitait vers lui tous les cœurs. Pendant cette phase rapide, il y eut un tel éblouissement, une si irrésistible contagion d'ivresse, communiquée par le monarque à son entourage, que l'on ne savait plus s'il descendait du Louvre ou de l'Olympe, si le groupe des dieux d'Homère n'allait pas revenir sur la terre afin de le reconnaître pour un des siens, si ses maîtresses n'étaient pas des divinités plutôt que des pécheresses, et s'il n'y avait pas plus d'honneur à être aimée par lui qu'épousée par un de ses sujets ; — ce qui d'ail-

Digitized by Google

leurs ne s'excluait pas. Il sut grandir à sa taille et teindre de son patriotisme, même les revers des années d'expiation. Ce n'est pas sous son règne qu'une défaite eût séparé la nation de son roi. L'Europe et la France, les contemporains et la postérité, ne s'y trompèrent pas. Leur dictionnaire des synonymes n'établit pas de différence entre le siècle de Louis XIV et le grand siècle ; un des mots les plus désagréables de notre langue, le mot *vilain*, s'ennoblissait et se glorifiait en s'accolant au chiffre magique, et, suprême hommage ! même au déclin de toutes les splendeurs, même au milieu des désastres du sombre épilogue, on supprimait l'épithète de grand ; on disait le Roi, et tout le monde savait qu'il ne pouvait être question que de Louis XIV. »

Maintanant, consultez un esprit morose, nourri de la lecture de Michelet et accessible aux idées démocratiques. Il vous répondra : « Louis XIV ! La plus usurpée de toutes les gloires ! Le plus funeste de tous les règnes ! Il a gâté, en l'exagérant, l'œuvre de Henri IV et de Richelieu. Il a incarné la monarchie absolue, et il a fait de la monarchie absolue un je ne sais quoi de si monstrueux, que d'avance il la condamnait à périr de ses excès. Tout, chez lui, fut intempérant, l'amour, le plaisir, le faste, la guerre, la dépense, l'appétit, le despotisme et l'égoïsme. Jeune, il a matérialisé les chevaleresques tendresses, les enthousiasmes héroïques, les passions idéales de cette société exquise que M. Cousin a si amoureusement décrite. Vieux, il a chargé ses fautes de payer la ran-

Digitized by Google

çon de ses péchés. Tout entier dans la jouissance présente, dans l'enivrement de son omnipotence, il n'a rien prévu de l'avenir. Il n'a vu dans les solitaires de Port-Royal que des rebelles. Il ne s'est pas douté que ce Port-Royal qu'il persécutait aurait pu, quarante ans plus tard, opposer un correctif au dévergondage de la Régence et aux dissolvants de la philosophie. Il a révoqué l'Édit de Nantes, ramenant tout à lui-même, et persuadé que, s'il assurait son salut, peu importaient les vrais intérêts de la France, les lois immortelles de la justice, de l'humanité et de la pitié. C'est en dehors de son influence, à l'encontre de ses penchants et de ses goûts, que se sont produits les génies les plus originaux de son règne. Sa littérature, s'il en avait fait une à son image, aurait tenu de Chapelain plutôt que de la Fontaine. Il a ignoré le peuple, qui, mourant de faim, courbé sur la glèbe, rongé de travail et de misère tandis qu'il dansait le ballet des *Arts* ou *les Plaisirs de l'Ile enchantée*, ne justifiait que trop les mots terribles de La Bruyère. Il a réduit la noblesse à n'être qu'une superfétation brillante et vaillante, une splendide collection de plantes parasites, enroulée autour du trône et désormais plus propre à l'ébranler qu'à le soutenir. Des documents récents nous ont appris la place énorme qu'occupaient dans cette vie royale les plus grosses réalités de la mangeaille et de la médecine. Ce Prince Charmant, ce demi-Dieu passait son temps à se purger pour pouvoir manger davantage. Il a traité le mariage comme un cérémonial envers lequel on s'ac-

Digitized by Google

quitte avec des égards et de la tenue. Ses amours adultères furent doublement corrupteurs, en ce sens qu'ils firent croire que le *Roi-Soleil* était au-dessus de la morale vulgaire, et que la religion de Bossuet et de Bourdaloue pouvait s'accommoder d'un *va-et-vient* entre le confessionnal et l'alcôve. N'aimant que lui, il a cru tout réparer vis-à vis de la reine en disant à la nouvelle de sa mort : « Voilà le premier chagrin qu'elle m'a donné. » — Une fausse couche de la duchesse de Bourgogne, qu'il aimait tendrement, lui arrache ce cri du cœur : « Nous voilà plus libres pour les Marly ! » — Ses folles prodigalités pour les constructions de Versailles, les gigantesques comptes d'architectes, d'artistes et d'ouvriers, dont il fit brûler les factures, contrastent tristement avec le désarroi des finances de l'État, la ruine de l'industrie, le chiffre de la dette publique et des dettes de sa noblesse, les malheurs de la guerre et la détresse des provinces. Sa gloire militaire est dérisoire. Il n'assiégea les villes et ne hanta les champs de bataille que par procuration. Ce n'est que dans les *Épîtres* de Boileau qu'il se plaignit de sa grandeur qui l'attachait au rivage. Presque toujours, pour commander ses troupes, il préféra les courtisans adroits aux généraux habiles. Sa jeunesse fut un carnaval, sa veillesse fut un carême. Mais les pénitences de ce carême eurent la double malechance d'être profanées par le scandale des bâtards légitimés, et de soumettre sa cour à une étiquette d'hypocrisie, grosse de désordres et de licences. On ne doit pas juger les rois par ce qu'ils sont,

Digitized by Google

mais par ce qu'ils lèguent. Les légataires de Louis XIV s'appellent le Régent, Voltaire, Louis XV, Mirabeau et Robespierre. »

La préface est longue. Pourtant, elle ne me semble pas inutile, à propos du livre très intéressant, très impartial, très honnête et très vrai, dont l'auteur, M. Lair, parfaitement renseigné, nous raconte le roman des amours de Louise de la Vallière et de Louis XIV. Je dois avouer que M. Lair nous fait aimer l'héroïne plus que le héros. L'héroïne, ai-je dit ? ce mot superbe peut-il s'appliquer à cette humble et douce figure, si différente des favorites royales, qui garda toute sa pudeur en perdant sa vertu, et qui, en se résignant à être coupable, ne fut jamais immodeste ! On l'a cent fois comparée à la violette qui se cache et ne se révèle que par son parfum. Elle donne à Louis XIV le plaisir le plus rare que puisse goûter un roi, le plaisir d'être aimé pour lui-même. Elle voudrait ensevelir dans le silence et dans l'ombre cette gloire déshonorante que ses rivales ne jugent complète qu'escortée de bruit et d'éclat. Elle a plus de tendresse que d'amour, plus d'amour que de passion, De cette situation étrange où une femme est plus qu'une reine, moins qu'une honnête femme, elle ne veut tirer aucun parti au profit des siens. Exploiter sa faveur lui semblerait une honte de plus. C'est par hasard que Louis XIV apprend qu'elle a un frère dans l'armée. Sa faute offre ces deux traits caractéristiques, ces deux circonstances atténuantes, qu'elle est absolument désintéressée, et que la pécheresse

Digitized by Google

s'en repent avant d'en être punie. Elle se glisse à pas discrets, comme un gracieux fantôme, dans l'amoureuse galerie, et elle en sort par la porte qui ouvre sur le cloître. On croit deviner, sous ses habits de fête, le scapulaire et le cilice. On a tant envie de la plaindre que l'on a à peine le courage de la blâmer, et que l'on n'aura jamais l'idée de la flétrir.

M. Lair met parfaitement en relief cette suave et mélancolique figure ; et cependant, — le dirai-je ? — je n'ai pu d'abord me défendre, en le lisant, d'une impression d'anxiété et de tristesse. Quoi ! c'est là le plus beau moment du grand siècle ! la plus belle saison du grand Roi ! L'âge d'or, l'âge héroïque de la monarchie française ! Il est malaisé de se reconnaître dans ce dédale d'intrigues où s'entre-croisent et s'enchevêtrent les moins belles passions de notre misérable nature, l'envie, l'ambition, l'orgueil, la jalousie, la cupidité, l'astuce, la galanterie, la haine. Les nièces de Mazarin embrouillent et débrouillent cet écheveau de soie qui passe tour à tour par les mains des princes, des courtisans, des princesses, des duchesses, des surintendants, des abbés, des héros de salon et de ruelles. Peu s'en faut que le vice ne fraternise avec le crime, Olympe Mancini avec la Voisin. Circé avec Canidie, la coquetterie avec le poison ; peu s'en faut que ces séducteurs attitrés, Vardes, Guiche, Lauzun, le chevalier de Grammont, n'antidatent les roués de la Régence et de l'Œil-de Bœuf. Parfois des rumeurs sinistres circulent dans cette élite d'une société dont l'élégance et l'urbanité seront plus tard

Digitized by Google

offertes pour modèles aux cours de l'Europe et aux générations futures. Une vague odeur de poudres suspectes et de plantes vénéneuses se mêle au parfum des fleurs semées sur le passage du *Roi-Soleil* et de son cortège. On chuchote ce qui n'ose se dire. De grandes dames, convoitant la succession de Louise de La Vallière, ont recours aux sciences occultes, survivantes de la sorcellerie du moyen âge, qui commencent par regarder les mains et finissent par empoisonner les breuvages. La fière Athénaïs de Montespan, dont l'astre se lève à l'horizon tandis que pâlit dans la brume l'étoile de La Vallière, ne craint pas de descendre à ces pratiques mystérieuses et sacrilèges où la magie se compléterait volontiers par le meurtre, où la tireuse de cartes emprunte ses secrets à Locuste, où la bonne aventure a des moyens expéditifs pour prophétiser à coup sûr. Un poète du temps dirait que la belle Athénaïs appelle des sortilèges à l'aide de ses charmes, et Benserade ne manquerait pas d'ajouter qu'elle appelle des charmes au secours de ses attraits.

Quoi qu'il en soit, nous touchons au règne de la superbe Montespan, de l'*altière Vasthi*, et ce règne va marquer une nouvelle phase dans la vie, un nouveau trait dans la physionomie de Louis XIV. Louise de La Vallière ne parlait qu'à son cœur, et nous avons vu que ce cœur se faisait difficilement sa petite part au milieu du tumulte des sens et des enivrements de la toute-puissance. A cinquante ans, le grand Roi sera déclaré *inamusable* par celle qui avait su se faire

Digitized by Google

épouser en réussissant à le convertir sans l'ennuyer. A vingt-huit ans, en 1666, il n'était déjà pas très facile de l'amuser. Madame de Montespan, héritière de l'esprit des Mortemart, excella à le divertir, en même temps que sa beauté appétissante et plantureuse offrait un régal inconnu à ce tempérament sultanesque et substantiel. Il fallait au roi Louis la certitude d'être non seulement l'homme le plus aimé, mais le plus aimable de sa cour. Le génie épigrammatique de sa nouvelle favorite réussissait admirablement à trouver d'un mot et à percer d'un trait le point vulnérable de quiconque, dans cette brillante et galante jeunesse, pouvait exciter la jalousie du maître ou lui porter ombrage. Laissons parler M. Lair. — « Louise, nous dit-il, n'avait pas l'esprit politique d'une Mortemart. Exempte de toute ambition mondaine, comme elle s'était éprise sans calcul, ainsi continuait-elle d'aimer sans défiance. » Dès lors, malgré quelques retours de fugitive tendresse, cette liaison, chantée au début par les poètes et embellie par toutes les grâces de la jeunesse, de l'amour vrai et du printemps, ne fut plus qu'un supplice, aggravé par des préludes d'abandon, et par les effroyables souffrances de ces accouchements clandestins où la douleur décuplait la honte, et où cette frêle créature, surveillée par la haine et enchaînée par l'etiquette, était forcée d'imiter les filles-mères qui espèrent sauvegarder leur secret, et les robustes paysannes qui retournent le lendemain à leur travail. Oui, elle fut martyre avant d'être pénitente, et M. Lair a eu raison de nous dire qu'elle ne connut de l'amour

Digitized by Google

que les agitations, de la faute que le repentir, du bonheur que les regrets, de la maternité que les tortures. On le sait, entre sa faveur et sa retraite définitive, il y eut une phase transitoire, intérimaire, une période de sept ou huit années, où, n'étant plus au Roi, elle ne pouvait pas encore être à Dieu, où sa position quasi-officielle ne rendait que plus poignant l'orgueilleux triomphe de sa rivale. A cette conscience restée pure dans son péché, comme une étoile sous un nuage, à cette âme de sensitive, repliée sur elle-même et continuellement froissée de ce qui faisait d'elle un objet d'envie, le néant des grandeurs et des vanités humaines apparut, j'en suis sûr, plus clairement quand la pauvre délaissée se voyait condamnée à suivre les voyages de la cour et à figurer dans ses fêtes, que lorsque la repentie pardonnée priait dans sa cellule ou s'agenouillait sur la dalle. Offenser encore la Reine, tandis que le Roi ne l'aimait plus ! Il y avait là un déchirement plus cruel que toutes les austérités du cloître.

La reine Marie-Thérèse ! il faut remercier et féliciter M. Lair d'avoir appelé notre respectueux intérêt sur cette sacrifiée du roman et de l'histoire. Le lecteur frivole n'est que trop enclin à laisser ces victimes de l'infidélité royale dans l'obscurité crépusculaire où les a reléguées leur royal époux. Du moment qu'un grand monarque a des maîtresses, il semble que sa femme cesse de compter dans sa vie et dans son règne ; en revanche, quand il est bon et fidèle mari, son peuple a une autre façon de leur rendre justice ;

Digitized by Google

il les décapite tous les deux. Louis XIV n'eut pas la même excuse que Louis XV, qui n'eut, il est vrai, que celle-là. Marie-Thérèse n'était pas plus âgée que lui. Comprise, comme un article de plus, dans un traité de paix, elle ne demandait qu'à faire d'un mariage diplomatique un mariage d'inclination. Peut-être eut-elle le tort de demeurer trop infante d'Espagne, en devenant reine de France. Le mariage, quand il s'agit de fixer un Prince Charmant, un demi-Dieu, ferait bien de dissimuler la part du devoir pour mieux montrer celle de l'amour, et d'emprunter au fruit défendu quelque chose de sa saveur. Son péril est de rappeler qu'il est officiel ; son chef-d'œuvre serait de faire oublier qu'il est légitime. Quel tact, quel sentiment profond de dignité morale, quelle vertu et quelle angélique piété n'a-t-il pas fallu à Marie-Thérèse, d'abord pour ignorer, puis pour avoir l'air de ne pas savoir ; puis pour tout souffrir sans se plaindre, et, enfin, plus tard, au pied des autels, en face du crucifix, à l'ombre du Carmel, pour se faire la consolatrice et l'amie de celle qui l'avait offensée ! Jamais je n'avais mieux apprécié la reine Marie-Thérèse que dans le livre de M. Lair, et c'est un titre de plus à nos sympathies.

Si l'on jugeait au point de vue démocratique et réaliste cette époque que le savant historien a retracée avec une franchise heureusement adoucie par une pensée chrétienne, la première impression, je le répète, serait anxieuse et *troublante*. On part de l'Oraison funèbre de Bossuet : « O nuit désastreuse !

Digitized by Google

nuit effroyable ! où retentit tout à coup, comme un éclat de tonnerre, cette étonnante nouvelle : « MADAME se meurt ! MADAME est morte ! » On sait par cœur, depuis le collège, cette merveille d'éloquence et d'une sensibilité plus exquise qu'on ne devait l'attendre de ce génie plus sublime que tendre. On a passé par les belles *Études* de M. Cousin, d'où l'on pourrait aisément conclure que les hommes et les femmes de ce temps-là ont emporté avec eux et avec elles le secret de toutes les délicatesses d'esprit, d'éducation et de cœur. On tombe en pleine réalité, et nous voilà en présence de scélérats, d'intrigantes, d'empoisonneurs, de galanteries à outrance, d'adultères à triple détente, de diaboliques roueries, d'effrayants scandales, d'ignominieux marchés, de consciences vénales, de basses calomnies, de grandes dames qui pourraient donner un féminin au mot courtisan ; d'un chevalier de Lorraine, dont les mœurs infâmes autorisèrent tous les soupçons ; d'une d'Artigny, rompue au rôle d'entremetteuse, d'une comtesse de Soissons, d'un abbé Guibourg, prêtre sacrilège, et de cent autres, qui, en nos jours d'aplatissement et de tolérance (rien de Duhamel), n'échapperaient pas à la cour d'assises, et seraient tout au plus graciés par M. Grévy. La superstition la plus folle se combine avec l'impiété la plus raffinée, et s'associe à une autre impiété plus corrosive encore, celle qui triche le bon Dieu et joue avec les sacrements entre deux rendez-vous. Vraiment, à relire certaines pages de ces récits, on dirait que les acteurs de ces tragi-comédies ou de ces mélo-

Digitized by Google

drames, — ces contemporains du grand Condé, de Louis le Grand, de Bossuet, de Molière, de Turenne, du vieux Corneille et du jeune Racine, retardent de deux siècles pour être crédules, et avancent d'un siècle pour être mécréants.

Notons pourtant un détail qui peut nous rasséréner. N'y avait-il pas, dans tout cela, plus de bruit que de mal, plus d'intrigue que de vice, plus de vanité que de corruption, plus de fumée que de feu ? Je ne citerai qu'un exemple. Lisez dix de nos romans, — j'entends des plus bienséants et des moins naturalistes. Puis parcourez l'histoire des *amours* du comte de Guiche et de MADAME, duchesse d'Orléans. Assurément vous pourrez croire à tout ce qu'il y a de pire. Tournez la page ; M. Lair nous dit en toute sincérité, et nous sommes de son avis : « Telle fut la fin des amours TRÈS PLATONIQUES du comte de Guiche et de MADAME. » N'est-ce pas là comme un épilogue, un *post-scriptum* des romans de mademoiselle de Scudéry ?

Mais il existe, pour ceux qu'affligeraient ou que troubleraient ces étranges tableaux, une consolation plus haute et plus puissante. Aujourd'hui, la faute est sans issue. Lorsqu'une femme s'est brillamment et bruyamment brouillée avec le mariage et le devoir, elle est d'avance condamnée, ou à ne pas vieillir, ce qui est difficile, ou à garder ses illusions, ce qui n'est pas plus aisé, ou à se présenter au public sous les traits d'une créature sans sexe, historiographe de ses regrets, archiviste de ses souvenirs, romancière de son passé ; heureuse encore, si elle peut être une Égérie.

Digitized by Google

avoir un salon et s'entourer de complimenteurs, prêts à idéaliser ses rides et ses cheveux gris! Rien au delà; un horizon qui s'abaisse, un rideau qui tombe, un ciel qui se ferme, un cercueil qui s'ouvre, un peu de bruit le lendemain, et puis le silence et l'oubli. Dans ce siècle, qui payait, je l'avoue, un si large tribut aux faiblesses humaines, le chapitre des repentirs tenait encore plus de place que celui des péchés. Dieu, dont l'idée toujours vivante mêlait à la faute de secrètes amertumes, assurait à la pénitence d'inexprimables douceurs. La femme déchue, en succombant, se savait plus coupable ; en se relevant, elle se sentait plus consolée. A sa vie de désordre succédait une vie nouvelle, souvent plus longue, trait d'union entre la terre où le démon taquine les anges, et le ciel où les anges bravent les démons. Madame de Longueville et Louise de La Vallière ! Je ne puis mieux finir que par ces deux noms, qui résument les grandeurs, les beautés, les faiblesses, les défaillances du cœur et les revanches de l'âme, telles qu'on les comprenait à ce point culminant du grand siècle. La sœur aînée se convertit au moment où la plus jeune s'égare ; car j'appelle sœurs ces deux illustres pénitentes, de qui M. Lair nous dit excellemment : « Coïncidence surprenante ! L'église des Carmélites est celle où madame de Longueville se retirait le plus souvent alors. Dix-huit ans après, son cœur y sera reçu par Louise de La Vallière, devenue sœur Louise de la Miséricorde, religieuse carmélite. » — Maintenant, laquelle des deux fut la plus coupable ? Vous allez peut-être m'accuser

Digitized by Google

de monomanie littéraire ; mais, s'il est vrai que la gravité d'une faute doive se mesurer au plaisir que l'on eut à la commettre, j'avoue que l'amour de La Rochefoucauld et de Victor Cousin me semble préférable à celui de Louis XIV.

Digitized by Google

GUSTAVE FLAUBERT

Souvenirs littéraires par M. Maxime Ducamp

« Aimez-vous le Flaubert ? on en a mis partout... »

A peine M. Zola vient-il de terminer dans le *Figaro*, à la satisfaction générale, son lourd volontariat d'un an, où nous avions appris que, si Gustave Flaubert avait pu assister à son enterrement, il aurait été furieux d'y voir un prêtre, et que, si la France est humiliée au dedans et au dehors, c'est parce qu'elle a négligé de regarder la publication de *Bouvard et Pécuchet* comme l'événement de la saison ; voici M. Maxime Ducamp, membre de l'Académie française, qui consacre à l'auteur de *Salammbo* toute une partie de ses *Souvenirs littéraires* (*Revue des Deux Mondes*). Loin de moi l'idée de confondre les deux panégyristes! M. Émile Zola est un systématique, un chef d'école, un messie, à qui il plaît d'avoir eu un précurseur. M. Maxime Ducamp est un ami sincère et fidèle, dont le seul tort est de s'exagérer la valeur de l'ami qu'il regrette. Quand il écrit, par exemple : « J'ai

Digitized by Google

admiré Flaubert passionnément; j'aimais sa *gloire;* elle suffisait à mon ambition; les applaudissements qui accueillaient *ses livres* ont été une des plus fortes jouissances de ma vie; » on est tenté de lui répondre : Rien de plus touchant et de plus honorable que ce sentiment. Mais voyons! La gloire? Le mot est bien fort. Si on la mérite pour avoir écrit un roman remarquable et discutable, au milieu de cinq ou six productions avortées et illisibles, quel mot inventeriez-vous — sans sortir de notre siècle, — pour Chateaubriand, pour lord Byron, pour Walter-Scott, pour Gœthe, pour Lamartine, pour Victor Hugo, pour Alfred de Musset, pour Alexandre Dumas, pour *votre* Balzac, pour Cousin, pour Guizot, pour Villemain, pour Lacordaire, pour Montalembert, et, dans d'autres cadres, pour Ingres et Eugène Delacroix, pour Meyerbeer et Rossini, pour Cuvier et Humboldt, pour le comte de Serre et Berryer, pour Bugeaud et Lamoricière? Les applaudissements qui accueillaient *ses* livres! voilà un pluriel fort singulier. Sauf *Madame Bovary*, qui a dû à des circonstances particulières un succès *sui generis*, je ne vois plus que des chutes dans le répertoire, d'ailleurs assez pauvre, de Gustave Flaubert; car je ne pense pas que l'on regarde comme un applaudissement de bon aloi, l'espèce d'accès de fièvre, de curiosité et de surprise, qui fit à *Salammbo* une célébrité préventive et ne tarda pas à s'absorber dans une sensation de malaise et d'insupportable ennui. Là-dessus, encore une fois, le mieux est de s'en rapporter à Sainte-Beuve, ami de l'auteur, parrain

Digitized by Google

de *Madame Bovary*, patron quasi-officiel de cette première crise de réalisme que personnifiaient MM. Flaubert et Feydeau, très peu suspect de rigorisme, et sûr de rencontrer le soir Gustave Flaubert chez la princesse Mathilde. Pour qui sait lire, l'article de Sainte-Beuve est plus terrible qu'un *éreintement;* c'est une exécution. Placer un écrivain et un livre entre l'abbé Terrasson et le marquis de Sade! Je ne crois pas qu'il puisse y avoir ni un arrêt plus meurtrier, ni un échafaud plus sanglant, ni un pilori plus cruel. En vérité, M. Maxime Ducamp est trop modeste; quel homme de talent et de cœur, quel Français dévoué à son pays, quel contemporain de nos misères et de nos hontes, décidé à n'écrire que dans un intérêt de patriotisme et de lutte pour la vérité, n'aimerait mieux compter dans ses états de service les beaux ouvrages sur *Paris*, *les Convulsions de Paris* et les abominations de la Commune, que la toilette de Salammbo, la casquette de Charles Bovary, l'opération stréphopodiste du valet d'écurie, et les recherches scientifiques de MM. Bouvard et Pécuchet?

L'amitié de M. Maxime Ducamp pour Gustave Flaubert est évidemment très franche et très vive. Est-elle bien adroite ou bien logique? Je ne le crois pas. Son but, j'imagine, est de nous faire aimer et admirer son héros. Or, je remarque tout d'abord une inconséquence. M. Ducamp nous dit excellemment que la publication des *Lettres de Mérimée à une inconnue*, — que l'on connaît trop, — leur ayant appris à quels abus de confiance on s'exposait en laissant subsister

Digitized by Google

ces correspondances, grosses de trahisons posthumes, ils se décidèrent, Flaubert et lui, à brûler toutes leurs lettres. Très bien ! mais alors, pourquoi attrister une partie de vos lecteurs, — la meilleure, la plus chrétienne, et, croyez-le bien, la plus riche en délicatesses d'esprit, de tact et de goût, — en reproduisant la lettre suivante, écrite par Gustave Flaubert après le baptême de sa nièce : « On dit que les gens religieux endurent mieux que nous les maux d'ici-bas ; mais l'homme convaincu de la grande harmonie (?), celui qui *espère le néant* de son corps, en même temps que son âme retournera dormir au sein du grand Tout pour animer peut-être le corps des panthères ou briller dans les étoiles, celui-là n'est pas tourmenté. On a trop vanté le bonheur mystique. Cléopâtre est morte aussi sereine que saint François (!). Je crois que le dogme d'une vie future a été inventé par la peur de la mort ou l'envie de lui rattraper quelque chose. — C'est hier que l'on a baptisé ma nièce. L'enfant, moi, les assistants, le curé lui-même, qui venait de dîner et était *empourpré*, ne comprenaient pas plus l'un que l'autre ce qu'ils faisaient. En contemplant tous ces symboles insignifiants pour NOUS, je me faisais l'effet d'assister à quelque cérémonie d'une religion lointaine, exhumée de la poussière... Le prêtre marmottait au galop un latin qu'il n'entendait pas (!). Nous autres, nous n'écoutions pas, l'enfant tenait sa petite tête nue sous l'eau qu'on lui versait, le cierge brûlait, et le bedeau répondait : *Amen!* — Ce qu'il y avait de plus intelligent dans tout cela, c'étaient les pierres qui

Digitized by Google

avaient autrefois compris tout cela, et qui peut-être en avaient retenu quelque chose... »

Mieux vaudrait un sage ennemi! Assurément, il n'y a rien, ni dans les Lettres de Mérimée à *ses deux inconnues* ou à *Panizzi*, ni dans celles de Sainte-Beuve à *la Princesse*, d'aussi compromettant que cette demi-page. On se demande quelles sortes de prêtres fréquentait ou imaginait ce malheureux Flaubert. En voilà un qui est empourpré et congestionné après son dîner, et qui ne comprend pas le latin des prières de l'Église, moins élégant, je l'avoue, que celui de Cicéron, mais encore plus clair. Dans *Madame Bovary*, il nous avait montré le curé Bournisien, mangeant du jambon, du fromage et de la brioche, près du cercueil de la pauvre Emma, avant d'aller dire la messe. Et notez ce détail bizarre! Lorsque le même Flaubert a voulu décrire, après Henri Monnier, et tout en restant fort inférieur, une variété du genre Prudhomme, un bourgeois ridicule, prétentieux et imbécile, — M. Homais, — par quel trait caractéristique nous fait-il reconnaître cette bêtise absolue? Par des poses de Voltairien et de libre-penseur, par une déclamation à jet continu contre les prêtres, le clergé, l'Église et les sacrements!

Nous qui représentons, à l'égard de Gustave Flaubert, la masse des indifférents et des neutres, nous n'aurions jamais su qu'il était épileptique, si M. Maxime Ducamp ne nous l'apprenait. En effet, comment appeler d'un autre nom — « ce mal implacable qui l'avait en quelque sorte immobilisé, » — le mal sacré,

Digitized by Google

(*alias*, le haut mal) la grande névrose, celle que Boërhaave a appelée le tremblement de terre de l'homme? » Il était difficile de désigner plus clairement cette épouvantable maladie. Tout récemment, dans un de ses plus beaux articles, M. Ph. de Grandlieu, rendant hommage à l'œuvre admirable, à l'œuvre si profondément chrétienne de M. de Larnage (*la Teppe*), a dépeint en maître tout ce que l'épilepsie a de mystérieux, d'effrayant et de tragique. « On peut dire que les épileptiques sont les lépreux du dix-neuvième siècle, qui ne fait pas pour eux ce que le moyen âge faisait pour les siens. L'invincible répugnance qu'ils inspirent a triomphé, jusqu'à ces dernières années, du dévouement de la charité, comme elle triomphe encore trop souvent des affections mêmes de la famille. » Pour moi, c'est seulement au point de vue de la critique littéraire que je veux considérer ce cas pathologique. Il suffit à m'expliquer le défaut complet d'équilibre. — que dis-je? — le chaos, installé en permanence dans le cerveau de Gustave Flaubert. C'est dans les pages amicales de M. Maxime Ducamp que je cueille toutes mes preuves. L'incohérence, la perpétuelle solution de continuité, tel était le signe distinctif de cette intelligence puissante, mais fêlée, que je comparerais volontiers, soit à un chêne foudroyé, dont on ne peut plus apprécier la hauteur, et dont on regarde séparément les racines, le tronc, les branches et le feuillage dispersés, soit à un vaste édifice démoli, qui nous laisse voir, dans un pittoresque désordre, à droite, ses voûtes croulantes, à gauche,

Digitized by Google

son escalier en ruines, là-bas, ses murs effrités, pendant que les plantes parasites s'emparent de ses décombres.

Bornons-nous à quelques exemples. Flaubert et ses amis haussaient les épaules, quand nous disions de lui, nous autres Philistins, qu'il était un réaliste, un naturaliste, un anatomiste; « Flaubert, ajoute M. Maxime Ducamp, était un lyrique. » — Permettez! d'intention et d'aspiration, peut-être; mais de fait? Lyrique comme les belles pécheresses qui vous disent avec sang-froid que leur vraie vocation était de rester honnêtes femmes, comme M. Ingres qui préférait à sa peinture son talent de violoniste. Le lyrisme, si nous ne nous trompons, — et c'est pour cela qu'on dit aussi le souffle lyrique, — est le don d'élever à soi la réalité, de lui prêter des ailes et de l'emporter jusqu'aux cimes dans un rayon de soleil et de poésie. En langue plus vulgaire, c'est la faculté de mettre en haut ce qui est en bas. Pas n'est besoin d'écrire en vers pour être lyrique. Il y a beaucoup de lyrisme dans les romans de la jeunesse de George Sand, et surtout dans les *Lettres d'un voyageur*. Exemple : deux amants ne peuvent plus se sentir. La vie en commun n'est plus tenable. Là où ils croyaient semer d'immortelles tendresses, ils récoltent des taquineries, des bourrasques, des rebuffades, des coups d'épingles. Ils ont passé de l'extase aux compliments, des compliments à l'aigre-doux, de l'aigre-doux aux invectives. Si la Béatrix désabusée disait platement ce qu'elle a sur le cœur, voici le texte approximatif :

Digitized by Google

« J'ai de vous par-dessus les yeux, et vous avez de moi par-dessus la tête. Je vous suis insupportable, et vous me prenez sur les nerfs. L'incident le plus ordinaire amène entre nous des scènes dont j'ai honte. Nous avions cru, vous que le roman, moi, que la poésie nous ouvraient des horizons infinis de passion et d'amour. Nous nous sommes trompés. Séparons-nous à l'amiable pour ne pas nous avilir par de grossières injures. Quittons-nous pour ne pas nous battre. »

Voilà la vérité vraie. Maintenant le souffle lyrique métamorphose cette vulgaire rupture, et nous avons la fameuse invocation : «... Tu jetais pêle-mêle dans l'abîme toutes les pierres précieuses de la couronne que Dieu t'avait mise au front ; la force, la beauté, le génie, et jusqu'à l'innocence de ton âge, que tu voulus fouler aux pieds, enfant superbe !... Quel amour de la destruction brûlait donc en toi ? Quelle haine avais-tu contre le ciel, pour dédaigner ainsi ses dons les plus magnifiques ? Est-ce que l'esprit de Dieu était passé devant toi sous des traits trop sévères ? L'ange de la poésie qui rayonne à sa droite, s'était penché sur ton berceau pour te baiser au front, etc., » page magique en 1834, et encore fort belle en 1881. Les femmes égarées sont souvent des lyriques sans le savoir. J'en ai connu qui, éprises d'un sot ou d'un goujat, le transformaient en héros de roman.

Eh bien ! le procédé de Gustave Flaubert est diamétralement contraire, et c'est pour cela que l'école littéraire, née du fumier démocratique, le choisit pour ancêtre. Non seulement il ignore les sommets de

Digitized by Google

l'idéal; mais il abaisse ce qui est à mi-côte, et il trouve moyen de faire tomber plus bas encore ce qui est en bas. S'il rencontre un curé, il en fait une machine à patenôtres, marmottant du mauvais latin sans le comprendre. Si un octogénaire, gentilhomme d'antique race, il en fait un goutteux et un *gâteux*, jadis l'amant, entre Coigny et Lauzun, de la plus infortunée et de la plus calomniée des Reines; si une jolie femme, une sorte d'hystérique, guidée par des instincts, et non par des sentiments. Un médecin de campagne devient un idiot; un conseiller de préfecture (je ne les défends pas), nous est présenté comme un crétin; un lovelace de province n'est que le plus vicieux et le plus ignoble des libertins. Deux amis se retrouvent après avoir traversé les mécomptes de la passion; ils conviennent que ce qu'il y a eu de meilleur dans leurs souvenirs de jeunesse, c'est la soirée qu'ils sont allés passer dans un mauvais lieu. Un général carthaginois est pourri d'ulcères, de plaies purulentes et de pustules qui doivent furieusement le gêner pour livrer bataille. Une opération chirurgicale sert de prétexte à six pages de détails techniques qui feraient fuir le plus intrépide carabin. Un mendiant n'a pas assez de ses misères. Il faut encore qu'il s'embellisse de *chair effilochée, d'un liquide figé en gale verte, et de narines noires, reniflant convulsivement;* ainsi de suite. Si c'est là du lyrisme, j'engage M. Maxime Du Camp à prier ses collègues de recommencer leur dictionnaire.

Et dans les admirations de Gustave Flaubert, quel décousu! quel gâchis! ses trois idoles littéraires sont

Digitized by Google

Chateaubriand; — très bien! — Edgard Quinet; — soit! — Et... Pigault-Lebrun! c'est-à-dire ce qu'il y a eu de plus grossier dans la gaudriole, de plus plat dans la drôlerie et de plus niais dans le sentiment! Il me suffit de l'amalgame de ces trois noms pour deviner ce qui pouvait sortir de ce fouillis où s'enchevêtraient *René*, *Ahasvérus*, *l'Enfant du carnaval*, *l'Enchanteur Merlin*, *les Martyrs* et *Mon oncle Thomas*. — Pigault-Lebrun, qui est à Paul de Kock ce que Belmontet est à Victor Hugo!

Victor Hugo! En 1843, son astre avait singulièrement pâli; il était impopulaire, maltraité par la critique qui le comparait à Claudien, abandonné par le public, victime d'une réaction passionnée qui s'emparait de tous les prétextes; les succès de mademoiselle Rachel, l'arrivée de Ponsard à Paris, l'explosion triomphale de la tragédie de *Lucrèce*, qui fut une des erreurs de cette époque. C'était le cas, pour un *lyrique*, de s'attacher plus que jamais au poète des *Feuilles d'automne* et des *Voix intérieures*, de protester contre l'engouement passager des journaux et des salons, de préférer *les Burgraves*, malgré leur échec, à *Lucrèce*, malgré sa vogue. Non! Flaubert admire *Lucrèce;* puis son admiration émigre vers Émile Augier. Encore une fois, il est difficile de se reconnaître dans cette confusion, d'imaginer comment Gustave Flaubert, plus tard, a pu s'y prendre pour avoir des idées à lui, bien à lui, et faire, avec ces idées, des œuvres. Et, au milieu de ces contradictions, de ces inconsistances, que d'enfantillages! En lisant telle ou telle page de son

Digitized by Google

panégyriste, je crois entendre son gros rire, ouïr ses lourdes imitations de madame Dorval et des acteurs de ce temps-là, le voir ouvrir sa large bouche pour s'écrier : « C'est énorme! » comme il aurait dit, vingt ans plus tard : « C'est *épatant!* » — « Il en était insupportable, » écrit M. Maxime Du Camp. Je sais bien que, sous une plume amie, le mot est sans conséquence; mais il m'explique pourquoi un des plus élégants habitués de Compiègne et du salon de la princesse Mathilde disait de Flaubert : « C'est un lourdaud ! » — Ici, un dernier détail pour compléter ma pensée. Un lourdaud, homme d'imagination et de talent, peut parfaitement admirer Chateaubriand, ressentir une émotion profonde en visitant le château de Combourg, évoquer l'ombre plaintive de Lucile ou d'Amélie ; parmi ces *Souvenirs littéraires* de M. Maxime Du Camp, il n'en est pas de plus intéressant que cet épisode des deux amis en Bretagne. Seulement, il ajoute : « Nous eûmes moins d'enthousiasme à Vitré, et, après une visite aux *Rochers* de madame de Sévigné... » Rien de plus. Pour Chateaubriand, une adoration expansive, une nuit d'ardente insomnie. Pour madame de Sévigné, un laconisme glacial. C'est une bien légère nuance, et pourtant je la crois significative. Non, le délicieux génie de madame de Sévigné ne disait rien, ne pouvait rien dire à l'auteur de *Salammbô*, de *Madame Bovary* et de *Bouvard et Pécuchet.*

On traitera peut-être d'acharnement et d'oiseuse redite mon insistance aux dépens d'un homme que je n'ai jamais connu, et qui devrait avoir des qualités

Digitized by Google

sérieuses, puisqu'il a inspiré de si solides amitiés. C'est qu'il y a ici autre chose qu'une distribution exagérée de louanges et d'hommages, un défaut de proportion entre la valeur réelle d'un écrivain et l'espèce de culte prodigué à sa mémoire. Il y a le désir évident — et je ne voudrais pas que M. Maxime Du Camp s'en fît le complice — de glorifier Gustave Flaubert, non pas parce qu'il a écrit un roman remarquable, mais parce qu'il peut servir d'anneau intermédiaire entre Balzac — qui renierait ses prétendus héritiers — et l'école naturaliste, pressée de recueillir l'héritage ; parce que, si on l'admire, il n'y a aucune raison pour ne pas admirer *les Rougon-Macquart* et *les Soirées de Médan*, et surtout, parce que sa littérature, toute de découragement, de négation, de lassitude et de torpeur matérialiste, est de celles qui formulent et accréditent l'abaissement profond de notre niveau moral, intellectuel, littéraire et social.

Quant au fond de la question, aux preuves de l'énorme rabais que l'on doit faire en lisant les panégyristes de Gustave Flaubert, elles surabondent. On parle de sa mort prématurée, du vide qu'il a laissé dans la littérature contemporaine. Certes, j'aurais voulu qu'il vécût aussi longtemps que Mathusalem ; mais d'abord, si j'en crois Vapereau, il touchait, lorsqu'il est mort, à la soixantaine. Il a donc vécu sept ou huit ans de plus que Balzac, que Frédéric Soulié, que Charles de Bernard ; douze ou quinze ans de plus qu'Alfred de Musset, Henry Mürger et Baudelaire. En outre, sa décadence a commencé dès le lendemain de

Digitized by Google

Madame Bovary (1857), et a fini par une vraie débâcle pendant les dernières années. Mais ce qui me semble le plus significatif, ce qui assigne à Gustave Flaubert un rang inférieur, c'est, de l'aveu même de ses amis, son *inaptitude* pour le théâtre. Le théâtre, c'est la pierre de touche. Il met l'auteur en contact direct avec le public, et, si le public résiste ou demeure froid, c'est que l'auteur ne sait ni faire pleurer ni faire rire ; c'est que, par la nature de son talent, il se condamne à des conditions d'isolement. Presque tous nos romanciers célèbres ont été invinciblement amenés à s'essayer dans la comédie ou le drame, et ont plus ou moins réussi ; sans parler d'Alexandre Dumas, chez qui le génie de conteur et d'auteur dramatique est, pour ainsi dire, identique, Frédéric Soulié a fait *la Closerie des Genêts;* Jules Sandeau, *Mademoiselle de la Seiglière*, et, en collaboration, *le Gendre de M. Poirier;* Octave Feuillet, *Montjoye*, *Julie* et *le Sphinx;* George Sand, *François le Champi* et *le Marquis de Villemer;* Balzac, après bien des essais désastreux, a fait *Mercadet;* madame de Girardin, *la Joie fait peur* et *le Chapeau d'un Horloger;* Gustave Flaubert, *le Candidat!!!*

Cependant, je n'aurais pas écrit cet article — à quoi bon? — si je ne me croyais à peu près engagé envers ce qu'il y a de plus sacré au monde, le deuil d'une mère, le culte d'une mère pour la mémoire de son fils. M. Maxime Du Camp, qui, dans ses *Souvenirs littéraires*, s'applique peut-être un peu trop à ressusciter des inconnus et des oubliés, a commis une injustice

Digitized by Google

dont le contre-coup est parvenu jusque dans ma solitude. Il a paru sacrifier le chevaleresque et brillant Paul de Molènes à un pauvre avorton, nommé Roland de Villarceaux, qui n'a laissé aucune trace dans notre littérature. Ici, je puis parler en toute compétence; car ces deux noms me rappellent l'époque de mon intimité (1847) avec la *Revue des Deux Mondes* et la direction du Théâtre-Français. Roland de Villarceaux, plus intéressant par sa pâleur de poitrinaire que par les promesses de son talent, fit jouer un *Thersite*, qui n'obtint qu'un bien médiocre succès d'estime, et qui se hâta de disparaître *à la faveur* de la révolution de février. A ceux qui accuseraient notre seconde République d'avoir étouffé cet aiglon dans son œuf, je répondrai que le proverbe d'Alfred de Musset, — *Il ne faut jurer de rien*, — fut joué quelques heures avant l'explosion des journées de juin, et ne s'en est pas plus mal porté. Puis, Roland de Villarceaux glissa dans la *Revue* une *Saynète* inaperçue, et ce fut tout. Mais Paul de Molènes! Quelle belle et mâle figure! que d'œuvres viriles et éclatantes dans un espace, hélas! bien court! Ses merveilleux *Souvenirs de la garde mobile* furent notre premier grand succès littéraire après les crises de février et de juin. On eût dit que sa verve jaillissait avec le sang de sa blessure. Et ses *Nouvelles sentimentales et militaires*, si chaudes de ton, si originales, si passionnées! Et les *Commentaires d'un soldat*, *les Soirées du Bordj*, *le Bonheur des Mèges!* Nous parlions de Chateaubriand tout à l'heure. Nul peut-être, mieux que Paul de Molènes, n'a possédé

Digitized by Google

le secret de ce grand style. Nul aussi n'a mieux réalisé l'alliance de la plume et de l'épée, de la vocation martiale et de la vocation littéraire. Il y a vraiment dans ses récits des pages où l'on croit entendre sonner le clairon, le tambour battre, et gronder le canon dans le lointain. On sait ce qu'il fut sur les champs de bataille. On devine ce qu'il aurait été, ce qu'il aurait fait, ce qu'il aurait souffert, si Dieu, par un accident tragique, — une chute de cheval dans un manège, — ne lui eût épargné l'immense douleur d'assister à nos désastres, au démembrement de la France et aux humiliations de notre armée. M. Maxime Du Camp, qui, dans un de ses chapitres, a si noblement vengé contre d'odieux outrages et d'abominables calomnies la gloire du brave général de Cissey, était digne d'apprécier Paul de Molènes et de lui faire bonne mesure.

Digitized by Google

LES POÈTES [1]

FRANÇOIS COPPÉE. — *Contes en vers.*

PAUL DEROULÈDE. — *Marches et sonneries.* — *Chants du soldat.*

INSOLATION

Un bain de poésie ! En temps de canicule,
Ce rafraîchissement n'a rien de ridicule;
Sous quarante degrés, j'ai la tête à l'envers,
Et ne puis respirer qu'en lisant de beaux vers.

O couple fraternel ! la lyre avec l'épée !
Ici, Paul Deroulède, et là, François Coppée !
Je les aime tous deux : — l'un, vaillant et viril,
Reprenant sa giberne à l'heure du péril;

1. C'est simplement à titre de curiosité, et sans aucune idée de récidive, que je publie cette causerie en vers (?), improvisée le jour où mon thermomètre a marqué 40 degrés et mon acte de naissance 70 ans, j'ajoute, comme les enfants pris en faute : « Je ne le ferai plus. » 16 juillet 1881.

Digitized by Google

L'autre, ardent au travail, plein d'une noble flamme,
Aux plus humbles sujets donnant toute son âme. —
— *Marchande de journaux*, — *l'Épave*, *le Drapeau*,
Puis *l'Enfant de la balle*, un chef-d'œuvre! — Oripeau
Qu'effleure, en se jouant, la baguette de fée,
Et qu'elle a su changer en radieux trophée.
Elle m'a fait pleurer, cette Adèle! une fleur
Éclose sous la rampe en un trou de souffleur.
Quoi! poète, faut-il t'inscrire sur la liste
Où s'étalent les chefs du clan naturaliste?
Ta muse tendrait-elle à se mésallier,
Laissant la châtelaine avec son chevalier
Contempler l'horizon du haut de ses tourelles
Et mêler ses soupirs au chant des tourterelles?
Faut-il prendre le deuil? — Non! Silence, écoutez!
L'idéal fait sa part dans ces réalités,
Et la Muse a gardé sa pureté de vierge
Auprès de cette enfant dont la mère est concierge!

« — Ces époux vivaient là, venus on ne sait d'où,
La femme dans sa loge et l'homme dans son trou;
Une enfant leur naquit; elle vit la lumière,
— Du gaz, bien entendu, — le soir d'une *première*,
A l'heure où justement la toile se levait.
L'homme était à son poste, éloigné du chevet
De sa femme; mais tous songeaient à l'accouchée.
Les actrices, leur scène une fois dépêchée,
De bruyants falbalas emplissant l'escalier,
Auprès de la malade allaient se relayer;
Et, lorsque fut passé l'instant le plus critique,

Digitized by Google

L'ingénue — elle avait un fils en rhétorique
Et venait de donner les soins les plus adroits —
Profita de son grand monologue du *trois*,
Alors que, d'une infâme action accusée,
Elle devait tomber sur le sol, écrasée
Sous un fardeau trop lourd d'angoisse et de douleur,
Pour accomplir sa chute en face du souffleur
Et calmer le souci du père de famille
En lui jetant tout bas ces mots : « C'est une fille ! »

Dois-je continuer? — Halte ! *le Figaro*
Sur mes citations lancerait le haro.
Naguère il exposait tout au long, bien en vue,
Ces vers qu'il empruntait à l'altière *Revue*.
Redoutons le courroux de ce puissant voisin,
Et citons un morceau moins connu : — Le Raisin.

« Le malade baissait tous les jours. Pauvre père !
Et, dans l'humble logis, jadis presque prospère,
Avait depuis longtemps sévi la pauvreté.
Les sinistres papiers du Mont-de-Piété
S'étaient accumulés derrière la pendule !
Et, toujours espérant, — le malheur est crédule, —
La famille vendait tout son petit trésor.
La timbale, les six couverts, la montre en or,
L'un après l'autre, étaient retournés chez l'orfèvre.
Au moribond toussant et grelottant la fièvre
On sacrifiait tout, sans se décourager.
Un jour, le médecin dit :
« S'il pouvait manger ! »

Digitized by Google

Mais il avait déjà, le triste grabataire,
Refusé le biscuit avec du vieux madère,
Les trois huîtres et l'œuf poché dans du bouillon.
Or, bien qu'on fût en mars, par un jour sans rayon,
On parla de raisin, ne sachant plus que dire,
Hélas ! — Et le malade eut un faible sourire.
On se saigna. Le soir, à ce pauvre chevet,
— Dans la boîte portant la marque de Chevet,
Et montrant les grains durs et roux sous la dentelle
De papier, — tentatrice, appétissante et telle
Qu'au dessert, parmi les gourmets de belle humeur,
Parut la ruineuse et splendide primeur.
L'agonisant la vit ; mais, sans y toucher même,
Il détourna le front, plein d'un dégoût suprême,
Et, trois heures après, il s'en allait enfin
Dans l'autre monde où nul n'a sans doute plus faim.
La misère attendait les enfants et la mère ;
Mais, le surlendemain, à l'école primaire,
Les orphelins faisaient envie aux écoliers,
En tirant ce raisin de leurs petits paniers. »

Hélas ! Est-ce bien toi, divine Poésie,
Toi qui me nourrissais de miel et d'ambroisie,
Toi dont je m'abreuvais comme d'un pur nectar,
Est-ce toi qui subis ce terrible avatar ?
J'écoutais autrefois, du haut de ma colline,
L'écho mélodieux du luth de Lamartine ;
Le rêve qu'à vingt ans ma jeunesse berçait
Me parlait doucement par la voix de Musset.
Quand Napoléon-Trois risquait une algarade,

Digitized by Google

Je me dédommageais en relisant Laprade.
Je savourais, avant qu'il ne mît l'embargo
Sur le bon sens public, le grand Victor Hugo.
Le comte de Vigny, poétisant l'Histoire,
Me menait par la main jusqu'à sa tour d'ivoire.
Après lui, je goûtais, sans descendre d'un cran,
Les vers virgiliens de notre cher Autran...
Mistral, m'attendrissant aux douleurs de Mireille,
De mon vieux Provençal faisait une merveille.
J'aimais le style net, sobre, sans mot oiseux,
Du Breton bretonnant, de l'austère Brizeux,
Et, lecteur empressé, courant à toutes jambes,
J'allais chez Renduel acheter les *Iambes*.

Cela, c'est le passé, fantôme évanoui,
Le passé qui dit non, quand le présent dit oui.
Souvenirs et regrets! Maintenant, le poète
Dans le grand univers voit *la petite bête*.
Les lacs, les nuits de mai, les palais enchantés,
Les prés, les champs, les bois par les sylphes hantés,
La vaste mer, le ciel tout ruisselant d'étoiles,
Le Beau, que Phidias devinait sous ses voiles,
Les chênes, les rayons, les ombres, les sommets,
Ne sont plus invités aux festins de gourmets.
N'accusez pas Coppée... Ah! ce n'est pas sa faute!
C'est la faute du siècle affreux dont il est l'hôte;
C'est la faute surtout du régime nouveau
Qui nous abaisse tous à son triste niveau.
C'est *le signe des temps*, — des temps que rien n'arrête,
Comme disait jadis le brillant Philarète.

Digitized by Google

Sachons-lui gré plutôt de l'énergique effort
Qui sait trouver la vie au fond de cette mort,
Qui d'un trait juste et vrai peint l'épave, l'actrice,
L'enfant dont les poumons vivent d'un air factice,
Notre cher Luxembourg, la fille de trottoir,
Les maux que l'égoïste heureux ne veut pas voir,
Les Nymphes de Corot, la chambre abandonnée,
Le malade chéri qui mourra dans l'année,
Le martyr du travail qui dort sur son grabat,
L'artiste méconnu que la misère abat,
Les tombes au printemps et les anneaux funèbres
Que le fossoyeur cherche à travers les ténèbres.
Saluons le talent jeune et pur qui dicta
Des vers délicieux à Blanche Barretta !

Et maintenant à vous, mon brave Deroulède !
Ma veine est épuisée... accourez à mon aide !
Voici votre épaulette et votre ceinturon.
Je suis le vieux *pékin*, vous le jeune clairon !

1871-1881

« — Oui, vous avez raison, mais plus tard, rien ne presse,
Dit le jeune homme au cœur encor mal aguerri ;
Laissez-moi voir la vie et goûter ma jeunesse.
Nous en reparlerons lorsque j'aurai mûri.
» — Je suis pour les mots courts et pour les phrases [brèves,
Dit l'homme fait ; sachons nous recueillir tout bas ;

Digitized by Google

A quoi sert-il d'aller ébruiter nos rêves?
Nous en reparlerons au matin de combats.

» — Hélas! dit le vieillard, l'heure n'approche guère;
Les chemins de retour sont loin d'être aplanis;
Vivons d'abord en paix avant d'entrer en guerre.
Nous en reparlerons quand nous serons unis.

» — Et les conquis, lassés de leur persévérance,
Cherchant déjà les mots par le vainqueur exclus :
« — O Français! oublieux de dix ans de souffrance,
» Vous en reparlerez quand nous n'entendrons plus! »

C'est beau comme Kœrner et beau comme Tyrtée...
Mais savez-vous pourquoi, la rançon acquittée,
Nous ne regagnons pas un pouce de terrain,
Pourquoi nous n'aurons plus notre rive du Rhin,
Pourquoi, malgré nos pleurs et malgré notre haine,
Nous perdons à jamais l'Alsace et la Lorraine?
Ah! je vais vous le dire, à vous, républicain :
C'est que l'homme taré, le goujat, le faquin,
L'avocat sans client, le docteur sans malade,
L'orateur de café, le tribun de parade,
Pour tout dire en un mot, le vil politicien,
Opprobre! est préféré partout au citoyen;
C'est que du chiffre brut l'odieux despotisme
Étouffe toute flamme et tout patriotisme;
C'est que ton favori, suffrage universel,
Ferme le sanctuaire et profane l'autel;
C'est que, pour conserver son or et sa puissance,

Digitized by Google

Il répond » « République ! : à nous qui disons : « France ! »
C'est qu'avant Reichshoffen, son espoir, son désir,
Appelaient les revers qui devaient l'enrichir ;
C'est que le souvenir de nos sombres défaites
Sert de calendrier à ses hideuses fêtes ;
C'est enfin que sa porte, ouverte à deux battants,
Fait sortir Canrobert et fait entrer Constans !
Mais je n'ai, fier soldat, plus rien à vous apprendre ;
C'est vous, en vous parlant, que je croyais entendre.
J'en atteste vos vers à ce Barthélemy,
Hilaire pour Bismark, et Saint pour l'ennemi.

DIPLOMATIE

« Ainsi le fait est vrai ; ce videur d'écritoire
A perdu le cœur et l'esprit.
Son étonnant billet est vraiment de l'histoire ;
Un Français l'a vraiment écrit !

» Il a, nous éclairant sur notre humble campagne,
Et sans qu'on vînt l'interroger,
Déclaré son pays vassal de l'Allemagne
Et pris pour maître l'étranger.

« Et cet étranger-là qu'acclame sa démence,
Ce loup-cervier aux yeux ardents,
Tient encor dans sa gueule un lambeau de la France,
Qu'il broie encor entre ses dents.

Digitized by Google

» Et c'est à l'heure même où la Prusse assemblée,
Dispersant notre souvenir,
Arrache à des Français leur langue mutilée,
Que ce Français vient la bénir !

» Rendons à l'ouvrier de ces œuvres mauvaises
Son vrai titre, qu'il n'a pas pris :
Le Ministre étranger des Affaires françaises,
Résident de Prusse à Paris. »

Maintenant, excusez le septuagénaire
Pour la première fois rimant — et la dernière.
Deroulède et Coppée auront plaidé pour moi.
Cette horrible chaleur m'avait mis en émoi.
Brisé, ne lisant plus, ne pouvant plus écrire,
Mon insolation m'a fait croire à ma *Lyre*. [brûlants,
Du moins, mes mauvais vers, bien froids, quoique
Ont servi d'intermède à des vers excellents.

Digitized by Google

BERLIOZ [1]

— SOUVENIRS. —

A l'époque fabuleuse où j'avais l'honneur d'être membre du conseil général du Gard, madame Pleyel vint donner un concert à Nîmes, pendant une de nos sessions. Son succès fut immense. Quelques artistes, quelques dilettantis de fort bonne compagnie lui offrirent un souper triomphal après le concert. Ils voulurent bien m'inviter, sous prétexte que je me déclarais déjà mélomane, et que, de mon propre aveu, je me chantais à moi-même, — en dedans, fort heureusement pour les oreilles de mes voisins, — les mélodies du *Comte Ory* et du *Barbier*, durant les longues séances où mes collègues discutaient les grandes questions de *vœux*, d'*objets divers* et de chemins vicinaux.

Les femmes très belles et d'un beau talent, — comédiennes, cantatrices ou virtuoses, — ont deux moyens de faire parler d'elles. Madame Pleyel, pour être plus sûre de son fait, les avait choisis tous les deux.

1. *Lettres intimes.*

Digitized by Google

La chronique parisienne avait retenti de ses aventures, tandis que son piano rivalisait avec ceux de Listz et de Thalberg. Elle était alors dans tout l'éclat de cette beauté de seconde saison, que venaient de glorifier Balzac et Charles de Bernard, et qui fait songer à la savoureuse maturité des raisins et des pêches (ne lisez pas des péchés). Le souper fut charmant, et la causerie, essentiellement musicale, effleura tour à tour Mozart, Beethoven, Weber, Mendelssohn, Rossini et Meyerbeer. Pour payer mon écot, je racontai le dîner du *Prophète*, où l'illustre compositeur, homme de précaution, avait réuni, avec Roger et madame Viardot, un certain nombre de musiciens et de critiques. Mon récit amena le nom de Berlioz, convive de ce dîner. A ce nom, il me sembla que la belle virtuose ne pouvait se défendre d'une émotion bizarre qui commença par un peu de rougeur et finit dans un sourire. « Au dessert, disais-je, Berlioz, surexcité par les vins généreux de notre amphitryon, cribla d'épigrammes Rossini, Bellini, Donizetti, Pacini, Flottow, Auber, Adolphe Adam, Boïeldieu, Hérold, Cherubini et Halévy. Pour ces deux derniers, il fit coup double. Selon lui — (et l'anecdote me paraît bien peu vraisemblable) — à la répétition générale de *la Juive*, Halévy, que tout le monde félicitait, sauf Cherubini qui restait muet, dit à son maître redoutable et redouté : « Cher maître, vous ne me dites rien? — *Hé! qué veux-tu qué zé té dise?* répliqua Cherubini; voilà quatre heures *qué zé t'écoute et tu né mé dis rien!* »

Digitized by Google

— Je pardonne tout à Berlioz, ajoutais-je, son humeur quinteuse, hargneuse, jalouse, méchante, son esprit de dénigrement, ses coups de boutoir, les poches de fiel qu'il est forcé de contenir dans son feuilleton, et qui crèvent dans sa conversation; oui, tout, même ses calembours — (moi qui les déteste!), — non seulement parce que rien ne lui réussit, parce que, malgré son incontestable talent, il n'a pu avoir encore qu'un public restreint et des succès discutés, mais parce qu'il a donné au monde l'exemple d'un amour unique, à la fois chaste et romanesque, impétueux et profond, pour Henriette-Ophélie Smithson, amour qui, à force d'énergie et de persistance, est arrivé au mariage en dépit de tous les obstacles; — un de ces amours que devinait Antony, lorsqu'on lui demandait : « Combien de fois avez-vous aimé? » — et qu'il répondait : « Demandez à un cadavre combien de fois il a vécu! »

Ici, le sourire que j'avais déjà remarqué sur les lèvres roses de la belle madame Pleyel reparut beaucoup plus vif, avec une nuance d'ironie très accentuée. Je ne me l'expliquai pas ce soir-là (6 septembre 1849). Je viens de me l'expliquer en lisant les *Lettres intimes* d'Hector Berlioz.

Je lis à la page 29 (2 février 1829) : « Ophélie n'est pas si éloignée de moi que je le pensais... J'ai été dans le délire de la joie... Ce ne *sera* pas quelques mois d'attente qui *pourront* lasser ma patience... Oh! Dieu! si je l'aime véritablement!... L'amour d'Ophélie a centuplé mes moyens... Comment! je par-

Digitized by Google

viendrais à être aimé d'Ophélie! mon cœur se gonfle, et mon imagination fait des efforts terribles pour comprendre cette immensité de bonheur... *O my heart! ô life! Love! All! all!... Elle* n'est pas encore partie!...

« Il y a trente-six jours qu'elle est partie; ils ont toujours vingt-quatre heures chacun; et, dit-elle, *il n'y a rien de plus impossible!...* Cette passion me tuera... On a répété si souvent que l'espérance seule pouvait entretenir l'amour, je suis bien la preuve du contraire; le feu ordinaire a besoin d'air, mais le feu électrique brûle dans le vide... Oui, mon cœur est le foyer d'un horrible incendie; c'est une forêt vierge que la foudre a embrasée... *Elle* est toujours à Londres, et cependant je crois la sentir autour de moi. Tous mes souvenirs se réveillent et se réunissent pour me déchirer. J'écoute mon cœur battre, et ses pulsations m'ébranlent comme les coups de piston d'une machine à vapeur... Oh! malheureuse! si elle pouvait un instant concevoir tout l'infini d'un pareil amour! Elle volerait dans mes bras, dût-elle mourir de mon embrassement! » (6 février 1830.)

J'abrège. Je craindrais de mettre le feu à mon papier si je continuais ces citations incendiaires. Donc, le 6 février 1830, la situation est bien nette. Les difficultés se sont aggravées. Ophélie Smithson, plus tendre que passionnée, plus élégiaque qu'énergique, se décourage. Berlioz persiste; comme Gusman, son amour ne connaît pas d'obstacle; ainsi qu'il le dit lui-même, c'est le trait caractéristique de l'amour véritable. Pour s'entretenir dans son exaltation ro-

Digitized by Google

manesque, il compose sa grande symphonie — *Épisode de la vie d'un artiste*, — dont il est à la fois l'auteur, le musicien et le héros. Il y a là, dans sa correspondance intime (page 66), une page très intéressante où le fougueux *inamorato* analyse d'avance son œuvre — son chef-d'œuvre peut-être — en ajoutant : « Voici, mon ami, comment j'ai tissé mon roman ou plutôt mon histoire. »

Douze ans se passent... non, je me trompe, douze mois... non, je m'abuse, douze semaines, et je lis :

« Tout ce que l'amour a de plus tendre et de plus délicat, je l'ai. Ma ravissante sylphide, mon *Ariel*, ma vie, paraît m'aimer plus que jamais... »

Mon Ariel ? Allons, bon ! cet enragé shakspearien aura sans doute abandonné *Hamlet* pour *la Tempête*, et, dans le fait, ce titre, ce sujet, ce drame, conviennent mieux à ce génie volcanique, à ces orageuses amours, que la froide et brumeuse esplanade d'Elseneur. Continuons :

« — Sa mère répète sans cesse que, si elle lisait dans un roman la peinture d'un amour comme le mien, elle ne la croirait pas vraie. Dieu ! quel vertige, quand je la reverrai ! Nous aurons peut-être encore bien des obstacles à vaincre ; mais nous les vaincrons... Cela se conçoit-il ? Un ange pareil, le plus beau talent de l'Europe ! sa mère, madame Mooke... »

— Madame Mooke ? Voilà que je n'y suis plus du tout ! Il n'est donc plus question de miss Harriett Smithson ? Ariel n'est donc pas la même personne qu'Ophélie ? J'ai souvent rencontré madame Mooke pendant l'hi-

Digitized by Google

ver de 1830, quand elle conduisait et surveillait sa fille dans les concerts, dans les salons du faubourg Saint-Germain ; et cette fille, qui s'appelait, non pas Camille, comme l'écrit Berlioz par une sorte de pressentiment, mais Marie-Félicité, — devint, par son mariage, madame Camille Pleyel. Marie Pleyel! L'incomparable pianiste, qui, je dois l'avouer, en septembre 1849, n'avait plus rien qui ressemblât ou avait trop pour ressembler à une sylphide, à Ariel, le génie aérien, et surtout à un ange! Je comprends maintenant l'ironique sourire qui se dessina, comme un arc prêt à lancer une flèche, sur les lèvres de madame Pleyel, quand je parlai des imperturbables amours de Berlioz. Mais je reviens au 23 août 1830, date bien voisine des *glorieuses* journées. On ne s'en douterait pas dans ces *Lettres*, dont l'auteur semble croire que son prix de Rome est le grand événement de la saison, que rien n'existe en dehors de sa scène de *Sardanapale* et de son amour pour Marie-Félicité, qui, avant de faire la sienne, craignait de mourir de la poitrine. Elle en avait bien rappelé.

« — Non, elle ne mourra pas! Non, ces yeux si pleins de génie, cette taille élancée, tout cet être délicieux paraît plutôt prêt à prendre son vol vers les cieux qu'à tomber flétri sous la terre humide... Oh! mon ami, quel bonheur d'avoir un succès qui enchante un être adoré! Mon idolâtrée Camille — (non, pas Camille, pas encore!) se mourait d'inquiétude... O mon délicat Ariel (il y tient!), mon bel ange! Tes ailes étaient toutes froissées ; la joie les a relustrées. »

Digitized by Google

P.-S. — « Cette malheureuse FILLE Smithson est toujours ici. Je ne l'ai jamais vue depuis son retour. »

Et plus tard, le... octobre 1830 :

« — Je pense à la malheureuse Ophélie; glace, froid, terre humide, Polonius mort; Hamlet vivant... Oh! elle est bien malheureuse! Par la faillite de l'Opéra-Comique, elle a perdu plus de six mille francs... Je l'ai rencontrée dernièrement..... — Eh bien, vous ne vous êtes pas trouvé mal? TU n'es pas tombé à la renverse? m'a dit mon *gracieux Ariel.* — Non, non, non, mon ange, mon génie, mon art, ma pensée, mon cœur, ma vie poétique! J'ai pensé à toi; j'ai adoré ta puissance... Ariel, Ariel, Camille (pas encore!), je te bénis, je t'aime *en un mot*, plus que la pauvre langue française ne peut le dire... Donnez-moi un orchestre de cent musiciens et un chœur de cent cinquante voix, — et je vous le dirai. »

En effet, c'est de l'amour à grand orchestre, avec un H de trop; plus de chœur que de cœur!

Aliàs : « Je lui ai dit confidentiellement, dans l'oreille, après deux baisers dévorants, un embrassement furieux, l'amour grand et poétique, tel que NOUS le concevons. »

Cet amour est si grand, si poétique, si unique, si extraordinaire, si phénoménal, que Berlioz va le dire à Rome; et, par parenthèse, je m'étonne que, dans un débat récent sur l'inutilité de notre école française dans la ville des Césars et des souverains pontifes, ses détracteurs n'aient pas invoqué à l'appui de leur opinion celle de l'auteur des *Troyens*. Évidemment,

Digitized by Google

ce musicien grandiose, tumultueux, incomplet, fiévreux, maladif, compliqué, qui, par une aberration inexplicable a voulu couronner sa carrière en traitant un sujet virgilien, ne comprit rien et surtout ne voulut rien comprendre du charme irrésistible de cette capitale du monde chrétien, qu'il appelle *la grande Prostituée* (en musique, bien entendu); de l'influence *captivante* qu'elle exerce sur les âmes et les imaginations bien douées; trésorière de tous les souvenirs, confidente de tous les rêves, consolatrice de toutes les douleurs, berceuse de toutes les lassitudes, dépositaire de toutes les reliques, trait d'union de tous les arts, seconde patrie de ceux qui ne sont pas contents ou qui sont trop humiliés de la première; créant autour de ses visiteurs une atmosphère particulière, balsamique, hospitalière, qui les retient encore plus qu'elle ne les attire; douce et mélancolique tout ensemble; sérieuse et caressante; s'accordant admirablement avec les contrastes de notre faible nature, qui mêle toujours un peu de tristesse à ses joies, un peu d'espérance à ses peines. Cette Rome, qui est la nôtre, laisse Berlioz indifférent. Volontiers, il lui ferait subir le contre-coup de sa haine contre la musique italienne. Vingt-cinq ou trente ans plus tard, dans ses plus furieuses colères contre l'opérette, il ne traitait pas Offenbach, *Orphée aux Enfers* et *la Belle Hélène* avec plus d'horreur, de dédain et de dégoût qu'il ne traite, en 1831, — « dans ce jardin *peuplé de singes* (*sic*) » qu'on appelle la belle Italie, ce *pantin* de Rossini, ce petit *polisson* nommé

Digitized by Google

Bellini, ce misérable *eunuque*, nommé Pacini, etc. Ne nous arrêtons pas à ces menus détails, et arrivons à la page 98 et au 10 mai 1831 :

— « Oui, Camille (mademoiselle Marie Mooke) est mariée avec Pleyel. (Cinq mois après les adorations, les extases et les baisers dévorants.) J'en suis bien aise aujourd'hui. J'apprends par là à connaître le danger auquel je viens d'échapper. Quelle bassesse! quelle insensibilité ! quelle vilenie!... Oh! c'est immense, c'est presque sublime de scélératesse, si le sublime pouvait se concilier avec l'*ignoblerie* (mot nouveau, parfait, que je vous vole). »...

Ignoblerie, soit! Je ne connaissais pas ce néologisme. Je m'en souviendrai désormais, chaque fois que je penserai à notre troisième République, moins agréable et moins harmonieuse que la belle Marie Pleyel. Pourtant, à cette traduction brutale du légendaire *Frailty, this name is woman*, la charmante infidèle n'aurait-elle pas pu répondre : « Et vous donc? » — Croyez-vous, madame, qu'il soit possible d'être amoureux de deux personnes à la fois? demande Alfred de Musset, dans une de ses jolies Nouvelles. Si pareille question m'était faite, je répondrais que je n'en crois rien. » — Cependant, on doit bien supposer que Berlioz, au milieu de ses effusions caniculaires, aimait encore un peu la pauvre Ophélie, puisqu'il finit par l'épouser. Ici, la plaisanterie ne serait plus de mise ; car la passion attiédie se change en dévouement. Nous avons vu que la faillite de l'Opéra-Comique avait fait perdre à Henriette Smithson plus

Digitized by Google

de six mille francs. On s'étonnera peut-être que l'interprète des plus pathétiques créations de Shakspeare — Ophélie, Desdemona, Juliette, — ait eu quelque chose à démêler avec le théâtre de Boïeldieu et d'Auber. C'est que ce théâtre, qui, à cette époque, allait de crise en crise, avait espéré se sauver en engageant miss Smithson pour jouer un rôle de muette dans une pièce intitulée *l'Auberge d'Auray*. Le succès ne répondit pas aux espérances. Pour surcroît de malheur... Mais laissons encore la parole à Berlioz, qui redevient ici digne de toutes les sympathies des âmes généreuses : « Tout allait assez bien, quand, hier, à quatre heures, en revenant du ministère du commerce en cabriolet, elle a voulu descendre sans que sa femme de chambre lui donnât la main; sa robe s'est accrochée, son pied a tourné dans le marchepied, et elle s'est cassé la jambe au-dessus de la cheville. »

Ainsi, pauvreté, disgrâces, succès négatifs, claudication peut-être, carrière brisée, embarras et obstacles de toute sorte, mauvais vouloir des parents d'Henriette et des siens, Berlioz accepte tout, il bravera et surmontera tout, du moment qu'il lui est prouvé que les accusations qui avaient amené la première rupture étaient d'odieuses calomnies. Ophélie est aussi pure et plus malheureuse que la fille de Polonius. Hamlet-Berlioz lui rend son amour. Ce n'est pas elle qui se laisse, inconsciente, entraîner par le fleuve avec sa gerbe de fleurs. C'est lui qui, de guerre lasse, s'empoisonne aux yeux de sa fiancée. « Cris affreux

Digitized by Google

d'Henriette!... désespoir sublime!... rires atroces de ma part! (*ce qu'il souffrait pour rire ainsi!*), désir de revivre en voyant ses terribles protestations d'amour!... Émétique! Ipécacuanah! Vomissements de deux heures!... Il n'est resté que deux grains d'opium; j'ai été malade trois jours, et j'ai survécu... »

Qu'en dites-vous? L'aimable Boïeldieu n'avait-il pas raison de dire à Berlioz, qui, en 1829, avait manqué le prix : « Vous êtes un être volcanisé; toutes les organisations ne sont pas de cette trempe! »

Mais quoi! allons-nous recommencer? Faudra-t-il dire : et de trois! — et faire une croix quand nous serons à dix! Berlioz s'est *laudanumisé;* il a consenti à revivre et à prendre de l'émétique, parce qu'Henriette, éperdue, l'a assuré qu'elle l'adorait, et qu'elle ne serait jamais qu'à lui; — et, dans la même lettre, à la même date, à la même page, voici... « une pauvre jeune fille de dix-huit ans, charmante et exaltée, qui, par un hasard inouï, vient se jeter dans mes bras. Elle est belle, seule au monde, désespérée et confiante. Si elle m'aime, je tordrai mon cœur pour en exprimer un reste d'amour. Je me figurerai que je l'aime!... »

Mais non! Cette fois, ce n'est qu'une fausse alerte; Henriette revient; on fait un petit sort à la pauvre fugitive. Jules Janin se charge de la faire partir; il n'en est plus question; elle n'existe plus. *Alea jacta est;* les bans sont publiés, et, quinze jours après, Berlioz peut écrire à son ami Humbert Ferrand : « Je suis marié! enfin! Je suis, après mille et mille peines,

Digitized by Google

venu à bout de ce chef-d'œuvre d'amour et de persévérance; » — et il ajoute, ce qui prouve une bien grande intimité : « Je puis, comme à mon meilleur ami, vous dire et vous affirmer sur l'honneur que j'ai trouvé ma femme aussi pure, aussi vierge qu'il soit possible de l'être. — *Shocking !* aurait murmuré la pudique Henriette, si elle avait pu lire pardessus l'épaule de son mari.

On sait que ce mariage ne fut pas heureux; et pas n'était besoin d'être sorcier pour le prédire. Étant donné le caractère de Berlioz, tel que je l'ai connu au déclin de sa vie, tel qu'il se révèle dans ses lettres intimes et dans presque toute sa musique, il est permis de supposer que, à son insu peut-être, il était à demi désenchanté et désillusionné en se mariant, qu'il avait *jeté tout son feu*, et que les deux navires, longtemps ballottés par l'orage, étaient déjà désemparés avant d'entrer dans le port. On cro trop aisément que, plus deux amants bien épris ont eu à combattre et à vaincre de difficultés et d'obstacles, à endurer de souffrances, à affronter de périls, à subir d'épreuves, à triompher de l'opposition des gens conjurés contre leur bonheur, plus aussi, une fois unis devant Dieu et devant les hommes, ils sont assurés que ce bonheur sera immense, infini, inépuisable, sans nuages comme sans limites, tout azur, parfums et rayons. C'est ainsi que les choses se passent dans les romans, et c'est pour cela que les romanciers du bon temps, parvenus à ce dernier chapitre, baissaient le rideau, et écrivaient : « Ils fu-

Digitized by Google

rent heureux, et ils eurent beaucoup d'enfants. » — Il en est autrement dans la vie réelle. Pendant ces luttes préliminaires, les imaginations — surtout celles qui ressemblent à l'imagination de Berlioz — se montent, s'exaltent, s'enfièvrent, s'enivrent devant la coupe vide, à l'idée de ce que ce sera quand elle sera pleine. On s'attribue mutuellement toutes les perfections, pour donner plus d'ardeur au combat, plus de prix à la victoire. Puis, quand la victoire est obtenue, lorsque l'on a atteint le but, l'ère des déceptions commence. Il se trouve que l'escompte a dévoré le capital, que le bonheur s'est dépensé en espérances, en illusions et en rêves, et que l'on a prodigué, pour le conquérir, tant de force, d'énergie, de persévérance, d'enthousiasme et de volonté, qu'il n'en reste plus pour en jouir. Le fruit d'or du jardin des Hespérides, gardé par des dragons déguisés en grands parents, n'est plus qu'une vulgaire pomme normande, souvent une pomme de discorde.

> « De la terre donnée à la terre promise
> Nul retour ; Josué dut envier Moïse. »

Ce fut là le roman ou plutôt l'histoire d'Hector Berlioz et d'Henriette Smithson. Ils ne furent pas heureux, et ils n'eurent qu'un enfant ; un fils, qui mourut à trente-trois ans, et à qui son père, veuf pour la seconde fois, eut la douleur de survivre.

Toutes ces *intimités*, nous l'avons dit, sont adressées à M. Humbert Ferrand, son Pylade, son Achate, son Arcas ou son Théramène, personnage dont nous

Digitized by Google

n'avions jamais entendu parler, mais qui devait être très célèbre, s'il a mérité toutes les épithètes d'admirable, de merveilleux, de prodigieux, de foudroyant, de sublime, que Berlioz décerne à sa prose et à ses vers. En revanche, il est bien tiède pour Gounod et bien dur pour Félicien David. — « Le *Faust* de Gounod contient de fort belles parties et de fort médiocres... La musique d'*Herculanum* est d'une faiblesse et d'un *incoloris* désespérants. Il y a un abîme entre Meyerbeer et *ces jeunes gens*. On voit qu'il n'est pas Parisien. On voit le contraire pour David et Gounod. »

Félicien David, parisien! C'est un *comble!* Notez que, lorsqu'apparut *le Désert*, Berlioz afficha, dans son feuilleton des *Débats*, de telles hyperboles d'enthousiasme, que les malins l'accusèrent de vouloir l'étouffer sous des fleurs.

M. Gounod n'a pas eu de rancune. Sa préface fait plus d'honneur à sa modestie qu'à son talent d'écrivain. Il est dans le vrai, quand il nous dit qu'on ne doit pas juger Berlioz d'après les règles communes; que la sensibilité, l'exaltation, le perpétuel bouillonnement du cerveau poussés à ce paroxysme, excusent bien des extravagances, et des semblants de méchanceté. Si Berlioz ne fut pas, quoi qu'en disent aujourd'hui ses admirateurs retardataires, l'idéal de la perfection en musique, il fut le type le plus effréné du tempérament musical. Une chaudière n'est pas soumise aux mêmes conditions qu'une chaufferette; une fournaise a ou prend des licences que n'a pas un pot-au-feu; un feu grégois n'est pas un feu de paille. On

Digitized by Google

pourrait remarquer pourtant que ce passionné, cet *hystérique*, au milieu de toutes ses furies d'enthousiasme et de colère, à travers ces tourbillons de flamme et de fumée, ne perd pas de vue ses petits intérêts de compositeur incompris, de génie méconnu; qu'il soigne le détail matériel, ses chances ou ses moyens de succès, la balance des frais et de la recette, qu'il calcule et combine avec son cher Ferrand la façon dont il faut s'y prendre pour faire valoir ses ouvrages, pour confisquer à son profit les cent bouches de la Renommée, pour *éreinter*, sans se compromettre, les œuvres les plus considérables de ses rivaux, — *la Juive* par exemple. Ce qui est encore plus vrai, ce qui refroidit en nous l'envie de le plaindre de n'avoir obtenu que des succès posthumes, c'est qu'il a évidemment vécu dans un état d'hallucination continue, dans un mirage complaisant qui lui montrait des ovations, des couronnes, des soirées triomphales, des foules entraînées, des orchestres affolés, là où il n'y avait, en réalité, que résistance, antipathie, froideur, solitude, abandon, tous les symptômes, toutes les amertumes du *fiasco* et du *four*. Je n'en veux d'autre preuve que l'épisode des *Troyens*. J'assistai aux deux dernières répétitions et à la première représentation. Ce fut glacial, navrant, funèbre. Les meilleurs amis de Berlioz, découragés d'avance et consternés, avouaient que cette œuvre décousue, incohérente, obscure, touffue, ne leur donnait pas un seul moment la sensation virgilienne. Les deux principaux interprètes, Monjauze et madame

Digitized by Google

Charton-Demeur, ne dépassaient pas le niveau d'excellents chanteurs de province. Directeur, artistes, amis, ennemis, indifférents, pressentaient un naufrage, et leurs prévisions ne furent que trop réalisées. Eh bien, dans l'intervalle des répétitions, Berlioz venait se reposer chez notre ami d'Ortigue. Il arrivait, et fondait en larmes; il pleurait d'admiration pour lui-même : — Oh! que c'est beau! disait-il en sanglotant; que c'est beau! Les musiciens de l'orchestre se sont jetés dans mes bras; Carvalho est fou d'enthousiasme et de joie... etc., etc. » — A la première représentation, sauf deux morceaux qui relevaient bien moins de Virgile que des pièces fantaisistes de Shakspeare, *les Troyens* furent accueillis par un silence plus cruel que les sifflets. *Fuit Ilion!* ils étaient déjà une ruine avant d'être un monument. A la troisième, la salle était vide; chaque soir, on supprimait, par mesure d'économie, un air, un *duo* ou un morceau d'ensemble. L'opéra tombait en lambeaux, et M. Carvalho, que ces soirées achevaient de ruiner, fut forcé d'arrêter les frais.

Voilà la vérité vraie. Maintenant, lisez les *Lettres intimes*, à la page 258 : « Succès foudroyant; succès magnifique. Salle électrisée. Madame Charton sublime; Monjauze délicieux; les musiciens m'embrassent; les princes me félicitent... Quel Énée, et quelle Didon! Madame Charton a été si admirable, que tout le public lui criait : *Demeure!*... — Quel malheur que nous n'ayons plus que cinq représentations! »

Ce trait final est à mettre dans une comédie. Tout

Digitized by Google

le volume est de ce ton, chaque fois que Berlioz parle de ses triomphes, des multitudes qu'il fanatise, des connaisseurs qui le comparent à Beethoven et à Weber. A présent, si vous me demandez comment un homme assez heureux pour vivre ainsi d'illusions a pu révéler ou dissimuler tant de haines, d'aigreurs, de mépris, de colères, contre presque tous les compositeurs de son temps, je vous répondrai : c'est qu'il s'efforçait vainement de s'abuser. La vérité parlait plus haut que lui; ses déceptions étaient plus éloquentes que son orgueil.

Hector Berlioz était un aigle, dont l'insuccès fit trop souvent une pie-grièche.

Digitized by Google

LAMENNAIS ET SON ÉCOLE [1]

— SOUVENIRS —

Le savant auteur de ces belles études me pardonnera, si je rappelle deux ou trois souvenirs caractéristiques, qui peuvent s'accorder avec les siens.

En 1824, un de mes parents, bien jeune alors, causeur charmant, esprit sérieux et fin, fut chaudement recommandé à Mgr l'évêque d'Hermopolis, qui le prit en amitié et qui lui confiait volontiers les fonctions de secrétaire honoraire. Un jour, il écrivait sous sa dictée, lorsqu'ils virent entrer, comme une trombe, un prêtre, un simple prêtre, qui, parlant à M. Frayssinous, ministre de l'instruction publique, grand maître de l'université, sur le ton du commandement et de la menace, lui dit : « Comment ! X... n'est pas encore destitué ? » — X... était le proviseur d'un des collèges de Paris, ecclésiastique soupçonné de gallicanisme et neveu d'un vieil évêque constitutionnel.

M. Frayssinous répondit avec sa douceur et sa modération habituelles. Il était évident que ce prêtre au front large, au teint pâle, au regard de feu sous de

1. Par M. l'abbé Ricard.

Digitized by Google

profondes arcades sourcilières, exerçait sur lui une sorte de prestige, entremêlé d'admiration, de frayeur et de malaise. Peu satisfait de sa réponse, son interlocuteur se répandit en invectives contre la faiblesse du gouvernement, complice des ennemis de l'Église, propice à l'hérésie gallicane, héritier des traditions du Concordat et de l'Empire, — « et qui n'aura, dit-il, que ce qu'il mérite, le jour où il sera renversé par la coalition de l'impiété révolutionnaire, bonapartiste, libérale et voltarienne ». — Quand ce fougueux absolutiste fut sorti : « C'est M. de Lamennais, dit l'évêque à mon parent; son avenir m'inquiète. »

Vingt-quatre ans plus tard, en 1848, au lendemain des journées de juin et de la mort de M. de Chateaubriand, l'Assemblée nationale, dont la majorité avait encore la naïveté de croire en Dieu, fit célébrer une grand'messe pour le repos de l'âme de l'immortel défunt. Un de mes amis, Jules Renouvier, député de l'Hérault, républicain assez peu catholique, me dit en sortant de Notre-Dame : « Le hasard m'avait placé à côté de M. de Lamennais. Je ne suis pas dévot, et pourtant l'attitude de ce prêtre m'a serré le cœur. A l'élévation, il s'est redressé de toute sa petite taille, et a fixé sur l'hostie un regard injecté de haine — qui sait? peut-être d'épouvante. Ce n'est plus un déserteur, c'est un possédé. »

Enfin, le 27 février 1854, peu d'heures après la mort de Lamennais, mon cher et toujours regretté Joseph d'Ortigue — que Sainte-Beuve a finement et justement appelé le plus doux des catholiques restés

Digitized by Google

fidèles à M. de Lamennais, — entra chez moi tout bouleversé, et me dit, les larmes aux yeux : « J'avais espéré jusqu'au dernier moment. Mais les nouveaux amis faisaient bonne garde, et ne m'ont pas laissé pénétrer jusqu'au moribond. M. Barbet m'a dit durement : « Allez-vous-en ! Laissez le grand homme mourir en paix ! » — Ce M. Barbet, socialiste à outrance, communiste à tous crins, avait été millionnaire et receveur général à Rouen, où il avait trouvé une recette particulière... pour faire faillite. Presque toutes les révoltes contre Dieu s'expliquent par une tache devant les hommes.

Parmi les hommes illustres de notre siècle, il n'en est pas de plus compliqué, j'allais dire de plus problématique que M. de Lamennais. Suivant qu'on l'étudie à tel ou tel moment de son orageuse carrière, on peut voir en lui un *ultra* (style de 1815), — un autoritaire, un absolutiste, un ultramontain, un libéral, un révolutionnaire, un sectaire, un démagogue, un communiste, un révolté et un désespéré. Est-ce à dire qu'il n'y ait pas, au milieu de ces variations incroyables, une sorte d'unité ? L'auteur de l'*Essai sur l'indifférence* et des *Paroles d'un croyant* n'a-t-il pas été la réalisation vivante du proverbe : *Les extrêmes se touchent ?* — Si j'avais à mettre d'accord ces prodigieux contrastes, je dirais d'abord : « En dehors de toute opinion, de toute doctrine, de toute foi et de tout scepticisme, Lamennais offrit constamment le spectacle d'un caractère absolu, uni à une imagination passionnée. » — Je dirais surtout :

Digitized by Google

« Il ne fut si violent dans sa première phase, que parce qu'il n'était pas bien sûr de croire. Il ne fut si excessif dans la seconde, que parce qu'il n'était pas bien certain de ne plus croire. »

A présent que nous sommes mieux renseignés sur l'enfance et l'adolescence de M. de Lamennais, nous devons avouer que c'était là un singulier prêtre, une singulière préparation au rôle de docteur et de Père de l'Église. Ces bizarreries ont inspiré à M. l'abbé Ricard un éloquent chapitre. Un oncle mal avisé, afin d'assouplir cette nature indomptable, a l'idée paradoxale d'enfermer le jeune *Féli* dans une vaste bibliothèque où se heurtent le bien et le mal, la vérité et le mensonge, la théologie et le roman, l'histoire et la poésie. C'était enfermer le loup dans la bergerie. Seulement, ici, le louveteau risquait d'être dévoré par les brebis. Il y eut là — « pour cette imagination de feu, pour cette curiosité sans frein » — une véritable orgie d'idées, de fictions, de sophismes, de rêves, d'indigestes et fausses doctrines, — quelque chose comme un tas de fruits de l'Arbre de science, — et aussi, très probablement, quelques-unes de ces dangereuses images qui, se rencontrant chez l'adolescent précoce, avec le premier éveil des sens, couvrent d'un impur nuage les clartés matinales de la foi. Ce fut une crise préventive qui s'est perdue dans l'ensemble de cette tragique histoire, mais qui nous amène à dire, avec M. l'abbé Ricard, que les années vraiment sacerdotales, militantes, ardentes, hiératiques, apologétiques, ultramontaines, de Lamennais,

Digitized by Google

furent, dans le fait, encadrées entre deux incrédulités, celle d'un enfant, trop ignorant pour se méfier de ce qu'il sait, trop savant pour se reposer dans ce qu'il ignore, et celle d'un homme mûr, trop plein de soi-même pour accepter un autre dogme que son orgueil. Ce qui résulta de cette crise, c'est que *Féli* ne fit sa première communion qu'à vingt-deux ans ! A l'âge où les autres élus de la sainte vocation touchent à la prêtrise ! Rien de plus consolant que ces premières communions tardives, quand elles marquent la conversion d'un hérétique ou d'un pécheur, né et élevé hors de l'Église. Mais, dans les conditions ordinaires de la vie chrétienne, cette première union de Dieu qui se donne et de l'âme qui le reçoit, perd quelque chose de sa grâce céleste et de sa divine harmonie, si cette âme a déjà fait connaissance avec les passions et les malices humaines, si elle a subi ces agitations, ces troubles, ces orages, qui en ternissent la pureté et la fraîcheur, si elle ne peut plus offrir au *divin visiteur* un sanctuaire où nul profane ne soit encore entré. Il semble que, plus tard, quand surviennent les tentations et les luttes de la vie, ce souvenir soit moins impérieux et moins doux, que ce lien soit plus facile à rompre par cela même qu'il a été plus lent à se former. Il semble que l'ange gardien de cette âme déflorée ne soit plus en intimité parfaite avec elle, qu'on ne puisse plus dire, comme dans l'élégie de Reboul :

> *Qu'il croit* contempler son image
> Comme dans l'onde d'un ruisseau...

Digitized by Google

Ainsi, première communion à vingt-deux ans, résistance aux avances de la miséricorde divine, et, plus tard, après le coup d'éclat de l'*Essai sur l'indifférence*, dispense du bréviaire et permission de ne dire la messe que de loin en loin, n'y avait-il pas, dans ces disparates, un je ne sais quoi qui ressemblait à un présage, et qui devait faire pressentir que cet esprit, à la fois si entier et si mobile, ne pourrait pas chanceler sans choir, et pencher sans verser ? Dans l'exaltation de cette âme remise en possession de son Dieu, dans le délire de cette imagination poussée aux extrêmes, au milieu de ces flammes qui se dégageaient de tant de fumée, ce n'était pas assez pour le catéchumène d'hier, le prêtre d'aujourd'hui, le transfuge de demain, de vouer son génie à la défense de sa religion, de monter sa garde devant le portail de l'Église, de continuer ou de reprendre les grandes et saines traditions de l'apologétique chrétienne. Épris de nouveauté jusque dans l'immuable et d'invention dans la Révélation, il voulut que le merveilleux volume de l'*Essai sur l'indifférence* servît de préface à sa fameuse doctrine de la certitude, fondée sur l'assentiment du genre humain. Je dois à M. l'abbé Ricard d'avoir enfin compris ce système, qui ne m'avait jamais paru bien clair. C'était la raison collective de l'humanité, appelée au secours de la foi, et devenant la preuve de ce qui ne peut pas se prouver ; système spécieux, puisqu'il fait à notre raison une large part dans la conquête et le dépôt des vérités divines, mais dangereux, puisqu'il suffit de la résistance d'un jugement

Digitized by Google

individuel pour que l'ensemble de l'édifice s'ébranle et tombe en ruine. S'il m'était permis de comparer le profane au sacré, je dirais que ce fut, en quelque sorte, le suffrage universel introduit dans la religion, et nous avons appris à nos dépens ce qu'il vaut en politique. En y regardant de près, on aurait deviné — et quelques esprits fins, tels que Bonald et Michaud, le devinèrent, — que cette doctrine d'apparence ultra-catholique, prêchée par un prêtre de génie que l'éclat de ses débuts et l'ardeur de son zèle recommandaient à toutes les consciences, contenait en germe un schisme mêlé, comme le suffrage universel, de dictature et d'anarchie ; — que, tôt ou tard, le prédicateur éloquent de ce séduisant sophisme voudrait être ou César ou la foule, ou le dictateur de sa propre pensée, brouillée avec le dogme et la discipline, ou le factieux livrant aux multitudes les lambeaux de sa soutane.

Mais, pour le moment, le prestige et la séduction dominaient tout, et il dépendait de ce prêtre d'exercer sur les âmes, même en se trompant, une influence décisive, propre à secouer cette indifférence qu'il avait si vaillamment combattue. C'est ici que se place l'adorable épisode de La Chesnaye, de cette ruche chrétienne qui sut rendre si doux le miel de ses abeilles. Un demi-siècle n'a pas effacé le souvenir de cette hospitalité où le maître donnait aux disciples l'exemple du travail, où les disciples, groupés autour du maître, rivalisaient d'enthousiasme, d'illusions généreuses, de ferveur studieuse et de talent; où leur ambition n'était pas de gouverner le monde, mais de le conver-

Digitized by Google

tir. Quel tableau, et quel cadre ! quelle grandeur dans ces horizons ! quelle élévation dans ces âmes ! S'il vaut mieux, comme je le crois, être amoureux d'une erreur qu'indifférent à une vérité, que ne devait-on pas attendre de ce Cénacle, mille fois plus pur, plus convaincu, plus désintéressé, plus tendrement unique que le Cénacle romantique ? Ces noms, même en ne donnant pas tout ce qu'ils promettaient, restent encore l'honneur de notre siècle, la revanche antidatée de nos humiliations et de nos douleurs actuelles, la consolation de l'Église persécutée par des drôles et outragée par des misérables. En les relisant, ces noms bénis, on oublie que la liberté, que cette élite faisait descendre du ciel pour l'abriter à l'ombre de la croix, a été tour à tour traîtresse et trahie, a servi de pseudonyme à des contrefaçons hypocrites ou effrontées, et a subi, entre d'impures mains, de telles métamorphoses, qu'elle finit par arracher la croix et fermer le ciel. On oublie que Lacordaire est mort découragé, que Maurice de Guérin a passé à La Chesnaye comme un pâle fantôme, méconnu du maître ; que Montalembert, malade, affolé de haine contre l'Empire, exaspéré contre l'école absolutiste, a terminé sa carrière ultramontaine par une phase archigallicane ; que l'abbé Gerbet enfin et l'abbé de Salinis, désenchantés de leurs premiers rêves, désillusionnés du catholicisme libéral, ramenés au principe d'autorité par le despotisme des événements et leur propre lassitude, sont tombés un jour dans les bras de M. Louis Veuillot pour se relever archevêque d'Auch et évêque de Perpignan.

Digitized by Google

M. l'abbé Ricard a décrit cet épisode sans lendemain, — que dis-je! suivi de trop de lendemains! — avec un charme, une *sensibilité*, où le regret s'entremêle d'un reste de tendresse et d'admiration pour le grand coupable. On dirait un amant trompé, prè sde pardonner en songeant aux heures radieuses qui ont précédé la trahison. Comment résister, après tant de déceptions et de tristesses, à ce mystérieux attrait?

Nessun maggior dolore
Che ricordarsi del tempo felice
Nella miseria.....

Quelle harmonie entre ces paysages bretons, ce ciel mélancolique, ces jardins dépouillés par l'automne, ces bois où la rouille d'octobre attend, pour tomber, le *renouveau* d'avril, ces nuages où passent avec un sifflement d'ailes, des bandes d'oiseaux sauvages, ces étangs surmontés d'une brume, où les hôtes de La Chesnaye peuvent voir tout ce qu'ils veulent, — et les beaux songes juvéniles où s'unissent la religion, la liberté et la poésie! Comme on se plaît à contempler, à deviner ces nobles intelligences, étrangères aux vulgaires intérêts, aux mesquins égoïsmes de ce monde! Et comme on les aurait étonnés, ces chevaliers du cygne, si on leur avait prédit qu'ils allaient être remplacés par une génération sans idéal, sans ressort, déshéritée volontaire de leurs enthousiasmes, de leurs amours, de leurs espérances, n'ayant plus d'autre paradis que la hausse et d'autre purgatoire que la baisse!

Digitized by Google

Pourtant il faut bien revenir à l'austère vérité. Si indulgent que l'on soit pour les aberrations du génie, on ne saurait, en conscience, établir une balance entre les bienfaits de M. de Lamennais, et ses maléfices. Sans compter le scandale de l'apostasie et de l'impénitence finale, voici, selon moi, la différence capitale : Lamennais bienfaiteur a pu décider quelques vocations incertaines, réchauffer quelque consciences tièdes. En somme, la plupart de ses néophytes étaient déjà aussi catholiques, peut-être *mieux* catholiques que lui. Il n'avait pas à les convertir, mais à leur donner la joie exquise d'avoir pour patron et pour maître un homme de génie. Ils n'étaient pas des réfractaires ramenés par un sergent recruteur. mais de jeunes soldats conduits au feu par un général incomparable. Ils possédaient — et au delà — le nécessaire; il personnifiait pour eux le superflu, et, pour quelques-uns, le superflu faillit gâter ou supprimer le nécessaire. Lamennais *malfaiteur* — (le mot est de M. Guizot) — fut bien plus funeste. Son apostasie fit coup double. Il désespéra et risqua d'entraîner dans sa chute ses disciples de prédilection, d'autant plus exposés qu'il leur inspirait plus de dévouement et de confiance. Il réjouit, émerveilla et affermit dans leur scepticisme les ennemis de l'Église. Il leur apparut comme la justification vivante de leur impiété. Il faut relire la *Revue des Deux Mondes* de 1834 — après l'explosion des *Paroles d'un croyant*, — pour se faire une idée de cette allégresse. L'archange déchu était accueilli et salué dans son nouveau

Digitized by Google

domaine avec les honneurs dus à son rang. Au moment où Lamennais hésitait ou avait l'air d'hésiter encore, Lerminier publiait un article d'invitation au schisme, dont j'ai retenu ces deux phrases : « Il insulte avec des ressources infinies; » — et : « Il a le goût du schisme; qu'il en ait le courage! » Lorsqu'il ne fut que trop prouvé que Lamennais avait ce courage, Sainte-Beuve ouvrit le feu des panégyriques, — feu d'artifice, s'il en fut. Il s'y prit avec ces malices félines, ces ménagements doucereux, ces sous-entendus sournois, qui marquèrent sa première manière. Le Pape était seul mis en cause. La chaire de saint Pierre devenait une sellette. En rompant brusquement avec la cour de Rome, l'illustre rebelle faisait acte de chrétien et de catholique. « — Sans rien espérer actuellement de Rome et de ce qui y règne, écrivait le futur initiateur des enterrements civils, nous sommes trop chrétien et catholique (!), sinon de foi, du moins d'affinité et de désir, pour ne pas déplorer tout ce qui augmenterait l'anarchie apparente dans ce grand corps déjà si compromis *humainement.* » — Puis vint madame Sand, excellent juge, comme chacun sait, en fait d'hygiène religieuse et morale. Sous sa plume, les effusions lyriques, les divagations, en pays de bohème, des *Lettres d'un voyageur*, — aujourd'hui plus vieillies que le *Voyage du Jeune Anacharsis*, — passèrent du poète de *Namouna* à l'auteur des *Paroles d'un croyant;* d'un croyant qui s'exerçait à se faire incrédule. Naturellement, ce fut encore le bon Grégoire XVI qui fit les frais de ce dithyrambe à

Digitized by Google

grand orchestre, confié aux échos des lagunes et de la Brenta. « — Les foudres de Rome sont éteintes, et le feu de la colère brûle en vain les entrailles des hommes de Dieu. Leur anathème n'est plus qu'un son dont le vent se joue comme de l'écume d'un flot grondeur... Restez en paix, mes frères! Dieu n'épouse pas les querelles du pape. » — Suivent deux pages d'un vrai galimatias, qui avait des admirateurs en 1834.

Lerminier revint à la charge, et, sous prétexte de combattre les adversaires de M. de Lamennais, il publia un article qui finissait ainsi : « On a représenté à Sa Sainteté le pape Grégoire XVI que ses condamnations officielles seraient pour Rome la source d'un immense ridicule, et, pour le condamné, le moyen d'une immense notabilité. Mais persuadez donc les puissances aveugles et destinées à mourir! Donnez donc aujourd'hui à un pape la conscience du siècle, ramenez donc à la raison ces Gérontes de la théocratie! » Pauvre Lerminier! je l'ai connu, lui, si superbe alors, si empanaché dans sa rhétorique antichrétienne et sa philosophie d'outre-Rhin, refusant de se découvrir devant la tiare comme Guillaume Tell devant la toque de Gessler; — je l'ai connu, quinze ans après, lorsque, désabusé de l'emphase révolutionnaire, traité, lui aussi, d'apostat, sifflé au Collège de France, proscrit de la *Revue des Deux Mondes*, délaissé de tous ses amis, poursuivi par de vagues soupçons qu'il est difficile de préciser, il ne trouva de refuge qu'à la *Revue contemporaine*, de l'excellent marquis de Bellevat, laquelle n'était pourtant pas le *refugium*

Digitized by Google

peccatorum! Un peu plus tard, lorsque, sentant la mort venir, au comble de la détresse et de l'abandon, il eut pour consolateur un vicaire de Saint-Germain des Prés, mandataire du Dieu qui pardonne *ce que le monde ne pardonne pas*, Lerminier se dit sans doute que la religion de Grégoire XVI avait du bon, et qu'il y a des moments où les Gérontes de la théocratie sont préférables aux Léandres de la libre-pensée.

Je n'ai rien dit du journal *l'Avenir*, dont l'existence fut si brillante, si bruyante et si courte. M. l'abbé Ricard a traité ce chapitre avec un rare talent et une autorité persuasive. Pour les esprits clairvoyants, *l'Avenir* préparait *les Paroles d'un croyant*, comme la polémique à la Jean-Jacques, avec Mgr de Quélen, avait préparé *l'Avenir*. A cette heure de crise et d'angoisse, — 1830-1831, — M. de Carné indiqua sagement la nuance entre le nouveau journal et le *Correspondant*. Le *Correspondant* s'adressait aux vaincus. Il les rassurait en leur rappelant que la Religion catholique ne dépendait pas de telle ou telle catastrophe, qu'elle avait résisté à de plus redoutables épreuves, que l'absolu n'avait rien à démêler avec le relatif, l'infini avec le fini, l'éternité avec le temps, et que, après tout, si une partie du clergé avait eu le tort de trop confondre sa cause avec celle de la monarchie déchue, c'était peut-être un bien que l'autel n'eût plus l'air de s'appuyer sur le trône. *L'Avenir*, au contraire, allait droit aux vainqueurs; il plantait au milieu de leur camp son drapeau tricolore, et il leur prouvait que la Religion du Christ s'arrangeait

Digitized by Google

encore mieux de la liberté que de l'autorité; que l'Évangile était encore plus libéral que la Charte. Rien de plus attrayant pour cette belle jeunesse à laquelle il ne déplaisait pas d'enjamber les barricades pour aller à la messe. Par malheur, la partie n'était pas égale. Les idées ont leur logique comme les faits. Dans le domaine religieux, on arrive toujours à un point où le principe d'autorité reprend ses droits, où le catholique doit se soumettre ou se démettre, où la discipline n'admet pas de Labordère. Restez debout, tant que vous voudrez, devant le tyran Louis-Philippe; cambrez-vous ou cabrez-vous en face du féroce Napoléon III. Voici la cloche qui sonne, voici un prêtre qui passe en surplis, et vous voilà à genoux! Le programme de *l'Avenir* était une aubaine pour les révolutionnaires, sans profit pour la Religion; un marché de dupe où celle-ci apportait tout, où celui-là ne donnait rien. Ils accueillaient ce renfort imprévu, mais à la condition que ces catholiques s'absorberaient dans la Révolution, tandis que la Révolution restait parfaitement libre de rejeter tout ce qu'ils croyaient. Si Lamennais revenait au monde, s'il lisait ce qu'écrit M. Rochefort, s'il apprenait ce que propose M. Jules Roche, s'il connaissait ce qu'ont décrété MM. Jules Ferry, Cazot, Constans et Paul Bert, s'il assistait à une séance du conseil municipal de Paris, il refuserait peut-être de se convertir; mais, à coup sûr, il saurait le dernier mot de cette alliance entre la *Marseillaise* et l'Évangile. Il avait donné pour devise à son journal DIEU ET LA LIBERTÉ. On lui ferait voir ce

Digitized by Google

que ses exécuteurs testamentaires font de la liberté, et de quelle encre délayée dans la bave ils raturent l'idée de Dieu.

A travers les péripéties et le dénouement de ce drame (car la conscience et l'âme ont leurs drames, tout aussi émouvants que les fictions théâtrales), les catholiques sincères et sérieux eurent du moins deux consolations: d'abord, les disciples de Lamennais refusèrent de le suivre, et Lacordaire, à lui seul, nous donna dix fois, cent fois mieux que la monnaie de M. de Turenne, lui dont les articles, dans *l'Avenir*, avaient paru infiniment supérieurs à ceux du maître. Ensuite Lamennais, en perdant la foi, perdit tout. En dehors même de toute considération théologique, ce ne fut plus une décadence, mais une débâcle. Il y eut encore quelques pages d'un beau style descriptif dans les *Affaires de Rome*. A dater des *Amschaspands et Darvands*, que les Parisiens du boulevard prononçaient *Chenapans et Dévorants* — ce ne fut plus qu'un chaos sinistre, où l'injure, suivant l'expression de Sainte-Beuve, devenait *crasseuse*, où le cheval de l'Apocalypse galopait dans les ténèbres, où la haine empruntait son langage, tantôt aux Furies, tantôt aux sorcières de *Macbeth*, tantôt aux tricoteuses de 93, tantôt aux dames de la halle, où un reste d'eau bénite, oublié dans la chapelle de La Chesnaye, se noyait dans un déluge de fiel et de venin. A ces deux consolations, on pourrait aujourd'hui en ajouter une troisième, et le meilleur éloge que je puisse faire du livre de l'abbé Ricard, c'est que j'y ai songé en le lisant.

Digitized by Google

La chute de Lamennais, ses révoltes, ses tentatives de schisme et d'hérésie, les idées qu'il remua, les enthousiasmes qui l'entourèrent, les espérances qu'il trompa, les passions qu'il souleva, les orages amoncelés sur sa tête et déchaînés sur son chemin, ces tempêtes perpétuelles sous ce crâne osseux, recouvert d'une peau bilieuse, cette fièvre du mal succédant à cette hypertrophie du bien, tout cela était chimérique, dangereux, insensé, fatal, effrayant, coupable; ce n'était pas vil, ce n'était pas mesquin; cela mettait en jeu les plus grands intérêts de l'âme humaine. Ce Titan blessé au cœur nous fait mesurer, en tombant, la hauteur du sommet qu'il essaya de gravir, la toute-puissance du Dieu qui le foudroya. On est consterné en regardant cette sombre figure; on n'est pas humilié; on n'a pas à redouter une vague odeur de boudoir. Après la faillite des Rohan, le prince de Soubise disait avec orgueil que sa maison était seule capable de faire une faillite aussi belle; en rappelant la déchéance de M. de Lamennais, on se dit que la religion est bien haute, qu'il n'y avait qu'un prêtre de génie qui pût tomber de si haut.

Digitized by Google

AUGUSTE BARBIER

— SOUVENIRS —

J'arrive tard, trop tard, pour parler d'Auguste Barbier. Les articles qui ont paru, les anecdotes que l'on a racontées, pourraient suffire à mes lecteurs. Voici mon excuse, ou mes excuses. Premièrement, les rarissimes survivants de la génération de 1830, autrefois si superbe, aujourd'hui si méchamment dénigrée par ses illégitimes héritiers, ne doivent pas, selon moi, laisser partir sans une page d'adieu ceux de leurs contemporains ou aînés qui, à un titre quelconque, fixèrent un moment l'attention publique, et dont le nom se rattache à une date. Ensuite, je ne puis résister à l'attrait de mes souvenirs, qui m'offrent le double avantage de me dérober aux ignominies et aux tristesses présentes, et d'opposer à l'impuissance de la critique militante les certitudes de l'histoire littéraire. Lorsque l'on a le malheur de vivre assez et de savoir assez d'arithmétique pour calculer que M. Gambetta le malfaisant, le *jettator*, le type de la sonorité dans le vide, de l'incapacité tapageuse, de la jactance stérile ou funeste, aura, dans les

Digitized by Google

phases diverses de son insolente fortune ou de son insuffisante disgrâce, occupé plus de publicistes, fatigué plus d'imprimeurs, défrayé plus de *copie*, inspiré plus de chroniqueurs, essoufflé plus de *reporters*, mis en verve plus de poètes, panégyristes ou satiriques, ameuté plus de curieux, amoncelé plus de badauds, émotionné plus d'imbéciles, que tous les hommes illustres de notre siècle ; lorsque, après avoir traversé, le flacon sous le nez, les ordures de *Pot-Bouille*, on se demande quel sera le dernier mot des malpropretés du maître, du fanatisme des disciples et de la niaiserie des acheteurs, on éprouve un mélancolique plaisir à retrouver dans sa mémoire l'honnête figure d'un poète, qui fut le contraire des héros de la politique et de la littérature actuelles, puisqu'il fut le contraire d'un bateleur, d'en *bonimenteur* et d'un charlatan.

Est-ce tout? Pas encore. Quelle que soit mon estime pour le caractère et pour le talent d'Auguste Barbier, je demande à faire mes réserves. Sans contester les beautés éparses dans *il Pianto* et clairsemées dans *Lazare*, je ne crois rien exagérer en rappelant que Barbier poète, académicien, célèbre pendant une saison et oublié pendant quarante ans, est tout entier dans ses *Iambes*, ou plutôt dans trois de ses *Iambes ;* la *Curée*, la *Popularité* et l'*Idole*. En 1869, lorsque, au grand scandale des demeurants du romantisme et de la bohème littéraire, Auguste Barbier, l'emportant de quatre voix sur Théophile Gautier, fut élu par l'Académie, un de nos plus spirituels con-

Digitized by Google

frères me dit : « Il doit son élection à un hémistiche : *Le Corse aux cheveux plats !* »

La Curée! La Popularité! L'idole! — voyons. Les poètes ne sont pas tenus d'être logiciens, et l'on peut même ajouter que, s'ils étaient trop bons logiciens, ils ne seraient pas poètes. Cependant, après un demi-siècle, la poésie se confond avec l'histoire, et il est permis de contrôler, d'après les événements ultérieurs, la justesse, la solidité, la durée, de telle ou telle inspiration poétique. Ce qui m'a toujours frappé dans la *Curée*, moi, vaincu à perpétuité depuis le 29 juillet 1830, c'est le défaut absolu de proportion entre cette indignation, cette verve furieuse, digne d'Archiloque, de Juvénal ou d'André Chénier, et les motifs de cette immense colère. Ne parlons que d'André Chénier, dont le nom est inséparable de ce genre de poésie enflammée et vengeresse. J'aperçois, d'un côté, un grand poète, sincèrement républicain, victime de ses illusions révolutionnaires, en face d'abominables monstres, d'autant plus marqués d'infamie que leurs odieux parodistes essayent aujourd'hui de les glorifier; en présence de ces terroristes qui se sont chargés de déshonorer la liberté ; devant l'échafaud en permanence qui le réclame et l'attend; devant des juges qui sont des bourreaux, des législateurs qui sont des assassins, des *barbouilleurs de lois*, barbouillés de sang. J'aperçois, de l'autre, le fils d'un riche avoué, bourgeois des pieds à la tête, préférant probablement Louis-Philippe à Charles X, versifiant paisiblement tandis qu'on repave les rues de Paris,

Digitized by Google

que Rouget de l'Isle est édulcoré par Casimir Delavigne, que Lafayette salue *la meilleure des républiques;* — et, pour objectifs, de pauvres diables qui ont sans doute jeûné sous les ministères Villèle et Polignac, qui endossent un vieil habit noir, et affluent, le lendemain de la révolution, chez les nouveaux ministres, en demandant une sous-préfecture, une justice de paix ou un bureau de tabac; émules de Décius ou de Caton, prodiges de désintéressement, d'abnégation, d'esprit de sacrifice, si on les compare au personnel de la vraie CURÉE, aux meutes qui, depuis six ou sept ans, se jettent sur la France comme sur leur proie. Ces solliciteurs à l'eau de rose, ces quémandeurs de 1830, méritaient tout au plus une satire tempérée, dans le goût d'Horace ou de Boileau, ou bien une page de spirituelle et délicate ironie, telle que l'écrivit, dans le *Journal des Débats*, M. Saint-Marc Girardin. Le dirai-je? En relisant cette *Curée* d'un ton si âpre, d'une allure si violente, parlant, le poing sur la hanche, le langage des halles, et nous rappelant, à chaque vers, le : *Il est b.....ment en colère, le Père Duchêne!* — en nous renseignant plus tard sur la physionomie correcte, les habitudes paisibles, l'existence rectiligne d'Auguste Barbier, nous nous sommes dit souvent que ce courroux pourrait bien être factice, que le Vésuve de cette lave était la butte Montmartre, que cette explosion partait d'un feu d'artifice, que le jeune poète, très remarquable d'ailleurs, n'avait pas vomi cette gorgée de crudités, neuves alors et insolites, parce qu'il était trop irrité pour polir son langage et

Digitized by Google

habiller sa Muse, mais qu'il s'était montré prodigue d'expressions grossières, virulentes et cyniques, afin de paraître excessivement irrité. Peut-être aussi songeait-il — et l'événement lui donna raison — à enlever le succès et à forcer les passants de tourner la tête en tirant un coup de pistolet par la fenêtre. Très bien ! mais, en pareil cas, il serait bon de se mettre en mesure de prouver que le pistolet était un *revolver ;* détail que Barbier a quelque peu négligé dans la suite de sa longue carrière.

De bons juges nous ont dit que son malheur fut de débuter par un chef-d'œuvre, qui a rejeté dans la pénombre ses autres ouvrages. Sans doute ! Pourtant, *les Orientales* n'ont pas tué, que je sache, *les Feuilles d'automne. Le Lac* et *le Vallon* n'ont fait aucun tort à *Jocelyn. Don Paëz* et *Namouna* n'ont pas enlevé un lecteur à *Rolla*, pas une étoile aux *Nuits* d'octobre et de mai. Les *Poèmes évangéliques* n'ont pas dérobé une fleur à la chaste et poétique couronne de *Pernette*. Non ! si Auguste Barbier est demeuré jusqu'à la fin, pour le grand public, uniquement et exclusivement l'auteur des *Iambes*, c'est que ce chef-d'œuvre est resté, dans le fait, son chef-d'œuvre. J'ai passé quinze ans à entendre Eugène Devéria maudire son tableau de la *Naissance de Henri IV*, qui, disait-il, avait écrasé ses autres ouvrages. C'est que ses autres ouvrages étaient inférieurs à son éclatant début. De même pour Barbier. Le *Pianto* ne vaut pas les *Iambes; Lazare* ne vaut pas le *Pianto;* et la suite ne vaut pas le diable, qui n'a jamais valu grand'chose.

Digitized by Google

A dater de *Lazare*, ce ne fut plus une décadence, mais une débâcle. Quand arriva l'année terrible, le poète, sincèrement patriote, et frappé au cœur comme nous tous, essaya de reprendre et de faire vibrer la lyre d'airain. L'on pouvait croire que l'excès de nos malheurs retremperait sa verve, et, franchement, il y avait lieu de lancer l'anathème aux Prussiens et de s'indigner contre la Commune, encore plus vigoureusement que contre les solliciteurs et Napoléon Bonaparte. Il n'en fut rien. Ses vers, d'une insignifiance absolue et d'une désastreuse faiblesse, contrastèrent avec les admirables accents de Victor de Laprade, si beaux, si énergiques, si émouvants, si pathétiques, que tous les partis y reconnurent la voix même de la France outragée et déchirée, et que Laprade, le poète monarchique et chrétien par excellence, fut élu député par la plus radicale de nos grandes villes!

Cette satire de *la Curée* soulève d'autres objections. On aurait pu dire à l'auteur : « A qui en avez-vous ? Sous quel drapeau vous rangez-vous ? » — Évidemment il ne regrettait pas la monarchie tombée sur les barricades :

> C'est la *vierge* fougueuse, *enfant* de la Bastille.

Cette vierge fougueuse, qui a des allures de fille, ce qui permettrait de douter de sa virginité —

> Vient de sécher nos yeux *en pleurs*...

En pleurs, parce que Charles X venait de signer les ordonnances! C'est être bien peu économe de ses larmes !

Digitized by Google

De remettre en trois jours une *haute* couronne
Aux mains des *Français soulevés* (quelle poésie ! quel style !)
D'écraser une armée, et de broyer un trône
Avec quelques tas de pavés [1].

C'est clair. Le poète se réjouit, en somme, de la chute de la royauté. *L'Idole* nous apprendra ce qu'il pense de Napoléon. Pour lui, tout se réduit à prendre parti contre la bourgeoisie en l'honneur du peuple ; et quel peuple ! La grande *populace!* La *sainte* canaille ! Les doigts *sales!* La bouche *aux vils jurons!* Bref, si le mot avait été inventé en 1830, un peuple *naturaliste!* La Liberté, — cette Liberté, qui, pour ne pas être chimérique, dérisoire et funeste, aurait besoin d'être aristocratique, est peinte sous des couleurs tout aussi brutales. Qu'attendre, sinon des incendies, des assassinats, des pillages et des massacres, de cette Liberté, qui est une *forte* femme *aux puissantes mamelles*, à la voix rauque, avec du brun sur la peau, du feu dans les prunelles... ne prenant ses amours que dans la populace, et voulant qu'on l'embrasse avec des bras rouges de sang ? — Merci ! Où peut conduire et que peut produire une pareille Liberté, virago croisée de Messaline, tricoteuse doublée de Furie? En peinture, un magnifique tableau, s'il est signé Eugène Delacroix ; en réalité, le noble et courageux poète put l'apprendre à ses risques et périls, le jour où les fédérés de la Commune, c'est-à-dire les amants de cœur de cette vierge fougueuse aux allures de fille, de cette

1. *Trône* et *couronne* ne riment que sur les bords de la Garonne ou du Gardon.

Digitized by Google

forte femme aux puissantes mamelles, firent mine de l'emmener comme ôtage, parce qu'il n'avait pas livré son fusil.

Ce que l'on n'a pas assez remarqué, c'est que *la Curée* fait coup double. Elle glorifie à la fois la *sainte canaille* des trois glorieuses journées et le peuple de 93, puisque, de l'aveu du poète, c'est la même Liberté qui guide les combattants de juillet, et qui, jadis, enfant de la Bastille, *électrisa* pendant cinq ans (le mot est plus brutal dans le texte), le peuple des faubourgs. Comme tout cela sonne faux! comme tout cela est *voulu!* comme on sent à travers cette grêle et cette tempête d'*engueulements* (pardon!), que M. Auguste Barbier s'est donné plus de peine pour être grossier qu'un fort de la halle ne s'en donnerait pour être poli! Et, en fait de défaut de proportion, que dire de l'épilogue, de ces pauvres pétitionnaires, quêtant des pensions et des places, comparés à des dogues, à des molosses, à des limiers acharnés sur le cadavre d'un sanglier, hurlant en signe de joie, préparant leurs larges crocs pour le hideux festin, et les abois féroces, et le sang chaud, et la chair, et la ripaille, et «gorgeons-nous tout notre soûl», et les mâtins fouillant à plein museau les flancs de ce malheureux sanglier, travaillant de l'ongle et des dents, et la gueule rouge, et le quartier de charogne, etc., — le tout, parce que huit ou dix mille Parisiens ou provinciaux, prévoyant force destitutions et pas mal de démissions, arrivent en diligence ou en fiacre aux portes des ministères, pour tâcher de remplacer les démissionnaires et les révoqués.

Digitized by Google

La Curée ne peut donc être admirée que comme œuvre d'art; on me permettra, tout en saluant ses beautés originales et hardies, de ne pas les préférer à celles de *la Jeune Captive*, du *Golfe de Baïa*, des *Préludes*, de *la Prière pour tous*, de *la Tristesse d'Olympio*, des *Nuits*, d'*Éloa*, de *Marie* et de *Pernette*. Il y a plus. Dans cette apothéose de la populace, de la sainte canaille, aux dépens des révolutionnaires aux mains blanches, aux gants paille et aux fusils de Lepage, ce poète bourgeois s'est trompé, absolument trompé. J'ai vu passer l'insurrection de juillet sous mes fenêtres, et je puis attester que nous ne fûmes pas justes en affirmant que cette révolution fatale fut faite par le peuple et escamotée par la bourgeoisie. L'élément bourgeois y dominait. Les écoles de droit et de médecine, l'École polytechnique, l'École normale, les commis des grands magasins, fournirent un large contingent et payèrent de leur personne. Chaque peloton d'insurgés était commandé par un polytechnicien en uniforme. Mais l'initiative de la lutte et le triste honneur de la victoire appartinrent surtout à la garde nationale, que l'on avait licenciée, sans la désarmer, sous le ministère Villèle. Assurément, on voyait, dans ce pêle-mêle inouï de *héros* de toute sorte, bon nombre d'ouvriers perfidement congédiés par leurs patrons et lâchés sur le pavé de Paris, chauffé à trente-deux degrés Réaumur; on y voyait aussi ces figures patibulaires, qui ne se montrent que ces jours-là, oiseaux de nuit qui tiennent du hibou et de l'orfraie, armée de réserve du vaga-

Digitized by Google

bondage, du crime et de la misère, s'accordant la petite débauche de quelques heures d'héroïsme en guenilles, pour se distraire de leurs démêlés avec la justice et la police. Est-ce à ces émules de Robert Macaire habillés par le tailleur de Chodruc-Duclos, qu'Auguste Barbier aurait voulu réserver les bénéfices de la révolution de juillet?

Je sais bien que Saint-Marc Girardin, esprit sage et parfaitement équilibré, écrivit, à la même époque, dans le même sens, un article qui fut remarqué, et que *le Figaro* vient de retrouver. Mais, d'abord, cet article, en simple prose, n'étale pas le même luxe d'images et d'hyperboles. C'est de l'Addison, et non pas de l'Archiloque ; une poignée de sel, et non pas un paquet de poudre fulminante. Ensuite, Saint-Marc Girardin, écrivain des *Débats*, ralliés, dès le premier jour, à la nouvelle et fragile monarchie, avait tout intérêt à flatter, à glorifier le peuple, pour l'empêcher de s'apercevoir qu'il venait de faire métier de dupe. Il était encore dans la phase où l'on affichait officiellement sur les murs de Paris toutes les formules de l'admiration et de l'extase « pour ce peuple héroïque, pour ce peuple sublime, pour ce peuple aussi désintéressé qu'intrépide, qui, après avoir chassé le tyran, fait justice du despotisme et sauvé ses libertés, reprenait paisiblement ses outils de travail. » On le félicitait de les reprendre, parce qu'on avait peur qu'il ne les reprît pas. On caressait le tigre, pour qu'il se laissât réintégrer dans sa cage ; le dogue, pour qu'il se laissât remettre sa muselière. L'article de Saint-

Digitized by Google

Marc Girardin était un dérivatif; la satire de Barbier une ventouse. Vous allez me traiter de vieux radoteur; mais il me semble que cette fameuse *Curée* n'aurait un sens grandiose et définitif, que je ne l'admirerais sans réserve, que si le poète s'était placé au point de vue royaliste, si cette cohue de solliciteurs, cette fièvre de pétitions et d'audiences, cette rage d'émargements et d'habits brodés, lui avaient servi à démontrer au peuple, au vrai peuple, que les mesures soi-disant arbitraires de la royauté déchue ne l'atteignaient en rien; que, en se battant sur les barricades, il avait risqué sa peau pour une cause qui n'était pas la sienne, qu'il avait été exploité par les ambitieux et les intrigants, que ses misères s'aggravaient à chaque changement de gouvernement, parce que ces changements amenaient une crise financière, industrielle, commerciale et agricole. — « Pauvre et aveugle Jacques Bonhomme! Si ces ordonnances, qu'on te dénonçait comme un crime, avaient réussi, ou plutôt si une coalition de journalistes, de tribuns et d'avocats n'avait pas fait croire à leur urgence, les impôts, si lourds et si effrayants aujourd'hui, si légers en 1830, auraient été encore allégés. Le plus cruel de tous, l'impôt du sang, s'adoucissait de plus en plus dans une atmosphère de tranquillité et de paix. On t'épargnait toutes les guerres qui t'ont décimé, désolé et ruiné. Tes fils restaient à ta charrue et tes épargnes dans ta *crédence*. La propriété foncière, maintenant si écrasée et si dédaignée qu'il a fallu, pour la réhabiliter, une épouvantable débâcle de capitaux et d'agiotage, pros-

Digitized by Google

pérait tellement, que tu en aurais eu ta part, que, de travailleur, tu serais devenu fermier, et, de fermier, propriétaire. Voilà — sans compter l'intégrité du territoire et la rive gauche du Rhin, — voilà les biens que t'ont fait perdre — car, toi, tu n'y étais pas, et on ne t'avait pas consulté, — les combattants aux doigts *sales*, l'auguste populace et la sainte canaille, héroïne des *glorieuses* journées au profit des habits noirs, en rouvrant l'ère des révolutions qui ne s'est plus refermée, et qui ne se refermera jamais ! »

C'est ainsi que j'aurais compris et admiré *la Curée*, si toutefois, en août 1830, le poète avait été prophète, et avait pu prévoir ce que la révolution de juillet allait produire. J'ajoute un mot à cette digression infiniment trop longue. La *Revue de Paris*, qui publia *la Curée*, était un recueil élégant, riche, aristocratique, s'adressant aux raffinés et aux lettrés. A cette date, la presse populaire, le journal à un sou, n'existait pas. S'il avait existé, et si *la Curée* avait paru dans un journal à un sou, je suis sûr que Barbier, esprit profondément honnête, ne se la serait jamais pardonnée.

Je glisse sur *l'Idole* et *la Popularité*, qui pourraient pourtant donner lieu à des remarques analogues. Car enfin, si la bourgeoisie, d'après *la Curée*, est méprisable, si le peuple, d'après *la Popularité*, ne mérite pas qu'on se mette en frais pour lui plaire, comment s'étonner et se fâcher si un homme de génie, un grand homme de guerre, un organisateur, un législateur incomparable, apparu à la suite d'abominables crimes et d'effroyables catastrophes, en un

Digitized by Google

moment de désordre politique, social et moral, voyant que la bourgeoisie et le peuple ne peuvent rien pour réparer ces ruines, pour laver le marbre où tant de sang a coulé, prend en main — une main de fer — cette tâche formidable, substitue la volonté d'un seul au désarroi de tous, et charge les champs de bataille de faire oublier les échafauds? Je crois voir dans *l'Idole*, avec un très grand talent, ce qui se dissimule assez mal dans *la Curée*, une colère artificielle s'exagérant, se violentant, pour déguiser ce qu'elle a de factice; la magnifique amplification d'un poète qui s'assied à sa table en se disant : « Voyons! dans le sens contraire, toutes les places sont prises; Béranger, Casimir Delavigne, Victor Hugo, Barthélemy, Méry, Manzoni, Byron, Lamartine même et Soumet, ont encensé ou ménagé l'idole. Plaidons la thèse opposée au lieu de la thèse épuisée! » Ce n'est pas dans l'hiver de 1830 et 1831, quand le mal était fait, qu'il fallait maudire Napoléon, et qu'on aurait rendu service à la France en le maudissant. C'est sous la Restauration, alors que l'alliance des doctrines *libérales* et de la légende napoléonienne battait en brèche le plus bienfaisant des gouvernements, alors que le chauvinisme était une des formes de l'opposition, que les jeunes doctrinaires fraternisaient avec les *grognards* de l'Empire, que Béranger sollicitait la corde populaire à l'aide de son refrain :

« Il s'est assis là, grand-mère!
Il s'est assis là! »

Digitized by Google

alors que le futur auteur des *Châtiments* écrivait :

Napoléon, soleil dont je suis le Memnon ! .

Vous me direz que Barbier, vingt ans plus tard, aurait pu m'opposer, en guise de pièces justificatives, le réveil de la légende impériale, l'élection du 2 décembre, le coup d'État, l'Empire, la phase de césarisme, la troisième invasion, l'horrible épilogue, tout ce qu'il en a coûté à la France pour n'avoir pas fait de la sombre satire de *l'Idole* le programme de sa politique, pour avoir voulu récolter un regain de cette ruineuse et sanglante moisson de gloire. Mais, d'abord, en 1831, rien ne pouvait faire prévoir cette écrasante revanche de Waterloo, suivie de ces terribles représailles d'Iéna. Ensuite, si nous nous bornons à parler poésie, je dirai que, si le poète, alors âgé de vingt-six ans, le lendemain de l'*Ode à la colonne*, a pensé tout ce qu'il a écrit sur Napoléon, c'est qu'il manquait une corde à sa lyre, un sens à sa muse ; et, si vous répliquez que ce n'est pas le sens commun, je répondrai que ce n'est pas ce sens-là qui fait les poètes.

Que dire du *Pianto ?* de *Lazare?* Dans le premier de ces deux poèmes, Auguste Barbier, républicain catholique, et très catholique, — amalgame qui, dans ces derniers temps, a dû lui paraître bien extraordinaire, — chante le *Lamentum* de l'Italie mourante, gémit sur son abaissement, nous montre, en vers fort beaux, mais monotones, « la liberté perdue, l'art dégénéré, l'avilissement des mœurs, la dégradation des âmes, l'amollissement des caractères, la profana-

Digitized by Google

tion des souvenirs, Naples indolente et asservie, la poésie absente ou réfugiée dans les ruines, l'étranger se promenant sur les lagunes,

> Où, pour chauffer l'orgie, avec quelques deniers,
> Il fait chanter le Tasse aux pauvres gondoliers.

Naturellement, il appelle de tous ses vœux, de tout son lyrisme, la résurrection de cette

> Divine Juliette au cercueil étendue...

Cette résurrection s'est fait attendre ; mais enfin nous y avons, non seulement assisté, mais largement contribué. L'Italie vous semble-t-elle plus poétique qu'avant 1859 ? Les Français de cœur et d'esprit peuvent-ils goûter plus de plaisir à contempler ses paysages, à visiter ses monuments, à admirer ses merveilles, à évoquer son histoire, à interroger les échos de ses catacombes et de ses débris ? Juliette, en se réveillant de sa léthargie, nous a-t-elle tendu ses beaux bras comme à des libérateurs ? Auguste Barbier, s'il s'était de nouveau agenouillé sur les dalles de Saint-Pierre de Rome, aurait-il mêlé à la litanie des saints le nom de Roméo-Garibaldi ? Je pose les questions ; je ne me charge pas de les résoudre. Je retrouve, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er juillet 1837, un article affreusement pédant où Gustave Planche porte aux nues les *Iambes*, le *Pianto* et *Lazare*. Dans un autre article de la même époque, intitulé *les Royautés littéraires*. Planche n'hésitait pas à placer les *Satires et Poèmes* d'Auguste Barbier au même niveau que les plus purs chefs-d'œuvre de

Digitized by Google

Chateaubriand, de Victor Hugo, de Lamartine, d'Alfred de Vigny, et des jeunes maîtres de la nouvelle école. C'est que Gustave Planche, avec sa belle réputation d'impartialité, était, dans le fait, le plus partial comme le plus lourd des critiques. Telle fut, à dater de 1833, sa haine contre Victor Hugo, qu'il le traitait de fou après *Ruy Blas*, un de ses plus beaux drames. Il ne pardonnait pas à Lamartine de le regarder de haut en bas, et à Chateaubriand d'avoir refusé de le présenter à l'Abbaye-aux-Bois, à moins qu'il ne consentît à se laver les mains. Quant à Alfred de Musset, c'était plus drôle. Amoureux, c'est-à-dire *patito* (il ne pouvait pas être autre chose) de madame Sand, il fut jaloux d'Alfred de Musset, et avait même annoncé l'intention de le pourfendre à son retour du célèbre voyage à Venise. Dès lors, il lui aurait été très agréable de persuader au public qu'Auguste Barbier, déjà rentré dans l'ombre et fort peu populaire, était au moins l'égal des contemporains les plus glorieux. Le public ne fut pas de son avis. Pour moi, Auguste Barbier m'a toujours fait l'effet d'un ténor, qui, ayant trop prodigué, le soir de ses débuts, les *ut* de poitrine, s'est enroué pour le reste de sa vie. En mai 1870, j'assistai à sa réception à l'Académie française. J'entendis cet étrange discours où la femme nous était montrée se débattant contre les barreaux de la *cage hyménéenne*. En voyant les immortels froncer le sourcil comme si on leur avait changé l'auteur des *Iambes* au vestiaire, en contemplant ce profil copié d'Henri Monnier, ce Juvénal conservé sous verre

Digitized by Google

de lunettes et métamorphosé en Joseph Prudhomme, je me demandais : « Que faut-il en penser? Un grand poète? Pas possible. Un poète médiocre ? Ce serait injuste. Disons un grand poète *accidentel*, et n'en parlons plus ! »

Digitized by Google

LUDOVIC HALÉVY [1]

A madame la marquise de R...

Vous m'accusez, madame la marquise, de pruderie et de radotage, parce que je ne puis retenir un geste de dépit, chaque fois qu'en entrant dans votre charmant boudoir, où tout révèle le goût le plus pur et le luxe le plus spirituel, j'aperçois à côté d'une coupe de Sèvres ou d'un service de vieux Saxe, au milieu de *bibelots* du meilleur style, entre un Greuze authentique et une aquarelle d'Heilbuth, un de ces affreux volumes dont la couverture jaune habille tant de malpropretés, de laideurs et de turpitudes. Que voulez-vous ! c'est plus fort que moi. J'éprouve l'impression que ressentirait un gourmand s'il trouvait une araignée dans une bisque d'écrevisses, un dilettante s'il découvrait une fausse note dans le gosier de madame Patti, un botaniste s'il voyait un scorpion dans le calice d'une rose, un savant s'il constatait un solécisme dans une page de Cicéron, une

1. *L'abbé Constantin.*

Digitized by Google

dévote si un carlin mal élevé salissait devant elle le marbre de l'autel, un de vos attentifs s'il remarquait une tache de boue au bas de votre robe, ou s'il entendait un juron dans votre jolie bouche. J'en suis froissé comme d'une profanation et d'un contresens. Vous croyez, par cette concession à une horrible littérature, achever de vous mettre à la mode. Erreur ! c'est vous qui donnez ce que vous croyez recevoir. C'est vous qui, en cédant à la contagion de l'exemple, en y entraînant la comtesse et la baronne, en laissant supposer à vos amies et connaissances que c'est *bien porté*, que cette lecture rentre dans les attributions d'une femme élégante, contribuez, pour votre part, à propager dans la bonne compagnie des livres qui ne devraient avoir accès que dans la mauvaise, à faire lire, rue de Varennes, ce qui ne devrait être lu que place Bréda. Comme c'est flatteur pour vous, marquise aux armoiries séculaires, apostillées par Chérin et d'Hozier, d'avoir à vous dire que, au moment où votre couteau d'ivoire ciselé se promène sur ces feuilles infectes, elles sont coupées, dégustées, savourées, dévorées, par toutes les demi-mondaines, toutes les femmes entretenues, toutes les *cocottes*, toutes les héroïnes de la bohème galante, de la haute et basse *bicherie*, — tranchons le mot, par toutes les *filles* de Paris et de la province ! Comme c'est glorieux, de concourir à élever de la fange et de l'ordure au rang d'une littérature quelconque ces ouvrages qui naissent déclassés, qui, sous un gouvernement ennemi de l'obscénité et du scandale, ne pourraient se

Digitized by Google

vendre que sous le manteau, et se placeraient d'emblée entre Rétif de la Bretonne et le marquis de Sade ! Ah ! que vous seriez mieux dans votre rôle de patricienne et de femme d'esprit, si vous donniez le signal d'une réaction, qui ne serait, après tout, que la réaction de la beauté contre la laideur ! Vous seriez consternée, si votre miroir vous disait que vous êtes moins belle ce matin que hier soir, et vous encouragez des récits, — non, des tableaux, où l'amour sent le graillon, où une odeur de gargote et de mauvais lieu se mêle aux madrigaux et aux idylles, où Anacréon porte une hotte de chiffonnier et Tibulle des bottes de vidangeur, où l'homme, la femme, la passion, la jeunesse, la maternité, l'âge mûr, ne nous sont présentés que par leurs côtés repoussants, où les sentiments dignes de vous se réduisent aux plus grossiers instincts de bestialité, où l'être moral, la figure, l'âme, le cœur, les caractères, sont brutalement enlaidis, et où tout ce qu'il y a de beau, d'aimable, de doux, de balsamique, de bienfaisant, de suave, chez les filles d'Ève, disparaît pour faire place à un immonde mélange de courtisane, de mégère, de harpie, de pie-grièche, de Messaline et de Maritorne !

Eh bien, non, je me trompe ! cette manche qui vous semble trop étroite, je veux aujourd'hui l'élargir. Je me résigne à voir ces vilains romans entre vos blanches mains ; mais à deux conditions : c'est qu'ils soient amusants, et qu'il n'en existe pas d'autres.

Amusants ? comment le seraient-ils ? Je viens de le

Digitized by Google

dire, ce ne sont pas des récits, mais des tableaux. La consigne donnée par le maître est d'inventer ou d'imaginer le moins possible. On ne raconte pas, on peint, et, comme ces peintures successives sont toutes du même pinceau et de la même palette, il est facile de comprendre à quelle monotonie l'on arrive. Au lieu de marcher, d'agir, de vivre, de communiquer au roman le mouvement et la chaleur de la vie réelle, les personnages se figent sous ces empâtements de couleurs qui donnent à la toile l'épaisseur d'une galette. Ce n'est plus de l'art, c'est du procédé ; un procédé qui supprime, du même coup, toutes les qualités de l'esprit français, la grâce, le naturel, la simplicité, l'élégance, la sobriété, la légèreté, la finesse, la souplesse, la délicatesse, le talent de faire tout entendre à demi-mot ; — et tous les agréments du roman : l'intérêt, l'action, la vivacité, l'émotion, le drame, les situations, les péripéties ; si bien qu'avec les chefs-d'œuvre de cette école, nous en sommes à regretter le *comment s'en tirera-t-il ?* des feuilletons du bon temps. Si le mot de *procédé* vous déplaît comme trop technique, nous dirons la *curiosité*. Or, s'il est peu de sentiments plus vifs que la *curiosité*, il n'en est pas de plus subalterne, de plus fugitif et de plus mobile. Lorsqu'on n'ose pas dire d'un objet ou d'un ouvrage : « C'est bon, ou c'est beau ! » — on dit : « C'est curieux ! » et c'est ainsi que l'on excuse les goûts dépravés pour tout ce qui est taré, faisandé, frelaté, pour tout ce qui répond aux penchants les plus bas, les plus viciés de la

Digitized by Google

nature humaine. Puisque le chef de cette littérature a donné droit de bourgeoisie littéraire au mot *cochon*, poétisé déjà par Victor Hugo, je comparerai volontiers la curiosité, ainsi excitée et chatouillée, à l'animal qui cherche et trouve des truffes. Vous dites d'une exposition, d'une chinoiserie, d'un procès scandaleux, d'une vente d'actrice, d'une exécution, d'une visite à la Morgue, d'une séance de la Chambre des députés, d'une ménagerie, d'un dompteur, d'un téléphone, d'une femme à barbe, d'un veau à six pattes : « C'est curieux ! » — Le direz-vous jamais de *Polyeucte*, d'*Hamlet*, du *Misanthrope*, de *Phèdre*, de *la Transfiguration*, ou de la Vénus de Milo ?

Soit ! J'admets que vous, grande dame, vous ayez été, pendant cinq minutes, *curieuse* de savoir ce que signifiait le mot *assommoir*, quelle langue parlaient les habitués du marchand de vins, et ce que c'était que l'*alcoolisme* ou la *combustion spontanée*. J'admets que vous, honnête femme, vous ayez été, pendant vingt secondes, *curieuse* de connaître les mœurs interlopes des tables d'hôte de la rue des Martyrs, l'argot des coulisses de petits théâtres, les f... et les b... du sieur Bordenave, et les ravages de *la Mouche d'or*. Mais après ? Après, vous vous croyez quitte en disant à la baronne ou à la comtesse, qui vient à votre thé : « Oh ! ma chère, quelle horreur ! » — Encore une illusion ! vous êtes indignée, exaspérée, écœurée ; mais il vous en reste toujours quelque chose. Cet alcool affadit pour vous le chambertin. L'esprit est sujet aux courbatures comme le corps. Dites ! en sortant de ces

Digitized by Google

lectures, n'éprouvez-vous pas un invincible malaise, comme si vous veniez d'apprendre que l'on vous a calomniée ? ce n'est pas vous, c'est la société, c'est l'humanité tout entière, que ces livres vous dépeignent sous des couleurs si noires, si laides, si honteuses, si sordides, si dégoûtantes, si infâmes, que, si elles étaient vraies, le mieux serait de fuir au bout du monde, de s'enfuir dans une solitude, et qu'Alceste ferait l'effet d'un optimiste. Ah ! ce n'était pas là, ce ne devait jamais être la spécialité du roman ! Autrefois, quand la vie paraissait trop triste, la réalité trop amère, le fardeau trop lourd, l'humanité trop haïssable, on lisait un roman pour se distraire de la vie. Maintenant il faudra rentrer dans la vie, revoir le monde, regarder des figures humaines, pour se distraire du roman.

Et puis, madame, supposons que vous disiez à vos amies : « Quelle horreur ! » supposons que vous jetiez le volume au feu... ou ailleurs; vous ne l'en aurez pas moins acheté et lu. C'est tout ce que veulent les auteurs.

J'ai hâte d'arriver à ma seconde condition : — Autoriser ou excuser ces lectures, si l'on ne publie pas de romans d'un autre genre. — Ici, je suis bien fort, ou plutôt je suis bien faible; car, pendant toute l'année, mes maigres épaules plient sous le poids des innombrables récits qu'une femme telle que vous peut lire sans y rien perdre de sa grâce, de son élégance, de son honnêteté et de sa propreté. Ma vieille plume tremble, rien qu'à l'idée de l'arriéré énorme

Digitized by Google

que je laisse forcément s'accumuler, faute de semaines des quatre samedis, aux dépens de livres qui ne sont pas tous des chefs-d'œuvre, ni des lectures édifiantes, mais qui mériteraient au moins une page, dix lignes, vingt syllabes de recommandation, d'éloge, de critique, de chicane ou de simple mention. J'en esquissai l'autre jour le dénombrement ; je n'y reviendrai pas ; mais j'espère, pour votre honneur, que vous avez lu et relu ce délicieux *Abbé Constantin*, dont l'éclatant triomphe, dont le succès unanime m'indemnise, me console et me venge. A l'époque lointaine où les auteurs, les éditeurs et les directeurs de théâtre affectionnaient les sous-titres, j'aurais voulu intituler le livre charmant de Ludovic Halévy : « *L'Abbé Constantin ou la Revanche de Nana.* — Depuis longtemps, bien longtemps, je n'avais rien lu de plus exquis. C'est comme une gorgée d'air pur, embaumé de toutes les senteurs printanières, que l'on respire après avoir traversé des marécages pleins d'exhalaisons pestilentielles et de miasmes fiévreux. Ce que je ne me lasse pas d'admirer dans ce roman, c'est la simplicité des moyens et la sobriété des effets ; deux signes infaillibles d'une œuvre de maître. Voyez plutôt ! L'abbé Constantin, un saint prêtre, un humble curé de campagne, est désolé, parce que le château de Longueval, qui fait partie de sa paroisse, va être vendu, dépecé probablement, et qui sait quels seront les acheteurs ? Qui remplacera cette bonne marquise, — vous revoilà, madame, dans votre monde, parmi vos égales ! — Cette marquise de Lon-

Digitized by Google

gueval, complice des charités du curé, toujours munie de petits vêtements d'enfant et de gros jupons de laine, et partant avec lui pour la *chasse aux pauvres ?*

Dès ces premières pages, on est ému, attendri, on sent vibrer en soi les meilleures cordes du cœur. On aime déjà ce vieux prêtre, qui n'a d'autre horizon que sa paroisse, d'autre passion que le bien, d'autre plaisir que le soulagement des misères et la consolation des affligés. Il semble que l'on aperçoive son âme à travers les plis de sa soutane usée ; et cette âme, c'est celle de tous ses paroissiens qu'il voudrait rendre heureux, riches, chrétiens, et qui, même en lui résistant, le vénèrent, l'admirent et le chérissent. Pauvre abbé ! Sa douleur touche au désespoir, quand il apprend que le château de Longueval, avec toutes les dépendances, vient d'être acheté, sans morcellement, par une Américaine !... une protestante, sans doute ! une hérétique ! une réprouvée !... mais non ; il en sera quitte pour la peur ; je ne connais pas, dans le roman moderne, de plus jolie scène que l'arrivée chez le curé de la nouvelle propriétaire, madame Scott, accompagnée de sa sœur, miss Bettina. C'était vrai, madame Scott et sa sœur sont trente ou cinquante fois millionnaires, deux ou trois cents fois peut-être, et je crois bien que Ludovic Halévy a un peu songé à certaines mines d'argent dont on a beaucoup parlé cet hiver, à une fabuleuse héritière qui doit être bien perplexe, si elle tient à être épousée par amour. Ce qui n'était pas vrai, c'est qu'elles fus-

Digitized by Google

sent protestantes. Catholiques ! catholiques d'origine canadienne !... Extase du curé et de sa vieille servante Pauline. Vous comprenez que sa joie ne se refroidit pas, lorsqu'il voit tomber sur sa table une pluie d'or ; la part des pauvres ; de quoi se faire pardonner d'être trop riche ! Je proposais tout à l'heure ce sous-titre :... « ou la Revanche de *Nana* ». — Volontiers je dirais aussi : *L'Abbé Constantin ou la Revanche de l'Argent.* — Ne vous semble-t-il pas que l'argent s'est bien compromis dans ces derniers temps ? le crédit ne lui suffisait plus ; il a voulu la dictature. Ce n'était plus assez d'être l'arbitre des joies et des plaisirs de ce monde, de disposer des intelligences et des cœurs, de remplacer la noblesse, de suppléer la beauté, de primer l'esprit, d'accaparer les sourires de Danaé et de Phryné, de se substituer aux privilèges abrogés, aux religions méconnues, aux reliquaires brisés, aux poésies abolies, aux puissances déchues, à tous les dieux et à toutes les idoles. Il a rêvé la monarchie universelle. Le sultan, à qui il ressemble, s'intitulait le Commandeur des croyants ; l'argent s'appelle le Commandeur des incrédules. Il lui a plu, un beau matin, de s'emparer de toute l'âme d'un grand peuple, de la dévorer comme un minotaure, de la saigner comme un vampire ; et adieu toutes les belles passions de la jeunesse, toutes les nobles ambitions de l'âge mûr, tous les enchantements de l'idéal, toutes les douceurs de la vie intime, toutes les sécurités du foyer domestique, tous les généreux élans du patriotisme ! Le million monte

Digitized by Google

à la tête, comme la fumée du vin nouveau qui bout dans la cuve. A quoi bon travailler, attendre, étudier, méditer, écrire, sculpter ou peindre ? En quelques jours, en quelques heures, le million vous fait, d'une poussée, plus riche, plus grand, plus triomphant, que si vous vous étiez révélé tout à coup émule du comte Roy ou du baron Louis, d'Olivier de Serres ou de Mathieu de Dombasle, de Chateaubriand ou de Lamartine, de Biot ou de Gay-Lussac, de Delacroix ou d'Ingres, de Paul Dubois ou de Mercié. Le million ! il n'y avait qu'à se hausser pour en prendre. Il fallait le gagner pour vivre, le posséder pour jouir, le tripler, sauf à le perdre. Paris et la province, la bourgeoisie et le peuple, les maîtres et les serviteurs, l'atelier et le salon, la mansarde et la rue, le palais et l'échoppe, étaient envahis par cette fièvre aurifère, par cette ivresse de l'élixir à Gogo. C'était la danse de Saint-Marc de l'argent, le *delirium tremens* de l'or en fusion. On vivait comme dans une féerie ; on marchait comme dans un songe ; le million avait ses noctambules des *Mille et une Nuits*, murmurant le *Sésame, ouvre-toi !* la lampe merveilleuse à la main. La causerie n'était plus qu'un bulletin de Bourse. Au compliment le mieux tourné, Célimène répondait en vous demandant si vous aviez de l'*Union générale*. Au plus ingénieux madrigal, Araminte répliquait en s'informant du *Crédit de France*. Sbrigani, Scapin et Mascarille croisaient leurs maîtres près de la corbeille, et tant pis pour Damis et Valère, si le tour de roue est moins favorable aux maîtres qu'aux valets !

Digitized by Google

Dorine et Toinette cachent sous leurs tabliers des *titres* qui vont peut-être en faire les égales d'Elmire et de Bélise ; quant à Harpagon, c'est à peine s'il a une métaphore à commettre en s'écriant qu'il vit et qu'il meurt pour les beaux yeux de sa cassette !

Mais, hélas ! quand on monte trop haut, gare au vertige ! Et, quand on est pris de vertige, gare à la chute ! Le *quò non ascendam ?* porte malheur aux compagnies financières comme aux surintendants. La chute a été terrible et soudaine, plus soudaine et plus terrible qu'une congestion cérébrale chez un homme qui a trop mangé et trop bu. Le million de la veille est devenu la faillite du lendemain. Ç'a été comme un *ascenseur* qui se briserait dans un palais de fées, comme un vaisseau chargé de lingots qui sombrerait dans l'Océan, comme un grand ministère qui s'effondrerait sous des boules noires. Du matin au soir, le magicien de la pierre philosophale n'est plus que le sorcier du jardin Mabille. Alors, d'un bout de la France à l'autre, ce ne sont que gémissements, sanglots, imprécations, anathèmes ; puis des détonations sinistres ; des agioteurs affolés qui se tuent pour échapper à la misère et à la honte ; d'autres qui se brûlent la cervelle pour se punir de ne pas s'être arrêtés au troisième million,

Et d'avoir tout perdu pour gagner davantage !

C'en est fait ! L'argent subit le sort des conquérants insatiables, des usurpateurs à outrance, des tribuns qui ont voulu être Césars. Il a passé, en un

Digitized by Google

clin d'œil, du Capitole à la roche Tarpéienne. On l'encensait, on le flétrit ; on le glorifiait, on le maudit ; on l'accuse du mal que l'on s'est fait à soi-même ; c'est un vaincu, et un vaincu d'autant plus à plaindre qu'il n'a plus de quoi payer sa rançon. Les ingrats qu'il a faits et qu'il a défaits, refusent de comprendre qu'il ne les aurait pas désarçonnés, s'ils ne l'avaient pas surmené !

Eh bien, un des mérites de ce ravissant *Abbé Constantin* est de réhabiliter l'argent en le remettant à sa place. *Ni si haut, ni si bas !* Comme l'esprit, son antagoniste, il ne suffit à rien, mais il sert à tout. Odieux s'il gouverne, aimable s'il obéit ! Le moindre battement de cœur, le moindre éclair de passion, est plus intéressant que lui ; mais il peut réclamer une part de cet intérêt romanesque, s'il complique ce que le cœur simplifie, si, après avoir fait mine de séparer deux êtres que l'amour attire l'un vers l'autre, il cesse d'être un obstacle pour devenir un lien, s'il se résigne de bonne grâce à céder les premiers rôles pour jouer les *utilités*, à s'effacer pendant les préliminaires, pour se contenter de signer au contrat.

L'abbé Constantin, vous le savez, n'était pas seul au presbytère, lors de cette originale visite des deux belles Américaines. Il avait avec lui son filleul Jean Reynaud, fils d'un médecin tué en 1871, un de ces héros obscurs de dévouement, d'abnégation, de courage et de charité, qui vivent inaperçus, meurent à leur poste, et font tant de bien sur la terre, qu'ils ont d'avance leur place marquée dans le ciel. Jean est

Digitized by Google

digne de son père. Sorti de l'École polytechnique avec le numéro 7, lieutenant d'artillerie, beau cavalier, cœur d'or, Jean a déjà à son actif de beaux faits d'armes et de belles actions. Le docteur Reynaud serait fier de son fils, et le curé de Longueval est justement fier de son filleul. Ainsi, nous ne rencontrons sur notre chemin, dans ce bienheureux récit, que des âmes honnêtes, des sentiments généreux, des riches qui se font pardonner leurs millions, des pauvres qui ne répondent pas à un bienfait par une injure, un prêtre, un médecin, un officier, qui, chacun dans son état, loin de lésiner avec leurs devoirs, y ajoutent le superflu sans négliger le nécessaire ; et, cependant, je n'éprouve pas la moindre sensation de fadeur. Je ressens, au contraire, une vive impression de bien-être, un je ne sais quoi de fortifiant et de salubre qui me réconcilie avec l'humanité, avec la vie et avec moi-même. Oui, puisqu'il y a encore de braves gens en ce monde, puisqu'il existe, pour les peindre, un homme d'un merveilleux talent, pourquoi désespérer ? Pourquoi se voiler la face, comme s'il n'y avait plus ici-bas que d'exécrables *canailles*, d'affreux drôles, de grossiers libertins, des fripons, des agioteurs tarés, des professeurs de vices, des proxénètes, des courtisanes, des femmes perdues, et comme si, à force de vivre dans cette hideuse compagnie, je gardais les éclaboussures de cet amas de turpitudes ? L'auteur de *l'Abbé Constantin*, vous le connaissez et vous l'avez souvent applaudi ; il n'est, que je sache, ni sacristain, ni donneur d'eau bénite. C'est un Pa-

Digitized by Google

risien de race, un Athénien en mission à la Librairie-Nouvelle. Lui qui n'a voulu, dans ce livre charmant, que nous intéresser au beau et au bien, il a maintes fois saisi et flagellé les ridicules avec autant de verve que de finesse. Lui qui ne veut pas qu'il soit dit que les hommes et les femmes méritent tous des flétrissures ou des satires, il a jadis égayé Paris, la province, l'Europe et l'univers, aux dépens des déesses et des dieux de l'Olympe. Lui qui demande et obtient, en l'honneur de l'abbé Constantin, du docteur Reynaud, de son fils Jean, des chastes amours de Jean et de miss Bettina, cette délicieuse petite larme dont parle madame de Sévigné, il créait naguère les types inoubliables de madame Cardinal, de M. Cardinal et de leurs filles ; une comédie qui restera comme *Mercadet*, la comédie du sens moral chez les pères et mères d'actrices, comme Mercadet est la comédie de l'honnêteté approximative chez les brasseurs d'affaires.

Maintenant, comment amener le mariage de Jean Reynaud et de miss Bettina, de tant d'honneur et de tant d'argent ? Comment combler cette immense distance, d'autant plus difficile à franchir que Jean a plus de scrupules et Bettina plus de millions, que la jeune miss ne peut pas s'offrir, et que le jeune lieutenant ne veut pas se vendre ? Comment résoudre cette difficulté, triompher de cet obstacle ? des épisodes énormes, n'est-ce pas ? Tout un paquet d'imprévu trop facile à prévoir ? Une amazone emportée par son cheval fougueux, que le héros arrête à la

Digitized by Google

force du poignet, au moment où il allait rouler dans un précipice ? Un bateau qui chavire dans la rivière du parc, et un nageur intrépide, qui, au lieu de dire : « Ce n'est rien ! c'est une femme qui se noie ! » se change en chien de Terre-Neuve et sauve, au péril de sa vie,

Cette autre Ophélia par le fleuve entraînée !

une hardie chasseresse, se trouvant tout à coup en face d'un sanglier rageur, qui lui ferait un mauvais parti, s'il n'était, à l'instant même, transpercé par la balle ou coupé en quatre par le couteau de chasse d'un chevaleresque défenseur ? un bal où l'opulente héritière est grossièrement courtisée par un traqueur de dots ; le malotru souffleté par Jean ; prologue d'un duel dont les péripéties amènent un double aveu ? Non, non ! Rien de tout cela ; ce serait commun, parce que ce ne serait pas ordinaire. Il faut que tout soit exquis dans cette fête des gourmets et des délicats. C'est ici que j'admire le plus le tact de Ludovic Halévy. Il s'est fié à son incomparable légèreté de main, et il a bien fait. Il s'est dit, et avec raison, que les complications les plus savantes, les combinaisons les plus habiles, les événements les plus adroitement disposés pour préparer la crise finale et le dénouement, ne valaient pas le spectacle de ce combat intérieur où deux âmes également pures, loyales, aimantes, sincères, vaillantes, — une hermine en présence d'une sensitive, — se refusent, se disputent au bonheur, l'une, parce que ses pudeurs

Digitized by Google

virginales lui défendent de faire les avances ; l'autre, parce que ses délicatesses s'effarouchent à l'idée que Bettina et le monde pourront prendre pour un calcul la passion la plus ardente et la plus vraie. Ce qui en advient, madame la marquise, je ne veux pas vous le dire. De deux choses l'une : ou vous avez lu *l'Abbé Constantin*, comme tout Paris ; alors, je n'ai pas à vous renseigner sur ce chef-d'œuvre de simplicité, de grâce et de naturel ; ou vous ne l'avez pas encore lu ; et, alors, je vous impose pour pénitence, non pas de le lire — cette pénitence serait un trop vif plaisir, — mais de méditer ce mot d'un commis de librairie, que je crois connaître, et qui est plein d'esprit : « C'est singulier ! c'est extraordinaire, c'est à n'y pas croire !! *L'Abbé Constantin* réussit et se vend... COMME SI C'ÉTAIT UN MAUVAIS LIVRE ! »

Sainte-Beuve, voyant poindre, en littérature et ailleurs, cette grossièreté démocratique qui bat aujourd'hui son plein, s'écriait : « *O Princesse de Clèves !* » Augustin Cochin, au milieu de la cohue d'une Exposition universelle, écrivait : « *O Flûte enchantée !* » Pour moi, quand les insolents succès du naturalisme me donneront envie de désespérer du roman français, je dirai simplement : « Abbé Constantin, priez pour nous ! »

FIN

Digitized by Google

TABLE

Paul de Saint-Victor..... 1
Lettres de madame de Rémusat..... 15
Souvenirs de madame C. Jaubert..... 28
Prosper Mérimée. Lettres à Panizzi..... 45
Les compagnons de Royal-Cibot (épisode de 1815)..... 59
M. Octave Feuillet (Histoire d'une parisienne)..... 77
La littérature et le crime..... 91
L'abbé Galiani..... 107
Albert Delpit..... 121
Le comte de Montlosier et le gallicanisme..... 136
Sainte-Beuve (Nouvelle correspondance)..... 149
Lamartine..... 163
Encore un souvenir du vieux critique..... 177
M. Paul Féval..... 191
Albéric Second..... 206
Jules Claretie..... 219
M. Ferdinand Fabre..... 234
Serge Panine, par M. Georges Ohnet..... 250
Louise de la Vallière et la jeunesse de Louis XIV, par M. J. Lair..... 266
Gustave Flaubert..... 281
Les Poètes : François Coppée, Paul Deroulède..... 296
Berlioz..... 305
Lamennais et son école..... 322
Auguste Barbier..... 338
Ludovic Halévy (l'Abbé Constantin)..... 355

Corbeil. — Imprimerie B. Renaudet.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

NOUVEAUX OUVRAGES EN VENTE

Format in-8°.

	f. c.
H. DE BALZAC	
ŒUVRES COMPLÈTES, tome XXIV et dernier. — CORRESPONDANCE....	7 50
A. BARDOUX	
LE COMTE DE MONTLOSIER ET LE GALLICANISME, 1 vol.....	7 50
BENJAMIN CONSTANT	
LETTRES A MADAME RÉCAMIER, 1 vol.	7 50
L'ABBÉ GALIANI	
CORRESPONDANCE, 2 vol.....	15 »
DOCTEUR MÉNIÈRE	
CAPTIVITÉ DE MADAME LA DUCHESSE DE BERRY, 2 vol.....	15 »
PROSPER MÉRIMÉE	
LETTRES A M. PANIZZI. 2 vol.....	15 »
MADAME DE RÉMUSAT	
LETTRES, 2 vol.....	15 »
ERNEST RENAN	
MARC-AURÈLE, 1 vol.....	7 50
G. ROTHAN	
L'AFFAIRE DU LUXEMBOURG, 1 vol...	7 50
PAUL DE SAINT-VICTOR	
LES DEUX MASQUES. 2 vol.....	15 »
THIERS	
DISCOURS PARLEMENTAIRES. T. I à XII.	90 »
VILLEMAIN	
LA TRIBUNE MODERNE. T. II.....	7 50

Format gr. in-18 à 3 fr. 50 c. le volume.

	vol.
TH. BENTZON	
MISS JANE.....	1
HECTOR BERLIOZ	
LETTRES INTIMES.....	1
LOUIS BLANC	
DIX ANS DE L'HISTOIRE D'ANGLETERRE.	10
DUC DE BROGLIE	
LE SECRET DU ROI.....	2
RHODA BROUGHTON	
FOLLEMENT ET PASSIONNÉMENT.....	1
CHUT !!	
PÉCHÉS MIGNONS.....	1
***	
VIE PARISIENNE SOUS LOUIS XVI.....	1
A. DUMAS FILS	
LA QUESTION DU DIVORCE.....	2
CHARLES EDMOND	
HARALD.....	1
GEORGE ELIOT	
DANIEL DERONDA.....	2
O. FEUILLET	
HISTOIRE D'UNE PARISIENNE.....	1
ERNEST FEYDEAU	
MÉMOIRES D'UN COULISSIER.....	1
A. GENEVRAYE	
L'OMBRA.....	1
VICTOR JOLY	
CRIC-CRAC.....	1
J. DE GLOUVET	
LE BERGER.....	1
LUDOVIC HALÉVY	
L'ABBÉ CONSTANTIN.....	1
A. KARR	
LES POINTS SUR LES I.....	1
PARIA KORIGAN	
RÉCITS DE LA LUÇOTTE.....	1
EUGÈNE LABICHE	
THÉATRE COMPLET.....	10
H. LAFONTAINE	
L'HOMME QUI TUE.....	1
EUGÈNE MANUEL	
EN VOYAGE.....	1
PROSPER MÉRIMÉE	
MOSAIQUE.....	1
MICHELET	
INTRODUCTION A L'HISTOIRE UNIVERSELLE	1
PIERRE LOTI	
LE ROMAN D'UN SPAHI.....	1
G. DE PEYREBRUNE	
MARCO.....	1
A. DE PONTMARTIN	
SOUVENIRS D'UN VIEUX CRITIQUE.....	1
ERNEST RENAN	
CONFÉRENCES D'ANGLETERRE.....	1
VICOMTE RICHARD (O'MONROY)	
FEUX DE PAILLE.....	1
HENRI RIVIERE	
LA JEUNESSE D'UN DÉSESPÉRÉ.....	1
J. DE SAINT-BRIAC	
JOBIC LE CORSAIRE.....	1
E. TEXIER ET LE SENNE	
L'INCONNUE.....	1
OSCAR DE VALLÉE	
LES MANIEURS D'ARGENT.....	1
PIERRE VÉRON	
CES MONSTRES DE FEMMES.....	1
MARIO UCHARD	
LA BUVEUSE DE PERLES.....	1
LOUIS ULBACH	
LE MARTEAU D'ACIER.....	1
QUINZE ANS DE BAGNE.....	1

PARIS.— IMP. CHAIX RUE BERGÈRE, 20 — 9174-2.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google